

Société
Internationale de
Recherche
Interdisciplinaire sur la
Communication

Cet ouvrage sur la communication et la manipulation est le résultat de nombreux colloques qui ont réuni sur plusieurs années des chercheurs, les uns de culture française, les autres de culture anglo-saxonne.

Multi-disciplinaire, cette recherche fut menée par des cadres d'entreprise, des techniciens, des médecins et des psychologues, des vétérinaires, des bio-chimistes, des travailleurs sociaux, des enseignants de la maternelle à l'Université, scientifiques, économistes, littéraires et juristes. Cette énumération n'est pas exhaustive.

N'appartenant à aucune école de pensée et n'ayant recours à aucun système, cette recherche fut essentiellement empirique...

A partir d'un grand nombre de situations d'ordre professionnel, conjugal et familial, la communication fut abordée et étudiée à la lumière du fonctionnement correct ou désordonné du cerveau.

Écrit dans un style des plus accessibles, cet ouvrage qui pose une série de questions aux neurologues, s'adresse au premier chef au tout venant.

Fréquemment, la communication dégénère en manipulation. Comment se soustraire à l'emprise d'un autre? Comment établir une communication saine et fructueuse entre personnes jalouses de leur autonomie?

Répondant à ces questions à travers un très grand nombre de situations évoquées minutieusement, cet ouvrage éclairera et réjouira un grand nombre de gens. Il indisposera ceux qui ne voient la réalité qu'à travers le prisme déformant d'un système et contrariera ceux qui voient révélées au grand jour leurs techniques de dominance.

ISBN 2-903972-00-1

Prix : 65 F

éditions
EMPIRIKA

COMMUNICATION ou MANIPULATION

siric

COMMUNICATION ou MANIPULATION

la vie quotidienne vue à la lumière
du fonctionnement du cerveau

éditions
EMPIRIKA

Société
Internationale de
Recherche
Interdisciplinaire sur la
Communication

Cet ouvrage sur la communication et la manipulation est le résultat de nombreux colloques qui ont réuni sur plusieurs années des chercheurs, les uns de culture française, les autres de culture anglo-saxonne.

Multi-disciplinaire, cette recherche fut menée par des cadres d'entreprise, des techniciens, des médecins et des psychologues, des vétérinaires, des bio-chimistes, des travailleurs sociaux, des enseignants de la maternelle à l'Université, scientifiques, économistes, littéraires et juristes. Cette énumération n'est pas exhaustive.

N'appartenant à aucune école de pensée et n'ayant recours à aucun système, cette recherche fut essentiellement empirique...

A partir d'un grand nombre de situations d'ordre professionnel, conjugal et familial, la communication fut abordée et étudiée à la lumière du fonctionnement correct ou désordonné du cerveau.

Écrit dans un style des plus accessibles, cet ouvrage qui pose une série de questions aux neurologues, s'adresse au premier chef au tout venant.

Fréquemment, la communication dégénère en manipulation. Comment se soustraire à l'emprise d'un autre? Comment établir une communication saine et fructueuse entre personnes jalouses de leur autonomie?

Répondant à ces questions à travers un très grand nombre de situations évoquées minutieusement, cet ouvrage éclairera et réjouira un grand nombre de gens. Il indisposera ceux qui ne voient la réalité qu'à travers le prisme déformant d'un système et contrariera ceux qui voient révélées au grand jour leurs techniques de dominance.

ISBN 2-903972-00-1

Prix : 65 F

éditions
EMPIRIKA

SIRIC

COMMUNICATION ou MANIPULATION

éditions
EMPIRIKA

siric

COMMUNICATION ou MANIPULATION

**la vie quotidienne vue à la lumière
du fonctionnement du cerveau**

éditions
EMPIRIKA

COMMUNICATION
ou
MANIPULATION

SIRIC
*Société Internationale de Recherche Interdisciplinaire
sur la Communication*
Directeur de Recherche :
Marcel CORNELIS

COMMUNICATION ou MANIPULATION

*La vie quotidienne à la lumière
du fonctionnement du cerveau*

Cet ouvrage est le fruit de la collaboration active de tous les chercheurs de la SIRIC.

Ceux-ci tiennent néanmoins à remercier plus particulièrement M. Cornelis, directeur de Recherche, pour sa rigueur scientifique, son esprit de synthèse, la clarté et la vivacité de son style, ainsi que sa large culture et son ouverture d'esprit. Sans parler de son acharnement au travail.

Au moment où les dernières pages de ce livre ont été mises sous presse, M. Cornelis a fait l'objet d'une campagne de calomnie sans fondement... et sans grandeur.

Lorsqu'on démonte et met au grand jour les mécanismes de la manipulation, on s'expose à être couvert de boue par ceux que l'on dérange.

Empirika Édition

Préface

Cet ouvrage collectif sur la communication est le résultat de plusieurs colloques qui ont réuni, sur des années, les gens les plus divers : cadres d'entreprises, techniciens supérieurs, mères de famille sans profession, médecins, infirmières, kinésithérapeutes, vétérinaires, biochimistes, chercheurs de diverses disciplines ; secrétaires, psychologues, assistantes sociales et éducateurs spécialisés, enseignants de la maternelle à l'université, et de matières aussi bien scientifiques que littéraires, sans que cette liste prétende à l'exhaustivité.

A cette diversité de formation et de profession s'ajoute une différence de nationalité qui a permis à ces colloques d'être ouverts sur deux cultures complémentaires : la culture anglo-saxonne, grâce à l'apport des chercheurs flamands, et la culture latine des chercheurs français.

Initialement, ces rencontres ne visaient nullement la publication d'un ouvrage qui en constituerait les actes. Les personnes rassemblées voulaient avant tout mettre en commun leur expérience pour résoudre les difficultés quotidiennes de communication dans leur vie professionnelle, leur famille, leur couple. Ce n'est qu'en parlant çà et là de ce qu'ils découvraient sur le tas qu'ils se sont rendu compte que d'autres seraient susceptibles d'en profiter.

Point de départ : beaucoup avaient expérimenté pour

eux-mêmes ou pour leurs clients des méthodes diverses de thérapie ou d'entraînement mental : psychothérapie, psychanalyse, dynamique de groupe, yoga, techniques de relaxation, séminaires de communication imposés par leurs entreprises, réunions d'équipe ou réunions institutionnelles... Expérience faite, leur conviction mûrie était la suivante : non seulement ces pratiques ne résolvent rien mais, surtout, elles aggravent bien souvent la situation. Tous étaient donc persuadés qu'il fallait chercher ailleurs.

L'approche qui s'est dégagée à mesure que ces travaux avançaient est celle d'une recherche interdisciplinaire et empirique.

Si elle est interdisciplinaire, ce n'est pas pour avoir tenté de concilier différentes théories ou systèmes entre eux, loin de là ! Simplement des personnes à la culture, à l'expérience, à la profession différentes se sont rendu compte qu'il était fructueux de regarder les difficultés de communication à régler par le grand bout, c'est-à-dire avec l'éclairage varié de leurs spécialités et de leurs expériences multiples : la réalité est complexe et elle nécessite, pour être appréhendée dans cette complexité, le maximum de compétences.

Cette recherche est également résolument empirique.

Expérience faite, nous sommes tous embourbés dans des fantasmes dangereux (qu'ils soient très personnels ou de large diffusion). Ce sont eux qui, le plus souvent pour ne pas dire toujours, sèment la zizanie dans les relations que nous entretenons avec autrui.

Lorsque des gens regardent et parlent de la réalité, les disputes s'apaisent. On se bat surtout pour des idées, hélas !

Il résulte de cette option que ce livre n'a de rapport avec aucune école de pensée. Inutile de chercher à le classer ! son seul rendez-vous est le forum de la réalité et sa seule préoccupation, celle d'éliminer de son approche tout ce qui viendrait l'encombrer.

Ce livre a-t-il un caractère polémique ?

Nullement, il se veut essentiellement positif.

Mais en écartant tout système nous ne pouvions nous contenter d'affirmations péremptoires et gratuites. Et donc, ce n'est pas par mépris, mais au contraire par respect du lecteur, que nous avons sommairement indiqué, au fur et à mesure, les raisons de certaines options.

Après quoi il appartient à chacun de se faire ses convictions propres, dans la mesure où des suggestions reçues dans le passé le lui permettent.

Ces colloques, ajoutons-le, ont regroupé des gens égoïstes, intelligemment égoïstes, qui voulaient résoudre au mieux leurs affaires. Une motivation honorable à laquelle personne ne trouverait à redire.

Ce livre est également destiné à des gens égoïstes, à l'exclusion de ces dominants qui se drapent dans leur vertu. Si ces derniers persistent cependant à parcourir ces lignes qui ne leur sont pas destinées, ils le feront à leurs risques et périls et ne s'en prendront qu'à eux-mêmes s'ils y trouvent du déplaisir.

Avec ceux — très nombreux — qui ont une juste idée de leurs intérêts et de leur autonomie, en revanche, nous sommes très à l'aise pour mener cette réflexion.

Le moment est venu d'évoquer les exemples de ce livre.

Il y en a beaucoup. Pourquoi ? Parce qu'ils sont, bien entendu, la base de nos colloques.

Ils ont été racontés ici avec beaucoup de soin ; le plus souvent nous avons essayé de cerner et de dégager au mieux le mécanisme néfaste qui s'enclenchait et produisait ensuite les difficultés rencontrées (toujours en suivant le déroulement chronologique qui est celui des causes et non en revenant anarchiquement en arrière).

Chaque fois qu'une solution fut expérimentée avec succès, nous avons eu à cœur de la donner. Il y a, dans ces récits, bien plus que de simples témoignages anecdotiques.

Evidemment, ils ont été maquillés dans le détail (sexe,

profession, âge, lieu) afin de ne porter préjudice à personne. Pour un cas cité, nous aurions pu en donner des dizaines d'autres similaires. Si tel ou tel lecteur se retrouve à l'occasion... il ne se trompera pas, car rien ne ressemble plus à la vie d'un homme que la vie d'un autre homme !

La meilleure façon d'éclairer une situation et de la résoudre n'est pas de plaquer une recette. A l'usage de ces colloques, beaucoup de cas différents, racontés et étudiés, avec des éléments de solution, apportent à celui qui est en difficulté un éclairage latéral, indirect, qui l'aidera à trouver ensuite les solutions de sa convenance.

Ne cherchez donc pas dans ce livre un quelconque « système ». La seule référence — indiscutable — utilisée est celle du fonctionnement du cerveau. Ainsi avons-nous tenté d'aborder la communication en termes scientifiques, physiologiques, avec rigueur et sans concessions.

Deux modes de communication sont distingués, qui recourent à deux fonctionnements différents de notre cerveau :

— UNE COMMUNICATION FONCTIONNELLE *qui se fonde sur une méthode saine de réflexion en vue d'une action à mener : elle utilise des mécanismes maîtrisés du cerveau.*

— UNE COMMUNICATION FONDÉE SUR UN CONSENSUS FRAUDULEUX *qui met en branle des mécanismes peu maîtrisables de notre cerveau et fait surgir des phénomènes dangereux. Ceux-ci menacent directement l'intégrité physique et morale des personnes.*

INTRODUCTION

Cet ouvrage s'adresse à deux types de lecteurs :

— A Monsieur « tout le monde », qui tirera profit des expériences que nous avons faites, dans une vie en tout semblable à la sienne. Nous allons les exposer dans un langage des plus accessibles.

— Mais cet ouvrage s'adresse aussi à d'autres chercheurs, notamment à ceux qui considèrent l'empirisme comme une approche valable sur le plan scientifique et qui admettent que les situations de la vie réelle sont à la fois semblables et différentes de celles observées en laboratoire. Certes, la réflexion sur la vie quotidienne a impérativement besoin de s'appuyer sur ces travaux, mais les savants qui pensent qu'à son tour le laboratoire doit intégrer ce qui se passe dans la vie seront intéressés par cette publication.

*
* *

Il nous arrive fréquemment de nous retrouver — en couple, en famille, avec des collègues, chefs et subalternes, ou encore avec des amis — pour régler une difficulté concrète, matérielle, en rien insurmontable. Et pourtant, les rapports deviennent tendus, le ton monte, la communication se bloque, et au bout du compte nous débouchons sur un pis-aller, un vague compromis qui s'avère par la suite irréaliste.

Que s'est-il donc passé ? A une réflexion réaliste se sont mêlés, chemin faisant, des *parasites émotionnels*. Voilà le premier type de difficultés que nous rencontrons.

Ce n'est qu'après plusieurs années de recherches que des conditions créant des situations saines et aboutissant à des résultats satisfaisants se sont imposées à nous.

Ainsi, dans la première partie de cet ouvrage, vous trouverez non pas des recettes, mais une série d'approches pratiques, expérimentées maintes et maintes fois. Ce sont autant de clés pour la communication, un outillage assorti, forgé sur le tas, pour faire face à des situations même apparemment inextricables.

Avertis des précautions à prendre et des impasses à éviter, vous verrez ainsi plus vite à quel moment votre communication est en train de dérapier ou déjà s'embourbe dans l'ornière.

Enfin, ces pistes correspondent, nous le verrons ultérieurement, à un fonctionnement correct du cerveau.

Le deuxième type de difficulté fréquemment rencontré résulte d'un cerveau mal utilisé qui ne cerne plus la réalité mais fonctionne de façon désordonnée : il introduit parmi les matériaux de la réflexion, des systèmes ou n'importe quel autre *délire*.

Dans ce type de fonctionnement il devient impossible de distinguer l'imaginaire du réel.

Alors qu'une réflexion structurée se transmet, non sans peine, d'un cerveau à un autre, en revanche, tout ce qui touche au délire s'avère étrangement contagieux.

De plus, dès que nous rentrons en communication avec quelqu'un qui délire — que ce soit en l'écoutant ou même en le lisant — notre cerveau se déconnecte à son tour, et bascule presque irrésistiblement dans un fonctionnement aberrant. Ils le savent bien, ces apôtres de systèmes qui viennent « nous provoquer au dialogue » — en clair, au dialogue avec leur délire — ; à lui seul, leur prosélytisme est déjà manipulation de notre cerveau.

Enfin, nous avons observé des milliers de fois cet autre phé-

nomène étrange : une fois entraîné sur le fonctionnement délirant, il faut à notre cerveau un long moment, et parfois même plusieurs jours, avant de pouvoir se remettre en prise sur la réalité.

Et dans la mesure où ce phénomène se prolonge *dans un domaine précis*, la communication entre ceux qui délirent et les gens ayant les pieds sur terre ne s'établit plus ; celui qui se met ainsi à délirer ne s'intéresse plus à ce qu'il en est dans la réalité. Il vit dans son monde et son fantasme peut même se structurer, puis se figer. Dès lors, il n'éprouve plus le besoin d'aller vérifier quoi que ce soit ; et même les contre-preuves qui s'imposent à lui ne le convainquent plus. Il est incapable de les intégrer dans sa réflexion car — en vérité — son esprit critique étant débranché, il ne réfléchit plus ; il ne fait que délirer et communique comme une évidence son fantasme à son entourage.

Seul un choc brutal peut le remettre sur pied en contact avec le sol ferme. Quand ce phénomène se généralise, il relève, bien sûr, des soins psychiatriques ; en revanche, *sur des sujets précis*, un tas de gens délirent, et nous nous heurtons quotidiennement à cette calamité, parfois socialement dangereuse, dans les conversations banales qui remplissent nos vies.

Tout se passe donc comme si notre cerveau était bien plus disposé à fonctionner de façon désordonnée que d'une façon réaliste. Est-ce là le fruit d'une anti-culture dont nous imprègne tout notre environnement ? Ou bien s'agit-il d'un déséquilibre physiologique ?

Le grand érudit Pouget aimait à répéter : « Je réfléchis... et c'est fatigant. »

A ce point donc ?...

Fréquemment, nous avons constaté que la communication présente encore un autre genre de difficulté. Le professeur Erickson (+ 1981) a écrit que dans les 4/5 des cas, *l'hypnose* intervient dans la communication entre les hommes. Et le professeur Chertok le confirme : « L'étude de l'hypnose n'est donc pas l'étude d'une réalité exceptionnelle, mais d'un mécanisme qui joue un rôle *central* dans la vie mentale des sujets. »

Pour l'avoir observé avec plus de 300 chercheurs, pendant plusieurs années, nous confirmons que les positions de ces éminents professeurs peuvent s'observer sur le tas, de façon quotidienne. Il n'est vraiment plus possible, de nos jours, d'aborder les problèmes de la communication sans étudier l'hypnose, car nous avons constaté qu'un très grand nombre de situations relève de ces techniques. L'hypnose est méthodiquement étudiée en laboratoire, puis pratiquée dans des buts positifs en médecine comme lors de certaines psychothérapies. Mais elle fut aussi minutieusement étudiée comme une technique dont ceux qui cherchent à exploiter leurs semblables tirent le plus grand profit.

Quant à nous, nous avons étudié l'hypnose, telle qu'elle se pratique *sur le tas par le tout-venant* ; et nous avons confronté longuement ces observations aux recherches fondamentales faites en laboratoire. Celui qui connaît ces techniques est mieux armé pour s'en prémunir et pour échapper à l'emprise de ceux qui veulent abuser de lui.

Restait à trouver ce que les ouvrages sur l'hypnose passent sous silence, et dont les gens ont pourtant grandement besoin : comment sortir de ce piège une fois qu'on s'en trouve prisonnier ? Nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'il soit toujours possible de se tirer d'affaire sans avoir recours à un spécialiste — en clair, à un autre hypnotiseur — pour réparer les dégâts occasionnés par le précédent.

Ceci dit, nous avons, quant à nous, expérimenté des solutions suffisamment nombreuses pour dire au lecteur : « Voici par quels moyens nous avons réussi à nous dégager de bon nombre d'emprises hypnotiques déjà mises en place, et voici comment vous pouvez vous y prendre à votre tour. »

Cependant, une question reste entière : à quel fonctionnement du cerveau correspond la technique de l'hypnose ? Peut-être les neurologues seront-ils plus à même d'y répondre à partir des travaux sur les deux hémisphères du cerveau, qui ont obtenu le prix Nobel de médecine en 1981.

En étudiant la communication telle qu'elle se présente dans la

vie de tous les jours, nous avons découvert un quatrième type de phénomène qui relève du *fonctionnement parapsychologique du cerveau*. Sur le plan neurologique nous sommes ici dans le noir.

Et pourtant la parapsychologie est aujourd'hui à l'ordre du jour ; provisoirement encore boudée par certaines universités, elle est admise ailleurs comme une discipline officielle. Les études sur la parapsychologie sont aujourd'hui nombreuses et dépassent de beaucoup les phénomènes bizarres jetés en pâture au public, assortis d'une discussion entre ceux qui y croient et ceux qui les rejettent, souvent à priori, au nom d'un quelconque système.

Soyons clairs, ce n'est pas aux barres qui se tordent, pas plus qu'aux montres qui se remettent en marche que nous nous sommes intéressés à cause de leur caractère insolite. Si nous avons été amenés à étudier certaines données de la parapsychologie, c'est parce que nous nous sommes heurtés à un certain nombre de phénomènes parapsychologiques bien plus préoccupants dans la vie de tous les jours.

Depuis plusieurs dizaines d'années, les psychiatres observent ce genre de phénomènes que les différents modèles de la psychologie ne parviennent ni à expliquer ni à guérir. En désespoir de cause, certains psychiatres ont aujourd'hui recours au Comportementalisme pour changer la conduite de certains malades, sans remonter pour autant aux causes véritables de leur mal. Au point où sont arrivées actuellement nos recherches, nous sommes portés à croire qu'un dialogue entre psychiatres et parapsychologues pourrait ne pas être dépourvu d'intérêt, notamment dans le domaine troublant du dédoublement de personnalité. Nous en sommes venus à cette hypothèse après avoir constaté bon nombre de phénomènes de nature parapsychologique dans la vie quotidienne d'un tas de gens, qui n'ont pas besoin pour autant de se faire interner dans un hôpital psychiatrique. Mais ces personnes vivent, elles s'éteignent, un autre s'est annexé leur vie ou se manifeste à travers leur comportement.

Par ailleurs, des maladies apparaissent dont les services hos-

pitaliers connaissent bien le caractère insaisissable. Sans oublier d'autres maladies graves, voire mortelles, dont l'origine échappe toujours aux investigations des savants. Bien sûr, dans le cadre de la communication, à tous les niveaux, nous nous heurtons à des phénomènes parapsychologiques.

En résumé, voici ce que nous tenons à dire dans ce domaine :

— Dans la vie de tous les jours ces *phénomènes* existent ; ils sont plus nombreux qu'on ne le pense, et nous en avons observé puis étudié de plus près un bon nombre.

— Nous avons recensé certaines *causes* qui conduisent à cet état alarmant.

— Enfin nous avons réussi à y apporter quelques *solutions* satisfaisantes. Les matériaux ainsi rassemblés ont été suffisamment riches pour y consacrer toute la troisième partie de notre ouvrage.

Tout ceci est destiné en premier lieu au « tout-venant », mais vise également à établir une collaboration avec d'autres chercheurs en la matière. Tout ce qu'ils découvrent nous intéresse au plus haut point, dans la mesure où cela se retrouve dans la vie quotidienne.

A notre tour, nous pensons que ce que nous avons observé de façon si répétitive peut intéresser d'autres chercheurs.

PREMIÈRE PARTIE

LA COMMUNICATION FONCTIONNELLE

CHAPITRE 1

AVANT DE COMMUNIQUER... RÉFLÉCHIR

Communiquer, voilà une activité qui remplit notre emploi du temps. Vous conviendrez que les résultats sont rarement à la hauteur de la peine investie.

Lorsqu'un improvisateur rencontre un autre improvisateur, que voulez-vous qu'ils produisent ? De l'improvisation, naturellement.

Mais si vous et moi, nous voulons communiquer correctement, vous devrez auparavant réfléchir dans la solitude, tandis que je ferai de même. De votre côté, vous ne manquerez pas de produire un projet réaliste, déjà bien élaboré. Quant à moi, j'apporterai, à l'issue d'une réflexion personnelle correctement menée, un projet différent du vôtre, mais tout aussi pertinent. Puis nous confronterons ces deux projets, le mien nuancera le vôtre, le vôtre complétera le mien. Nous tirerons de cette confrontation la satisfaction d'une cuisinière qui en mélangeant deux œufs frais a réalisé une petite omelette bien appétissante.

Réfléchir seul d'abord, communiquer ensuite, pour agir enfin : voilà le secret d'une communication réussie.

Or, qu'est-ce qui se produit le plus souvent ?

Vous avez réfléchi, et vous apportez un projet élaboré. Moi, je me suis contenté de rêver, de produire un petit concept abstrait. Mélangeons nos ingrédients, à coup sûr notre cuisine sera bonne à jeter, tout comme celle de cette ménagère qui a de bonnes pommes de terre cuites à point, ajoute du lait caillé. La purée est impropre à la consommation.

Que cette ménagère fasse maintenant un gâteau : elle mélange la farine et le beurre, une pincée de sel, verse le lait et le sucre. Si par mégarde elle ajoute un œuf pourri, c'est toute sa pâte qui instantanément prend un goût et une odeur de pourriture.

Il en va de même pour un échange qui rassemble cinq, six personnes ou davantage. Qu'un seul participant ajoute à la réflexion constructive de chacun ses petits délires, et le désastre est assuré : le travail de l'ensemble prend une coloration d'abstraction, de fantasme, bref, de « pourriture » pour l'esprit. Le résultat n'est pas du tout proportionnel à la somme des investissements.

J'exagère ? Essayez donc de faire la synthèse d'un tel débat : vous en serez incapable. Le flou règne dans votre esprit et vous n'arracherez à votre mémoire que quelques concepts abstraits, insaisissables, et parfaitement inutilisables.

Nous allons donc étudier un certain nombre de points de repère pour la réflexion, qui est le préalable indispensable à toute bonne communication.

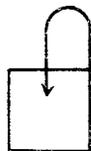
RÉFLÉCHIR... POUR AGIR

Suzanne reçoit ce soir des invités. En préparant le dîner, elle s'aperçoit que la soupe est trop salée. Elle peut agir de différentes manières :

1^{re} réaction : « Grands dieux, que va dire mon mari ? Alors que d'habitude je suis experte en cuisine ! Qu'est-ce qui m'arrive aujourd'hui ? C'est catastrophique ! Que vont penser de moi les invités ? »

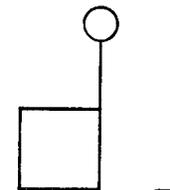
Suzanne sert malgré tout la soupe trop salée en se conforçant en excuses : « Vous ne la trouverez pas bonne, mais j'ai eu tellement à faire. »

Dans cette première situation, Suzanne se lamente, se justifie : elle est uniquement centrée sur sa petite personne. Sa réaction peut se schématiser ainsi : le carré représente Suzanne, et la flèche indique qu'elle plonge en elle-même. Le petit trait horizontal représente l'objet de sa confusion : la soupe trop salée.



2^e réaction : Fort déçue, elle ne touche plus à la soupe et court téléphoner à sa sœur : « Allô, Annie ? Comment vas-tu ? Sais-tu ce qui m'arrive ? J'attends des invités d'une minute à l'autre et j'ai raté ma soupe ! Je suis ennuyée, tu penses ! Mais comment va ton mari ? et les enfants ? Voilà une semaine que je veux te joindre et je remets toujours. A propos : as-tu pensé aux réservations pour les vacances ?... » Elle raccroche, l'esprit apaisé. Puis elle regarde par la fenêtre : « Dans un mois, les vacances ! Plus de cuisine à faire. Un rêve ! Tiens, voilà Madame Dupont, qui rentre : j'aurais dû lui demander de m'envoyer sa petite bonne espagnole pour ce soir, il paraît que c'est un fin cordon-bleu. »

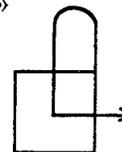
Coups de téléphone et rêveries ne sont qu'*évasions*. C'est ce qui est représenté par la bulle sur le nouveau schéma. Quant à la soupe, elle est toujours trop salée.



3^e réaction : « Ça ne m'arrive jamais. Je vais avoir l'air de quoi ? Ah, quelle idée d'inviter des amis à dîner en pleine semaine, comme si je n'en avais pas assez avec un mi-temps et deux enfants en bas âge. Les hommes sont complètement inconscients, égoïstes : ça fait des gosses, ça lance des invitations et il faut toujours que les femmes soient à leur disposition. »

Sur ses entrefaites, le mari rentre : « C'est à cette heure-ci que tu arrives ? Ecoute-moi bien : la prochaine fois, ou bien tu rentreras plus tôt pour m'aider, ou bien tu amèneras tout le monde au restaurant. Mais bien sûr, tu ne gagnes pas assez pour nous payer des extras de ce genre. Les choses étant ainsi, tu ferais beaucoup mieux de ramener ton train de vie aux modestes moyens qui sont, hélas, les nôtres ! »

Ici, Suzanne a d'abord plongé dans ses états d'âme de dépit, de rancune et de frustration, puis elle a décoché une flèche à son mari, flèche d'autant plus dangereuse qu'elle avait longtemps macéré dans le venin de ses rancœurs... Après quoi, la soupe est toujours trop salée.



4^e réaction : « La soupe est immangeable, mon mari rentre dans dix minutes mais les invités n'arriveront que dans une demi-heure. Le reste du repas est prêt. J'ai le temps de préparer un

autre potage, et je veillerai à ne pas y déverser toute la salière cette fois-ci. » Suzanne jette donc la soupe trop salée et, une demi-heure plus tard, sert un bon potage à ses invités.



La flèche représente ici Suzanne occupée par la nécessité du moment : réparer les dégâts et servir une bonne soupe appétissante.

Ces quatre petits dessins, affichés dans votre bureau (ou dans un autre lieu propice à la méditation), intrigueront vos visiteurs et vous donneront l'occasion de mettre d'ores et déjà de l'ordre dans bon nombre de communications.

RÉFLÉCHIR... POUR RÉPONDRE À UN VRAI BESOIN

David Catarila, directeur du Kibboutz Hanita, écrit ce qui suit : « Le Kibboutz a joué un rôle historique lors de la création de l'Etat d'Israël. Il a apporté *réponse à un problème précis* : celui du défrichage des terres incultes depuis des siècles. »

Il fallait aussi se défendre contre l'hostilité des voisins ; en effet, ceux-ci s'opposaient à cette mise en valeur des terres qu'ils avaient vendues car ils espéraient les récupérer lorsque leurs nouveaux propriétaires mourraient de la malaria. Un tel travail accompli par des immigrés qui n'avaient aucune expérience agricole était évidemment voué à l'échec si chacun prenait un lopin de terre et essayait de l'exploiter individuellement.

Ils décidèrent donc de s'associer, de mettre en commun leurs efforts et le fruit de leur labeur. Ils ne savaient pas ce qu'ils étaient en train d'inventer ; aucun d'eux ne s'était un jour retiré dans le secret de son cabinet pour élaborer les statuts préétablis du Kibboutz — article 1, article 2, article 3 — comme Monsieur Fourier avait inventé le Phalanstère. Les Kibboutzim ont créé de la façon la plus *pragmatique*, la plus *empirique*, un mode de vie, et par la suite des principes s'en sont dégagés. *Au fur et à mesure que les problèmes se sont posés, ils ont inventé des solutions.*

Lorsque la première femme du Kibboutz fut enceinte et que naquit le premier enfant, on se demanda ce qu'il fallait faire. Et lorsqu'il y en eut deux, puis trois, on reconsidéra la question :

— Chaque mère allait-elle s'occuper de son enfant ? Une

seule ne pourrait-elle pas se charger des trois, libérant ainsi les deux autres mères pour le travail ?

Ce choix était vital, en raison de la pénurie de main-d'œuvre : cinq ou six femmes au foyer auraient constitué un lourd handicap pour la construction de l'œuvre commune. On a donc adopté *au fur et à mesure* les solutions les meilleures pour permettre la vie du groupe.

Le Kibboutz est un corps vivant qui s'adapte sans cesse à des situations nouvelles, qui répond sans cesse à de nouveaux besoins réels. Ainsi, à mesure que des besoins précis se sont dégagés, des solutions adéquates sont venues y répondre.

Est-ce ainsi que sont gérées la plupart de nos sociétés, grandes ou petites ?

Poser la question, c'est déjà y répondre.

Ce n'est un secret pour personne que l'argent est en priorité consacré à des gouffres financiers, creusés à fonds perdus et soigneusement entretenus par des conceptuels et par des technocrates de l'image de marque ; et en même temps, quand des vrais besoins vitaux se présentent à l'improviste ou de façon prévisible, là il faut faire des économies car il y a peu ou pas d'argent disponible.

L'observation est concluante : ces sociétés sont montées à l'envers. Ou plus précisément, elles sont truffées de personnages, de systèmes et d'organismes parfaitement marginaux qui, paradoxalement, en occupent le centre, en tiennent les rênes et refusent résolument de les lâcher.

Voici comment une situation aussi aberrante se met en place.

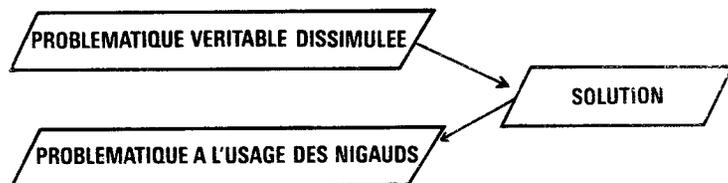
Ceux qui « savent », ceux qui constituent le petit cénacle des profiteurs, ont une problématique précise : c'est assez souvent « gagner beaucoup d'argent ». A cette problématique, ils apportent une réponse : par exemple, la fabrication d'appareils Haute Fidélité très sophistiqués. Puis, pour vendre cette marchandise, ils inventent une « problématique à l'usage des nigauds ». En l'occurrence, il s'agira de persuader les gens que leur oreille musicale exercée ne saurait se satisfaire d'un simple appareil de qualité, qu'un matériel de haut de gamme, de qualité professionnelle, est indispensable à leur culture.

Ce processus répétitif trouve dans l'Histoire d'abondantes illustrations. Au XIII^e siècle, le pape Innocent III avait la han-

tise de mettre la main sur tout être humain. Il institua à cette fin la confession annuelle obligatoire. Puis, pour que les foules s'engagent dans la supercherie, il fallut inventer une « problématique à l'usage de ces nigauds » : la menace des flammes de l'Enfer et, plus tard, le péché contre la chair. Ainsi fut assuré pour des siècles le concours de consommateurs nombreux et fidèles.

Qu'elle les caresse dans le sens de leur amour-propre, ou qu'elle les plonge dans les abîmes de la culpabilisation, la « problématique à l'usage des nigauds » remplit toujours son rôle avec efficacité.

Le schéma suivant donne la clef de ce mode de communication très répandu, tant dans les relations privées que dans le domaine public :



A la suite de ce procédé frauduleux, non seulement la société se trouve mise à l'envers, mais la réflexion des individus est totalement bouleversée. Ainsi, les slogans politiques et la publicité commerciale nous rebattent les oreilles de solutions coûteuses, pour répondre à des besoins qui, la plupart du temps, ne sont pas les nôtres.

De la même façon, les orthodoxies religieuses, les morales de toutes obédiences, nous abasourdissent de leur vacarme, ou plus exactement, nous saoulent de leurs réponses... à des questions qui ne rejoignent en rien nos préoccupations. Ce tapage organisé nous empêche de nous poser les vrais problèmes, d'aborder les vrais besoins de notre vie. C'est précisément à cela qu'il est destiné, et c'est justement pour cela qu'il faut le rejeter.

Pour réfléchir, tenez-vous à l'écart de ce tumulte orchestré de réponses toutes faites ; et, l'esprit enfin libre, vous pourrez alors vous poser la question première du maréchal Foch :

— De quoi s'agit-il ?

« De quoi s'agit-il, au fait ? » Voilà bien l'interrogation la

plus sacrilège, et cependant la plus pertinente, qui puisse surgir dans le cerveau d'un homme.

Avant d'ouvrir un livre — celui-ci, par exemple — un journal, la télévision ou la radio, prenez donc du recul pour vous demander :

— A quelle question précise aimerais-je trouver réponse ?

Celui qui s'abstient de cette saine démarche ne perçoit que le brouhaha des mots, il est assuré de ne rien retenir. En revanche, celui qui cherche finit toujours par trouver. De partout surgissent des éléments de réponse. Si le problème qu'il se pose est clairement formulé, il pourra exercer son esprit critique sur les solutions proposées.

A chaque changement d'occupation au cours de la journée, posez-vous encore et toujours la même question :

— Ici, maintenant, de quoi s'agit-il ? A quel besoin véritable dois-je répondre ?

Cette bonne habitude vous conduira vite à économiser beaucoup de temps et de peine.

De même, en recevant un visiteur, ou pour répondre au téléphone, demandez d'emblée :

— Qu'attendez-vous de moi ? Dites-moi ce que vous cherchez de façon très précise.

Vous verrez alors s'opérer dans vos fréquentations un tri qui vous sera très profitable. Et vous pourrez, enfin, consacrer davantage de temps à des gens qui, comme vous, ont des choses utiles à faire et sont des collaborateurs efficaces.

POUR RÉFLÉCHIR CORRECTEMENT : aborder un sujet à la fois

Une technicienne agricole doit organiser un stage de gestion pour un groupement d'agricultrices.

En arrivant, chacune a l'esprit encombré de questions multiples. La technicienne pressent ces préoccupations diverses. Pour mettre de l'ordre dans son propre esprit et dans celui des stagiaires, elle note sur un tableau les soucis des unes et des autres. Trois centres d'intérêt se dégagent alors clairement :

1° l'horaire

2° la garde des enfants

3° les sujets du stage.

L'animatrice commence donc par la question de l'horaire : à quelle heure les unes et les autres peuvent-elles arriver ? A quelle heure doivent-elles rentrer ? En présence de cette seule question, un accord est vite trouvé.

Ensuite, la garde des enfants : à travers un court échange, le problème est rapidement réglé.

Reste le stage lui-même : l'esprit dégagé, les participantes peuvent maintenant préciser leurs besoins.

Comment tenir le budget de la maison et de l'exploitation ?

Comment résister aux boniments des fournisseurs d'engrais ?

A présent prenons ensemble la première question, à propos du budget...

Toutes les participantes ont l'esprit libre pour n'aborder qu'une question à la fois. Voilà un stage très efficace et relativement peu fatigant.

Un syndicat de copropriétaires a opté pour l'installation d'un ascenseur dans un immeuble.

Les gérants ont fait un appel d'offres et une demi-douzaine de propositions leur sont parvenues. Pour garder l'esprit clair, ils ont étudié chaque proposition, l'une après l'autre, et en ont écarté quatre à la suite d'une étude approfondie ; il restait donc deux modèles à présenter à l'assemblée générale.

Pour ce faire, ils ont adopté exactement la même méthode : ils ont d'abord présenté le premier modèle dans son ensemble. Un tas de questions leur ont été posées sur la sécurité, l'entretien, les conséquences d'une coupure d'électricité, la manière de remettre l'appareil en marche s'il est bloqué entre deux étages. Ainsi chaque participant a pu soumettre à sa réflexion critique tous les avantages et inconvénients de ce modèle.

Dans un deuxième temps, les gérants ont présenté l'autre modèle de la même manière. Ainsi, chaque participant a pu intégrer la conception de ce nouveau modèle, dans sa globalité comme dans ses détails.

Et c'est seulement après qu'il a été possible de confronter les deux modèles. Le choix fut alors relativement aisé parce que tout l'exposé s'était déroulé point par point, dans la plus grande clarté.

S'agit-il ici d'une présentation méthodique que l'on peut préférer — ou non — à une autre ? Nullement. Notre cerveau, cet organe sophistiqué de la réflexion, ne peut aborder qu'une seule question à la fois et y exercer son esprit critique. Affronté simultanément à plusieurs projets, inmanquablement le cerveau s'emballé.

En 1969, De Gaulle proposa aux Français un référendum. Les électeurs devaient se prononcer avec un seul billet de vote sur deux questions différentes : la régionalisation et la suppression du Sénat. A cela, il fallait ajouter une troisième question, non explicitée mais la plus importante : « Voulez-vous que je reste à la présidence ou voulez-vous que je parte ? » La confusion ne pouvait que s'installer dans l'esprit des électeurs. Comment répondre par *un* « oui » ou *un* « non » à trois questions différentes ?

La réponse donnée par la majorité fut négative. Mais à laquelle de ces trois questions chacun avait-il répondu non ? Dix ans plus tard, le mystère reste entier.

RÉFLÉCHIR SUR DES FAITS BRUTS...

sans y mêler des émotions

Hélène, professeur de Sciences Naturelles, rencontre de graves difficultés pendant sa première année d'enseignement dans un collège de la région parisienne.

Ceci n'a rien d'étonnant. Elle se heurte aux obstacles que rencontre tout débutant : la préparation des cours de quatre niveaux différents lui impose un investissement considérable. Sa formation à l'École Normale l'a dotée de grandes idées sur la pédagogie, mais malheureusement elle ne peut s'appuyer sur aucun document pratique. Au terme de sa formation, elle a tout à apprendre...

Pour comble de difficultés, elle exerce dans un quartier défavorisé et ses élèves pour la plupart ne viennent pas en classe pour travailler mais pour défouler leur agressivité. Hélène ne sait plus où donner de la tête : elle épuise son énergie à préparer ses cours et tout cela pour tenir le rôle de gendarme, une fois arrivée en classe.

Lasse, découragée, elle est submergée d'idées sombres : « Les collègues doivent me prendre pour une incapable, les élèves pressentent mon manque d'assurance et en abusent royalement. »

Hélène est près de craquer.

C'est alors que son mari l'invite à réfléchir sérieusement à la situation. Il lui propose simplement d'écrire sur un tableau tout ce qu'elle est en train de ressasser, pêle-mêle, dans sa tête. Et pour y mettre bon ordre, il établit deux colonnes. Dans la première, il inscrit les émotions d'Hélène et dans l'autre les faits réels. Et au bout d'un quart d'heure, voici le résultat :

Émotions

— mes cours ne sont pas bons.

— tous les élèves sont terribles.

— les autres professeurs me sont bien supérieurs.

— les élèves m'en veulent.

Réalité

— le trimestre dernier, inspecteur et parents m'ont félicitée. Des collègues se sont inspirés de mes cours.

— ou plus exactement, 40 sur 375 me posent problème.

— en fait, je n'en sais rien, car nous ne nous communiquons pas ce que nous faisons dans nos classes.

— ce sont des adolescents de milieu défavorisé, les professeurs sont les seules personnes sur lesquelles ils peuvent décharger leur agressivité.

Hélène sort de cet exercice de réflexion correcte soulagée.

Dorénavant, elle dispose « d'une méthode de réflexion ». Tous les soirs sur son cahier, elle refait ses deux colonnes. Le tri est ainsi opéré entre les faits bruts — c'est-à-dire la réalité — et les émotions accumulées dans la journée.

Tous les matins, elle repart à l'école, l'esprit plus dégagé pour affronter de nouvelles difficultés.

Bien sûr, tout n'est pas réglé pour autant... Mais Hélène pourra peut-être « sauver sa peau » dans un établissement où tout conduit à la dépression nerveuse du corps enseignant.

RÉFLÉCHIR SUR DES FAITS BRUTS... sans y mêler des utopies

Professeur d'école technique, je vois un jour un de mes élèves fort embarrassé. Il a appris le métier de mécanicien et réussit bien dans la pratique, mais il a échoué à l'examen final à cause des matières générales : le français et les mathématiques.

Complètement découragé, sur le point de tout abandonner, il se met à rêver à un projet qui remonte à son enfance : ayant passé ses vacances chez un oncle, il voulait alors devenir paysan. Malheureusement, ce qu'il n'avait pas vu avec ses yeux d'enfant, c'est que son oncle vivait sur une petite exploitation...

J'ai alors réfléchi avec ce garçon aux possibilités réelles qui s'offraient à lui :

— Vous voulez devenir paysan ? Etes-vous bien conscient que pour acquérir une exploitation il faut investir une somme importante ? En disposez-vous aujourd'hui ? Vous comptez sur les prêts ? Mais sans diplôme ni expérience en la matière, vous ne bénéficierez d'aucune aide financière pour votre installation.

— Je commencerai comme ouvrier agricole...

— Pauvre garçon, vous ne toucherez qu'un salaire de misère ; quant aux loisirs... Convenons-en, cette éventualité paraît bouchée... Reste l'autre branche de l'alternative : redoubler votre année, vous appliquer sérieusement aux études et décrocher votre brevet. La mécanique est un secteur où l'on recherche du personnel qualifié. Ce travail vous plaît. Vous avez là de fortes chances de trouver un emploi relativement stable, assorti d'un salaire convenable.

Ce témoignage peut paraître banal. Mais, à chaque fin d'année scolaire, cette situation se retrouve par centaines et par milliers.

Aider un élève en détresse :

ce n'est pas d'abord lui donner des cours particuliers pour qu'il comble son retard.

Ce n'est pas davantage le laisser seul face à ses responsabilités :

— Fais comme tu veux, c'est toi qui décides de ton avenir. Ne te sens surtout pas obligé de retourner à l'école pour nous faire plaisir...

Ce n'est pas non plus le harceler, le menacer :

— Si tu dois redoubler ton année, nous te priverons de sorties.

Ou encore fondre en larmes devant lui :

— Nous avons engagé tant de frais pour te payer des études. Nous nous sommes privés pour toi. Quel ingrat tu fais...

Non. Ce garçon est semblable à un camion embourbé. La seule façon de le sortir de l'ornière, c'est de mettre provisoirement toute émotion de côté et de ne réfléchir avec lui que sur des faits bruts. Alors, seulement, il pourra envisager objectivement divers choix possibles, en fonction de leurs conséquences à plus long terme.

Dernière recommandation : engagez cette discussion au plus vite. Ne laissez pas inutilement son esprit s'embrouiller et tergiverser entre la réalité et les fantasmes.

Autre situation analogue, vingt-cinq ans plus tard.

Un médecin connaissait de graves difficultés avec son associé. Ils s'entendaient de plus en plus mal et les conditions de travail en devenaient insupportables.

Désireux d'échapper à cette situation pesante, il se mit à repenser, seul, à un vieux projet qui remontait à ses années d'étudiant : partir avec « Médecins sans frontières ». Là, au moins, il n'aurait plus de problèmes avec son collègue. En somme, il s'agissait d'une fuite. Il avait même signé son engagement. La lettre était prête à partir et sa femme n'était au courant de rien. Mais si ce choix, fort louable en lui-même, pouvait se réaliser à l'époque où il y avait songé, les choses, pour lui, avaient bien changé depuis : il était père de trois enfants, sa femme ne travaillait pas, il avait su s'attacher une importante clientèle et, fort du développement de son cabinet, avait acheté une grande maison, contractant, par là même, de lourdes dettes.

Heureusement pour lui, sa femme est fortuitement tombée sur la lettre prête à poster. Par une ferme intervention, elle parvint à le dissuader d'accomplir, ce qui compte tenu de la situation actuelle, eût été une folie.

A partir de là, avec l'aide de certains collègues, il a envisagé l'autre solution : celle de régler, une bonne fois pour toutes, les différends qui s'étaient accumulés entre son associé et lui.

Cet incident peut paraître inventé pour les besoins de cet ouvrage. Il est pourtant rigoureusement authentique.

Quel homme, quelle femme, tourmentée par le « démon de midi », n'a pas lui aussi vacillé un jour sur ses bases ? Son couple ne lui a pas apporté le bonheur qu'il en attendait. Ses enfants n'ont pas répondu à ses espoirs. La grisaille et la monotonie de sa vie professionnelle ont trahi son rêve de jeunesse. A quarante-cinq ans, une bonne partie de sa vie est derrière lui. Il a perdu son énergie d'autrefois. Ses forces ont diminué et des bouleversements physiologiques s'ajoutent à la déception morale...

C'est alors que, pour échapper à ce désenchantement général, un homme ou une femme, livré aux tourments de la puberté seconde, peut laisser s'immiscer dans son esprit une utopie de jeunesse. Un changement radical peut parfois le sauver, mais un retour à un rêve d'autrefois, ne manquera pas de compromettre le reste de sa vie.

RÉFLÉCHIR SUR DES FAITS BRUTS...

sans y mêler des suppositions

Une femme âgée a passé toute sa vie dans le Pas-de-Calais. Veuve depuis quelques années, elle est aujourd'hui proche de la retraite. Depuis quelque temps, elle mijote un petit projet : quitter le Pas-de-Calais pour s'installer chez son fils, en plein centre de la France. Elle en parle dans son quartier, à ses commerçants comme si cela allait de soi. Il va de soi en effet, qu'un bon fils — surtout un fils préféré — accueille sa mère pour lui ménager une vieillesse heureuse. Elle lui envoie donc une gentille petite lettre : « Et si je venais habiter chez toi pour mes vieux jours ? »

Son fils Jean-Pierre ne s'y attendait pas le moins du monde. La lettre le plonge dans un profond embarras : sa femme et lui avaient d'autres projets et voici que sa mère, tout d'un coup, veut s'incruster chez eux. « Mais c'est quand même ma mère, je ne peux pas la laisser tomber comme cela. » Et, de son propre chef, sans en discuter vraiment avec Claudine, sa femme, Jean-Pierre se met à aménager une chambre pour sa mère.

Alors, Claudine pressent le danger imminent et réagit :

— « Ça fait vingt ans que nous sommes mariés. Et depuis vingt ans, chaque fois que ta mère est venue passer quelques jours chez nous, il y a eu des histoires. Chaque fois, nous nous sommes brouillés à cause d'elle. Tu sais bien, en plus, qu'elle ne peut pas me supporter. Alors maintenant tu choisis : c'est elle ou moi. »

Sa femme est déterminée. Jean-Pierre veut-il perdre Claudine, sur qui il a toujours pu compter ? Peut-il mettre une croix sur vingt ans de vie commune ? Et tout cela au profit de qui ? D'une mère possessive.

Non, c'est impossible. Jean-Pierre, malgré tous ses tiraillements, choisit de sauver son couple. Et cela, parce que sa femme est restée *inébranlable*, parce qu'elle s'est tenue à des *faits éprouvés*.

Tout le reste n'était que suppositions. Sa mère pourrait peut-être changer... mais qu'est-ce qui le prouve ? Elle pourrait peut-être donner de petits coups de main ; et alors ? Elle pourrait leur verser une petite pension. Est-ce que cela compenserait les intrusions chez eux ? Une chose était sûre : depuis toujours, Jean-Pierre avait appartenu exclusivement à sa mère. Maintenant c'en était fini.

Cette histoire vous scandalise ? Vous pensez que malgré tout, cette brave femme pouvait bien changer. Il fallait au moins lui laisser sa chance... Mais justement, tout le problème est là. Les trois quarts du temps, que se passe-t-il lorsque les gens réfléchissent ? Ils accumulent des *faits établis*, des expériences qui ont fait leurs preuves. Tous ces faits ont un *poinds énorme* et devraient conduire à une décision *incontestable*.

Et voici qu'arrive une petite supposition de rien du tout, une supposition *totale*ment inconsistante, dont personne ne peut deviner les chances de réalisation. Et par un phénomène extraordinaire, contraire à toutes les lois physiques, cette seule supposition, qui ne pèse *rien*, va faire pencher la balance de son côté. Comment, mais comment donc, peut-on en arriver là, au risque de gâcher parfois toute une vie ? Et pourtant, que de fois lâchons-nous la proie pour l'ombre !

Pourquoi ne pouvons-nous pas intégrer dans notre réflexion des suppositions ?

Une supposition existe *dans notre tête*, mais nous n'en connaissons aucun équivalent *dans la réalité*.

Qu'est-ce qu'une supposition ? Justement nous n'en savons rien. Une supposition recouvre tout et n'importe quoi.

— Dans le meilleur des cas, il s'agit d'un fait réel. Mais nous ne pouvons pas le vérifier.

— S'agit-il d'un événement qui, *peut-être*, se réalisera ? Qui peut le dire ?

— A moins que la supposition ne soit une simple interprétation de notre part ? Impossible d'en tenir compte.

— Et... si la supposition n'était qu'un pur fantasme ?

Comment voulez-vous réfléchir avec un tel matériau ? Quelles seraient les conséquences d'une décision fondée sur des chimères ?

Devrez-vous pour autant vous laisser gagner par le scepticisme ? Non. Le doute universel et la méfiance systématique sont une véritable maladie de l'intelligence.

Nous parlons ici de tout autre chose. Il s'agit de faire *un tri* parmi les informations dont vous disposez.

Vous devez résoudre une difficulté et prendre une décision. Commencez par trier, à l'aide d'un tableau :

— Les faits irréfutables.

— Les données fort probables.

— Ce qui est tout juste hypothétique.

— Ce qui est probablement faux.

Cette distinction-là est *capitale* pour mener une réflexion fondée sur des faits bruts. Vous ne devez prendre votre décision qu'au regard des seuls faits éprouvés.

En réfléchissant dans la solitude, si vous prenez soin de faire cette classification, vous aurez toutes les chances d'opter pour une décision adaptée à la réalité.

Mais le plus souvent, vous êtes confronté à des gens qui, dans leurs propos, mélangent constamment des faits, des suppositions, des interprétations, des hypothèses, de pures chimères.

Comment distinguer les faits de tout ce fatras ?

— Ce qu'on vous dit paraît faux ? Oubliez-le.

— Ce qu'on vous dit paraît tout juste hypothétique ? Tenez-le en réserve — mais loin de vous —.

— Ce qu'on vous dit paraît fort probable ? Attendez cependant une dernière confirmation.

Ce qu'on vous dit paraît sûr ? Vérifiez tout de même :

— Ce que tu dis là, tu l'as vu, de tes yeux vu ? Tu l'as bien entendu toi-même ?

— Non, c'est un ami qui m'a dit que...

— Et cet ami, il a vu ou entendu lui-même ce dont il parle ?

Prudence ! Toute information de source lointaine est dangereuse. Pensez à cet exercice que les professeurs, en faculté de Lettres, font faire à leurs étudiants.

Cinq personnes doivent transmettre successivement un même message. Elles savent qu'elles doivent le transmettre *fidèlement*. Cela ne devrait pas leur poser problème : ce sont des gens qui connaissent la valeur des mots, qui sont d'autant plus attentifs qu'il s'agit d'un exercice. En outre, impossible de s'impliquer dans un message de nature *neutre*. Malgré cela, la cinquième personne restitue un message *méconnaissable*, tant il a subi des transformations chemin faisant.

Si, dans un cadre privilégié, avec autant de précautions, un message se métamorphose à ce point, que penser des informations qui circulent de bouche à oreille dans la vie de tous les jours, et qui plus est, se chargent au fur et à mesure des émotions diverses et variées de leurs colporteurs.

Raison de plus pour ne réfléchir que sur des faits de première main et donc vérifiables.

— Sachons reconnaître un menteur en celui qui ajoute à ses propos : « je donnerai ma tête à couper » ; c'est là une façon naïve de faire passer pour argent comptant ce qui n'est que pure supposition malveillante.

— N'accordons pas davantage crédit à celui qui ne sait donner sur quelqu'un que des renseignements d'ordre général, en bien comme en mal.

— Et comme après une morsure de serpent, débarrassez-vous énergiquement et au plus vite du venin : « le bruit court que... », « n'avez-vous pas aussi entendu dire que... ? », car en un rien de temps, ce genre d'informations empoisonne votre esprit critique et laisse des séquelles durables.

— Si vous détenez quelques pouvoirs, sachez que fréquemment vous ressemblerez à ce fidèle de marque qui, des mains du patriarche de Constantinople, reçut une hostie, empoisonnée à son intention.

Tous les tartuffes, tous les gens-bien-de-la-stricte-observance

font abondamment usage de cette pharmacopée. Ce sont sans doute les mêmes qui, pour accréditer leurs mensonges, ont inventé le plus absurde des proverbes : « Il n'y a pas de fumée sans feu ».

RÉFLÉCHIR SUR DES FAITS BRUTS...

sans y mêler des raisonnements par analogie

Connaissez-vous la différence entre « réfléchir » et « raisonner » ?

Ce sont là deux démarches tout à fait différentes, pour ne pas dire contraires ! Or, beaucoup de gens confondent les deux, preuve d'une singulière anti-culture.

Je *raisonne* avec des *concepts*. Or, avec des concepts, je peux élaborer toutes les constructions mentales que je veux. Un *raisonnement* peut se présenter comme parfaitement « *logique* » et n'avoir pourtant aucun rapport avec la réalité. Par contre, je *réfléchis* à l'aide de *faits*, c'est-à-dire que je dois cerner avec rigueur puis rapporter fidèlement les relations de cause à effet.

Je discute avec un homme d'une trentaine d'années. Il me dit :

« Ma mère a toujours voulu que je reste son petit enfant ne pouvant se passer d'elle. Elle a toujours fait les choses à ma place et aujourd'hui encore, je manque d'assurance en tout. J'appréhende, par exemple, la moindre démarche administrative.

— Ce manque d'assurance, le retrouvez-vous dans tous les secteurs de votre vie ?

— Pas dans le domaine professionnel.

— Ah bon ? Vous exercez une profession libérale, n'est-ce pas ?

— Oui

— Donc il existe des domaines où vous avez de l'assurance et d'autres où vous vous sentez démuni ? Avec vos amis, par exemple, manquez-vous d'assurance ?

— J'ai peur de me laisser entraîner. Alors, j'émet volontiers des jugements négatifs.

— Et ces jugements négatifs servent de protection à votre manque d'assurance ?

- Je pense que oui.
- Mais quand vous émettez ces jugements négatifs, vous êtes résolu, jusqu'à bloquer une action ou une recherche en cours ?
- Oui, si vous voulez.
- Ne seriez-vous pas plutôt... contrariant en société ? Porté à prendre la position contraire de celle adoptée par les autres ?
- Sans doute un peu. Mais je le fais par prudence.
- A moins que ce soit par volonté de dominance ? Quand vous bloquez une situation, vous apportez des solutions de rechange ?
- A vrai dire, non.
- C'est cela. Il y a des dominants qui se donnent la peine d'entraîner les autres. Mais il y a aussi des dominants qui se contentent de créer des situations bloquées. C'est moins fatigant, et c'est une façon de mettre les autres à sa merci. Donc à vérifier de plus près. Venons-en maintenant à d'autres secteurs de votre vie : votre couple, par exemple.
- En couple ? Je suis le larbin.
- Larbin... ou saboteur ? »
- Grand silence.
- « Ma mère a toujours fait les choses à ma place et quand je dois donner un coup de main dans le ménage, ma femme s'énerve et trouve que c'est mal fait.
- En disant cela, a-t-elle raison, ou bien a-t-elle tort ?
- Ma mère faisait toujours tout à ma place, et c'est à la suite de cela que...
- Non, répondez à ma question.
- On me reproche d'être tatillon.
- Certains sont pinailleurs parce qu'ils manquent d'assurance, mais d'autres sont tatillons, pour le simple plaisir de faire patienter ceux qui attendent, ou plus exactement, ceux qui sont pressés : on trouve cela fréquemment à la poste ou aux guichets de la gare... Répondez-moi, quand votre femme vous demande un service et que vous vous montrez maladroit, le faites-vous exprès ?
- Exprès, c'est beaucoup dire.
- Non, ça suffit ! Vous n'êtes pas motivé pour faire votre travail comme il faut, et en faisant mal les choses, vous espérez secrètement que votre femme ne vous demande plus de services. Est-ce cela ?

- A la limite, il pourrait en être ainsi...
- Donc, vous sabotez le travail en vous disant : comme cela, on ne me demandera plus rien ?
- Au fond, oui, c'est cela.
- Alors appelez cela « sabotage » et non manque d'assurance ! Ceci dit, il n'est pas exclu que cette allergie à tout ce qui touche le ménage se rattache au projet de votre mère de se rendre toujours indispensable. Mais il se peut que ce sabotage dans les travaux de ménage se retrouve aussi dans d'autres domaines et s'appelle alors paresse, ou encore : plaisir de contrarier les autres. Et dans ce cas, la cause de tout cela ne saurait être attribuée à votre éducation, à votre mère lors de votre petite enfance.
- Oui mais, comment savoir où est la cause ?
- Celui qui « raisonne » peut rapprocher tous les concepts qu'il veut et prouver n'importe quoi. Mais celui qui réfléchit doit supprimer les effets malencontreux en découvrant leurs causes. Et la cause est sans doute trouvée à partir du moment où les effets à leur tour, et par la même occasion, disparaissent. Il m'est arrivé de faire réparer mon magnétophone. A trois reprises je l'ai porté chez un réparateur qui m'imposait des délais de plus en plus longs. Trois fois, mon magnétophone m'est revenu dans le même état. Un jeune bricoleur de seize ans m'a dit alors : « A-t-on vérifié la prise ? » et en l'ouvrant, il a constaté qu'il y avait là un faux contact. Après cette petite réparation, l'appareil marchait très bien. Heureusement, mon appareil étant encore sous garantie, je n'ai pas eu à payer les réparations précédentes. Mais il est vrai aussi qu'en désespoir de cause, j'étais prêt à m'acheter un nouveau magnétophone. De la même façon, pour savoir si votre « maladresse » vient vraiment de votre éducation, mettez votre mère mentalement et vigoureusement en dehors de votre vie, supprimant mentalement et fermement tous les liens d'elle avec vous, et les vôtres avec elle (voir plus loin dans cet ouvrage). Si à la suite de cette rupture bilatérale, vous parvenez à vous ressaisir, en ménage et ailleurs, vous pourrez sans doute attribuer votre ancien comportement à la mainmise de votre mère. Mais si à la suite de cette rupture, tout reste comme avant, vous aurez intérêt à en chercher la cause ailleurs. »

Un médecin, spécialisé en alcoologie, présente le cas suivant :

« Une jeune femme de trente ans vient en consultation dans mon cabinet. Elle sort d'une nouvelle cure de désintoxication, et déjà elle rechute !

Je me trouve en présence d'une situation grave : plusieurs cures de désintoxication se sont avérées inefficaces ; en arrêt maladie depuis deux ans, cette femme sombre dans la dépression, et ces derniers temps, elle a fait plusieurs tentatives de suicide.

Si les gens s'adonnent à la boisson, c'est qu'il y a quelque part dans leur vie une raison. Dès l'instant où cette raison est trouvée, l'alcoolisme peut disparaître. Il est difficile de mettre le doigt sur cette cause et pourtant je demeure persuadé qu'il faut empoigner le problème par ce biais-là.

Je m'adresse à cette patiente :

— Votre alcoolisme, votre état dépressif, vos envies suicidaires, toute votre vie qui se dégrade, sont les effets d'une ou plusieurs causes. Lesquelles ? Elle peuvent être multiples, il faudra donc essayer de les éliminer les unes après les autres.

La femme parle d'abord de son ex-mari qui, ces derniers temps, revient la voir souvent. Est-ce à cause des enfants dont elle a la garde ? Peut-être. Encore que la fréquence de ses visites semble cacher une intention.

— Que voulez-vous faire avec votre mari ? Reprendre vie commune, ou non ?

Elle ne le sait pas.

— Et lui, que veut-il ?

Elle ne le sait pas non plus.

Voilà une première situation à clarifier :

— Demandez à votre mari qu'il dise clairement ce qu'il cherche. Ensuite, sachant à quoi vous en tenir, vous vivrez plus paisiblement.

A la suite de cette démarche, la femme se trouve effectivement plus apaisée car elle sait que pour son mari, la reprise d'une vie commune est exclue, mais le besoin impérieux de la boisson subsiste.

Cherchons donc ailleurs :

— Vous m'avez dit que vous aimeriez retravailler ? Qu'attendez-vous pour vous y mettre ?

— Ça fait deux ans que je ne travaille plus. La reprise risque

d'être difficile. Puis, voyant que je bois, mes employeurs ne voudront pas me prendre.

— C'est certain. Mais si vous êtes guérie, cet empêchement n'existera plus. Dans le passé, vous étiez appréciée par votre employeur, par vos collègues, par les clients ? »

Elle reprit son travail avec succès, mais il lui revenait toujours cette envie obsédante de boire, sans compter les tremblements nerveux irrépressibles, et des insomnies. Tout n'est pas réglé pour autant, mais elle commence à pouvoir construire sa vie. Son état s'améliore tout doucement. Cependant, la cause principale n'est toujours pas trouvée, et donc l'alcoolisme demeure. La réflexion se poursuit et entretient l'espoir. Ce n'est pas négligeable. De plus, à petits pas elle avance et la dégradation de sa personnalité est pour le moins enrayerée.

Et voilà qu'un beau jour, tout à fait par hasard, elle parle de sa sœur. Cette sœur a fait d'elle son larbin : elle lui fait faire son ménage, ses courses, elle vient manger chez elle pour ne pas salir son propre appartement, de plus elle lui fait rembourser des dettes qu'elle aurait contractées bizarrement dans un lointain passé. C'est chose claire : cette sœur l'exploite sans vergogne.

— Vous vivez avec elle comme une véritable esclave !

— C'est vrai. Mais si je la laisse tomber, que va-t-elle devenir ? Elle aussi boit énormément...

— Ah voilà ! L'esclave boit, mais sa maîtresse boit, elle aussi ! Buvaient-elle déjà quand vous étiez encore en bonne santé ? Et vous avez cru de votre devoir de vous occuper d'elle, de l'aider ? Et en l'aidant, vous vous êtes mise à boire à votre tour ?

— Oui, en effet, c'est curieux... C'est ainsi que les choses se sont passées. »

Après avoir mûrement réfléchi, cette femme a mis sa sœur à la porte de sa vie ; avec beaucoup de fermeté elle lui a dénoncé son jeu.

Et à partir de ce jour, elle a cessé de trembler, et elle n'est plus tentée par la boisson !

C'est alors que je me suis dit : la cause de son alcoolisme était sans doute cette dépendance, cet esclavage dans lesquels cette jeune femme s'était mise pour sauver sa sœur. Lorsqu'elle est redevenue indépendante, son mal a cessé...

Ainsi le médecin a dû tâtonner pour trouver la cause afin de pouvoir supprimer les effets. Il reconnaît qu'il n'y parvient pas toujours. Mais il préfère encore s'attacher aux éventuelles causes présentes, plutôt que de faire appel à une psychothérapie qui, par principe et résolument oriente l'investigation vers un lointain passé : d'autant plus que si une thérapie échoue — ce qui est fréquemment le cas avec les alcooliques — ceux-ci deviennent de véritables épaves. Car en fouillant les ténèbres de leur petite enfance, non seulement on n'a pas trouvé les causes de l'alcoolisme, mais de plus, on a réveillé d'autres problèmes en eux, sans pouvoir les résoudre pour autant.

Faut-il prendre ce risque ? Expérience faite, ce médecin est de plus en plus convaincu du contraire.

Ces deux cas nous ont montré ce que signifie *réfléchir*. Vous l'avez compris : pour celui qui réfléchit, le suspens reste entier jusqu'à la dernière minute. Imprévisible tout au long de la réflexion, la solution ne se manifeste qu'au bout du chemin.

Il nous arrive ainsi de voir certaines difficultés de longue date se résoudre comme par surprise. Que s'est-il passé ? A force de tâtonner, nous avons supprimé la cause. La cause disparue, ses effets nocifs, traqués depuis longtemps, ont disparu également de notre vie.

C'est cela réfléchir, c'est-à-dire faire œuvre de « chercheur ».

Or, il en va tout autrement quand des intrigants prennent le chemin du *raisonnement par analogie*. Ici, la solution, la décision, « la vérité » sont arrêtées à l'avance. Dès le départ, ils savent où ils veulent en venir, et se contentent d'élaborer un semblant d'argumentation pour prouver, ou plus exactement pour illustrer la thèse arrêtée à l'avance.

C'est ce qu'ont rencontré bon nombre de ceux qui ont fait l'objet d'un licenciement abusif, reconnu ou non comme tel.

Ils ont tout de suite compris que les arguments justifiant leur renvoi ne faisaient pas le poids, et ils se sont appliqués à les contester point par point. En vain. Même quand l'argumentation s'évanouissait, les chefs ne revenaient pas pour autant sur leur décision. Car celle-ci avait déjà été prise, avant même qu'un semblant d'enquête ne fût engagé.

Nous allons démontrer ici le mécanisme de l'argumentation par analogie.

Il est dans notre intérêt de le retenir comme point de repère pour diagnostiquer en d'autres circonstances une « argumentation fallacieuse » du même type.

Ce genre de manœuvre se prépare entièrement à l'insu de l'intéressé. Jusqu'à la dernière minute, tout se passe dans les coulisses et doit rester secret. A aucun moment, aucun participant à l'intrigue ne manifeste le souci d'aller vérifier auprès de l'intéressé lui-même ce qui est chuchoté sur son compte de bouche à oreille. Donc pas question de mêler la victime visée aux préparatifs du dossier la concernant.

Tout témoignage allant dans le sens contraire de la thèse arrêtée, est récusé. Désarçonnés sur le moment par une preuve irréfutable, les intrigants en reviennent « malgré tout » à leur « conviction » du départ ; en quelque sorte, leur compteur retombe à zéro, et ils prétendent conserver l'« intime conviction » que leur adversaire a tort, même s'ils ne savent pas préciser pourquoi ni comment. De la même façon, avec l'application méthodique d'un maniaque, ces chevaliers de la mauvaise foi écartent du dossier les pièces à conviction qui pourraient les gêner.

Jamais personne ne pose la question préalable à une telle mobilisation : jusqu'à quel point la personne qui met tout cela en branle est-elle habituellement crédible ? Souvent il suffirait de poser cette question élémentaire pour que, faute de combattants, la guerre n'eût pas lieu.

Or, cela aussi est répétitif. Ceux qui s'engagent dans une argumentation fallacieuse sont généralement des personnes peu recommandables. Comment en serait-il autrement puisque leurs basses manœuvres visent la victoire de la Malhonnêteté ? Faibles dans le privé, ces fourbes deviennent brusquement forts grâce aux institutions dont ils abusent, pour leurs propres fins.

« L'intime conviction... »

Nous la retrouvons aussi dans les erreurs judiciaires sur lesquelles les tribunaux reviennent... parfois, bien des années plus tard. Les jurés s'étaient fait une intime conviction sur la culpabilité de l'accusé. Une intime conviction faite sans que l'on se soit rendu compte à partir de quel moment, à partir de quel argument, personnellement ou collégialement, on a quitté le

chemin de la *réflexion* sur les faits bruts, imbriqués entre eux par une causalité rigoureuse, pour s'embourber dans l'ornière des *raisonnements* par analogie...

C'est incroyable, de quoi peut dépendre la liberté, la réputation et l'avenir d'un innocent.

LE FAIT BRUT : QU'EST-CE À DIRE ?

Depuis le début de cet ouvrage, nous employons couramment cette expression. Le moment est venu de nous entendre sur son contenu, sur la réalité qu'elle recouvre.

Un fait brut comporte quatre dimensions :

- un acteur
- l'acte lui-même
- les conséquences qui en découlent
- le tout, inséré dans une tranche de vie élargie.

Notre façon d'appréhender la réalité a été déformée, détraquée, décomposée depuis des siècles. C'est pourquoi un bref rappel historique s'impose, au risque de déplaire à certains. Pour la clarté de ce qui va suivre, on ne peut en faire l'économie.

Toutes les religions ont introduit dans leurs civilisations respectives des mythes et des légendes. Ces fantasmes ont été matérialisés à travers la fête, les rites et le folklore, constituant une distraction bien innocente parmi tant d'autres.

Mais à partir de ce folklore, de ces fantasmes et de ces rites, quelques malins se sont plu, un beau jour, à élaborer une morale normative : « voici ce qui est bien, voilà ce qui est mal ». Depuis ce jour fatal, l'organisation de la vie publique, comme le secret de chaque conscience, portent l'empreinte de ces normes.

La morale musulmane est un savant dosage de laxisme quant à l'essentiel, et de contraintes artificielles quant à l'accessoire.

La morale bouddhique est tout simplement suicidaire.

Quant à la morale chrétienne, qui a façonné la conscience occidentale, elle atteint les sommets de la tartufferie. Elle a été résolument orientée par une union sacrée : les épousailles ora-

geuses, sans cesse mises en péril par des infidélités réciproques, entre l'Empire et l'Eglise, puis entre le Trône et l'Autel, enfin entre le Sabre et le Goupillon.

La morale chrétienne, fréquemment présentée comme un chef-d'œuvre d'équilibre, a donné naissance à la Raison d'Etat. Elle a légalisé les inquisitions : horribles assassinats, honteuse répression du délit d'opinion. Mais surtout elle s'est appliquée, tout au long de l'Histoire, à justifier les crimes des grands, et à culpabiliser avec acharnement le petit peuple, afin de le réduire à la résignation. Cette morale « d'inspiration divine » présente deux visages totalement différents : l'un adresse un sourire complice aux riches et aux puissants, tandis que la grimace de l'autre accuse et accable le pauvre.

Les civilisations se succèdent, elles naissent, se développent et meurent. L'Histoire témoigne qu'il en va de même pour les religions : elles aussi naissent, se développent puis meurent, les unes après les autres. Le christianisme connaîtra lui aussi sa dernière heure. Et si l'Histoire lui fait un jour son « Procès de Nuremberg », il devra rendre compte de ses crimes contre l'humanité. Selon l'expression consacrée de Léon Bloy, « ce sera alors le début d'un sale déluge ».

Le moment est venu de démonter la supercherie incomparable que la religion chrétienne, hélas ! a érigé en morale.

Alors que les quatre dimensions d'un fait brut sont indissolublement liées — acteur-acte-conséquences-situation globale — **le christianisme a démonté cette réalité indivisible en pièces détachées.**

Ainsi, il a commencé par mettre à l'abri l'acteur.

— Ne tirez pas sur le pianiste, « ne jugez pas ».

— Aimez vos ennemis, pardonnez nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

— A moi la vengeance, dit dieu.

— L'acte doit être jugé à la lumière des intentions qui l'inspirent, or, dieu sonde les reins et les cœurs, et donc lui seul connaît les intentions de l'homme...

— Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés à votre tour (sans rire)...

— Souviens-toi de ta propre faiblesse. Même si maintenant

tu te tiens debout, il se pourrait que demain tu tombes encore plus bas que celui qu'aujourd'hui tu accuses.

— Ton père restera toujours ton père, et donc...

En sa miséricorde inépuisable, en son infinie bonté, dieu a pardonné aux pécheurs. De quel droit, misérable vermine, oses-tu accuser encore celui qui, par dieu, fut innocenté ?

Ainsi, un véritable ouvrage de Vauban est dressé autour du coupable... pour le protéger. A l'abri de cette forteresse, il peut tout à loisir poursuivre son forfait, faire durer le plaisir. Plus tard, toute une législation civile, née de cette tradition séculaire, ne parviendra pas à s'arracher à cette morale perfide. Un avocat disait, dans le privé : « A l'évidence, la loi est conçue de telle façon qu'elle laisse passer les gros poissons, et ne retient que les petits. »

Le mot de la fin revient à Paul de Tarse : « L'homme spirituel juge de tout, et n'est lui-même jugé par personne ». Cette déclaration, qui relève de la paranoïa, est la porte ouverte à toutes les injustices, et en même temps, elle impose le silence à toutes les victimes. Voilà comment l'acteur fut mis à l'abri, à mille lieues de son forfait.

Dans un deuxième temps, le christianisme a séparé l'acte de ses **conséquences**, les entraînant dans un pays brumeux fort lointain.

« La terre est une vallée de larmes.

— Par la croix vous accédez à la lumière.

— Supportez vos maîtres, même s'ils se montrent durs, car ils représentent le christ sur terre.

— Les voies de dieu sont impénétrables.

— Il n'éprouve personne au dessus de ses forces.

— Rendez le bien pour le mal, vous serez ainsi appelés fils de dieu.

— Bienheureux êtes-vous si l'on vous accable d'injustices, si l'on vous diffame, si l'on vous persécute et si l'on vous met à mort : le royaume de dieu vous ouvre ses portes.

— Les souffrances que vous endurez sont l'expiation de vos fautes. » Oh !...

« Ainsi, vous obtenez une remise de peine en prévision de ce que vous aurez à endurer au purgatoire.

— En souffrant en silence, vous amassez des mérites et des trésors pour le ciel.

— La charité accepte tout, supporte tout, ne pense pas de mal, elle pardonne tout. »

Mais où donc est passé l'acteur ? Et les conséquences ? L'un et l'autre ont disparu, escamotés par un tour de passe-passe.

Comment se défendre à présent, comment réclamer justice et réparation ? Comment enfin mettre un terme au préjudice subi ? Car bien évidemment, ces mystifications, toutes plus subtiles les unes que les autres, ont eu pour résultat de faire durer sur terre le désordre établi.

Demeure l'**acte**, l'acte sans l'acteur, coupé de ses conséquences, semblable à un chien abandonné.

« A tout péché miséricorde, mon fils, oubliez le passé, dieu l'efface.

— Cette sombre page est désormais arrachée du livre de votre vie.

— Celui qui regarde en arrière est impropre au royaume.

— Allez en paix, ne péchez plus. »

Jusque là pour la première phase du subterfuge destinée à soulager les consciences. La deuxième phase, ainsi préparée, sera autrement plus grave tant pour la culture que pour la vie en société.

Car une fois mis en pièces détachées — acteur, acte, conséquences — restent toujours là, présents ; n'importe qui peut désormais les « combiner » autrement et « refaire l'histoire » à sa guise. Après quoi, des institutions donnent l'estampille « version officielle » à une « restructuration » orientée, et taxent « d'esprit subversif » celui qui oserait la contester.

De même dans la vie, tout se prête au sinistre jeu de la substitution. Ainsi un malfaiteur notoire peut parader, la poitrine garnie de décorations, tandis qu'un innocent peut à tout moment se trouver inculpé à la place du vrai coupable. Les événements s'entremêlent à la façon de ces wagons qui dans une gare de triage se détachent, se dispersent puis se regroupent différemment pour être raccrochés à d'autres locomotives. Il ne reste plus qu'à ajouter : « Ce que vous aurez lié ou délié sur

terre, sera lié ou délié dans les cieux... ». La vie devient ainsi un jeu de rubixcube dont la variété et le nombre de combinaisons entre acteurs, actes, conséquences, deviennent, à proprement parler, infinis et imprévisibles.

Après cela, que reste-t-il de la quatrième dimension du fait brut : **le contexte global ?**

Quand tout est mis en pièces détachées, le contexte global à son tour se trouve atomisé, et avec lui toute rigueur de jugement disparaît. Elle n'est plus de mise. Elle devient discourtoise, même offusquante, voire outrageante et passible de citation en Justice ¹.

Tout devient anarchique et dénaturé, à tel point que, si notre esprit arrive encore tout juste à mettre bon ordre dans les affaires qui le concernent, il ne parvient plus à en convaincre quiconque. Tous ceux qui, un jour, ont fait l'objet d'une accusation injuste le savent trop bien... Désormais, on peut accuser n'importe qui de n'importe quoi et prouver tout ce qu'on veut. Il suffit de sélectionner les arguments en fonction d'une thèse arrêtée à l'avance. On peut ainsi déclencher à volonté des conflits, grands ou petits ; c'est d'ailleurs en agissant de la sorte que les coupables se font oublier, à moins qu'ils ne s'en tirent avec les honneurs de la guerre et le butin.

La seule référence à laquelle notre esprit peut et doit se fier, est celle de l'enchaînement rigoureux entre les causes et les effets dans le contexte de l'histoire chronologique. Lorsque cette référence se trouve supprimée, la route est ouverte à l'intellectualisme, aux systèmes et à tous les holocaustes.

Polémique blasphématoire ?

Nullement. Tout juste ce qu'il faut pour prendre conscience de la façon dont la civilisation a habitué nos cerveaux à délirer en permanence.

Cette atomisation du « fait brut », opérée par l'anti-culture chrétienne, a *façonné une certaine pensée occidentale*, ou plus

1. Pour offense au chef de l'Etat, pour diffamation ou injure publique ou non publique : art. 36 et 29 de la Loi du 29 Juillet 1881 ; et R. 26 - 11° du Code Pénal.

exactement, une *incapacité de penser correctement*. Et voici de quelles façons nos mentalités ont été restructurées.

Le passage catastrophique de l'agir à l'être

A force de mettre systématiquement les faits bruts en pièces détachées, nous ne sommes plus capables d'appréhender ni de mémoriser correctement la vie, et donc nous ne sommes plus capables d'*agir* correctement. Ainsi, débrayé de la réalité, le fonctionnement de notre cerveau dérape en permanence et part dans le fantasme :

L'acteur *est* de bonne foi,

L'acte *est* excusable,

Les conséquences ne *sont*... pas si graves que cela.

En clair, nous sortons du champ de l'ACTION qu'est la vie, et nous nous trouvons transportés dans l'univers imaginaire de l'ETRE, c'est-à-dire de l'appréciation. Or, cette « appréciation » se trouve elle-même pipée, car elle fait référence non plus à la réalité objective mais à une morale. Puis cette morale, à son tour, elle aussi est pipée, car ses normes sont calculées au profit des grands et visent l'exploitation des petits.

Mais le passage de l'AGIR à l'ETRE dépasse infiniment le seul domaine de la morale. C'est toute une mentalité, toute une sensibilité, toute une approche de la vie qui sont ici en jeu. « Une partie de l'humanité cherche *quoi être*, alors que l'autre partie cherche *quoi faire*, disait Jean Monnet, le père de l'Europe. Là se trouve le vrai clivage qui engendre deux cultures diamétralement opposées. Dans son livre « La philosophie d'Israël », Abraham Heschel dit qu'en présence de toute chose, beaucoup d'hommes se posent la question : « Qu'est-ce que *c'est ?* », alors qu'Israël pose l'autre question : « A quoi cela peut-il servir ? Que vais-je pouvoir en *faire ?* » Il est évident que notre culture occidentale, forgée par le christianisme, s'épuise toujours et encore à « définir » chaque chose, alors que notre cerveau est fait pour répondre aux difficultés de la vie qui à chaque instant réclame impérativement une *action* appropriée.

Pour avoir mis le fait brut en pièces détachées :
Chacun perd jusqu'à la notion même de sa propre responsabilité

Puisque l'acteur est excusé, pardonné, innocenté, camouflé, il n'a plus de comptes à rendre. Ceci dit, les conséquences pénibles sont toujours là. La mise en pièces des « faits bruts » permet dès lors au véritable acteur de recomposer « la vie » à sa guise. Et c'est à la faveur de cette déformation radicale du bon sens que l'on assiste fréquemment à ceci : des parents ont accumulé les erreurs avec leurs grands enfants, et cela a conduit à une rupture. De toute évidence, cette rupture est le résultat de leurs propres maladresses. Mais puisque les parents, comme ils disent, étaient « bien intentionnés », ils n'admettent pas de récolter ce qu'ils ont semé. Et donc ils vont à la recherche d'un autre « acteur », d'un autre « responsable » de cette rupture : par exemple la belle-fille, ou les fréquentations du gendre, ou encore la belle-famille... Nous commençons ici à pressentir les retombées de cette anti-culture dans la vie quotidienne des gens et dans la communication de sourds qu'ils établissent entre eux.

Mais à cela il faut ajouter d'autres interférences du christianisme :

Le manichéisme

Bien sûr, de par son essence, le christianisme, institution de vérité, est manichéen : il possède la vérité, et donc tous les autres sont dans l'erreur. En soi, cette prise de position est culturellement simpliste, mais aussi dangereusement sectaire, d'autant plus qu'elle imprègne *la mentalité tout entière* des gens formés à son école. Et c'est ainsi que nous voyons un tas de familles, véritables « Cour des Miracles » devenues aveugles sur elles-mêmes. Elles se disent « les meilleures » et ne cessent de déblatérer sur d'autres familles. En réalité, leurs propres enfants n'arrivent pas à s'émanciper et de ce fait ne parviennent pas à réussir leur couple, à réaliser leurs propres projets. Et ce sont ces mêmes familles anthropophages qui ont le toupet d'appeler dédaigneusement gendres et belles-filles « pièces rapportées », alors que ceux-ci viennent parfois de milieux bien plus équilibrés, et ont au départ une personnalité bien plus affirmée que celles des conjoints qu'ils viennent épouser...

L'humilité personnelle doublée de l'orgueil collectif, si souvent reprochés aux jésuites, en fait s'étend également aux familles et dévore le monde chrétien tout entier : du racisme... à l'esprit de clocher.

Autre interférence « chrétienne » sur la mentalité des gens :

La personne et l'autonomie sont choses inconcevables

Comme les Japonais n'ont pas de mot pour exprimer « l'espoir », car celui-ci n'appartient pas à leurs catégories mentales, de la même façon le christianisme non-réformé ne peut concevoir l'autonomie. La « personne » n'existe pas, car tout homme est considéré comme « membre », membre d'un couple, membre d'une famille, membre de l'église. C'est là l'ordre des choses... médiéval. Celui qui prend son autonomie se coupe du tronc qui le porte, il commet un acte-contre-nature. Le catholicisme ne saurait concevoir l'autonomie autrement qu'en termes d'orgueil, de marginalité, et au bout du compte, de mort.

Pour le catholicisme, la prise d'autonomie est à ce point inconcevable que là où celle-ci se présente, elle ne peut être que le résultat de la manipulation d'un tiers, d'un ravisseur imaginaire qui vient voler celui qui appartient à un autre corps social.

Pourtant ! Notre cerveau est incontestablement bâti en vue d'une vie, d'une pensée et d'une action autonomes. Celui qui croit au créateur devrait en toute logique respecter sa créature telle que « dans son infinie sagesse, le créateur l'a faite »...

Terminons par une dernière interférence de l'anti-culture chrétienne dans la mentalité des gens :

L'allergie à l'évolution

Il ne s'agit pas de détruire les familles, bien au contraire, mais de constater ceci : un tas de parents ne voient pas grandir leurs enfants, et un tas d'enfants n'osent pas devenir adultes. Ce mal contre nature tient-il uniquement à l'esprit borné des uns et à l'immaturité des autres ? Non, cet immobilisme est inhérent aux catégories socio-culturelles du christianisme, et du catholicisme en particulier. La seule conception de l'évolution dans l'église est celle — cyclique — de l'année liturgique, ou

celle encore, qui est rattachée aux sacrements ¹ : *avant* le baptême, l'enfant va aux limbes ; *après* le baptême, il va au ciel ; *avant* la confession, je suis dans le péché ; *après* la confession, je suis irréprochable ; *avant* l'ordination, je ne suis qu'un laïc ; *après* l'ordination, je suis prêtre à jamais ; *avant* le mariage, les rapports sexuels sont interdits ; *après*, ils sont permis. Or, pour un esprit scientifique, cette ligne discontinue n'a aucun sens. En physique, tout phénomène suit une courbe continue.

C'est surtout depuis la philosophie scolastique de Thomas d'Aquin du XIII^e siècle, que tout est devenu figé, tradition immuable, irréfutable et irréfornée. *Et cette mentalité a marqué l'Occident tout entier, croyants et incroyants.* Ainsi, non seulement la médecine a stagné pendant dix siècles à cause de l'influence de l'église, mais la science elle-même est devenue dogmatique. N'avons-nous pas entendu récemment, à une émission télévisée sur la parapsychologie, un chercheur du CNRS partir en guerre avec acharnement contre tout, absolument tout ce qui pourrait déborder la science traditionnelle ? Pourtant, la science est, de par sa nature, essentiellement vivante, c'est-à-dire toujours ouverte à des remises en cause enrichissantes. Pourquoi donc l'empirisme a-t-il si mauvaise presse auprès de gens de formation scientifique ? On dirait que le spectre de Guillaume Ockam, le « docteur invincible » du XIV^e siècle, père de l'empirisme moderne, hante toujours les esprits... Oui, derrière tout cela, il y a l'influence de l'anti-culture « dogmatique » du christianisme. Tout comme nos familles, celui-ci n'a pu intégrer les richesses des générations montantes telles les sciences, la démocratie et la liberté, pas plus que les richesses culturelles rencontrées sur les continents qu'il prétendait vouloir évangéliser. Et il en était déjà ainsi pour les deux grandes ruptures de son histoire : le schisme oriental du X^e siècle et celui de la Réforme protestante. Cette double cassure correspond très exactement à la frontière qui sépare la culture latine de la culture byzantine, d'une part, et de la culture germanique et anglo-saxonne, d'autre part. Ainsi, pétries de cet

1. Avant que la réhabilitation de Teilhard de Chardin, récemment prononcée, influence la mentalité huit fois séculaire du monde chrétien, il passera beaucoup d'eau sous les ponts.

esprit, les familles figées et repliées sur elles-mêmes connaissent très exactement à leur niveau les mêmes mésaventures que l'église romaine n'a cessé de connaître au contact de toute « différence ». Et ces familles n'acceptent jamais la moindre remise en cause d'elles-mêmes et attendent toujours le retour du fils prodigue, exactement comme l'église latine espère toujours réintégrer l'orthodoxie et attend le retour du protestantisme dans le bercail romain. Après une ère improductive de persécutions, est venue celle de la main tendue de l'oecuménisme. Cette double tactique est malheureusement elle aussi adoptée par certaines familles.

Ainsi, nous ne sortons pas de l'impasse socio-culturelle de l'Occident chrétien.

« Être », irresponsabilité, manichéisme, incompréhension de l'autonomie, allergie à l'évolution : tels sont des facteurs d'anti-culture occidentaux qui nous ont entraînés dans des fantasmes sans fin, et qui empêchent très souvent toute communication qui se veut constructive.

Il nous a paru indispensable de faire cette longue mise au point pour pouvoir aborder *la réalité objective* dans les pages suivantes ; car un tas de suggestions déformantes nous empêchent de voir ce qui pourtant crève les yeux, et de faire usage de notre bon sens sous sa forme la plus élémentaire.

Dans la deuxième partie de ce livre, nous verrons par quels procédés hypnotiques, par quelles spécieuses manipulations, tout ceci nous a été inculqué.

En somme, le conflit entre science et foi ne porte pas d'abord sur des questions de détails, telle l'origine de l'Univers ou du genre humain. La « différence » porte beaucoup plus sur la façon dont la science empoigne la réalité, et dont la religion s'en éloigne pour partir dans les fantasmes, et ceci jusque dans le menu quotidien.

Juifs et Musulmans sont marqués à jamais dans leur sexe par la circoncision charnelle. Le christianisme n'a pas recours à de telles pratiques barbares ; mais son « caractère indélébile » se traduit par une mutilation infiniment plus grave : c'est au niveau de notre intelligence, de notre jugement et de notre sensibilité que nous avons subi une circoncision aussi durable et autrement plus déterminante. Et nous n'avons pas besoin

d'exhiber notre intimité physique pour que tout le monde s'en aperçoive.

Il n'y a pas lieu pour Paul de Tarse de s'en vanter.

Cette prise de conscience a pu égratigner l'un ou l'autre au passage. Elle fut malheureusement indispensable pour nous remettre sur l'orbite de la réalité, du bon sens et d'une approche scientifique des choses.

RÉTABLIR LE RAPPORT DE CAUSALITÉ

Acte - conséquences

Revenus ainsi aux réalités quotidiennes, nous pouvons prendre à bras-le-corps les faits divers qui font la trame de notre vie.

Quelques amis se sont organisés pour fêter l'anniversaire de l'un d'entre eux. Ils se sont répartis les préparatifs : l'un fera le gâteau, l'autre se chargera des vins, un autre encore achètera des fleurs. Voici venu le soir du rendez-vous. Celui qui devait acheter le cadeau arrive les mains vides. Contrariété, consternation générale. Le clou de la petite fête est compromis.

Ce grand étourdi se met à se justifier : « Ce n'est pas de ma faute ! Je comptais acheter le cadeau ce soir en rentrant du travail. Comme je l'ai quitté trop tard, les magasins étaient fermés. Arrêtez de crier ! Ce n'est pas de ma faute, je vous le promets. »

Cet inconscient n'a pas compris un seul instant les conséquences de son oubli. Il tenait à expliquer qu'en réalité, il n'y avait pas eu de faute, « puisqu'il ne l'avait pas fait exprès ».

En effet, depuis des siècles, la casuistique juge un acte non à la lumière de ses conséquences, mais selon les intentions qui animent l'auteur. Et c'est ainsi que les conséquences, si graves soient-elles, sont enfouies dans les oubliettes et que le ballet des justifications et des excuses fascine le bon public.

Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : la « Grande » guerre est venue le confirmer. A-t-on tiré de ce nouveau carnage la leçon qui s'imposait ? Pas davantage.

Les victimes de cette boucherie sont à leur tour devenues des

héros, et des monuments allégoriques du plus mauvais goût ont envahi nos places publiques à la gloire du brave « poilu ».

Puis le nazisme a fait son entrée sans rencontrer d'opposition. Il a laissé derrière lui l'horreur que l'on sait. Quelles conclusions a-t-on tiré de ce nouvel épisode dramatique ? « Les Allemands sont décidément des gens bien dangereux. » C'est tout. De plus, certains œuvrent aujourd'hui en sous-main pour réhabiliter Hitler...

Pourtant, il nous est arrivé de tirer de l'Histoire la leçon qui s'imposait. La Révolution française a mis un terme à plusieurs siècles d'un régime de privilèges :

Une petite caste minoritaire se prend pour l'Élite : voilà l'acteur.

Elle établit un certain type de société : voilà pour l'acte.

Cette société engendre la misère et l'oppression pour le plus grand nombre : ce sont les conséquences.

La conclusion tirée de cette page d'histoire a pris le nom de « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ».

Cette formulation est déjà juridique. Faut-il s'en alarmer ? Pas nécessairement, mais il faut bien rester conscient que déjà un glissement s'opère : des faits historiques sont traduits en principes de droit.

Puis, un nouveau pas fut franchi. Déjà détachés de l'Histoire, ces principes de droit sont cette fois rattachés à une philosophie. Mais quelle philosophie ? Sur ce point, le désaccord se révèle total. Les uns revendiquent les droits de l'homme au nom des principes de J.J. Rousseau. Jean Paul II, lui, les relie à la liberté du culte, du moins pour les catholiques. Quant aux signataires des accords d'Helsinki, leur référence est sans doute différente, même si c'est le cardinal Casaroli qui prononça les discours d'ouverture et de clôture.

Tous tombent d'accord sur la nécessité de respecter les droits de l'homme, mais chacun se réfère à une philosophie différente. Ces divergences ont-elles une incidence sur l'application de ces droits ? Il semble que oui... Car si pour les uns, il s'agit vraiment de défendre la dignité et la liberté du citoyen, pour le pape il s'agit avant tout de la dignité du chrétien. Pour les signataires des documents d'Helsinki, cet accord se révèle des plus fallacieux.

De même qu'un acte entraîne des conséquences, la Révolu-

tion française a fait naître la Déclaration des Droits de l'Homme.

Deux siècles plus tard, pour avoir été détachée de son contexte historique, cette déclaration se trouve totalement dénaturée.

RÉTABLIR LE RAPPORT DE CAUSALITÉ

Acte - Acteur

Un couple songe au divorce. Avant de contacter un avocat, l'épouse essaie une dernière fois de réfléchir à la situation avec des amis.

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Cette année, ils se sont querellés à propos de tout et de rien. Mais l'an dernier déjà, chacun était devenu indifférent à l'autre. Elle a eu une aventure avec son chef de bureau et s'explique mal comment elle a pu en arriver là. Trois mois plus tôt, ils avaient déménagé, et s'étaient violemment querellés à propos de la décoration de leur nouvel appartement.

En remontant ainsi le temps, du présent vers le passé, tous les souvenirs étaient enchevêtrés : des faits anodins mêlés à des événements essentiels, des impressions vagues et des interprétations mêlées à des blessures mal refermées.

La réflexion s'embrouille de plus en plus. Cette réflexion fallacieuse procède par rebondissements, un souvenir en appelant un autre, c'est de la simple analogie. Cette démarche dénature les faits. Elle privilégie les souvenirs négatifs au détriment de la réalité, plus complexe. Ce n'est plus de l'histoire, mais une remontée anarchique d'éléments incontrôlés.

Ses amis l'interrompent :

« Raconte-nous ce qui s'est passé depuis votre première rencontre jusqu'à ce jour.

— La première fois qu'on s'est rencontré, c'était au club sportif. On s'est trouvé des goûts communs, les sorties à deux se sont multipliées, et puis nous avons vécu ensemble.

— Eh bien, cela est plutôt positif !

— Oui. En réalité, pendant ces trois ans, nous avons été vraiment heureux.

— Mais c'est magnifique ! Alors, par la suite que s'est-il passé ?

— C'est vrai, maintenant, je me souviens. Nous devons fêter nos trois années de mariage, intentionnellement nous n'avons lancé aucune invitation, tenant pour cette occasion à rester en tête à tête. Ce soir-là, ma belle-mère s'est invitée inopinément. La fête a été gâchée par sa présence.

— Vous n'avez rien dit ?

— Non, mon mari était fort embarrassé ; et moi non plus, je n'ai rien osé dire.

— Pourquoi ?

— Euh, c'était délicat... mais peut-être indispensable ! Oui, maintenant je commence à le penser. C'est à partir de ce jour là, que tout a été de plus en plus mal, car ma belle-mère, devenue veuve sur ces entrefaites, s'est alors fréquemment invitée chez nous, et elle se mêlait de tout !

En inscrivant les faits dans leur histoire, des rapports de causalité commencent à se dessiner à l'horizon.

— Mais votre mari ne lui disait toujours rien ?

— Oh, non ! au contraire, devant elle il se conduisait en petit garçon. De plus en plus, il lui donnait raison et moi, je n'avais plus mon mot à dire. Les choses se dégradèrent à ce point qu'il ne tenait même plus compte de mes propositions pour la décoration de notre nouvel appartement. Maman pensait que... elle avait dit que... Bref, je me sentais de trop dans leur connivence. Un soir, j'en ai pleuré de rage, mon mari s'est mis en colère : « C'est ma mère, et je ne peux pas la laisser tomber. Je ne veux plus que tu dises du mal d'elle. » C'est à la suite de cet orage que, par dépit, je l'ai trompé... Après quoi, est venue une année de lourd silence.

C'est étonnant comme elle se souvient de tout avec précision en racontant les événements dans l'ordre chronologique où ils se sont déroulés.

Cette progression, pas à pas, est celle de l'historien ; elle permet de dégager les vrais auteurs du fatras des faits divers entremêlés.

A partir de là, il devenait facile de tirer des conclusions .

Bien sûr, la situation ne peut plus durer ainsi. Cependant, il n'est plus question d'une solution unique et fatale, mais d'une alternative : divorcer ou vivre à deux après avoir exclu la belle-mère.

La jeune femme est toute surprise de voir sa situation ainsi clarifiée. Mais elle demeure inquiète : comment convaincre son mari de mettre sa mère à l'écart de leur couple ?

« Parlons de ta belle-mère » lui disent ses amis... A travers les faits rapportés, se dégage alors le portrait d'une femme mielleuse, envahissante, si envahissante que le mari n'a pu que s'éteindre. Toute sa famille a connu avec elle des tensions ; son beau-frère, pour rester maître chez lui, a dû, après force querelles, lui interdire sa porte, la traitant de « langue de vipère ». Malgré cette interdiction, elle continue à se rendre chez sa soeur en cachette, pour bavarder. De plus, elle a eu tant et tant d'histoires avec ses voisins...

Deux mois plus tard, le couple en perdition est invité chez ses amis, il n'est plus question de divorce.

En dressant le portrait global de sa mère, cet homme a fini par comprendre qu'il était en train de sacrifier son avenir à une femme qui était toujours intervenue de façon abusive dans sa vie, et ceci depuis sa tendre enfance. Cette « mère-douce-et-gentille » est en réalité un trouble-fête qui n'a semé autour d'elle que conflits et drames familiaux.

RÉTABLIR LE RAPPORT DE CAUSALITÉ

Acteur - Acte - Conséquences : insérés dans une tranche de vie

Les développements qui vont suivre devraient intéresser tout particulièrement ceux qui, un jour ou l'autre, se voient reprocher un fait, un acte ponctuel et se sentent absolument désemparés pour répondre à l'accusation dont ils font l'objet.

Une telle situation est fréquente et ses conséquences sont parfois extrêmement graves.

Le support de ces développements sera le film d'André Cayatte : « La faute ». Un médecin en vacances, le docteur Leroy, gastro-entérologue, apprend par la radio qu'une plainte est déposée contre lui par le mari de l'une de ses clientes, M^{me} Convalès : celle-ci vient de décéder accidentellement et la responsabilité du spécialiste est mise en cause. « On » parle de négligence. Affolé, le médecin rentre chez lui, à Grenoble,

découvre sur le mur de son immeuble un graffiti : « Leroy - assassin ». Immédiatement assailli par les journalistes, il s'enferme dans son bureau et réexamine le dossier de la patiente : soignée pour une colite banale, dont les effets s'atténuent d'ailleurs largement, elle ne présentait, apparemment, aucun signe laissant prévoir un décès proche. Que s'est-il donc passé ?

Serait-ce le chirurgien qui a opéré M^{me} Convalès lors de son accident qui cherche à se couvrir en accusant le docteur Leroy ? L'hypothèse est aussitôt démentie. Le film nous apprend que M^{me} Convalès souffrait d'une hypertrophie de la rate (la maladie de Hodgkin). Un simple choc sur l'abdomen a suffi à provoquer son éclatement, et le décès de la malade. Or, cette hypertrophie ne peut échapper au médecin lors de la palpation de l'abdomen. Telle est « la faute » du docteur Leroy.

Certains spectateurs — qui regardaient ce film dans le cadre d'un ciné-club — ont curieusement manifesté une réaction viscérale, spontanée et peu réfléchie, tirant de cette projection une impression malveillante à l'égard du corps médical.

Comment ont-ils pu arriver à de telles conclusions ? Ce film a-t-il éveillé en eux une hostilité confuse contre les professions libérales ? Ou bien des souvenirs déplaisants d'un séjour à l'hôpital ?

Toujours est-il que Cayatte donne dans ce film une véritable **méthode** de réflexion, et ceci à travers l'intervention de l'avocat, qui demande au docteur Leroy de lui raconter *par le menu*, ses cinq consultations auprès de M^{me} Convalès. Nous les revoyons alors défiler sur l'écran, *l'une après l'autre*. Le médecin écoute sa patiente avec attention, l'ausculte attentivement, l'interroge sur les origines psycho-somatiques de sa maladie. Tous ces actes médicaux sont parfaits.

Le médecin fait preuve d'une conscience professionnelle et d'une humanité au-dessus de la moyenne : *l'acteur* de la faute, se détache du récit comme un médecin qui inspire confiance à tous points de vue.

A chaque visite, il vérifie les résultats du traitement prescrit précédemment, ne négligeant aucun examen complémentaire : *actes et conséquences*, tout est parfait. Mais qu'en est-il de la dernière consultation, celle qui fut décisive ?

Cayatte revient alors avec minutie, sur la journée de la dernière consultation. L'avocat insiste : « Tous les détails sont importants. »

En le suivant toute cette journée, on est saisi de constater combien le docteur Leroy attache de l'importance aux personnes : on le voit bousculé par le téléphone, les urgences, les visites, les cours à donner, les consultations, les problèmes administratifs, les soucis personnels : il tente vainement d'obtenir de sa femme, avec qui il est en train de divorcer, qu'elle consente à lui laisser la garde des enfants pour les vacances, comme d'ailleurs l'y oblige la décision du juge... La vie privée de cet homme ne nous regarde pas. Mais voilà un nouveau souci qui s'ajoute aux autres... Lui, l'accusé n'est pas que médecin : il a aussi d'autres secteurs dans sa vie !...

Tant avec le personnel de l'hôpital qu'avec les malades ou leur famille, il fait preuve de qualités humaines hors du commun. Pour chacun, il trouve un mot aimable, réconfortant, personnalisé. Ne pouvant déjeuner qu'à la sauvette, il prend en surnombre des clients qui le prient instamment de leur accorder une consultation.

Sa compétence médicale, elle non plus ne saurait être mise en doute : à plusieurs reprises, et devant des cas difficiles, d'autres médecins, des amis, des malades lui disent expressément combien ils lui font confiance.

Enfin, son honnêteté et son intégrité morale, elles aussi sont au-dessus de tous soupçons. Il défend avec conviction ce dont il est sûr. Aussi le voit-on s'opposer, le matin de cette fameuse journée, avec politesse mais fermeté, à un éminent professeur qui ne partage pas son diagnostic sur la gravité de l'affection dont souffre un enfant malade.

Or, cet enfant est le fils d'un ami du docteur Leroy. Son état est préoccupant. Leroy, dont l'avis sera suivi par la famille, conseille fortement l'opération immédiate, là où ce professeur prêche l'attente... L'enfant sera finalement opéré, mais le docteur Leroy craint que des minutes précieuses aient été perdues.

Au cours de l'après-midi, un coup de téléphone interrompt la consultation : le docteur Leroy est averti que l'opération tourne mal. Préoccupé, il poursuit l'auscultation de sa malade... M^{me} Convalès.

Voilà, tout est très clair : ce médecin est vraiment un *homme* exceptionnel.

Ses actes médicaux se succèdent et se multiplient dans la bousculade.

Pour les profanes, quelle découverte que de le suivre pas à pas au long de cette journée trépidante. Personne n'échappe à la question angoissante : dans une bousculade semblable, comment les médecins font-ils pour ne pas commettre quotidiennement des erreurs ? Ce que ce film ne dit pas, mais qu'il faut clairement considérer, ce sont les conséquences pour nombre de gens d'un si grand dévouement : pour la vieille dame qu'il console, pour les élèves infirmières auxquelles il donne de bonnes notes contre l'avis de l'infirmière-chef, revêche et acariâtre... Nous voyons furtivement le soulagement de son collègue dont il vient d'arracher l'enfant à la mort...

Acteur, Acte, Conséquences...

C'est au milieu de ce tourbillon que cet homme, dévoré par son métier, a commis une erreur : interrompu au cours de la consultation de M^{me} Convalès, il a omis de lui examiner la rate, et l'hypertrophie dont la patiente décèdera huit jours plus tard n'est pas décelée. Ce n'est qu'en regardant une nouvelle fois très attentivement la radiographie, après le décès de cette dame, qu'il repère une petite anomalie, qui lui avait échappé.

Conséquence de cette faute : si le diagnostic avait été fait en temps opportun, M^{me} Convalès aurait eu une chance sur deux de guérir.

Cela dit, les *conséquences* de ce drame ne concernent pas seulement M^{me} Convalès. Un procès attend le docteur Leroy.

Cet homme que l'on a vu vivre, dont on connaît les qualités, le sérieux paraît irrémédiablement compromis : sa clientèle se détournera de lui, son nom est à la une des journaux. Hors des audiences, il sera affronté à une foule hostile, il devra répondre à des accusations sans lien direct avec l'acte incriminé ; le Conseil de l'Ordre, lui-même, s'alignera sur la Justice : un avertissement ou un blâme le sanctionnera. Ses collègues le fuiront. Il sera montré du doigt, reconnu dans la rue. Des maniaques lui téléphoneront pour l'accuser.

En conclusion :

— La « faute » commise par le docteur Leroy ne saurait être jugée équitablement que restituée dans *le contexte global* de sa vie trépidante.

— Le docteur Leroy — le « coupable » ne peut être connu — et donc ne peut être jugé qu'à travers l'ensemble de ses occupations et de ses relations multiples.

— Enfin, les conséquences de cette erreur sont plus nombreuses qu'on pourrait le croire. Certes, M^{me} Convalès est morte, et c'est chose irréparable. Mais par ailleurs, la carrière du docteur Leroy s'en trouve également compromise, et peut-être même brisée. Vraiment, lui non plus ne l'avait pas mérité.

LA MÉMORISATION DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Revenons maintenant aux réactions des spectateurs du « ciné-club ».

Si tout à l'heure, ces gens ont réagi de la sorte, c'est parce que leur cerveau, dans le passé, avait enregistré certains souvenirs, qui, à cette occasion, se sont brusquement réveillés. Et ce sont ces souvenirs qui ont orienté leurs réactions viscérales et spontanées dans un sens déterminé.

Nous touchons là au système si précieux mais si délicat de notre mémorisation. Nous étudierons ce mécanisme dans les détails dans une autre partie de cet ouvrage, mais d'ores et déjà, nous pensons utile de signaler les quelques éléments que voici.

Quotidiennement, minute après minute, notre cerveau enregistre avec une fidélité absolue tout ce qui nous arrive. Et lorsque, un mois, un an, vingt ans plus tard, nous sommes confrontés à une situation par certains côtés analogue, ces souvenirs stockés remontent à notre conscience. Le nouveau fait que nous sommes en train de vivre se trouve alors confronté à des éléments similaires que notre mémoire avait enregistrés dans le passé.

Mais alors, prenons garde : ce que nous avons enregistré dans la confusion, un jour ou l'autre, remontera à la surface comme un magma confus.

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut donc reprendre la réflexion par le commencement :

— Chaque fait brut, nous l'avons dit, est constitué des quatre dimensions suivantes :

- 1) son acteur.
- 2) l'acte lui-même.
- 3) les conséquences - toutes les conséquences.
- 4) le cadre élargi dans lequel l'ensemble s'est déroulé.

— *L'observation*, de ce fait, si l'on veut qu'elle soit lucide et rigoureuse, devra l'examiner dans ces quatre dimensions, sans en omettre aucune.

— Et la *mémorisation* se fera également ainsi. On n'enregistrera pas seulement l'acte ou l'acteur, mais le fait brut dans sa totalité.

Dans ces conditions (et seulement dans ces conditions), lorsqu'un fait similaire se produira à l'avenir, je disposerai alors d'une *documentation rigoureuse* qui m'amènera à agir de façon adaptée.

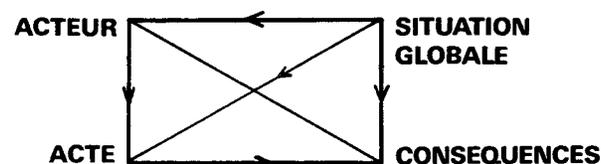
Ainsi, celui qui aura regardé le film de Cayatte de cette façon-là, dans un an, dans dix ans, se souviendra du docteur Leroy quand il rencontrera un de ses collègues. Et il ne manquera pas de comparer l'un à l'autre.

Il se souviendra de la conscience professionnelle du docteur Leroy, et à partir de là, il aura de l'estime ou... de la méfiance pour le médecin auquel il aura affaire.

Et si une nouvelle « faute médicale » se produit, il ne manquera pas de se souvenir de ce film, et il saura que les conséquences d'une faute ne se limitent pas uniquement au malade infortuné. Avant d'entamer un procès, il réfléchira par deux fois...

Nous en arrivons donc à considérer un fait brut comme un événement à quatre dimensions : *l'acteur, l'acte, les conséquences* insérés dans une *situation globale*.

Pour bien connaître et apprécier un événement, c'est selon ces quatre dimensions qu'il faut l'observer. Une figure rectangulaire représentera provisoirement ces pôles.



Si nous avons indiqué également des diagonales, c'est que tous ces pôles sont en constante interaction.

La figure rectangulaire donnée ici n'est donc pas à voir comme une figure statique mais comme quatre pôles qui, dans le sens de l'histoire, ne cessent d'évoluer.

Autre conclusion : si l'on ne prend pas soin de restituer les faits à leur place exacte, strictement exacte, dans le déroulement chronologique de l'Histoire, deux conséquences très graves peuvent en découler :

— on risque d'établir les causalités les plus folles : les causes peuvent paraître comme étant des effets ; et les effets peuvent passer pour causes. Par conséquent, on se fera des événements une représentation aberrante.

— D'un catalogue de faits où les causalités ne sont pas clairement définies, la mémoire ne peut rien faire. Pire encore : elle peut même réécrire l'Histoire à l'envers.

Une mémorisation enrichie par : les fiches culturelles

Benoît, ingénieur, est embauché dans une entreprise. Au bureau qui lui est attribué travaille une secrétaire qui a la mauvaise habitude de prendre, sans les restituer, ses outils de travail. Elle a, entre autres, « emprunté » sa lampe de table, le pivot de son éclairage individuel.

Dès le début, Benoît a pris la précaution de fermer les tiroirs de sa table de travail, mais elle lui a demandé de les laisser ouverts pour qu'elle puisse utiliser son agrafeuse. Benoît réfléchit : nouveau dans l'entreprise, il a intérêt à se faire de bonnes relations. Doit-il lui rendre ce service ? D'un autre côté, faut-il accepter que ses affaires appartiennent à tout le monde, au risque d'être sans cesse dérangé pour des vétilles et privé du matériel dont il a couramment besoin ?

Il est perplexe : va-t-il céder à la secrétaire ? ou refuser et risquer un conflit ?

C'est alors qu'il se souvient des propos d'un ami vétérinaire qui lui avait parlé longuement de l'importance du territoire chez les animaux. Importance vitale, si vitale qu'ils le défendent avec agressivité. Dans les espèces animales, ce territoire est

composé de différents secteurs indispensables à leur équilibre biologique : leur sommeil et la protection de leurs petits sont assurés dans le gîte ou la tanière ; leur nourriture, ils la cherchent sur un périmètre de chasse bien délimité qu'ils défendent ; enfin l'accouplement ne se fait qu'en un lieu précis connu d'eux seuls. Si un animal fait intrusion sur le territoire d'un autre, il peut adopter deux attitudes : *soit* intimider le propriétaire en l'agressant la tête haute, en « bluffant » puisqu'il se sait en position de faiblesse sur les terres d'autrui ; *soit* exprimer une apparente soumission en baissant la tête et ployant l'échine s'il veut s'attirer les bonnes grâces de celui qu'il envahit.

Ce qui est vrai chez les animaux, s'est dit Benoît, doit l'être aussi chez les hommes : chacun son territoire ; cette exigence n'est pas une question de mesquinerie mais un impératif vital.

Fort de cet élargissement, auquel Benoît a eu recours en faisant appel à une conversation passée bien retenue, il a su présenter avec fermeté et largeur d'esprit son refus :

« Une cohabitation dans un bureau n'est pas chose facile. Pour que le travail n'en pâtisse pas, il est indispensable que chacun respecte l'autre, sa personne mais aussi son domaine, ses affaires, son temps. »

Peu de temps après, Benoît a eu connaissance d'une autre expérience qui n'a fait que confirmer la position prise.

Un couple d'amis s'était heurté à une difficulté avec leur petite fille, Emmanuelle, âgée de cinq ans. Celle-ci souffrait encore d'énurésie et en était très ennuyée. Ses parents ne savaient trop que faire, ayant essayé vainement plusieurs solutions. Or, ces mêmes informations sur le territoire chez les animaux leur ont mis la puce à l'oreille. Emmanuelle partageait en effet sa chambre avec sa jeune sœur. Apparemment, elle n'en souffrait pas, mais il n'était pas impossible, après tout, que ce voisinage soit pour quelque chose dans son énurésie. Décidés à tout essayer, les parents lui ont alors proposé de prendre une chambre pour elle seule et de la décorer comme elle le voulait. Or, Emmanuelle cessa instantanément de mouiller son lit dès qu'elle fut installée dans une chambre bien à elle.

Des témoignages nombreux le confirment : l'absence de territoire propre et l'énurésie vont souvent de pair.

C'est ainsi qu'on élabore une fiche culturelle : en accumulant des données sur un sujet et des expériences répétées dans le même sens. Si nous avons à faire une fiche culturelle sur le territoire, il nous faudrait ajouter aux connaissances du vétérinaire, ami de Benoît, l'expérience d'Emmanuelle et de ses parents ainsi que la confirmation apportée par les médecins sur la liaison entre énurésie et absence de territoire.

Ainsi chacun peut se constituer des fiches culturelles qui faciliteront la réflexion et la résolution des difficultés dans toutes sortes de domaines.

Autre cas : Etienne doit passer un entretien d'embauche avec un psychologue. Il se trouve démuni, ne sachant pas du tout comment s'y prendre, il est donc allé voir une de ses amies, étudiante en psychologie à la Faculté. Celle-ci lui a apporté les éléments suivants :

« Plusieurs tests sont pratiqués dans ce genre d'entretien : le T.A.T., les phrases à compléter, le test de l'arbre, celui du Rorschach. Dans tous les cas, il s'agit de tests dits « projectifs » : il faut dire ce que l'on y voit et le psychologue interprète la réponse, c'est-à-dire qu'il tire de là des conclusions sur la personnalité et les aptitudes du candidat. Cela dit, il faut savoir comment ces tests ont été élaborés. Celui de Rorschach, par exemple, a été inventé il y a quarante ans et codifié sur des critères qui n'ont aucun sens. Voici pourquoi : Rorschach a fait 10 taches d'encre de couleurs différentes sur des feuilles de papier qu'il a pliées puis dépliées. Psychiatre, il a proposé à ses clients et au tout-venant de dire ce qu'ils y voyaient. A partir des réponses obtenues, il a établi des statistiques. Ultérieurement, ces « moyennes » sont devenues une *norme* à partir de laquelle on apprécie la personnalité d'autrui. En fait, ce test repose sur le hasard, sur le mécanisme aléatoire des analogies puisqu'on demande à quelqu'un de dire ce qu'il associe librement à ces figures. Est-il sensé de prétendre décider qui sera apte à un travail sur la foi de tels résultats, interprétés selon de tels critères ? Il faut savoir en outre qu'Anzieu, professeur de Psychologie à l'Université de Paris X - Nanterre, a ultérieurement donné un titre à chaque planche. Ainsi la première s'intitule « Angoisse de la perte de l'objet ». Evidemment, le candidat ignore tout du titre de chacune et des « bonnes réponses » qu'il faut faire pour

être dans la norme. En somme, c'est en fonction d'un jeu de devinettes que se joue le sort de l'embauche. »

Etienne a consigné par écrit ces éléments ; puis il s'est présenté sûr de lui à son entretien. Comme il le prévoyait, le psychologue a annoncé :

« Ceci est un test d'imagination créatrice. Je vais vous montrer des planches et vous direz ce que vous y voyez, ce qu'elles évoquent pour vous. »

A quoi il lui a répondu :

« Monsieur, permettez-moi une remarque préliminaire. J'ai lu le livre de M. Anzieu *Les Méthodes Projectives* et je sais que ces tests n'ont rien à voir avec l'imagination créatrice. Ils servent à broser le portrait psychologique des candidats. Vous savez aussi bien que moi que ces tests n'ont rien de scientifique, mais que leur interprétation est des plus hasardeuses, comme le principe du test lui-même. Je sais en effet qu'à la suite des réponses données, vous classez les gens dans des petites boîtes sur lesquelles vous collez des étiquettes « tendances paranoïaques », « psychopathe agressif », parfois « intelligence supérieure ». Vous rendez-vous compte des conséquences durables de ces étiquettes pour des personnes qui se soumettent ainsi à des entretiens obligatoires et se voient refuser le poste qu'ils souhaitent ? »

Le psychologue n'avait visiblement jamais entendu parler un non-initié de la sorte. Il a été un peu choqué de voir qu'on s'en prenait aux tests psychologiques, mais à la suite de l'entretien, il a fait un excellent rapport sur Etienne ! Celui-ci a donc été retenu pour l'emploi qu'il convoitait. Grâce à la fiche culturelle qu'il s'était constitué sur les tests, il a préparé et affronté calmement son entretien. Il avait choisi de ne pas se faire cataloguer, — même sous une étiquette positive — et d'en dénoncer les conséquences. Le psychologue n'avait aucune raison d'en être personnellement blessé.

Autre situation préoccupante qui a pu être résolue grâce à un apport culturel adapté : Bruno et Jacqueline étaient mariés depuis peu. Rapidement, des tensions sont apparues, car Jacqueline exigeait de son conjoint qu'il se consacre entièrement à elle et ne supportait pas qu'il ait une marge de liberté dans ses

loisirs et ses fréquentations. Ayant cessé ses activités professionnelles après la naissance du premier enfant, elle était devenue encore plus intransigeante. Bruno étouffait littéralement jusqu'au jour où, prenant conseil d'un ami, celui-ci lui dit :

« Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement, car votre conception du mariage me rappelle une vaste supercherie découverte au fil de mes lectures. Il faut savoir que dans l'antiquité romaine, le mariage était un contrat clair entre deux personnes qui désiraient s'associer. C'était une décision que les deux intéressés prenaient ensemble, sans aucune formalité officielle ni intrusion d'un tiers (religieux ou non). Sur le plan juridique, deux formules coexistaient : « le mariage », régi uniquement sur le plan économique par une loi concernant la dot, et « le concubinage » qui correspondrait aujourd'hui à un mariage sous le régime de la séparation des biens. L'empereur Julien et sa femme étaient concubins. L'Église a entièrement, et sans raison, bouleversé cet Ordre Social. Sans raison ? A vrai dire, l'historien Georges Duby, dans son livre *Le chevalier, la femme et le prêtre*, écrit que « le mariage est un instrument de contrôle » et que « les dirigeants de l'église l'utilisèrent pour tenir tête aux laïcs et dans l'espoir de les subjuguier. »

Mais par ailleurs, en 747, après plusieurs siècles de tension sur la question, le pape Zacharie rendit obligatoire le célibat des prêtres. Malgré cette obligation, les prêtres n'en continuèrent pas moins à transgresser la loi. Huit siècles plus tard, la situation était toujours la même. La hiérarchie cherchait les moyens de les contraindre à respecter les exigences de leur état, et c'est dans cet esprit qu'elle eut l'idée de contrôler plus encore les mariages. Ainsi, pensait-elle, les prêtres qui vivaient avec une femme seraient plus vite repérés. Au concile de Trente, le pape Paul IV Caraffa, par la bulle *Tametsi*, décréta que le mariage ne serait plus une association entre deux personnes faisant des choses en commun, mais une union « indissoluble » « pour le meilleur et pour le pire » des conjoints, contractée devant un ministre de dieu et enregistrée dans les archives de l'église. Ces conjoints étaient voués à ne faire plus qu'un seul être, une seule chair.

Mais, pour la bonne compréhension de cette bulle, il faut savoir qui était son initiateur, Caraffa. Ce petit religieux Théa-

tin, mu par l'ambition, avait réussi à supplanter le fondateur de l'Ordre et à prendre la tête de la jeune congrégation. Supérieur général, puis évêque, coiffé ensuite du chapeau de cardinal, il parvint enfin à son but : devenir pape. Amateur de mortifications corporelles, homosexuel notoire, extrêmement violent, il pensait que la menace était la seule méthode efficace pour assujettir les hommes. C'était un fanatique de l'Inquisition dont il ne manquait aucune des réunions hebdomadaires. C'est donc ce triste sire qui paracheva, pour des siècles, la formule du « mariage-institution »

Bruno et Jacqueline, on s'en doute, ne pouvaient soupçonner une telle mystification. Quoique indifférents à la religion, mais façonnés par la tradition séculaire du mariage, ils subissaient à leur insu la problématique de la Contre-Réforme avec cinq siècles de retard.

Avant de se marier, Bruno avait des amis, il participait à diverses associations, faisait du sport ; il partait en vacances à la montagne. Après son mariage, il avait dû tout abandonner pour satisfaire les exigences de sa femme. Désormais, conscient de l'aberration du mariage normalisé par Caraffa, Bruno a proposé à Jacqueline les bases plus réalistes d'un mariage-association où chacun aurait la possibilité de s'épanouir dans des loisirs et des relations différentes. Ainsi leur couple s'enrichirait d'une grande diversité de fréquentations venue de l'un et de l'autre. Jacqueline, de son côté, a apprécié cet apport historique et elle a pu, de la sorte, réformer son attitude possessive jusque là cautionnée par une tradition qu'elle croyait vénérable.

Une fois encore, c'est un apport culturel adéquat qui est venu éclairer par le grand bout une difficulté précise. La culture, la vraie culture, n'est-ce pas cela ?

Concluons ici en quelques mots : de même que nous avons besoin quotidiennement des autres pour des dizaines de services (un boulanger, un boucher, un facteur et tant d'autres), de même nous ne saurions nous passer, pour réfléchir, de la diversité des connaissances d'autrui. Il est impossible de savoir par soi-même tout ce dont nous avons besoin au jour le jour pour choisir et décider ce qui est bon. Il faut donc, et c'est une exi-

gence vitale, se ménager le concours de relations variées. Lorsque le réseau de relations ne suffit pas, des lectures peuvent s'ajouter si elles sont susceptibles de nous apporter les informations dont nous avons besoin pour faire face à la diversité des difficultés que la vie nous présente.

Cela dit, il faut bien le constater, nombreux sont les gens qui ne savent pas faire part à autrui de leurs connaissances ou, plus exactement, qui n'arrivent pas à les utiliser au service d'un besoin concret. Ici c'est toute la question de l'apprentissage qui est en cause. Si j'ai accumulé des connaissances à partir de besoins réels, je saurai sans aucun doute en faire profiter autrui à bon escient. En revanche, le « bourrage de crâne » donne une culture abstraite, c'est-à-dire éloignée des vrais besoins et, par conséquent, difficile à monnayer ensuite lorsqu'on est sollicité pour une difficulté précise et urgente.

CHAPITRE 2

COMMENT MENER UNE RÉFLEXION A PLUSIEURS

COMMENT RAPPORTER FIDÈLEMENT UNE SCÈNE OU UN ÉVÉNEMENT ?

Ce n'est pas chose facile !

Le cinéma muet a tenté sa chance et a gagné le pari. A l'aide des *gestes* et de *mimiques*, les acteurs ont réussi à rematérialiser l'histoire, à la rendre vivante, palpitante. C'est du grand art.

Certains musiciens ont fait de la musique dite « descriptive », et ils ont réussi. A travers son poème symphonique « La Moldau », Smetana évoque le cours du fleuve avec de la musique, rien que de la musique ; vous le voyez couler à travers plaines, gorges et bois, de nuit, de jour, saluer au passage un village en fête, puis la prestigieuse capitale tchèque, en plein midi. Richard Strauss raconte l'histoire mouvementée de Till l'Espiegle avec de la musique, rien que de la musique...

Pour rapporter un événement, nous pouvons utiliser aussi... *la parole*. Mais cela aussi relève d'un grand art : faire revivre à travers des mots une histoire, permettre à celui qui vous écoute de la rematérialiser en quelque sorte à partir de mots et de phrases, c'est difficile.

Voici quelques indications pratico-pratiques sur la façon de s'y prendre :

— Je dois respecter l'**ordre chronologique** dans lequel les événements se sont déroulés. Je dois permettre à celui qui m'écoute de revivre *l'Histoire*, pas à pas.

— Je dois établir, chemin faisant, le *lien de causalité* entre les événements, ce qui est le contraire d'une série d'anecdotes. Ces rapports de cause à effet s'expriment par des termes tels : ainsi, or, c'est pourquoi, donc, d'autant plus que, en revanche, etc...

— Une histoire se termine par le bilan des conséquences, et non par une « conclusion ». Une conclusion ne peut surgir qu'au bout d'une série d'histoires.

— Je dois reproduire à travers l'histoire les *émotions* des gens concernés : « Alors mon père rentra, surpris » - « Je sortis du salon, en colère. » Pour exprimer l'émotion qui accompagne l'événement, je dois faire usage de verbes, d'adverbes et d'adjectifs. Ainsi tout sort de la grisaille et prend vie.

Ne pas confondre l'émotion des personnages concernés et mon émotion à moi. Je peux dire avec un éclat de rire que : « mon adversaire était dans ses petits souliers », tout comme je peux dire sur le ton de l'indignation que : « mon voisin ne se faisait aucun souci. »

— Reste à *mettre du relief* : une photo, une peinture bien faite ont du relief : premier plan, arrière-plan. Les enfants, eux, dessinent sans relief, tout est plat. Ainsi un récit ou un exposé sans relief ressemble à une peinture d'enfant.

Comment mettre du relief ?

Dans le texte écrit :

— signaler par un nouvel alinéa que le récit avance d'un pas ou prend un tournant.

— épurer le texte en supprimant les commentaires inutiles à la compréhension : « il me regarda et dit »... Mettons plutôt : « Il me regarda :... » et je cite immédiatement ses paroles.

— Souligner d'une façon ou d'une autre les mots-clés.

Dans un texte lu :

— Je dois marquer par un silence ou un changement de ton, le passage à un autre alinéa :

— je peux brusquement changer de ton ou de débit ;

— mes gestes appuieront mes paroles.

Avec quelques moyens élémentaires, je peux rendre vivante une histoire. Chose curieuse : alors que dans nos conversations quotidiennes, nous appliquons spontanément ces règles, dès qu'il s'agit de lire un texte, tous ces réflexes disparaissent pour ne laisser place qu'à la monotonie.

Un test : si vous voulez savoir si votre texte écrit a du relief ou non, il suffit de le lire à haute voix. A partir d'un texte plat, il est impossible, rigoureusement impossible d'y mettre le ton qui convient. Souvent, nous avons intérêt à formuler à haute voix d'abord le texte que nous allons écrire par la suite. Car la page blanche inhibe. Alain Decaux, depuis des années, est passé maître dans l'art de communiquer une histoire à un public souvent peu averti. Il sait faire *revivre les événements* ; l'émotion adéquate escorte les faits. Il donne vie à ses personnages en exprimant leur inquiétude du moment, ou la colère qui les saisit. Bellemare lui aussi sait très bien raconter ; son texte est musclé, expressif, poignant, même si le « climat » de ses histoires, à la longue, peut devenir quelque peu malsain.

Or, qu'ai-je appris sur les bancs du lycée, et jusque dans les amphithéâtres des facultés des Lettres ?

La technique de *la dissertation*.

Il a fallu élucubrer, des heures durant, sur des idées : véritables exercices de... délire.

Voici comment on « disserte » :

1^{re} opération : *tout intellectualiser* ; changer les faits en idées, énoncer des généralités, utiliser à profusion des « substantifs » ;

tout dévitaliser : Supprimer toutes les émotions ;

tout dépersonnaliser : un long débat entre Jean, Pierre et Paul se résume en une phrase : « on » pense que...

2^e opération : *Faire la contraction du texte* : écrire en dix lignes ce qui est raconté sur une page. Dégager les idées centrales et supprimer les dernières séquelles en rapport avec la réalité. Ne garder que des idées « pures ».

3^e opération : A partir des idées abstraites qui subsistent, faire appel à tout ce qui vous passe par la tête : salade niçoise de sentiments, d'impressions, de faits, d'idées, de citations. En clair : rapprocher tous les fantasmes par voie d'analogie : « Cela me fait penser à...¹ »

1. Chose grave : pour ceux qui ont été formés à cette école, les rapports de cause à effet échappent à leur entendement. Ils n'arrivent plus à réfléchir autrement qu'en raisonnant par analogie, c'est-à-dire sans rigueur aucune. Voici qui est très grave, car cela relève du délire.

4^e opération : Lorsque votre délire tombe en panne sèche, le moment est venu de faire un plan à partir de ce chantier « littéraire » où tout se trouve en vrac. Vous écrivez alors « une introduction », la thèse que vous voulez prouver, et vous indiquez les trois points que vous allez traiter. Ensuite, vous reprenez une deuxième fois ces mêmes points, mais sous une forme plus élaborée ; enfin, vous les reprenez une troisième fois, sous une forme raccourcie, dans la conclusion. Simplement ceci : chaque paragraphe se compose d'une idée, d'un exemple et d'une conclusion. Ainsi donc, ce n'est plus le FAIT qui est central, c'est l'idée. Le fait ne sert que d'illustration¹.

Pour ce qui est de la conclusion, vous vous arrangez pour « l'élargir » d'une façon ou d'une autre afin qu'un nouveau sujet de « dissertation » soit ainsi déjà annoncé. En vue de quoi ? De rien.

COMMENT MENER UN DÉBAT

Voici maintenant quelques règles pour bien mener un débat.

Conventions préalables :

Beaucoup de gens ne font que dire ce qui leur passe par la tête. Pour faire obstacle à ces diversions, quelques conventions sont à accepter par tous dès le départ :

— On ne coupe pas la parole à celui qui parle. Seul l'animateur arrête celui qui abuse du temps qui lui est donné en sortant du sujet.

— On se garde bien de donner des impressions, des états d'âme. Seulement des faits, des expériences.

— On s'interdit des discussions parallèles en aparté.

Il s'agit là d'un minimum nécessaire mais non pas suffisant.

1. Il existe des énérgumènes qui établissent de cette façon-là des « dossiers » sur les autres : une idée *a priori*, illustrée par un fait (véridique ou soupçonné) puis une conclusion ferme qui finalement ne repose sur rien.

Mais cette « conclusion » est retenue, et elle peut rejoindre d'autres « conclusions » du même genre. Ça peut aller très loin ; et ça va vite, très loin, en effet. Malheur à celui qui en endosse les frais. Après cela, il pourra toujours essayer de plaider non-coupable...

Annoncer précisément l'intérêt, la nécessité, de la réunion :

— Dans une école :

« Des crédits ont été débloqués pour le renouvellement de notre matériel pédagogique et la rénovation des locaux. Il est URGENT que nous arrêtions un projet précis. Nous avons quinze jours. Jusqu'à présent, nous n'avons fait qu'échanger des points de vue. Il faut maintenant se décider.

Ce matériel, nous l'utiliserons ensuite pendant des années puisque de tels capitaux ne reviendront pas de sitôt. »

La situation est bien campée, avec son enjeu. On ne risque plus de tomber dans la conversation de salon.

— Un animateur de stage avec un groupe de fonctionnaires :

« Dans les réunions, nous n'arrivons pas à nous entendre, à prendre des décisions. Pourtant, nous sommes là avec une question précise à résoudre. Mais au bout de dix minutes, on se perd dans des querelles de personnes, dans des tensions relationnelles ; plus aucun travail n'est possible. Il faut absolument que nous sortions aujourd'hui de cette situation préoccupante. »

Chacun sait précisément où l'on va et quel est l'enjeu.

Un seul sujet à la fois :

— Dans une réunion entre instituteurs, il faut arrêter, à l'échelon de l'école, la méthode qui sera suivie pour l'apprentissage de la lecture. Au début, les choses n'avancent pas : chacun parle par allusion, la discussion se disperse, on s'attaque les uns les autres indirectement au sujet de la méthode en question. L'animateur intervient :

« Nous n'avons pas. S'il vous plaît, exposons d'abord de a à z la méthode dite analytique. Ensuite procédons de même pour la méthode phonétique. Après seulement nous pourrions comparer efficacement ».

Les faits d'abord, la réflexion ensuite :

Nous voulons évaluer l'efficacité de la méthode Freinet ; commençons d'abord par rassembler des expériences, des témoignages :

— Ceux qui n'ont suivi que des réunions d'information, pour le moment, abstenez-vous de parler puisque vous n'avez pas d'expérience personnelle à apporter.

— Qui a déjà travaillé selon ces méthodes ? Expliquez comment se déroule la classe.

— Et surtout, surtout, quels sont les fruits de cette méthode pour les enfants ?

Dès que plusieurs témoignages sont convergents, inutile d'en ajouter d'autres. Tirons tout de suite la conclusion. Et une fois l'enquête effectuée, nous pouvons discuter de son application dans notre établissement.

Une démarche positive, offensive :

La réflexion doit *avancer* — action — réflexion — à la façon d'un bulldozer qui travaille toujours vers l'avant : il tâtonne, ne recule un instant que pour contourner un obstacle et reprendre la marche en avant. Celui qui veut faire marche-arrière avec son cerveau le déconnecte de la recherche en cours. Son cerveau ainsi déconnecté devient semblable à une voiture débrayée qui dévale une pente : on ne peut la maîtriser.

Dégager toutes les composantes de la réalité :

Au cours d'un débat, dont le but était de comprendre l'intérêt de certains séminaires de communication, un psychologue expose les méthodes d'un organisme prétendument spécialisé dans la formation à la communication :

« Fondé en 1974, il organise des séminaires dans toute l'Europe en vue d'apprendre aux gens à communiquer et à résoudre leurs difficultés émotionnelles. Ils doivent, pendant une semaine, apprendre des textes par cœur, en moins de temps qu'il n'en faudrait à un acteur professionnel pour les retenir, et les réciter parfaitement devant tout le monde. L'autre activité principale est la relaxation ».

On voit assez mal, à partir de cela, comment l'objectif de départ peut être atteint. Alors, quel est l'intérêt de cette pratique ?

C'est à ce moment que quelqu'un demande, à titre d'information, le prix du séminaire.

« Il coûte très cher. Mais en plus, tout retard de quelques instants à une séance est sanctionné d'une amende. Ceux qui n'arrivent pas à apprendre leur texte — et ils sont nombreux, compte tenu des délais dérisoires accordés — sont passibles de la même peine... »

Inutile de continuer, tout le monde a compris « l'intérêt du stage ». Il fallait bien dégager toute la réalité pour découvrir le pot aux roses.

De même pour enseigner correctement l'archéologie. La pyramide de Chéops, sujet rébarbatif ! Loin de là. Il suffit de réactualiser la construction de ce grandiose monument :

« L'une des sept merveilles du monde... Construite par des milliers d'ouvriers, des années durant. Pour quoi faire ? Pour enterrer un mort ! Un Pharaon, certes ; mais un mort tout de même... Hérodote dit que cent mille travailleurs se sont relayés pour tailler les pierres en Arabie. Il ne parle pas de tous ceux qui ont assuré le transport, de tous ceux qui ont mis dix ans à creuser les fondations, ni de tous ceux qui pendant vingt ans ont érigé l'édifice. Des générations ont connu le fouet, la maladie, la faim, la misère, ont dormi sans même l'abri d'un toit. Tout cela pour réaliser un tombeau. Le tombeau de leur bourreau !

Aujourd'hui encore, le contraste est frappant entre la pyramide de Chéops, haute de 146 mètres et les habitations des paysans égyptiens, en terre battue ! »

Voilà une façon d'exposer qui, d'emblée, réveille l'attention, invite le public à suivre cette leçon d'histoire qui a rematérialisé les faits. La pyramide de Chéops a soudain changé de visage...

Mener le débat rondement :

Surtout le minimum de redites. Sinon, l'attention se relâche. Arrêter tout de suite celui qui s'égare. Sinon, l'auditoire est déjà ailleurs.

Ménager des pauses :

Elles permettent aux gens de noter, à l'animateur de vérifier que l'on est toujours dans le vif du sujet, à ceux qui dorment de se réveiller. Ne pas oublier qu'au bout d'une heure un quart

environ, il est impératif de s'arrêter. Même les plus acharnés risquent de perdre le fil.

Avant de prendre la parole, annoncer le but de son intervention :

Sur la route, il faut mettre son clignotant pour indiquer sa manœuvre aux autres automobilistes. Ce n'est pas une question de courtoisie ; c'est une nécessité vitale. Il en va de même dans un débat :

— « Je vais donner un témoignage qui n'ajoute rien de neuf à ce qui vient d'être dit, mais j'ai envie de m'exprimer. »

— « Je voudrais donner un exemple qui, à mon avis, devrait préciser tel élément qui n'a pas encore été abordé jusqu'ici. »

— « Je pense être dans le sujet, mais, n'étant pas sûr, je vous demande de m'interrompre si je m'égaré. »

Ainsi, chacun sait à tout instant dans quelle direction se dirige le débat. Et il est possible d'arrêter celui qui ferait dévier le sujet. Quand cette indication n'est pas donnée, il faut que ceux qui écoutent devinent dans quel sens va l'intervention. Lorsque le plus éveillé de l'assistance se rend compte — et trop tard — que l'intervention est hors sujet, le mal est fait.

METTRE DU RELIEF

Abraham Heschel dit qu'on ne peut apporter une réponse qu'à **une question préalablement mûrie**. Cette question doit être clairement dégagée avant de commencer la réflexion. Ainsi, chaque participant sait pourquoi il est là.

— S'il s'agit d'un exposé didactique : donner le plan général ;

— S'il s'agit d'une réunion : donner l'ordre du jour ;

— S'il s'agit d'un débat ou d'une recherche : annoncer clairement la question de départ et noter en marge, en guise de pense-bête, tous les éléments que l'on possède déjà sur le sujet, susceptibles d'être utilisés.

Plutôt qu'une longue démonstration :

Une image adéquate

Pour expliquer le mécanisme de l'influence télépsychique à

distance, j'ai utilisé « Alexandre le Bienheureux » (c'est le film qui, cette année-là, fut l'un des plus grands succès de la télévision).

La femme d'Alexandre se fait arrêter pour excès de vitesse par des gendarmes munis de talkie-walkie. Séduite par les possibilités de ces petits appareils, elle s'en procure pour diriger à distance le travail de son mari.

— Alexandre, rends-toi maintenant au champ de potirons... à droite..., à gauche..., à droite maintenant.

— Mais non, pas à droite...

Alexandre tourne à droite et le tracteur plonge dans l'étang...

— Non, non, Alexandre, pas à droite, à gauche.

— Trop tard !

Voilà. Il en va de même pour les personnes soumises à une influence télépsychique. Elles courent au désastre en obéissant aveuglément et en dépit de tout bon sens, à des ordres donnés à distance.

Une histoire drôle

Lors d'une réunion, l'un des participants expose ses difficultés :

— J'ai un collègue qui m'interrompt sans arrêt dans mon travail, pour me réclamer un crayon, une gomme, l'heure, ... Plusieurs fois, je l'ai remis à sa place ; j'ai essayé de lui expliquer qu'il était gênant, puis de ne plus lui répondre ; comme il ne voulait pas comprendre, je me suis mis en colère. Aucune de mes réactions n'a porté. Je suis excédé et ne sais plus que faire.

— La prochaine fois, raconte-lui l'histoire du cow-boy :

« Un cow-boy traverse le désert avec sa femme, sur son cheval. Au bout de quelque temps, fatigué, l'animal heurte une pierre. Il dit à sa monture : « Une fois. » Un peu plus loin, le cheval bute sur un nouvel obstacle : « Deux fois. » Ils poursuivent leur chemin lorsqu'à bout de souffle, l'animal trébuche sur une aspérité du terrain. Le cow-boy saute alors à terre, demande à sa compagne de descendre et abat la bête. Sa femme de s'écrier : « Mais tu es fou. Comment allons-nous continuer notre voyage ? ! » Et lui de répondre : « Une fois ! »

A la prochaine tentative de ton collègue, tu lui diras : « Assieds-toi. Tu connais l'histoire du cow-boy ? ... Tu la racontes, et à la fin, tu lui dis : Une fois, et tu le mets dehors ».

Appeler un chat un chat

Marco Panella, président du Parti Radical Italien, invité à l'émission « Questionnaire », parle du « désordre établi » pour évoquer la politique des grands de ce monde.

Un sobriquet

Bien choisi, il peut remplacer de grands exposés, voire plusieurs mois, plusieurs années de psychothérapie !

Un médecin connaissait de graves difficultés avec ses deux associés. Le premier n'était que le reflet du « patron ». Le médecin l'a surnommé « Pathé Marconi ». Pourquoi ? Parce que c'est la voix de son maître... Dès lors, la fascination n'était plus possible et son emprise s'est éteinte.

Utiliser un tableau

Une jeune fille est prospectrice téléphoniste à mi-temps dans une compagnie d'assurances. C'est la seule place qu'elle ait trouvée malgré son C.A.P. d'aide-comptable. Aujourd'hui, elle désire changer de travail, mais elle hésite entre deux orientations.

Elle porte sur le tableau, de façon ordonnée, tous les éléments de sa réflexion.

Situation actuelle : CAP d'aide-comptable et travail de téléphoniste à mi-temps		Projet			
Avantages	Inconvénients	PLEIN TEMPS (PROFESSION QUELCONQUE)		MI-TEMPS DANS MA QUALIFICATION	
		Avantages	Inconv.	Avantages	Inconv.
Temps pour faire des études de droit	— Téléphoniste Travail sans intérêt — depuis deux ans hors de ma qualification — vie de femme au foyer — moins d'argent	plus d'argent vie à l'extérieur	pas de temps pour faire des études	Utilisation de ma formation Intérêt pour mon travail Temps libre en plus pour les études	moins d'argent femme au foyer

a) Le fait d'écrire sur un tableau permet de mettre la situation extérieure à soi.

b) L'utilisation du tableau n'est pas la même que celle du maître d'école ; il sert à dresser un panorama de la situation. La jeune fille a inscrit des mots et non des phrases et elle a souligné les mots-clés. Ainsi ressortent les éléments qui guideront son choix final.

c) Il faut effacer, au fur et à mesure que la recherche progresse, les données qui ont permis d'aboutir à une première conclusion et ne garder que celle-ci.

Le tableau doit servir à clarifier l'esprit et non à l'encombrer de notes qui ne présentent plus d'utilité.

COMMENT PARTICIPER À UNE RECHERCHE MULTIDISCIPLINAIRE

Sont disqualifiés pour ce genre de travail :

— celui qui vient faire l'étalage de ses connaissances. Il parle longuement, seul, et, à la fin, ne supporte pas que quelqu'un ajoute ou retranche quoi que ce soit ;

— celui qui veut bien prendre la parole, assez brièvement, mais se tient à un tel niveau ésotérique que personne ne comprend : il a des connaissances « supérieures » et il a la simplicité de ne pas s'en cacher ;

— celui qui fait sa déclaration, retourne à sa place, puis un autre le suit, qui parle d'un tout autre sujet ; le lendemain, deux autres conférenciers se succèdent, chacun avec son exposé.

Personne ne se donne la peine de rejoindre personne. Il appartient aux auditeurs de faire la synthèse.

C'est ce qu'on appelle un « congrès ».

Et quand les divers orateurs appartiennent à des disciplines différentes, leurs *déclarations* parallèles s'appellent : « colloque multidisciplinaire » (!).

En vérité, ces exposés juxtaposés n'ont aucun rapport avec une vraie REFLEXION pluridisciplinaire.

Illustration que tout le monde connaît : « Les dossiers de l'écran. » Chaque invité donne son point de vue, Alain Jérôme mène admirablement le débat, Joseph Pasteur donne la parole puis pense à autre chose, et au moment où cela devient palpi-

tant, il coupe tout le monde pour s'adresser à S.V.P. ; un troisième, fraîchement arrivé, confond « mener un débat » et « dynamique de groupe » ; il excite ceux qui sont calmes, avive les ardeurs de ceux qui n'en ont pas besoin, et finalement, ne domine plus rien.

Mais... même dans les meilleurs des cas, les *Dossiers de l'écran* n'aboutissent pas à un travail de synthèse.

Par contre, Alain Decaux, lui, donne informations et avis divers et finit par une conclusion, ayant intégré des avis contraires ou complémentaires.

— ceux qui sont très heureux de participer à une recherche multidisciplinaire, de bonne volonté, disposent d'une culture certaine dans leur domaine, mais malheureusement *sont incapables de cerner la question posée*. Ainsi, nous organisons une étude sur « Le comportement des individus dans un milieu séquestrant » : un vétérinaire pense tout de suite aux animaux du zoo, et il a raison, car ses connaissances pourront éclairer le comportement des hommes enfermés dans leur zoo... Malheureusement, il fait un exposé détaillé sur le comportement des singes d'une part en liberté, d'autre part en zoo ; puis il passe aux ours, en liberté, puis au zoo ; puis de la même façon, il traite les deux comportements des reptiles, des lions, des girafes..., des hippopotames ; c'est passionnant, mais il ne fait jamais le rapprochement avec l'homme... Or, c'est de l'HOMME qu'on voulait parler...

De plus, il se réfère toujours au zoo de Vincennes, le comparant à celui d'Anvers, et aux petits zoos de province, mais les milieux clos tels que le régiment, le collège, le couvent, certaines entreprises, ne correspondent pas en tous points aux conditions de vie au zoo de Vincennes et les pensionnaires non plus. Donc notre vétérinaire, par ailleurs très intéressant, était singulièrement hors sujet, et au bout d'une heure, il s'excuse : il avait encore deux chapitres à traiter, mais il n'a pas eu le temps de les préparer...

Sans commentaire...

— Pour faire une vraie étude multidisciplinaire, il faut des gens :

a) *qui savent cerner la question posée* : par exemple, ici : la communication ;

b) *qui savent sortir de leurs « archives » de connaissances les seules informations utiles à la question posée*.

Ainsi, une institutrice ne parle pas de son métier pris dans son ensemble mais uniquement d'un dialogue précis qui fut réussi ou qui a échoué avec tel élève... Qui a quelque information à ajouter, le fait, et ensemble, nous en tirons des conclusions.

— Un autre parle de ses difficultés avec son conjoint, sans déballer pour autant toute sa vie conjugale ; il n'expose que le point de litige précis sur lequel les époux n'arrivent pas à dialoguer. Et d'autres peuvent apporter à ce sujet leur éclairage ou leur expérience. Ceux qui n'ont rien à dire se contentent d'écouter et de prendre des notes.

— Un Directeur d'entreprise ne raconte pas en détail toute son activité, mais se contente de dire exactement comment il fait passer les entretiens d'embauche. Ceux qui les ont subis racontent comment les leurs se sont déroulés.

— D'autres, des psychologues, complètent ces informations, le directeur reprend pour expliquer comment des sujets, jugés aptes, finalement n'ont pas répondu à son attente, et pourquoi...

Ainsi, des gens de formations très différentes parlent tous de la « communication », dans des situations fort diverses : la classe, le couple, l'entreprise... et finalement, ceci arrive à éclairer cela...

Enfin, un médecin est invité à expliquer, à la lumière de la neurologie, comment fonctionne le cerveau lors d'une communication.

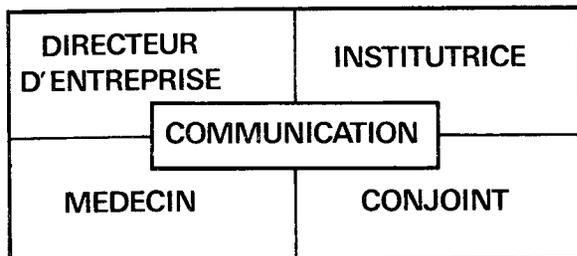
Et le tout conduit... par exemple, à ce que vous allez lire dans la deuxième partie de ce livre !

Schéma du travail multidisciplinaire :

Le grand carré représente la compétence de chaque personne et le petit hachuré, la partie de leur compétence nécessaire au travail commun.



La recherche multidisciplinaire :



CHAPITRE 3

COMMENT METTRE EN PLACE UNE ACTION COMMUNE

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici à propos de la réflexion seul ou à plusieurs est la base d'une communication fonctionnelle. Comme nous l'étudierons dans la deuxième partie de cet ouvrage, la marche du cerveau selon le mode fonctionnel est d'ailleurs la seule qui soit correcte.

Le mot « fonctionnel », lorsqu'il s'agit de relations entre les personnes, paraîtra rébarbatif à certains : d'aucuns le trouveront froid, dur, matériel, basement utilitaire... Ceux-là pensent alors à la forme de la communication et non à son contenu.

A vrai dire, la seule forme de communication qui soit à la fois saine et de qualité est justement la communication fonctionnelle.

Il nous reste donc à montrer comment cette communication évolue vers une COLLABORATION. Après plusieurs années d'échanges, et après avoir accumulé de nombreuses expériences, nous avons dégagé les deux impératifs suivants.

ÉTABLIR LA COLLABORATION SUR UN SEUL SECTEUR

Voici comment le régisseur d'un immeuble important a traité avec un entrepreneur de plomberie.

Au début, les deux partenaires en sont restés à de strictes relations de client à vendeur : la commande était passée pour

telle date, et au jour dit, le travail était terminé, puis la facture réglée dans les délais fixés.

Ce n'est qu'après une longue expérience de ce type que leurs relations ont évolué. Aujourd'hui, le plombier avertit le régisseur des prochaines hausses de tarifs ; en contrepartie, il sait qu'il peut demander un règlement anticipé de ses factures, s'il connaît en fin de mois quelques problèmes de trésorerie.

Ainsi une communication fonctionnelle débouche sur des relations de qualité. Cette autre situation l'illustre également.

« J'ai la chance, rapporte un jeune homme, d'avoir dans mon village un excellent garagiste. Je suis entré en contact avec lui, fortuitement, pour une panne de voiture inexplicquée, qu'il a réparée sur-le-champ pour un prix très raisonnable.

Lors de mes contacts ultérieurs avec cet artisan, j'ai pu constater chaque fois, le même sérieux et la même compétence.

Par la suite, nos relations ont progressivement évolué, elles ont toujours pour objet les problèmes de voiture, mais nous essayons maintenant de nous faciliter la vie. Je cherche à lui laisser ma voiture les jours où il est le moins « embouteillé », lui me signale les occasions intéressantes. Je lui ai amené également de nouveaux clients : un nouveau pas a été franchi mais nous sommes toujours restés sur un même secteur : celui du garage. »

Ainsi s'installe peu à peu et ponctuellement une forme de *collaboration* autour d'un même objet.

Or, il se trouve qu'un jour, ce jeune homme, amateur de jogging, aborde ce sujet avec le garagiste.

« Isolé dans mon village, je souhaitais vivement m'entraîner avec quelqu'un, car ce serait beaucoup plus stimulant. Mais après une séance d'entraînement, nous nous sommes rendus à l'évidence : le garagiste, plus âgé que moi, n'arrivait pas à tenir le rythme, ce sport ne lui convenait pas. Nous avons donc conclu que nous ne pouvions pas partager ce loisir.

Mais je n'en demeure pas moins en excellents termes avec lui. Le travail est toujours bien fait et lui, comme moi, nous sommes satisfaits de nos relations.

Si par hasard, une réparation laissait à désirer ou si l'artisan commençait à négliger son travail, ces bonnes relations cesseraient vite... et à moins d'un changement d'attitude, je n'aurais plus qu'à chercher un nouveau garagiste. »

Et oui... De même, si notre ami cessait de payer ses factures ou s'il se mettait à exiger des services inconsiderés, le garagiste pourrait l'inviter à s'adresser ailleurs.

Ainsi, ce sont des relations saines et solides qui se sont instaurées entre ce jeune homme et son garagiste.

Dans le cadre de sa vie professionnelle, Pierre, contremaître d'une petite entreprise, a lui aussi eu la sagesse de s'en tenir avec ses collègues, au seul secteur du travail.

La cérémonie qui a marqué son départ en retraite illustre bien à quel point des relations fonctionnelles peuvent être de qualité.

Pierre a travaillé 30 ans dans cette entreprise. Ses collègues le connaissent comme un homme serviable et discret, doué d'une grande conscience professionnelle. Il est de ces hommes de devoir qui ne se font pas remarquer.

Le jour de son départ en retraite, la traditionnelle « fête d'adieu » fut organisée. Au discours du chef du personnel, Pierre répondit en deux mots, un peu gêné d'être ainsi mis au centre de l'assemblée. La fête prit alors un tour inhabituel : à peine commençait-on à déboucher le champagne, que les employés, les uns après les autres, prirent la parole pour rappeler à Pierre des souvenirs personnels :

« Ce jour-là, j'étais extrêmement inquiet pour la santé de mon fils, hospitalisé. Vous ne m'avez pas posé de questions inutiles, mais, tout simplement, vous m'avez proposé de sortir plus tôt de mon travail pour passer plus de temps au chevet de mon enfant. »

« Le jour où j'ai été victime d'un accident de travail, vous avez été le premier à venir me voir, le soir même, pour prendre de mes nouvelles. »

Tous montraient que Pierre, cet homme si effacé, avait noué au fil des années, dans le seul secteur de sa vie professionnelle des relations d'une qualité remarquable.

Cette cérémonie routinière s'est muée, pour un soir, en une véritable fête. Ce « pot d'adieu » est devenu l'occasion de manifester à un homme, à travers des faits et des expériences partagées, toute l'affection qu'il mérite.

Il ne s'agissait pas d'émotions pures, mais de *faits*. Il ne s'agissait pas de vœux conventionnels, mais de souhaits sincères.

Ainsi, grâce à sa conduite prudente, Pierre a vu ses trente ans de vie professionnelle, couronnés par une vraie fête. Pourtant, chacun sait combien il est difficile d'entretenir, à long terme, des rapports sains avec des collègues de travail.

Les rapports de voisinage ne sont pas moins délicats. Une jeune femme, Marie, lors de son premier déménagement, a reçu, dès le lendemain de son installation, sa voisine de palier, venue pour « faire plus ample connaissance ».

La nouvelle arrivante, qui craignait d'être isolée, se réjouit de cette rencontre. Au fil des semaines, les visites de l'une chez l'autre se font de plus en plus fréquentes et les sujets de conversation sont nombreux : les enfants, les loisirs, l'aménagement de l'appartement, les vacances... La voisine, qui connaît de nombreuses difficultés dans sa vie familiale, fait de la jeune femme sa confidente. Cette dernière en est parfois gênée. A certains moments, elle pense que la voisine est trop envahissante, mais elle n'ose pas le lui dire : la pauvre femme a tant besoin de parler !

Au bout de quelques mois, le couple de Marie connaît à son tour de sérieuses difficultés : son conjoint est excédé de voir si souvent cette intruse à la maison. Fréquemment, le repas n'est pas prêt et Marie n'arrive plus à organiser sa vie au foyer comme elle le faisait auparavant.

A tout moment, la voisine de palier sonne à sa porte. A l'improviste, elle lui demande de garder ses enfants ou l'invite pour bavarder. Marie, qui était si heureuse d'avoir déménagé, ressent bientôt lourdeur et fatigue : tout lui devient pesant.

Elle a brûlé les étapes. Sans même savoir ce que cherchait cette voisine, Marie a tout partagé avec elle. Dans son désarroi, elle réalise qu'elle ne doit plus accepter ce type de rapport, mais il est trop tard. Elle n'arrive plus à réagir, et n'ose couper court à cet envahissement. Les relations sympathiques du départ ont bien vite dégénéré en domination de l'une sur l'autre.

Un an plus tard, son mari est muté dans une autre région. Le couple doit donc déménager une seconde fois. Marie s'est bien juré de ne pas renouveler son expérience malheureuse. Cette fois, elle s'en tiendra à des objectifs précis dans ses rapports de voisinage.

« Dans mon nouveau village, j'ai décidé d'établir des rela-

tions fonctionnelles. Avec untel je m'occupe de la bibliothèque, avec tel autre, des parents d'élèves, et avec un troisième, je fais du jardinage. Avec chacun d'eux je partage donc *un secteur précis*, et dans ce secteur précis, nos relations sont du type « *donnant-donnant* ». Dans mes rapports de voisinage, il en va de même : ainsi, une voisine m'a proposé un jour de m'emmener en voiture faire des courses à quelques kilomètres. Or, au départ elle avait prévu de faire son repassage cet après-midi-là. A notre retour, je m'en suis donc chargée. Mais j'ai dû prendre son linge presque de force en lui expliquant que mon geste était légitime puisque j'avais pris *son temps*. Contrariée sur le moment, elle fut contente quand je lui ramenai son linge repassé. Depuis, elle accepte volontiers *un service pour un autre*, et cela me permet de rester libre à son égard. »

Cette attitude relève d'une prudence légitime. Les relations de Marie avec son voisinage redeviendraient vite « bancales » si les services n'étaient pas rendus dans les deux sens. Personne ne parle d'une comptabilité mesquine mais bien d'un investissement à part égale. Chacun sait qu'il peut compter sur l'autre en cas d'ennui ou de besoin dans le cadre du secteur commun.

« D'ailleurs, ajoute Marie, nos relations « fonctionnelles » sont des plus chaleureuses. En effet, alors que nous n'étions installés dans ce nouveau village que depuis dix mois, mon mari et moi avons reçu de tous côtés des coups de main de la part de nos voisins, le jour où j'ai fait une fausse-couche. »

Il ressort de ce témoignage que c'est bien dans le cadre de relations fonctionnelles, secteur par secteur, que peuvent naître des rapports empreints d'une grande qualité, allant de l'aide ponctuelle et réciproque à une véritable solidarité, le jour où quelqu'un se trouve en difficulté. Ce jour-là, les relations claires, limitées à un secteur, qu'avait établies Marie avec son entourage, se sont teintées d'une qualité humaine hors du commun.

ÉTABLIR LA COLLABORATION SUR UN CONTRAT CLAIR

Un contrat... le mot convient à merveille. Le Code Civil lui donne la définition suivante : « Convention par laquelle une ou

plusieurs personnes s'obligent envers une ou plusieurs autres à faire ou à ne pas faire quelque chose. »

Nous sommes constamment amenés à collaborer avec d'autres : des relations, des collègues, des amis, des parents, nos enfants, notre conjoint. Avec chacun nous devons établir un contrat qui — de toute évidence — n'aura pas le même contenu :

Qu'avons-nous à *faire* ensemble ? Comment allons-nous nous y prendre ? Quelle sera ma part d'investissement ? Quelle sera la vôtre ?

Seul un contrat clair nous permet, dès le départ, de collaborer avec efficacité avec des gens très divers.

Marie-France, professeur de français en CES (classes de la 6^e à la 3^e) rencontre tous les ans les mêmes difficultés. Son seul objectif est d'apporter ses connaissances à ses élèves. Mais eux, contraints de venir en classe, n'ont qu'un seul but : faire passer le temps sans trop s'ennuyer. Faire passer le temps, comment ? En travaillant ? Allons donc ! Chacun sait qu'il est beaucoup plus drôle de lancer des boulettes au tableau, de faire circuler des billets doux, de jacasser avec ses voisins, de se chamailler, de lire le dernier journal ou tout simplement de rêvasser. Qui a jamais pu travailler sérieusement au beau milieu d'un hall de gare ?

Dans ces conditions, même un enseignant qui veut, à toutes forces, faire bénéficier ses élèves de ses compétences, est impuissant. Comment voulez-vous que des personnes collaborent si elles ne parlent pas le même langage ?

Pour en finir avec l'habituelle épreuve de force entre professeur et élèves, qu'elle avait trop connue les années précédentes, Marie-France a mis les choses au point dès la première heure de cours de l'année scolaire :

« Vous allez établir avec moi un contrat de travail. Au milieu du tableau, en haut, je vais *inscrire* le programme des choses à apprendre. Il vous engage et il m'engage tout autant. A gauche, je vais *inscrire* ce que je vous propose. C'est-à-dire, ce que vous pouvez attendre de moi. Et à droite, je vais *inscrire* les engagements que vous prenez et que moi, je suis en droit d'attendre de vous. »

La surprise était grande. Mais progressivement, professeur et élèves ont établi le contrat que voici :

Ce que je compte vous apprendre cette année et qui me paraît un programme de première urgence.

— Apprendre à lire correctement, à voix forte pour que les autres vous entendent, et en mettant le ton.

— Apprendre à vous exprimer en public avec assurance, sur un sujet soigneusement préparé d'avance.

— Apprendre à écrire (orthographe, agencement des phrases, présentation).

— Apprendre à réfléchir sur un sujet en exerçant votre esprit critique et en vous appuyant sur votre expérience et sur des faits pour donner votre opinion.

— Apprendre à écouter les autres. Pas question que les mêmes monopolisent toujours la parole.

Ce à quoi je m'engage envers vous.

— Je serai ferme quant au travail demandé.

— J'encouragerai et je stimulerai tous ceux qui ne ménageront pas leurs efforts.

— Je vous proposerai des sorties culturelles (théâtre...).

— Je travaillerai avec vous, d'égal à égal, parce que si *moi* je peux vous apporter mes connaissances, *vous*, vous pouvez m'apporter vos expériences et vos informations.

— Il va de soi, dans ce contexte, que je ne vous donnerai ni colle ni avertissement. Car vous travaillez avant tout pour vous. Mais, si vous perturbez le travail des autres, vous êtes priés de rester chez vous. J'exclurai de mon cours les dilettantes et les paresseux.

— Je respecterai chacun de vous (il faut savoir que certains professeurs n'hésitent pas à traiter leurs élèves de « mongo-liens » ou à les insulter).

— J'accepterai tous vos points de vue, même s'ils diffèrent des miens.

Ce à quoi vous vous engagez envers moi, individuellement.

— Vous fournirez un travail sérieux et rigoureux et vous vous servirez des corrigés faits en classe pour progresser en orthographe et rédaction.

— Vous vous engagez à collaborer avec moi au lieu de chercher à me faire dévier du sujet pour grapiller quelques minutes de relâche.

— Vous n'hésitez pas à me faire part de ce que vous appréciez dans le cours, de ce qui ne vous apporte rien, de ce qui vous ennueie, ainsi nous pourrions améliorer notre travail.

— Vous mettez de la bonne volonté à travailler et même si vous êtes timide, vous ferez l'effort de parler en public si vous pouvez apporter quelque chose.

— Vous vous engagez à sortir de l'esprit de compétition et de rivalité, car nous sommes ensemble pour réfléchir et participer à une recherche commune. Inutile de vous jeter à la tête des arguments pour montrer que vous êtes le plus fort ou que vous avez toujours raison, ou pour le simple plaisir de contester.

— Vous respecterez vos camarades, car chacun a le droit de prendre la parole, même si les avis divergent.

Chaque élève a écrit ce contrat clair sur son cahier et l'a signé. Marie-France a mis également sa signature sur chaque cahier.

S'agit-il de résolutions destinées comme d'habitude à ne jamais être tenues ? Non, il ne s'agit pas de résolutions mais d'un contrat clair qui engage les deux partenaires. C'est ce qui a permis à Marie-France de réagir fermement dès les premiers oublis de matériel scolaire : « Pas de matériel ? En étude, *comme convenu*. » C'était fini. Même ceux qui trouvent toujours une bonne raison pour ne pas faire leur travail, même ceux qui se situent toujours au-dessus des lois ont vite cessé leur petit manège.

Dès lors, tous les élèves ont pu canaliser leur attention sur le travail et rien que sur le travail, tout disposés à réfléchir et à collaborer intelligemment avec d'autres. Jamais les élèves de Marie-France n'ont participé avec autant d'ardeur au cours. En outre, tous, sans exception, font systématiquement leurs devoirs à la maison.

Voilà un premier bilan des plus encourageants. Marie-France insiste :

« Habituellement, toutes les années précédentes, j'étais angoissée pendant les quinze premiers jours de classe. Je me sentais observée de près par des dizaines d'yeux à l'affût de mes

moindres faux-pas, prêts à me ridiculiser ou à m'enfoncer. De mon côté, je cherchais désespérément comment avoir le dessus. Cette année, grâce à notre contrat, notre préoccupation essentielle — *dès le début* — a été de travailler ensemble et jamais nos relations n'ont été plus faciles. »

N'en concluez pas qu'il s'agit là d'un remède-miracle. Ce n'est pas parce que chacun sait ce qu'il a à faire, qu'il en oublie pour autant ses difficultés personnelles ou que les conflits n'éclateront pas. Mais, les parties pourront toujours faire référence à leur contrat pour revenir inlassablement *au travail à faire*.

De cette collaboration découleront des relations humaines de qualité.

Une deuxième forme de contrat pour une classe de terminale qui réalise un travail en dehors du programme scolaire.

Dans un lycée, les élèves ont à leur disposition une demi-journée par mois pour approfondir un sujet qui les intéresse. Les enseignants sont déchargés de leurs cours pour les aider à mener à bien leur projet.

Des élèves de terminale et leur professeur ont, ensemble, passé un contrat clair pour pouvoir collaborer au mieux. Ils devaient d'abord définir le cadre de leur travail.

Quel thème choisir ?

Les uns et les autres ont précisé leurs centres d'intérêt et ont échangé des avis très divers. Cela ne fut pas facile, mais ils ont fini par tomber d'accord sur un thème : étudier le processus de rénovation de leur ville.

Restaient à dégager les premières grandes avenues qui permettraient d'exploiter le sujet. Elèves et professeur se sont posé un certain nombre de questions : faut-il abattre les logements vétustes et bon marché ? Comment pouvons-nous répondre à cette première question ? Quels documents nous seraient utiles ? Quelles personnes compétentes pourrions-nous contacter ?

Ils en ont déjà dressé la liste puis ont laissé la question en attente.

Même chose pour la deuxième interrogation : peut-on organiser quelque chose, dans le cadre du voisinage, pour aider les retraités qui vivent souvent dans ces logements ? D'autres

moyens d'investigation ont été trouvés. Toutes les questions ont été abordées de la sorte.

Il leur fallait maintenant définir le deuxième point du contrat clair.

Chaque groupe se chargera de traiter une question à fond. Quel groupe veut s'occuper de l'enquête sur les logements ?

Le travail fut ainsi réparti entre les différents groupes.

A l'intérieur de chaque groupe, qui fait quoi ? Un élève se charge de contacter telle personnalité. Un autre étudiera tel document.

Chacun devra rassembler la matière, placer les divers éléments.

Tous les mois, nous ferons une mise en commun. Qu'avons-nous recueilli d'intéressant ? Qu'allons-nous en faire ?

Cette dernière question a entraîné de nouveaux travaux : rédiger des articles, organiser un débat, faire une exposition, réaliser un court métrage.

Ainsi, peu à peu, le travail prenait forme. Lorsqu'on avait bien cerné une question, on s'apprêtait à en approfondir une autre.

Leur professeur en tire les conclusions suivantes :

« Ces réalisations nous ont demandé beaucoup de travail, aux élèves comme à moi. Mais, dans le cadre d'un contrat clair, je reste surpris devant tout ce que nous avons accompli en un minimum de temps.

Les élèves qui ont pris très au sérieux ce contrat se sont félicités de la richesse de leur travail. Ils ont assimilé bien plus de connaissances que s'ils avaient suivi passivement un cours magistral. Mais ce n'est pas tout. Ils ont appris à *travailler à plusieurs* sur un grand nombre d'informations et à en faire la synthèse pour élaborer films, sketches, articles. Ils se laissent aujourd'hui beaucoup moins facilement intimider et savent répondre sur des sujets de plus en plus diversifiés. Quant à ceux qui n'ont pas respecté le contrat, l'enjeu était trop important : les autres les ont exclus. Pas question de laisser saboter le travail de plusieurs personnes, soucieuses de le mener à bien. »

La même expérience fut conduite dans une autre classe de

terminale, selon un mode tout différent. Professeur et élèves s'étaient bien mis d'accord sur un thème. Mais ils n'avaient pratiquement pas organisé leur travail. Ils ne pensaient qu'à une chose : fanfaronner devant l'autre classe. « C'est nous les meilleurs. » Il s'agissait moins de travailler à un projet que de servir l'image de marque du professeur et de la classe : à une règle de collaboration se substituait un phénomène de rivalité, même au sein des différents groupes de cette terminale.

Les uns en faisaient le moins possible ou ne se sentaient pas concernés, — précisons qu'ils n'étaient pas non plus sérieusement encadrés — les autres travaillaient, certes, mais pour rivaliser entre eux. Résultat : ils n'ont pas pu fournir un travail construit, cohérent. En outre, toute rencontre avec l'autre classe fut rapidement impossible, car tout dégénérait en rivalité.

Les gens croient souvent qu'une bonne entente constitue la base d'une bonne collaboration. C'est exactement le contraire : *c'est une bonne collaboration qui engendre la bonne entente*. C'est dans le travail que les fainéants se démasquent. Inutile de s'encombrer avec ceux-là. Mais ceux qui cherchent à rivaliser, ceux qui cherchent à défendre leur image de marque, ceux-là ne se révèlent au grand jour que si nous faisons référence au contrat conclu dès les premières heures de travail. C'est également en nous appuyant sur un contrat clair que nous découvrirons les collaborateurs sérieux, précieux, sur lesquels nous pouvons compter. Nous effectuerons alors tout naturellement un tri bénéfique dans nos fréquentations et nous pourrons nous féliciter des qualités de nos relations avec les gens que nous avons ainsi sélectionnés dans le cadre du travail.

« L'homme est ce qu'il fait » (Malraux).

Le contrat clair peut même s'appliquer à de tous jeunes enfants.

Témoin ce qui s'est passé dans un centre de vacances qui accueillait des jeunes de 3 à 14 ans. Les moniteurs ont d'abord précisé pour eux-mêmes leur objectif : tous les enfants doivent tirer un profit maximum de ces vacances. Ils ne sont pas là pour être gardés ni pour être ensemble, mais pour faire quelque chose.

Dès les premiers jours, moniteurs et enfants élaborent ensemble un programme d'activité. Puis ils abordent les problèmes que pose la vie en collectivité :

« Comme nous sommes nombreux, nous devons établir entre nous des conventions pour nous faciliter la vie. »

Chacun est donc amené à réfléchir sur la conduite à tenir au dortoir, en promenade, aux jeux, aux repas...

Tout ce qui est stipulé dans le contrat est systématiquement et explicitement mis en rapport avec les conséquences pour soi et pour les autres. Ainsi :

« Je ne me lève pas de table pendant le dîner POUR ne pas déranger les autres. Je garde le silence au dortoir POUR ne pas troubler le sommeil de mes voisins. »

Tous signent alors le contrat établi conjointement, les plus petits avec un signe à eux sous lequel le moniteur inscrit leur nom.

Ce contrat n'a rien de figé : si l'expérience l'exige, enfants comme moniteurs peuvent proposer des modifications. Ainsi, au départ, la sieste était facultative. Mais les enfants étaient trop fatigués ou excités en fin de journée par un manque de sommeil. On décida alors d'établir la sieste pour tous. Les plus âgés, qui n'avaient pas besoin de dormir, pouvaient se détendre en lisant, en dessinant ou en s'occupant calmement. Par la suite, les moniteurs firent remarquer aux enfants que, depuis qu'ils se reposaient l'après-midi, ils profitaient bien mieux de leur journée et ils étaient beaucoup plus dispos le soir.

Les adultes ont constaté qu'avec ce contrat, auquel ils se sont référés rigoureusement, il n'était plus utile de recourir à l'autoritarisme. Lorsqu'un enfant ne le respectait pas, il suffisait de lui rappeler ce qu'il avait signé et tout rentrait dans l'ordre.

Même *entre eux*, les enfants faisaient référence au contrat : les « petits chefs » ont été vite démasqués et neutralisés. Conséquences : chacun a pu effectivement profiter au maximum de ses vacances, et s'en est retourné chez lui, ravi de ses réalisations qui lui rappellent les bons moments passés avec les autres.

Les enfants qui ont vécu cette expérience rebattent déjà les oreilles de leurs parents pour retrouver leurs amis l'année suivante.

LE CONTRAT CLAIR A UN FRÈRE JUMEAU : le combat clair

Il n'a rien de commun avec cette intolérable manie de fouiner dans la vie privée de l'adversaire quand le différend porte sur un tout autre secteur.

Il n'a rien de commun, non plus, avec cette intolérable et curieuse obsession de vouloir anéantir un homme intégralement, sous le seul prétexte que, dans un secteur précis, il a provoqué une collision avec vos intérêts : collision dont il est peut-être responsable (à moins qu'il n'y ait des torts partagés...).

Le combat clair se mène contre un *adversaire* nettement désigné - pour un délit précis - dans un secteur clairement délimité.

Toutes ces précautions se révèlent d'autant plus nécessaires si l'on veut entraîner d'autres personnes dans le règlement d'un conflit privé.

Prenons un exemple : périodiquement l'église catholique de France, saisie d'une fièvre anti-secte, fatigue le pays. Cette fièvre, elle la propage à toute l'opinion publique qui est invitée à participer à cette nouvelle forme de « chasse aux sorcières », et elle engage avec elle le Bras Séculier.

Au profit de qui s'engage cette campagne ?

Il s'agit de défendre l'autonomie des individus abusés, qui sont rendus prisonniers par des manipulations sous des prétextes religieux.

C'est bien cela le but, le seul et vrai but de cette campagne ? Dans ce cas, ce combat se justifie pleinement.

Pourquoi le limiter à la malfaisance des seules sectes¹ ?

— *L'adversaire* est-il clairement désigné ? Oui et non... : il

1. En poursuivant l'étude de cet ouvrage, le lecteur comprendra sans difficultés le sens de ces lignes. Celui qui est honnêtement angoissé par la question des sectes trouvera, à travers tout ce qui suivra dans ce livre, un large éclairage sur les méthodes hypnotiques employées. Il apprendra les mécanismes du cerveau utilisés au profit de cette malfaisance ; il trouvera même de quelles façons s'y soustraire si le mal pernicieux est déjà fait.

Tout en abordant la question de l'hypnose sur un plan beaucoup plus vaste, cet ouvrage apporte ainsi sa contribution « technique » à ceux qui, honnêtement, sont concernés par ces abus, dans les sectes comme dans les Eglises et ailleurs.

faudrait pour cela en faire un portrait-robot des plus clairs. Or ce n'est pas fait : suspect !

— *Le délit* est-il précis ? Oui et... non, car ce qui est répréhensible ici ne l'est pas partout... Ah voilà ! A la suite de quoi, nous assistons à une confusion des plus redoutables. Tentons d'y mettre de l'ordre en examinant point par point ce que l'Eglise reproche aux sectes.

— Que quelqu'un tourne brusquement le dos à ses convictions de toujours pour adhérer corps et âme à une doctrine ou à une cause : cela, oui, est suspect, où que ce soit, dans les sectes, mais également pour la conversion de Paul Claudel derrière son pilier, le soir de Noël, et pour toutes celles qui lui ressemblent.

— Qu'un grand nombre de personnes remettent leur destinée entre les mains d'un gourou : oui, c'est absolument intolérable. Comment ne pas réprouver la soumission des adeptes des sectes devant leur maître ? Mais chacun doit alors, au même titre, condamner le rôle de l'abbé Huvelin qui « conduisit » Charles de Foucauld, contre son gré, dans un chemin que ce dernier n'avait pas choisi. Et il en existe tant et tant d'autres... qui ont été guidés par ces directeurs de consciences et ces confesseurs intervenant en tiers dans une vie qui ne leur appartenait pas. Soyons logiques et intraitables.

— Qu'un groupe dépende d'un chef étranger tirant profit du travail de ses adeptes, et vivant dans le luxe, oui cela peut paraître suspect, très suspect : vous pensez avec justesse au gourou Maharadji avec ses gâteaux à la crème ; pensez-vous aussi à tous les Hommes Blancs qui se sont succédés au Vatican, des siècles durant, jusqu'à Wojtila, avec ses deux piscines ? Pourquoi ferions-nous deux poids et deux mesures ?

— Imposer à ses adeptes des rites initiatiques, le « secret », le port de costumes et d'insignes étranges : c'est vraiment ridicule quand il s'agit des adeptes de Krishna, mais pourquoi le serait-ce moins dans les Grandes Ecoles, à la Loge... ou encore dans les Eglises ?

— Que des adeptes soient soumis à des privations alimentaires, qu'ils exercent un métier pour lequel ils sont mal ou pas payés, sous-employés, privés de liberté et coupés de leur famille, c'est intolérable. Intolérable dans les sectes, certainement, mais tout aussi intolérable dans les couvents catholiques.

— Que derrière une vitrine religieuse ou humanitaire, inno-

cente en apparence, se fassent des trafics d'argent sur le plan international, c'est inadmissible, et sur ce point, Moon a bien des comptes à rendre, mais Monseigneur Marcinkus infiniment plus encore.

— Interdire à des gens de reprendre leur liberté quand cela leur plaît, voici une pratique — paraît-il — courante dans les sectes. C'est révoltant, absolument ; inadmissible, absolument... Mais il existe d'autres « engagements » qui, une fois signés, sont aussi irrévocables... Ajoutons à cela les vœux perpétuels, le sacerdoce au caractère indélébile jusque dans l'éternité même, le mariage rendu indissoluble par l'Eglise, quoi qu'il arrive.

Il y a quelque temps, la Libre Pensée a lancé une campagne auprès des incroyants pour que, logiques avec eux-mêmes, ils se fassent débaptiser. Plusieurs ont tenté d'obtenir leur certificat d'autonomie. Ciel ! Dans les sacristies affolées, que n'a-t-on pas inventé comme justification pour démontrer que cette demande était inacceptable.

Reconnaissons que tout cela est identique, et celui qui s'attaque à ces abus doit donc les combattre partout, au même titre, sur un front unique.

— Telle secte est dénoncée parce que « déguisée sous le manteau de la religion » et « invoquant les Droits de l'Homme », comme « vaste escroquerie supérieurement organisée, qui prétend pouvoir apporter à ses membres et au monde la solution globale de tous les problèmes et de tous les maux ». Toutes ces revendications sont, bien sûr, à pleurer de rire. Mais en parcourant le monde, le Pape annonce sa religion exactement dans les mêmes termes. Mais oui, tous ces marchands de délire se ressemblent, et tous ces prometteurs de paradis à venir — sur terre comme dans les cieux — sont aussi peu crédibles les uns que les autres. Malheureusement, tout cela mis bout à bout draine énormément, énormément de « croyants », tous aussi sectaires les uns que les autres.

On comprend maintenant pourquoi l'église romaine ne mène pas un combat clair contre les sectes, pourquoi elle ne définit pas un portrait-robot de l'adversaire à combattre comme nous l'avons fait ici, sans effort particulier, pourquoi il n'existe aucune loi qui poursuive les délits de ces groupes. Oui, le légis-

lateur est sur ce point bien hésitant, car de quelque façon qu'il formule la loi, celle-ci tournera à coup sûr contre l'église catholique en particulier, mais aussi contre un tas d'autres organismes qui jouissent de la faveur de l'Etat. Là est la force des sectes : elles se fauillent dans le réseau déjà existant de la malhonneteté, connue, admise, voire protégée par ailleurs.

C'est là que réside l'ambiguïté de la campagne contre les sectes.

Et les gens, honnêtement concernés par cette cause, auraient tout à gagner à y mettre bon ordre. Sans oublier que pour la population tout entière ainsi que pour les Instances publiques, cela répond à une nécessité de comprendre de quoi il retourne, très exactement.

L'objectif premier est de libérer des esclaves. Là-dessus nous sommes d'accord. Mais après ?

Il existe sûrement des militants de cette cause qui veulent rendre leur autonomie aux victimes arrachées à l'emprise hypnotique. Là, c'est parfait. Mais l'objectif véritable, dissimulé derrière le premier, ne serait-il pas pour d'autres de réintégrer de force ces gens « libérés » dans le cocon familial, ensuite, alors que justement, leurs « enfants » (de quel âge ?) ne supportaient plus l'emprise malsaine de ces mêmes familles ? Car il y a la séduction des sectes, certes ! Mais il y a aussi des jeunes, des adultes qui étouffent chez eux ; il existe des couples qui échouent à cause de la sollicitude intempestive et collante de leurs parents respectifs. Pour un combat clair, mettons en place un contrat clair et donc étalons tous les éléments sur la table.

Enfin, l'Eglise dénonçant chez les autres ses propres travers, que vient-elle faire là-dedans ? Recroquevillée sur moins de 10 % d'adeptes relativement assidus, ne cherche-t-elle pas à mêler sa propre grogne à cette campagne, afin de se donner à elle-même un semblant de vitalité ? Et ne cherche-t-elle pas par une oeuvre d'Inquisition, à retrouver l'estampille de « salut public » qu'elle a perdue ?

Soyons clairs là-dessus, dans l'intérêt même de la lutte contre les sectes.

Il y a quelques années, un sondage fut organisé pour mesurer les tensions entre parents et adolescents, c'est-à-dire sur le con-

flit de générations à son point le plus sensible. Le résultat de ce sondage fut surprenant : les tensions étaient bien moindres qu'on ne le croyait ! Parents et adolescents, ou même adultes (arrêtons de les appeler « enfants » !) s'entendaient bien mieux qu'on ne le pensait, sauf... dans les familles de croyants ! Car là, la religion, centrale pour la vieille génération, ne l'est pas du tout pour la nouvelle, d'où la naissance de nombreuses tensions. De plus, dans ces familles, une brouille passagère, un désaccord ne se règle pas entre intéressés de façon normale, une semaine ou six mois plus tard ; car entretemps, ces familles y ont mêlé des tiers : un prêtre, voire une équipe de militants chrétiens, si ce n'est tout un diocèse. Dès lors, tout se complique sans fin et se durcit.

Jadis, le prêtre se considérait comme l'indispensable « intermédiaire » entre dieu et les hommes dans le domaine des *sacrements*. Soit. Mais dans un christianisme « sécularisé », le prêtre a cherché une nouvelle fonction. Ainsi, en moins de quinze ans, il est passé de « Signe de Jésus-Christ » au « Signe de l'universel ». De « Signe de l'authenticité », à la fonction de « rassembleur ». En clair, il est devenu l'intermédiaire qui se met au centre des *relations humaines*, qui se mêle de tout, qui intervient en tout, qui embrouille tout, qui colporte tout, qui manipule tout.

Autrefois les fidèles déposaient dans le plus grand secret, aux pieds des confesseurs, *leurs propres péchés*.

L'Eglise a remplacé ces confessionnaux obscurs d'antan par de véritables bouches d'égoût qui récoltent aujourd'hui les eaux sales des ragots de basse-cour que des fidèles répandent *sur les autres*. Après quoi, ceux-ci circulent à travers des canalisations souterraines dans les bas-fonds de toute la cité.

Du Dominicain sociologue Serge Bonnet au grand érudit de l'Oratoire, le P. Bouyer, en passant par le théologien Bruckberger et le romancier Michel de St-Pierre, tous ces hommes d'horizons très divers crient casse-cou depuis dix ans. En vain.

Or, si les gens sur lesquels les prêtres ont prise, ont considérablement diminué en nombre, ce christianisme « sécularisé » n'a nullement fait sa propre « révision de vie » mais continue plus que jamais à battre sa coulpe sur la poitrine des autres.

Ainsi dans la mesure où cette campagne contre les sectes a

recours à *l'insinuation*, à *la généralisation* et à *l'amalgame*, c'est bien là la preuve qu'il y a des réglemens de compte dans l'air, bien plus qu'un combat aux objectifs clairs, et qu'entre les principaux participants de cette croisade existe une entente assortie de lourds malentendus.

Si, pour combattre cette manipulation de quelques dizaines de milliers d'adeptes des sectes, il faut avoir recours à la manipulation des foules entières, il faut reconnaître que *le prétendu remède devient plus alarmant que le mal lui-même*¹ :

Jusque là pour cette forme d'embrigadement de « grand format ». Mais bien sûr, il en existe de toutes les tailles. Qui d'entre nous n'est pas périodiquement « interpellé », invité à combattre pour la cause d'un autre ? Des gens, en mal de mercenaires et de complices parce qu'incapables de mener leur propre lutte, la société en regorge !

« Tout homme a le droit qu'on le combatte loyalement », écrit Péguy. Le « combat clair » doit répondre à toutes les clauses d'un « contrat clair ». Si ces conditions ne sont pas toutes remplies, abstenons-nous afin d'éviter d'amères déceptions au bout du compte au sein d'un magma dangereusement intoxiqué.

En revanche, un contrat clair peut aboutir à bien autre chose qu'une mobilisation manipulée ; elle débouche plus souvent qu'on ne le pense sur *une solidarité spontanée et lucide*.

AINSI NAIT LA VÉRITABLE SOLIDARITÉ

Pierre, un ingénieur, est embauché par une entreprise de fabrication de matériaux pour le bâtiment dans le but de vendre des isolants et de conseiller les clients. Son contrat définit ainsi clairement sa fonction vis-à-vis de son employeur.

A son tour, lorsqu'il prend contact avec un client, il lui propose également une sorte de contrat :

1. A propos de cette chasse aux sectes, le Pasteur Jean-Pierre Manserrat écrit en décembre 1981 : « Le véritable danger serait de museler la liberté de conscience et de pensée ; mieux vaut encore le risque d'être endoctriné. »

« Par les compétences que je peux vous apporter et le matériel que fabrique l'entreprise, vous avez besoin de moi. De mon côté, j'ai besoin de vous pour vendre ce matériel. Discutons donc de vos besoins et voyons si nous pouvons nous entendre. »

Les clients se montrent satisfaits de ce type de communication clair, direct, respectueux, à tel point que le volume de commandes s'accroît considérablement, l'ingénieur tenant ce qu'il promet. En fin de compte, les gens préfèrent cela à des discours onctueux. Et peu à peu on voit s'établir entre eux des relations fidèles.

Pourtant, le directeur commercial crut bon de lui reprocher de ne pas faire assez de « relations publiques », c'est-à-dire, inviter les clients au restaurant, leur parler de vacances, de loisirs, de famille.

L'ingénieur rétorqua :

« Je ne refuse pas de déjeuner avec un client, dans la mesure où il s'agit de parler d'un travail. Entrer en relation avec lui ? Bien sûr, en vue d'accomplir une tâche bien délimitée.

Vous n'avez d'ailleurs pas à vous en plaindre. L'entreprise elle-même en a tiré profit ; non seulement les ventes augmentent mais j'ai ramené à la société d'anciens acheteurs qui l'avaient délaissée.

D'ailleurs, je n'ai pas été embauché pour parler de ma vie privée mais pour vendre et conseiller. »

Par ailleurs, Pierre fait partie de plusieurs associations, car il s'intéresse à un tas de choses. Et dans chacune de ces associations, il rencontre des gens pour travailler avec eux dans un but précis. Ainsi, en collaborant avec les uns et les autres dans différents secteurs, Pierre s'est fait un grand nombre d'amis.

On le savait marié depuis quatre ans à une jeune femme très sympathique, Anne. Et voilà que tombe une terrible nouvelle : Anne serait atteinte d'un cancer. Or, ce qui fut extraordinaire, c'est qu'à ce moment-là, se créa un réseau d'entraide et de solidarité absolument incroyable autour du couple éprouvé. Pourtant, tous ces gens, collègues de travail, clients, associés, ne s'étaient jamais rencontrés auparavant.

Dès que le cancer a été diagnostiqué, un de leurs amis méde-

cin s'est mis en rapport avec le chef de service hospitalier compétent pour qu'il procède à tous les examens nécessaires sans tarder. Ce qui fut fait dans les plus brefs délais, malgré le grand week-end qui, normalement, paralysait l'activité dans le service. Ainsi, les heures d'inquiétude dans l'attente des résultats furent abrégées d'autant.

Dès que le diagnostic du cancer fut confirmé, ce même ami est venu voir Anne et lui a expliqué la situation. Elle voulait savoir ce qu'il en était. Passant outre le silence du corps médical, il lui a exposé les types de traitements, avec leur rôle exact et les inconvénients qui allaient en découler pour elle.

Une autre amie médecin, à l'autre bout de la France, s'est renseignée sur les possibilités de traitement homéopathique ; une autre a écrit à Barcelone à la suite d'une publication médicale qui paraissait apporter du neuf dans le traitement de ces cancers.

Parallèlement, d'autres encore ont engagé une réflexion approfondie sur l'origine psycho-somatique des maladies. Cela n'empêchait nullement Anne de suivre la chimiothérapie prescrite, mais toutes les pistes déjà tracées ici et là ont été méticuleusement exploitées pour ne laisser aucune chance de guérison au hasard.

A cette recherche multiforme, Anne participait activement. Elle se renseignait elle aussi. L'effet bénéfique de cette activité lui a permis de ne pas supporter passivement son mal comme une fatalité.

En outre, il lui arrivait chaque jour jusqu'à quinze lettres. Ces nouvelles des uns et des autres lui permettaient de ne pas se replier sur son malheur mais de garder sans cesse contact avec la vie qui continuait autour d'elle.

Après quelques mois, l'hospitalisation s'imposa. Comme beaucoup de malades, Anne est mise à la disposition du corps médical à tous moments, pour un traitement ou un examen inopiné. Elle en souffrait, car elle désirait garder la maîtrise de son corps et de sa vie malgré ce lourd handicap.

Ses amis l'ont aidée à défendre sa dignité dans ce milieu et, grâce aux discussions fructueuses qu'elle a eues avec eux, elle se faisait respecter davantage. Son moral, de ce fait, était meilleur en dépit des inconvénients inhérents à ce déracinement.

Malgré les visites fréquentes et cette réflexion de fond, Anne

supportait mal son séjour prolongé à l'hôpital. Mais que faire ? Son mari travaillait comme tout le monde et elle ne pouvait rester seule à la maison.

Dès qu'il s'est avéré que l'hospitalisation devenait superflue, étant donné l'incapacité du traitement chimiothérapique à enrayer le mal, l'ami médecin déjà évoqué a fait valoir auprès du chef de service l'inutilité de garder Anne pour rien dans ce milieu où elle se morfondait.

Il fallait toutefois, si l'on envisageait son retour à la maison, trouver une garde. Or, la Sécurité Sociale ne prévoit aucune prise en charge à domicile dans ce cas, alors qu'une journée d'hospitalisation lui coûte infiniment plus cher.

Les amis qui l'entouraient ont alors organisé un tour de garde pour qu'Anne puisse effectivement se retrouver chez elle. Six heures par jour et pendant deux mois et demi, elle trouva toujours quelqu'un à ses côtés.

Vers la fin de sa maladie, Anne était de plus en plus affaiblie. C'est pourquoi certaines venaient lui faire son ménage. D'autres lui prenaient son repassage ou lui préparaient des plats cuisinés à l'avance qu'elle n'avait plus qu'à réchauffer au retour de Pierre. Ce dernier était déchargé des courses lorsqu'il revenait de son travail.

Sans cette aide exceptionnelle et bénévole, il aurait été impossible à Anne de rester dans sa maison.

Durant toute cette période, ses amis médecins laissaient également leur numéro de téléphone pour qu'on puisse les appeler à tour de rôle en cas d'urgence.

En retour, Anne ne s'était jamais repliée sur elle-même, bien au contraire. Elle s'est toujours appliquée à rendre le passage de ses amis chez elle intéressant, se réjouissant du succès de l'un, réfléchissant aux difficultés de l'autre. Et pour les fêtes de fin d'année, elle a tenu à offrir à chacun, un petit cadeau qu'elle est allée choisir elle-même en ville, alors qu'elle était déjà très fatiguée.

Lorsque le décès parut inéluctable, quelques-uns ont préparé discrètement toutes les formalités auxquelles le conjoint doit faire face dans ce genre de situation. Ils étaient en mesure de l'accompagner ainsi dans ces démarches pénibles, notamment aux Pompes Funèbres. Des dépenses excessives, auxquelles consent d'ordinaire celui qui reste sous l'empire de la douleur,

ont pu être évitées grâce à l'intervention vigilante de ceux qui accompagnaient Pierre.

Lors de l'inhumation, beaucoup d'amis étaient présents. Parmi eux, les collègues de Pierre et des clients. Et c'est à lui pourtant, que son patron avait fait le reproche, quelques mois auparavant, de ne pas suffisamment soigner « les relations publiques ».

Une telle solidarité, à des moments cruciaux de l'existence, n'est pas le fruit du hasard. Il ne s'agit pas là de sympathies mondaines de circonstances ; les condoléances attristées n'ont pas cours ici. Tous se sont rassemblés depuis des mois pour soutenir Pierre et Anne dans leur épreuve ; et aujourd'hui c'est un élan de tendresse qui jaillit et qui s'appuie sur des heures de peines partagées, de réflexion commune, de coups de main réciproques...

Nous pouvons conclure qu'une communication fonctionnelle qui se matérialise dans un travail commun est de nature à créer des relations de qualité entre les personnes. Certes, des désaccords ponctuels peuvent se présenter, des points de vue différents se heurter. Et il en faut, car aussi longtemps qu'il s'agit d'une tâche à accomplir, désaccords et heurts restent sains puisque le plus souvent ils apportent des solutions enrichissantes au travail commun.

Dans ce style de collaboration, intervient la solidarité telle qu'elle est définie dans le petit Robert, non comme un élément surajouté mais comme le développement logique de ce type de rapports : « solidarité : relation entre personnes ayant conscience d'une communauté d'intérêts qui entraîne, pour un élément du groupe, l'obligation morale de ne pas desservir les autres et de leur porter assistance. » Autrement dit, *un pour tous*.

Une nouvelle forme de solidarité, d'une qualité *supérieure*, absolument *admirable*, peut surgir spontanément lorsque des gens, unis par un même travail, entourent l'un d'eux durement éprouvé : *tous pour un*. Plusieurs preuves en ont été fournies à travers les témoignages précédemment évoqués. Ainsi, une communication fonctionnelle peut engendrer des relations d'une exceptionnelle qualité.

DEUXIÈME PARTIE

MÉCANISMES ET UTILISATIONS DU CERVEAU

Nous avons cherché à comprendre les mécanismes de la communication non pas à la lumière de la philosophie qui s'interroge sur ce qu'est l'homme, mais avec le regard du chercheur scientifique.

Nos travaux se sont éclairés d'un jour tout à fait nouveau dès lors que notre recherche s'est orientée vers le cerveau : les découvertes scientifiques de ces dernières décennies commencent à lever le voile sur une grande partie de nos interrogations.

Il apparaît en effet que le cerveau, organe privilégié de la communication entre les personnes, est un outil étrangement sophistiqué, capable de performances remarquables, mais dont la maîtrise échappe fréquemment au contrôle de son propriétaire. Dès lors, il peut devenir et devient effectivement une machine folle, dangereuse...

L'étude du cerveau cependant est encore très récente et la science a devant elle un champ d'investigation fort vaste. A l'heure actuelle, les scientifiques ne possèdent d'éléments sûrs que pour une petite partie du fonctionnement du cerveau. Vu l'importance énorme de cet organe dans le comportement humain, ces connaissances sont à l'évidence extrêmement faibles ¹.

1. Nous sommes persuadés que l'on ne pourra parler correctement de la communication qu'à la lumière des découvertes des neurologues. Or, ceux-ci ajoutent d'année en année de nouvelles hypothèses, de nouvelles expérimentations à ce qui est déjà connu. Ces connaissances se trouvent ainsi tantôt

Pourtant, elles permettent très largement de comprendre une bonne partie des mécanismes de la communication. Pour le reste, il ne peut être fait état que de l'observation de phénomènes évidents, répétitifs, mais dont on ne cerne pas encore l'origine avec précision : on constate, mais on n'explique guère.

Aussi notre démarche sera-t-elle la suivante : dans un premier temps, nous examinerons ce qui, à la lumière de la science, permet de comprendre le fonctionnement du cerveau. Comment il est construit ? Comment fonctionne-t-il ? Quel est le mécanisme de la réflexion, de la mémoire, de l'action ?

Connaissant ces mécanismes, nous pourrons ensuite mieux appréhender certains comportements qui empêchent manifestement toute communication de qualité.

(suite de la note p. 107)

nuancées, tantôt complétées, tantôt modifiées. En effet, nous suivons avec grand intérêt les travaux effectués sur le fonctionnement des deux hémisphères cérébraux. Il est probable que ces recherches apporteront beaucoup à la compréhension du fonctionnement cérébral ainsi qu'à l'étude de ses répercussions dans la vie de tous les jours.

A l'heure où ce livre est sous presse, les applications cliniques des spécialistes sont encore hésitantes. Nous ne pouvons donc pas dans l'immédiat nous appuyer solidement sur ces travaux pour les expérimenter dans la vie quotidienne et en faire une vulgarisation sérieuse.

Même s'il a pris appui sur la collaboration de médecins, biologistes, de biochimistes, ce livre n'est pas un ouvrage de neurologie. Nous insistons simplement sur le fait que nous soumettons nos observations quotidiennes aux spécialistes de la question et tout ce qu'ils peuvent apporter au sujet du fonctionnement du cerveau intéresse au plus haut point l'étude des phénomènes de communication.

CHAPITRE 1

MÉCANISMES ET UTILISATIONS DU CERVEAU SUR LE MODE FONCTIONNEL

Sur le plan physiologique, il faut savoir que notre cerveau est composé de trois « étages », chacun de ces étages possédant des fonctions spécifiques dans la conduite du comportement humain.

Il est important de connaître cet aspect purement morphologique du cerveau, car un certain nombre de « dérèglements » dans son fonctionnement peuvent provenir d'une mauvaise coordination entre ces étages.

LA MORPHOLOGIE DU CERVEAU

Quels sont ces trois étages ?

1. Il existe d'abord le **cerveau reptilien**, qui est commun à tous les vertébrés (Poissons, Batraciens, Reptiles, Oiseaux et Mammifères). Situé, chez l'homme, au centre de la boîte crânienne, il a pour fonction essentielle de répondre aux besoins fondamentaux de l'individu : boire, manger, se défendre, se reproduire...

De manière générale, il est responsable des fonctions de conservation de l'espèce, et des automatismes qui en résultent. C'est le siège des *instincts*.

Ainsi, lorsque les religions opposent à la sexualité un interdit sublimé, lorsque dans les différentes collectivités on impose le jeûne (sectes, camps de concentration, couvents, voire séminaires de communication), on est en train de s'attaquer aux besoins fondamentaux des personnes, et donc la communication entre les gens va nécessairement s'en ressentir par la suite.

L'hypothalamus, qui relève de ce cerveau primaire, est le régulateur des grandes fonctions. Il sert de thermostat pour régler la température du corps, c'est lui qui détermine la pression artérielle, le rythme des battements du cœur, le rythme de la respiration ; la majorité des hormones sont directement commandées par lui.

Chacun de nous a déjà fait l'expérience, lors d'une discussion, que son rythme cardiaque, et celui de sa respiration se trouvent modifiés tantôt pendant qu'il parle, tantôt pendant qu'il écoute. Donc il se passe des réactions dans le cerveau dont les répercussions ne se limitent pas à l'hypothalamus.

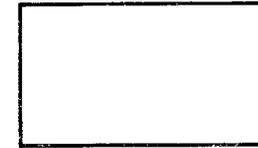
2. Le **cerveau limbique** (Rhinencéphale de Broca) est propre aux Mammifères. Il entoure complètement le premier cerveau et se trouve en relation avec l'hypothalamus.

Le cerveau limbique est à la fois le siège de l'émotion (agréable ou désagréable, gratifiante ou déplaisante), et celui de la mémoire à long terme. Les scientifiques pensent que les expériences de la vie de chacun sont enregistrées dans ce cerveau en même temps qu'une émotion, et ceci sous une forme biochimique (protéines).

Par conséquent, tout ce qui est mémorisé ne constitue pas seulement des connaissances « immatérielles » mais est biochimiquement matérialisé. Il est très important de savoir que tout ce que nous enregistrons quotidiennement l'est souvent sous forme de trace biochimique et donc, quand nous voulons retraire certains événements par la suite, nous nous trouvons en présence non pas de souvenirs immatériels, en quelque sorte extérieurs à nous et appartenant à un passé révolu, mais à des enregistrements présents sous une forme matérielle, physique, dans notre cerveau aujourd'hui.

L'ensemble de ces deux premiers cerveaux constitue ce que l'on appelle l'archéo-cortex. Nous les schématiserons, pour la

clarté des développements qui vont suivre, sous la forme d'un simple rectangle :



3. Le troisième « cerveau » appelé **néo-cortex**, est le plus évolué. Il se développe chez les primates, particulièrement chez l'homme. Il constitue le siège de fonctions plus abstraites : la lecture, l'écriture, l'imagination, la créativité. Il permet à l'homme d'affronter : tout fait, toute situation nouvelle, en l'associant aux événements du passé mémorisés dans l'archéo-cortex, et en adoptant le comportement à la réalité présente. Nous le symboliserons ainsi :



Ainsi donc, notre cerveau comprend un archéo-cortex (lui-même composé du cerveau reptilien et du cerveau limbique : sièges des besoins fondamentaux, des instincts, de la mémoire et de l'émotion), et un néo-cortex qui, par la confrontation du présent et des souvenirs, permet l'imagination, l'action.

Nous présenterons ainsi l'ensemble du cerveau :



néo-cortex
archéo-cortex

LE FONCTIONNEMENT DU CERVEAU

Le professeur Henri Laborit, l'un des pionniers de la recherche sur le fonctionnement du cerveau, interviewé par M. Jean-Louis Servan-Schreiber, au cours de l'émission « Questionnaire » sur les écrans de la télévision française (le 8 septembre 1980), assortissait ses propos de l'exemple suivant.

« L'homme du paléolithique (...) allait à la chasse au mammoth (...). Il se rendait compte que c'était une grosse bête et que son poing nu devant le mammoth ne faisait pas le poids. Il a couru parce qu'il avait peur, il s'est entaillé le genou sur un silex. Il a alors fait un acte imaginaire qu'aucun animal n'a fait : il a associé la dureté du silex, la tendresse de la peau de son genou et de ses mains, et la dureté de la peau du mammoth (...). Il a fait des pierres taillées, il est allé à la chasse avec et il s'est aperçu qu'ayant emmanché sa pierre sur un bout de bois, il était plus efficace. Il a fait une *expérimentation*. A partir de ce moment-là, son expérimentation montrant son efficacité, il a pu progresser. Il a taillé ses cailloux de mieux en mieux, de plus en plus coupants (...) »

« Effectivement », affirme le professeur Laborit, « le cerveau reptilien permet d'agir immédiatement en réponse à un stimulus, à un danger, à une douleur. De plus, le cerveau des mammifères, nécessaire à la mémoire, permet d'acquérir une expérience, donc de ne pas répéter les expériences qui sont défavorables et de répéter, au contraire, celles qui ont été favorables. Et le troisième (...), celui de l'homme en particulier, permet d'imaginer, de faire une expérience de travail, donc d'aller plus loin que l'expérience passée et, à partir de cette expérience passée, d'« imaginer » des actions plus adéquates, mieux adaptées, plus efficaces. »

Chaque cerveau a donc une fonction qui lui est propre. Et ce qui pousse le cerveau à fonctionner, c'est l'action, l'expérience, l'environnement. Il apparaît que le moteur du cerveau n'est autre que l'action. « Le cerveau », dit Laborit, « sert à *agir*. »

Toutes nos recherches, et tout ce qui est dit dans ce livre, gravitent autour de cette vérité élémentaire : mon cerveau sert à agir. Dès que le fonctionnement de mon cerveau et la communication avec celui des autres ne sert plus à décider, à agir, je

délire, nous délirons ; le pire peut arriver et arrive effectivement.

Plus précisément, le fonctionnement élémentaire du cerveau passe par le mécanisme suivant : d'abord l'action, puis la réflexion. Une action première qui permet de prendre du recul et d'observer les effets produits. A partir de là, une nouvelle action se prépare, se décide, se réalise. Nouvelle observation des conséquences produites, accompagnée d'une nouvelle réflexion pour préparer l'acte suivant. Il en va du cerveau comme de la marche : un pas, puis l'autre. Une action, la réflexion...

L'usage correct de notre matière grise implique ce **va-et-vient indispensable entre l'action et la réflexion**. C'est la première leçon à tirer de l'exemple de l'homme paléolithique : il chasse le mammoth, éprouve de la crainte devant ce gros animal, fuit et se blesse. Autant d'actions qui précéderont et serviront de base à sa réflexion : comment éviter ces expériences désagréables ?

L'imagination stimulée par ce passé, lui permet d'inventer la première arme : la pierre ; et d'autres expériences, d'autres actions provoqueront d'autres réflexions qui permettront de créer un outil plus sophistiqué : la hache, puis le harpon, plus tard, l'arc et les flèches... L'arme imaginée n'a pas été efficace du premier coup. Sa conception a été vérifiée sur le terrain, adaptée, améliorée... Ainsi donc, l'homme a utilisé son cerveau pour s'adapter aux circonstances qu'il rencontrait. Le cerveau lui a permis d'avoir « à chaud », les réflexes adaptés (la fuite), puis de mémoriser son expérience, avec une émotion elle aussi adaptée (la peur, la souffrance), enfin de créer des moyens de réagir à l'avenir, sur-le-champ, face à des situations semblables. Le professeur Laborit n'est pas le seul à avoir compris ce mouvement de va-et-vient. Van Acker, premier ministre belge dans les années cinquante, ancien docker, homme de solide bon sens, tenait le même discours. Pour lui, une première action précède la réflexion. Il déclarait fréquemment, avec un zozotement qui faisait sourire la Belgique : « D'abord z'azis, ensuite ze réfléssis. »

Il en est bien ainsi dans la vie courante.

— *Un médecin* reçoit un malade atteint de fièvre et qui pré-

sente à l'auscultation des signes pulmonaires (action). Il consulte sa mémoire, y retrouve l'enseignement universitaire qu'il a suivi, enrichi de ses expériences. Il diagnostique une pneumonie (réflexion), prescrit des antibiotiques (action). L'efficacité du traitement et la guérison du malade sont pour lui une nouvelle expérience, enregistrée comme gratifiante. Il pourra prescrire une autre fois ces médicaments (réflexion).

— Lassé des transports en commun (action... !), vous décidez d'acheter une voiture (réflexion). Vous en essayez plusieurs (action), les comparez (réflexion), choisissez enfin et procédez à cette acquisition (action...).

Quotidiennement, nous agissons de la sorte. C'est par cette voie que l'homme a progressé, au cours de son histoire, et il en est de même dans les laboratoires de recherche. Les progrès scientifiques et techniques naissent d'un besoin, d'une réalité à laquelle il faut répondre, d'une action qu'il convient d'entreprendre. Et les découvertes sont les fruits de faisceaux d'expériences, réussies ou manquées, mais dont chacune est un enseignement.

Il en ressort que, dans le mécanisme « action-réflexion », le cerveau ne peut aller que de l'avant, un peu à la manière d'un bulldozer qui déblayerait des obstacles sur son passage, se frayant un chemin vers l'avant, mais inutilisable en marche arrière. Cela résume l'évolution de l'histoire humaine. Le développement de l'agriculture fournit à cet égard un assez bon exemple : les paysans qui expérimentent la grande efficacité du tracteur ne réutiliseront pas le cheval ! De même, les engrais chimiques ont supplanté la technique de la jachère.

Cette marche en avant se retrouve dans tous les domaines. Elle correspond à une faculté cérébrale. Les nostalgiques du passé ne pourront jamais le revivre autrement qu'en fantasme ou en détraquant la vie réelle...

Autre particularité de cet aspect du fonctionnement du cerveau : il ne peut résoudre une difficulté que s'il expérimente de nouvelles solutions. Seule une expérimentation constante, c'est-à-dire une confrontation permanente à la réalité, enrichie des expériences passées (convenablement enregistrées), permet au cerveau de réagir correctement. Cette attitude, qui répond à un

bon usage de notre fonction cérébrale, permet seule à l'homme d'adopter un comportement adapté à un environnement favorable ou hostile, qui le confronte sans cesse à des situations nouvelles.

Ainsi donc, action-réflexion, action-réflexion... Cette soumission à l'impératif de l'action, on le comprend parfaitement en examinant, sur le plan biologique, le fonctionnement coordonné du néo-cortex et de l'archéo-cortex.

Il est important en effet de voir comment fonctionne un cerveau dans une action ou une réflexion solitaire car, lorsque je communique avec d'autres personnes — donc avec d'autres cerveaux — les mêmes règles sont à respecter. Nous partons ensemble d'une action, d'une expérience heureuse ou malheureuse, d'un besoin, nous prenons ensemble du recul. Avec rigueur, nous observons les conséquences et tirons les leçons de ce qui vient de se produire, et nous préparons ensemble une nouvelle action mieux adaptée. On retrouve ici tout ce qui fut développé précédemment, concernant les méthodes de réflexion et de communication.

On ne peut, en effet, parler de communication sans se référer au fonctionnement physiologique du cerveau.

La communication n'est rien d'autre qu'une marche correcte du cerveau de chaque participant en vue d'un objectif commun. Or, que se passe-t-il lorsque nous nous retrouvons avec d'autres personnes dans le but « d'y voir plus clair » ?

Je suis victime d'un licenciement abusif : faut-il ou non faire un dossier pour le conseil des Prud'hommes ; faut-il monter par-dessus le chef de service jusqu'à la Direction Générale ? Faut-il essayer de trouver au plus vite une autre place... ? Mais comment argumenter pour éviter que le chef que je quitte ne me coupe l'herbe sous les pieds ? Voilà les questions que je me pose. Or, quand je discute de ces soucis avec d'autres personnes, je rencontre des réactions diverses, parfois intéressantes... L'un m'apporte un éclairage, l'autre une mise en garde auxquels de moi-même je n'aurais pas pensé. Un autre encore tient des raisonnements qui me déstabilisent et qui, avec du recul, s'avèrent hors de propos. C'est là que nous nous rendons compte qu'une discussion est bien plus complexe qu'elle n'en a l'air. Comme l'expliquer ? Cela tient au fait que chacun d'entre

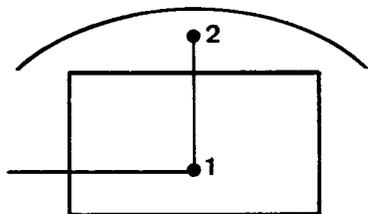
nous, en présence d'une question, d'une difficulté à résoudre, va consulter des fiches de mémorisation.

Or, ces fiches sont très différentes pour chacun. Celui qui me donne certaines mises en garde fait appel à des souvenirs de sa propre expérience malheureuse, que moi j'ignore. Celui qui me donne des conseils positifs s'appuie sur des expériences qui l'ont incité à la combativité. Or, cette expérience, je l'ignore elle aussi. Celui qui réagit hors de propos a consulté dans sa vie des fiches qui n'ont rien à voir avec mon licenciement en cours.

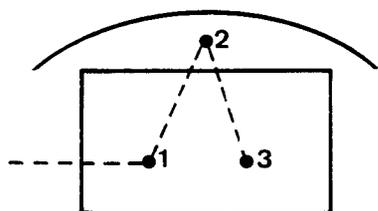
Regardons maintenant, physiologiquement, comment nous enregistrons les événements de toutes sortes, comment tout cela est stocké et comment tout cela ressort à l'improviste lors d'une communication.

Le processus de l'activité cérébrale : Lorsque j'ai commencé à avoir des difficultés sérieuses avec mon patron, lorsque j'ai reçu une lettre de licenciement, il s'est passé ceci à l'intérieur de mon cerveau :

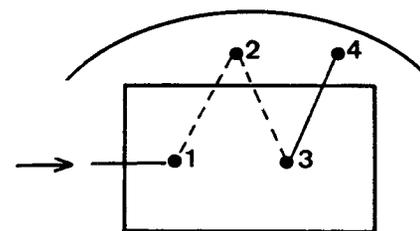
— mon archéo-cortex a reçu l'événement (1), et l'a immédiatement transmis au néo-cortex (2). A ce moment-là, j'ai pris conscience de ce qui se passait.



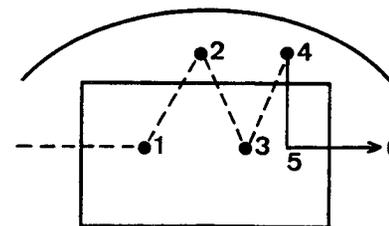
— Simultanément, mon néo-cortex a interrogé l'archéo-cortex (le cerveau limbique), afin de consulter le fichier de mes expériences (3). Je n'ai jamais été licencié, mais j'ai déjà connu des situations difficiles dans le domaine professionnel...



— Muni de cette information, mon néo-cortex va l'associer au fait nouveau qui se présente (4). Au même moment monte en moi l'émotion : la colère, la crainte ou la tristesse...



Et cette nouvelle expérience que je viens de vivre est immédiatement enregistrée, mise en mémoire (5), tandis que je mets en œuvre l'action adaptée à la circonstance présente (6).



L'action que j'entreprends, ou la décision que j'adopte, sont donc à la fois liées aux souvenirs, « qui remontent à la surface » et à l'émotion que j'éprouve... encore que les deux affaires (le souvenir et l'émotion) aient été enregistrées ensemble. Ainsi, le souvenir que j'ai de mes précédentes difficultés professionnelles peut-il m'apparaître comme très agréable (« j'ai réussi jadis à remettre en place un collègue qui me traitait comme un larbin, et j'en ai été fort heureux »), ou comme très déplaisant (« je me souviens avoir subi les pires vexations parce que j'avais osé faire une remarque à mon chef de service »).

Cette double information (un fait brut plus l'émotion qui l'accompagnait) ressort de mon archéo-cortex quand la réalité que je dois affronter ressemble à une situation que j'ai déjà vécue.

En recevant ma lettre de licenciement, j'ai ressenti, bien sûr, un choc considérable. Le soir, j'en ai longuement parlé à mon épouse. Pourtant, je n'avais pas encore réalisé, à ce moment, l'ampleur de l'affaire.

Ce n'est que le lendemain matin, après le réveil, que ce licenciement m'est apparu profondément injuste, et que j'ai commencé à me poser des questions sur un éventuel recours à la justice. La nuit, comme le dit l'adage, avait porté conseil. Ou, plus exactement, l'émotion ressentie la veille s'est considérablement amplifiée pendant que je dormais. Les spécialistes expliquent en effet que le sommeil, outre le repos du corps, a pour fonction d'assurer la remémorisation des événements de la journée. Cette remémorisation a lieu pendant le sommeil paradoxal (phase durant laquelle interviennent les rêves).

Ainsi donc, tout événement est enregistré une première fois « à chaud » (et sans doute sous une forme chimique), pour se trouver « retravaillé » pendant le sommeil : il se fait ainsi à mon insu tout un travail que je ne maîtrise pas, une sorte de tri que je ne peux dominer.

Or, le critère de la mémorisation est l'*émotion* : la force de l'émotion conditionne la qualité du souvenir. Plus elle est intense, mieux le fait sera enregistré... et plus il aura de chance de ressortir à la première occasion.

C'est avec ces données que je peux comprendre les interventions des personnes avec lesquelles je discute mon affaire de licenciement.

— Mon premier interlocuteur m'a conseillé vivement d'intenter une action en justice auprès du Conseil des Prud'hommes : son avis m'intéresse d'autant plus qu'il est extrêmement posé, réfléchi, et bien argumenté sur le plan juridique. Cet homme, qui a lui-même été licencié il y a trois ans, paraît avoir bien fait le tour de la question. Il a pesé le pour et le contre d'un procès, il a beaucoup réfléchi au problème. Reste à savoir cependant si, pendant qu'il me présente ses arguments, il parle bien de ma situation d'aujourd'hui, ou s'il transpose purement et simplement ses données d'il y a trois ans sur mon problème. Attention : son licenciement à lui n'est pas intervenu dans le même contexte que le mien, ni sans doute pour les mêmes raisons... Cela dit, il semble avoir suffisamment débar-

rasé son esprit de toute décharge émotionnelle, il semble avoir pris suffisamment de recul pour que je tienne compte de ses observations : rares, en effet, sont les gens capables de s'adapter dans une conversation à la problématique d'un autre, et d'y entrer !

— Mon second interlocuteur est d'un avis tout différent : « Si tu attaques ton employeur, me dit-il, tu éprouveras les pires difficultés à retrouver un emploi. » Question : cet homme a-t-il lui-même connu un licenciement, un procès, et une embauche difficile par la suite ? Si c'est le cas, il devrait donner beaucoup plus de détails sur son expérience car, peut-être, celle-ci n'est-elle plus très présente dans son esprit de façon précise, ou peut-être, ne subsiste-t-il en fin de compte qu'une émotion confuse, déplaisante, ressentie jour après jour (et chaque nuit) pendant plusieurs mois de chômage. Ou bien cet homme n'a jamais connu pareille situation : le conseil qu'il me donne relève simplement d'une généralité, c'est-à-dire d'une émotion faite de respect envers la hiérarchie, de crainte de revendiquer ses droits légitimes... S'il a reçu une éducation de ce type, ou s'il a en la matière des souvenirs cuisants, il a toutes les chances d'adopter dans de telles situations un comportement quasi automatique de soumission.

Toujours est-il que l'on croit parler de mon licenciement, alors qu'en réalité le premier évoque à ce moment-là sa propre histoire, et le second, l'éducation qu'il a subie.

— Une troisième personne se propose de m'aider de ses conseils : elle part dans un long discours contre le patronat... Cet homme libère des émotions très fortes qu'il a essentiellement puisées dans un militantisme anti-patronal systématique... Mais son discours, face à la difficulté que j'éprouve aujourd'hui, est hors sujet !

Ainsi, dans toute communication, chacun réagit peu ou prou avec le poids de son expérience, mais surtout avec les émotions qu'il a enregistrées et qui, avec le temps, se sont amplifiées.

De là naît l'impérieuse nécessité — mais combien de gens le font ? — de *vérifier* le soir que les expériences vécues dans la

journee sont correctement enregistrées, et que l'émotion qui les accompagne est bien adaptée à la situation !

A défaut, ces expériences risqueront, le jour où nous en aurons besoin, de nous guider dans un sens inverse à celui qui serait souhaitable, ou d'intervenir mal à propos dans une conversation.

Au contraire, nous aurons toutes les chances d'utiliser correctement notre cerveau si nous prenons la précaution de revenir sur les expériences qui paraissent profitables, de réfléchir sur nos échecs et sur nos réussites et, par cette réflexion, de les assortir d'une émotion adaptée et proportionnée (agréable ou désagréable selon notre objectif).

De même, l'éducation reçue peut faire l'objet d'un tel retraitement : l'éternelle soumission, enregistrée dans l'enfance comme gratifiante, conduit à des situations déplaisantes dans la vie d'adulte. Le retraitement de ces souvenirs est possible, il est même souvent souhaitable. Pour ce faire, il est indispensable de bien préciser qui a fait quoi, et quelles en furent les conséquences... Le souvenir ainsi enregistré, avec un acteur précis, auquel se rattache un acte bien déterminé qui a eu pour moi telle et telle conséquence, assorti d'une émotion bien adaptée, a toutes les chances d'être profitable à l'avenir. Je ne suis pas près d'oublier le chef de service qui a provoqué mon licenciement, lequel m'a mis à la rue, avec une femme et trois enfants...

Retenons, en conclusion, l'importance de retraiter, chaque soir, les expériences du jour, puisque celles-ci sont non seulement inscrites chimiquement dans notre cerveau, mais qu'elles reviendront un jour à la surface, et ceci dans un mois, un an, dix ans...

Tel est donc le cerveau humain... Tel est l'outil de la communication. Deux personnes qui communiquent, ce sont leurs deux cerveaux (archéo et néo-cortex) qui réagissent en fonction des événements gratifiants ou déplaisants, stockés en mémoire, modulés par les expériences ultérieures et qui s'adaptent — ou ne s'adaptent pas — à la situation en cours, par le jeu d'associations.

La méthode de communication et de réflexion présentée dans

la première partie de cet ouvrage a pu apparaître comme une approche parmi tant d'autres.

Mais à la lumière du fonctionnement du cerveau, chacun sera à même de juger de son enracinement *dans un terrain physiologique*.

CHAPITRE 2

LE FONCTIONNEMENT DÉSORDONNÉ DU CERVEAU

Abordant la question du fonctionnement désordonné du cerveau, nous n'abandonnons pas les sujets qui viennent d'être traités : ces pages ont été écrites parce que, dans la vie quotidienne, il a été constaté tant et tant de fois les conséquences d'un mauvais usage du cerveau.

Or, de nombreuses situations d'une communication difficile, voire impossible entre deux personnes peuvent aisément s'expliquer par ce qu'enseigne la science de la morphologie et du fonctionnement du cerveau humain. C'est de ce côté qu'il faut se tourner en effet pour « redresser la barre », au lieu de se référer à de fumeux séminaires dits « de communication » qui, à l'expérience, ne font que développer l'usage défectueux du cerveau des participants.

On sait, en effet, que nos cerveaux, faits pour l'action, réagissant au terme d'une procédure relativement complexe, fonctionnent fréquemment sans respecter les règles d'efficacité auxquelles ils devraient s'astreindre : ils fonctionnent alors sans coordination, presque indépendamment les uns des autres.

Empiriquement, tout le monde a constaté que le néo-cortex n'est d'aucune utilité pour ce qui concerne les besoins fondamentaux. D'ailleurs, les animaux dépourvus de ce cerveau « supérieur » n'éprouvent aucune difficulté pour vivre, manger, de défendre ou se reproduire. Chacun a déjà rencontré un jour ou l'autre de ces personnes qui ne se laissent conduire que par leurs instincts ; tout usage de la réflexion semble avoir dis-

paru de leurs facultés cérébrales : on dirait qu'ils ne l'ont jamais appris, ou qu'ils l'ont oublié.

Vous connaissez aussi de ces personnages pour lesquels la réalité matérielle n'a aucune espèce d'importance : seules comptent pour eux les idées. Comment peut fonctionner leur cerveau, loin de tout mouvement entre l'action et la réflexion ?

Il convient ici d'apporter un élément complémentaire, que les scientifiques ont récemment mis en évidence, et qui ne peut que confirmer la véritable « déconnexion » dont est capable le cerveau humain.

Il a été constaté en effet que le néo-cortex ne peut pas travailler en permanence : il « débraye » à intervalles réguliers de l'archéo-cortex, sans que l'on puisse expliquer la nécessité de ce déconnectage. A l'intérieur d'une période de quatre-vingt-dix minutes environ (cette période peut être avancée ou reculée, mais non évitée), le néo-cortex cesse de remplir sa fonction pour une durée qui varie de quelques secondes à plusieurs minutes. Pendant cette période d'absence, l'archéo-cortex continue à fonctionner : le cerveau reptilien assure sa veille, tandis que le cerveau limbique enregistre ce qui se passe, sans que les informations reçues ne soient affinées et traitées par le néo-cortex.

Qui n'a jamais constaté ce « débrayage » à l'occasion d'une longue réunion, ou en traversant, sans la voir, une ville quelconque au cours d'un long voyage... ou encore en entendant, sans l'écouter vraiment, une émission de radio ?

Hélas — et il n'est pas certain que les scientifiques se soient suffisamment préoccupés de cet aspect du fonctionnement du cerveau (du moins en Occident) — il est possible de réaliser volontairement ce déconnectage, d'intervenir directement sur le cerveau (et donc de dicter des comportements) à l'insu du sujet, sans que ce dernier apporte le moins du monde sa contribution.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

Pour le moment, arrêtons-nous aux situations quotidiennes que crée le fonctionnement défectueux du cerveau, en gardant à l'esprit les conséquences de ces situations sur la qualité des communications qui peuvent en découler entre deux personnes.

Ce fonctionnement désordonné peut prendre deux formes

courantes. Ce sont en quelque sorte deux types d'infraction à la loi impérieuse du va-et-vient entre l'action et la réflexion.

Certains, en effet, agissent sans réfléchir. D'autres, au contraire, réfléchissent en vase clos, loin de toute réalité : ils délirent.

Dans l'un et l'autre cas, les résultats sont désastreux.

ACTION SANS REFLEXION

Un film de Claude Pinoteau, « La Gifle », illustre parfaitement les situations que peut créer une activité cérébrale désordonnée, ainsi que les conséquences souvent cruelles qui en résultent ordinairement pour l'entourage.

Le metteur en scène nous fait partager quelques mois de la vie d'un professeur de lycée, quelques mois au cours desquels il doit faire face à une série de malheurs ; divorcé, il se voit abandonné par sa maîtresse, sans un mot d'explication ; sortant du lycée, il prend partie dans une bagarre entre policiers et étudiants, se fait arrêter pour « violence et outrage à agent » ; la hiérarchie administrative ne lui pardonnera pas : la menace d'une mutation en province, dans un poste inférieur, plane irrémédiablement sur lui. Ces événements, qui bouleversent toute sa vie, interviennent au moment où il se fait construire un nouvel appartement...

Parallèlement, un fossé de plus en plus large se creuse entre sa fille et lui, rendant toute communication impossible. Cette fille de 18 ans, Isabelle, est en première année de médecine. Elle n'y fait strictement rien. Elle informe son père de son désir de vivre avec un garçon. Refus du père. Conflit. Gifle... Alors commence un invraisemblable enchaînement : Isabelle ne réagit qu'en fonction de ses coups de tête, sans attacher la moindre importance aux conséquences de ses décisions, tant pour elle-même que pour ceux qui subissent les effets de ses humeurs. Le père, cherchant la réconciliation et désireux d'aider sa fille à surmonter la période difficile des examens, prépare à son insu un bon dîner auquel, signe de bonne volonté, il invite l'ami de sa fille... Las, la demoiselle n'a même pas passé l'examen et, entre-temps, a changé de partenaire. Un nouveau conflit éclate. Isabelle fuit de chez son père (sans le prévenir, bien sûr), et part

en Angleterre à la recherche de sa mère qu'elle n'a pas revue depuis des années. L'improvisation continue : avec le garçon qu'elle entraîne dans son sillage, elle joue la séductrice, le provoque, puis se refuse à lui, pour le provoquer à nouveau. On retrouve en Angleterre le premier garçon qu'elle avait connu à Paris. Le père court lui aussi au-delà de la Manche, à la recherche de sa fille... Une foule de personnes se trouvent ainsi du jour au lendemain mobilisées autour des états d'âme de ce jeune tyran. L'intéressée prévoit de partir en Australie avec sa mère, mais elle abandonne le projet au pied de l'avion. Elle revient chez son père, mais c'est pour repartir deux heures après vivre encore chez un tiers. Ce père, qui se débat déjà dans d'inextricables difficultés professionnelles, matérielles et sentimentales, croit un moment pouvoir reprendre la vie commune avec sa première femme. Mais celle-ci, à l'instar de sa fille, hésite interminablement...

Le film se termine sur cette nouvelle incertitude. Se termine ? Non, sans doute, car la vie continue, et quelle vie !

Chacun, sur le moment, fait ce qui lui passe par la tête, sans égard pour les autres, sans égard pour son propre avenir...

Et le père, dans cet environnement, tente de s'adapter à des situations sans cesse bouleversées. Tout devient source de méchanceté, de peur, tout devient fuite en avant, oubli de l'acquis élaboré sur des années. Seuls dominent, seuls s'imposent le présent, l'envie, l'impression, l'improvisation ; et au milieu de cela, personne ne réussit à communiquer avec personne : tout est diversion, agression, fuite...

On ne retrouve plus, dans ces situations, ce qui a été décrit du fonctionnement du cerveau. Le mouvement de va-et-vient entre le passé et le présent, les expériences et les décisions qui engagent le futur n'interviennent plus, seuls les instincts et les émotions paraissent guider le comportement ; la peur, la colère, le dépit, l'envie sont les seuls moteurs de l'action. Qu'en est-il de la coordination entre néo-cortex et archéo-cortex ? Elle semble avoir disparu. Aucun esprit critique ne préside aux comportements adoptés par la fille du professeur, lequel finira sans doute par devenir fou dans un tel environnement.

Nos contacts quotidiens ne nous donnent-ils pas l'occasion

de côtoyer une foule de personnes qui réagissent de cette manière ? Combien de réactions sont dictées non par une réflexion menée pas à pas, mais par l'improvisation ! A cet indispensable mouvement entre l'archéo et le néo-cortex se substitue un mode tout différent de communication, basé celui-là sur la règle « *impression-expression* », « *émotion-improvisation* ».

Parlons maintenant d'une autre activité, sans doute plus construite, mais tout aussi défectueuse : le délire.

RÉFLEXION SANS ACTION : LE DÉLIRE

Le cerveau ne travaille efficacement qu'au contact permanent de la réalité. A partir du moment où ce contact est perdu, on entre dans le département de la confusion avec toutes les conséquences désastreuses qui en découlent pour la communication.

La neuro-physiologie enseigne, nous l'avons vu, que le cerveau est fait pour agir, pour orienter l'action, pour aider l'homme à donner une réponse juste aux difficultés de l'environnement. Coupé de l'environnement (c'est-à-dire de l'expérimentation dans la réalité), ce même cerveau présente trois caractéristiques :

- il est incapable de distinguer la réalité de l'imaginaire,
- il fait des associations d'idées sur un mode hasardeux, aléatoire,
- les relations entre les trois cerveaux (reptilien, limbique et néo-cortex), deviennent anarchiques.

La folie, c'est cela.

Examinons comment, dans la vie quotidienne, se manifestent ces dérèglements.

Arthur Koestler, abordant cette question, dans son livre *Janus*, précisait que ce fonctionnement anarchique se caractérise par le fait que c'est tantôt l'un, tantôt l'autre de nos cerveaux qui commande le comportement humain.

La prédominance de la mémoire.

N'avez-vous jamais rencontré de ces chefs d'entreprise d'un

âge fort respectable qui persistent à conduire leur société comme le faisaient leurs aïeux. Mais les rapports sociaux ne sont plus ceux du XIX^e siècle, Monsieur. La technique a, elle aussi, évolué. Vous refusez de vous séparer de vos vieilles machines, qui fonctionnent depuis toujours et que, tout jeune, vous avez déjà connues... Mais cette nostalgie vous conduit à la fermeture de votre entreprise... Le personnel n'accepte pas les conditions de travail difficiles que vous lui imposez, et la concurrence aura vite fait de vous battre sur le plan de la rentabilité...

Il existe des clubs de nostalgiques, qui s'accrochent désespérément à des systèmes ou des idéologies du passé : les néo-colonialistes, pour lesquels l'Afrique restera, quoi qu'il en soit, « un pays amoureux de la France et qu'il convient de ramener au sein de la mère patrie, étant donné l'incapacité des indigènes... », les néo-nazis qui veulent retrouver la grandeur du III^e Reich, le bruit des bottes et les uniformes, les chants et les décorations... ; les néo-libéraux qui cherchent à adapter à la situation économique nouvelle les règles économiques de jadis.

Et combien de parents âgés pour lesquels le fils reste toujours le « petit », même si celui-ci a quarante ou cinquante ans ?...

Ainsi, si nous ne prenons garde à la réalité de notre environnement, la mémoire peut prendre le dessus. Ces nostalgiques du passé refusent absolument de considérer que l'histoire ne se réécrit pas deux fois, que le monde d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier ou d'avant-hier. Certes, le passé est riche d'enseignements, mais il n'a de valeur que pour la compréhension des phénomènes de notre temps. On ne choisit pas sa réalité : il faut l'affronter. A défaut, c'est elle qui vous submerge.

La prédominance de l'émotion

L'archéo-cortex peut commander notre comportement sous une autre forme : ce ne sera plus la mémoire, mais l'émotion du moment, l'envie, le désir passager, l'instinct qui orienteront l'action. On rencontre ces phénomènes chez un homme dont les facultés de réflexion et d'esprit critique ont été gravement atteintes.

Certains prisonniers ont fait la triste expérience d'être réduits « à l'état de bête » ; seuls comptaient alors la survie et l'assou-

vissement de certains besoins fondamentaux. Des mises en condition soigneusement préparées conduisent à ces résultats. Des expériences réalisées *in vivo* sur des chiens ont révélé que l'ablation des certains circuits cérébraux conduisait de la même manière à des comportements purement automatiques : la réalité environnante n'importe plus, seule domine impérieusement la satisfaction de quelques instincts.

Nous retrouvons sans cesse la prédominance des émotions dans le comportement d'Isabelle, héroïne du film « La Gifle », que nous avons évoqué plus haut. Au moment de prendre l'avion pour l'Australie, elle a soudain « envie » de rester en France, auprès de son petit copain : elle fait demi-tour, ne tenant aucun compte des conséquences de son coup de tête pour sa mère, pour son père. Et c'est souvent sur ce mode que cette fille prend des décisions contradictoires, comme beaucoup de personnes aujourd'hui. C'est ce qu'expriment les jeunes « dans le vent » qui utilisent des termes comme « prendre son pied », « s'éclater ».

Nous retrouvons cette attitude chaque fois que nous « mettons de côté » tout esprit critique, ne suivant que l'instinct, et que nous refusons de rester en contact avec la réalité.

Jusqu'ici, nous avons évoqué des comportements guidés par le seul archéo-cortex. Mais le néo-cortex, siège des fonctions supérieures (l'imagination, la création, la lecture, la parole, la réflexion) peut également induire des comportements tout à fait déréglés : coupé de la réalité, le cerveau produira des délires aux conséquences parfois catastrophiques.

Le verbiage

Des élèves d'une classe d'hypokhâgne¹ constatent le mauvais éclairage de leur salle de cours et décident d'en informer l'administration du lycée. Et voilà qu'un des leurs — dialecticien en herbe — intervient avec un à-propos exemplaire : « Il faudrait aborder cette question dans une problématique hégélienne. » Et de se lancer dans un vaste discours filandreux et hors sujet. Voilà bien de quoi sont capables les apprentis-philosophes...

1. Classe préparatoire à l'Ecole Normale Supérieure, section des Lettres.

Souvent ce genre de personnage s'égare, sans méchanceté aucune. Mais d'autres utilisent manifestement ce type d'intervention dans le but d'intimider autrui, de se faire reconnaître comme le meilleur, le seul capable de réfléchir avec un peu de distance, de hauteur. Mais intentionnels ou non, les résultats sont là : les participants ne comprennent plus, l'animateur ne sait plus où il en est, aucune décision ne peut être prise dans ce contexte.

Il existe d'autres variétés de personnages dont l'activité cérébrale nous inquiète : *ceux qui réfléchissent pour rien*. Ils se torturent l'esprit pour tenter de résoudre des problèmes sur lesquels ils n'ont aucune prise. On élucubre indéfiniment sur l'occupation soviétique en Afghanistan, sur les Indiens lésés de la forêt amazonienne, sur l'apartheid en Afrique du Sud. Soyons sérieux... ou bien je réfléchis pour lancer une action concrète, ou je cesse de vaticiner inutilement dans le vide.

On rencontre aussi *ceux qui pérorent sans rien connaître*, ceux qui parlent de tout et de rien sans une réelle culture. « La Chine est un modèle accompli de socialisme à visage humain. » Vérifiez d'abord sur le tas, ou en tout cas, renseignez-vous sans a priori. Vous pourriez avoir quelques surprises.

La conversation de salon, à bâtons rompus, n'est fondée que sur des anecdotes : on parle pour parler, pour occuper le temps. Donc, il ne s'agit pas ici de prendre une décision. C'est l'évidence même : le cerveau « tourne à vide ».

A la lumière de cela, arrêtons-nous un instant sur l'efficacité de certains « journaux parlés » diffusés avec une cadence rapide, un ton agressif, avec des coq-à-l'âne inattendus... Tout cela écouté par des gens qui, sortant de leur travail, sont plus ou moins tendus et fatigués... pris dans les embouteillages... Cela non plus n'est pas inoffensif...

Il y a là un phénomène particulièrement inquiétant, sur lequel nous reviendrons bientôt. Mais retenons combien ces bavardages, émanant de personnages des plus divers, *rendent impossible à la fois la communication de qualité et le travail sérieux de son propre cerveau*.

L'imaginaire construit

L'activité d'un cerveau coupé de la réalité ne conduit pas seu-

lement au verbiage ; Henri Atlan confirmait l'incapacité de l'homme à établir une distinction entre la réalité et l'imaginaire, dès lors que le contact avec l'environnement réel était perdu (cf. *L'Unité de l'Homme*).

Une assistante sociale, puis un médecin nous ont rapporté l'exemple d'une mère de famille, femme au foyer, qui souffrait de dépression nerveuse. Apparemment débordée par ses travaux ménagers, elle décrivait ses difficultés de la façon suivante :

« Les enfants font tout pour m'énerver... »

Ou encore :

« Mon mari ne fait rien pour m'aider. »

Or, reprenant les événements d'une journée, d'une semaine, il apparaissait que les enfants n'étaient pas plus remuants que tous les petits de cet âge, et que le mari portait, au-dessus de la moyenne, sa part des travaux du ménage...

Hélas, il a suffi d'un mot malheureux de l'un ou l'autre pour que se profile cet énorme problème : « Mon mari... mes enfants... ». Dans ce cas, *le fait brut* est plus ou moins oublié, mais *l'émotion* qui l'a accompagné s'est *démesurément amplifiée* : la maladresse d'un geste, d'une parole, est interprétée comme une attitude globale, générale. Plus rien n'est confronté à la réalité : l'idée n'est pas expérimentée, les souvenirs ne sont pas précisés, voici le domaine du pur imaginaire, abondamment nourri par un cerveau qui « tourne à vide » et brode les analogies les plus saugrenues. A ce stade-là, il est déjà bien difficile de discuter avec l'intéressé de son problème... Et l'affaire est d'autant plus délicate à « rattraper » que la mémoire enregistre tous ces faits, toutes ces émotions, colorés par des interprétations, lesquelles viennent évidemment fausser toute la réflexion, lorsqu'il est demandé au néo-cortex d'accomplir sa tâche associative.

Un garçon de 18 ans, aîné de cinq enfants, confiait que la vie à la maison (en banlieue parisienne) devenait impossible : sa mère était persuadée d'être trompée par son mari. Un jour, un curé passe chez eux.

« Monsieur l'abbé », dit d'emblée la mère, « que pensez-vous d'un père qui trompe son épouse, mère de cinq enfants ? »

Interloqué, le curé ne sait que répondre.

— Ecoutez, il ne faut pas parler comme ça...

— J'ai des preuves, avertit la femme : tous les soirs, il rentre au moins une demi heure en retard : il va voir sa maîtresse.

— Ecoutez, madame, votre mari est conducteur de bus, n'est-ce pas ? Chaque soir, il doit ramener le bus au dépôt, puis prendre le métro, le train... avec les embouteillages, il a vite pris du retard.

— Ca y est, reprend la mère, vous aussi vous vous mettez avec lui, et contre moi. Mais j'ai une autre preuve.

Et ouvrant la fenêtre, la femme désigne un appartement situé dans l'immeuble d'en face :

— Vous voyez, les légumes là-haut, sur cette fenêtre, « elle » les met là pour me narguer ; ce sont les légumes du jardin de mon mari.

— Mais enfin, madame, rien ne ressemble plus à une salade d'une autre salade !

— Vous êtes contre moi. Vous n'avez aucune pitié d'une pauvre mère de famille trompée par son époux. (*Histoire vraie !*)

Restons toujours sur nos réserves lorsque des personnes que nous connaissons à peine cherchent à faire de nous leurs complices d'un jour. Comment des gens sensés peuvent-ils se laisser mobiliser pour une cause qui leur est étrangère ? Tout d'abord parce que l'émotion est contagieuse et ne se raisonne pas. Ensuite, parce que chacun a ses failles : celui qui veut mettre la main sur nous les pressent d'instinct et c'est par là qu'il pénètre dans notre cuirasse. Enfin, le bestiaire de la société comporte aussi ces « mouches à m... » qui ne s'épanouissent que dans des situations malodorantes et n'ont d'autre but dans la vie que de répandre partout l'infection.

Quand la peur s'engouffre dans le délire

Une femme de trente cinq ans, mariée et mère de trois enfants, habite à plusieurs centaines de kilomètres de chez ses parents. Avec le temps, les visites se sont espacées. Ces couples, appartenant à deux générations différentes, ont de moins en moins d'occupations, d'amis, de centres d'intérêt communs.

Heureusement, il y a les trois petits enfants qui tantôt alimentent, tantôt distraient la conversation.

Mais rapidement ces mêmes petits enfants deviennent la cause de heurts, et non des moindres : grand-père leur passe tous les caprices alors que les parents tiennent à les éduquer avec une certaine rigueur. Grand-mère, quant à elle, veut à tout prix les amener à l'église. Elle reprend périodiquement son plaidoyer en faveur de l'École libre : « il ne faut pas que ses petits enfants fréquentent les petits voyous de l'École laïque. » Nouveau sujet de discorde dont l'argumentation s'évanouit devant les larmes de la grand-mère.

Bref, après leur dernière visite « papi et mamie » sont rentrés chez eux, plus insatisfaits que jamais. Pourtant, la rencontre s'était passée comme d'habitude. Les jours suivants, il se sont mutuellement monté la tête, se lamentant d'avoir échoué dans l'éducation de leur fille : elle a changé, elle est devenue distante. Puis, il s'en sont pris à un bouc-émissaire : tout cela est de la faute du gendre :

« Bien sûr, c'est lui qui a entraîné notre fille sur le mauvais chemin. Après tout, c'était bien prévisible, pensez donc, les parents de ce garçon ne figurent même pas dans le « Bottin Mondain » !

Déjà le jour du mariage, la mère n'avait pu s'empêcher de souffler à l'oreille de sa fille : « Cette union ne tiendra pas cinq ans, tu verras ».

Or, voilà dix ans qu'elle est mariée, et parfaitement heureuse en couple. Quelle ne fut pas sa surprise de recevoir, un dimanche soir, un coup de fil de sa mère, en pleine détresse :

« Je t'en supplie, laisse ton mari, il exerce sur toi une mauvaise influence. Rentre à la maison avec tes enfants. Nous t'avons éduquée dans la religion et tu dois conserver les traditions de notre famille. Tu es, et tu restes notre fille avant tout. Nos petits-enfants vont grandir comme des mécréants, c'est inadmissible. Reviens à la maison, il y a de la place ; nous vous laisserons tout le deuxième étage » (incroyable mais garanti authentique).

Ces grands-parents sont-ils devenus fous ? Leur fille et son mari, d'abord très surpris, leur ont envoyé une lettre des plus assaisonnées.

Au lieu d'apaiser les parents, cette lettre n'a fait qu'attiser

leur angoisse. Ils ont commencé à « prendre des renseignements » sur les amis de leur gendre, puis sur les parents de ces amis. Il ont contacté certains d'entre eux pour leur faire partager leur désarroi. Et à force de fabuler auprès de ces gens, ils ont réussi à semer la zizanie dans d'autres familles.

Leur fille a contacté un avocat. Mais quelle action judiciaire entreprendre contre des gens en plein délire ? Ils se sont enfermés dans la « baudruche » qu'ils ont eux-mêmes créée et qui au fil des semaines devient de plus en plus structurée et chargée d'angoisse. Et c'est ainsi que ce fantasme devient de plus en plus crédible aux yeux des autres. La situation est d'autant plus préoccupante que ces grands-parents affolés appartiennent à la bonne société et possèdent ce qu'on appelle de nombreuses « relations ».

Comment mettre un terme à cette folie ?

Ne faudrait-il pas savoir, pour commencer, de quoi elle est partie ?

Dans le cas présent, il s'agit apparemment d'une angoisse « métaphysique » qui a pu se gonfler à l'occasion d'une émission télévisée, d'un sermon, voire des propos exaltés d'une quelconque commère.

A moins que ces parents ne pensent tout à coup à leur vieille : l'heure est venue de regrouper toute la famille autour d'eux en parfaite harmonie...

En réalité, ce branle-bas n'est que manœuvre de diversion pour éloigner tout le monde du véritable conflit que les grands-parents appréhendent. Oui, il existe un contentieux grave entre eux et leur fille. Pour tout dire, le père a jadis abusé d'elle avec le silence complice de sa femme. Depuis, il vit dans l'angoisse que son forfait ne soit rendu public. Prenant de plus en plus de distance, sa fille pourrait bien, un jour, révéler l'accablant secret. Voilà, la raison véritable pour laquelle les parents voulaient à tout prix lui faire réintégrer le giron familial.

Puisque cela est visé, il est temps d'en parler sans ambages.

Et si — comble d'outrecuidance — les parents continuent à amener les autres autour de leur mensonge, le moment est venu de dire à qui veut l'entendre ce qu'ils veulent à tout prix dissimuler.

C'est ce qu'a fait cette femme.

Celui qui pour se battre choisit les armes du mensonge et de

la calomnie mérite d'être combattu avec l'arme absolue de la vérité toute nue.

Le choc de la réalité

Ceux qui vivent ainsi dans un fantasme ne peuvent supporter la réalité : elle les gêne, elle les ridiculise. Les décisions qu'ils peuvent être amenés à prendre sont, bien entendu, le plus souvent inadaptées.

Une émission, diffusée en novembre 1981 sur les ondes françaises, était réservée, comme chaque semaine, à quelqu'un qui avait envie de dire quelque chose sur son métier. S'y est présenté un assistant social, travaillant dans un centre parisien chargé de recevoir les jeunes en détresse. Son objectif était, disait-il, de faire connaître l'existence de ce service à tous ceux qui pourraient en avoir besoin. En l'écoutant, pourtant, le doute était permis. Les interventions n'étaient pas préparées, les renseignements sur la filière professionnelle « assistant social » s'avéraient inutilisables. Cherchant à connaître sa méthode de travail, l'animateur de l'émission lui soumet un cas concret :

« J'ai vingt ans ; j'ai loué un appartement et au bout de huit jours, je me retrouve au chômage. Que puis-je faire ? ». L'intéressé fut incapable de répondre :

— Chaque situation est un cas d'espèce... Nous examinons les affaires cas par cas.

— Certes, reprend l'animateur, mais je viens de vous donner les détails de mon affaire. Que pouvez-vous me répondre ? »

Et le dialogue de tourner court. A toute question il est répondu par une théorie, un vœu, une échappatoire vaseuse. A la question :

— « Comment viennent les jeunes ? », il répond, modèle du genre !

— « On aimerait mieux qu'ils viennent spontanément, ayant entendu parler de notre centre par des copains. »

Bref au plan des principes, des théories, des souhaits, l'homme était prolix. Mais le passage aux réalités concrètes l'embarrassait manifestement. Tant qu'il s'agit de parler de « l'écou-ou-oute », de l'ambiance, des difficultés générales d'un environnement socio-économique complexe, tout va bien.

Mais dès qu'il faut aborder les questions précises, il n'y a plus personne, l'aisance disparaît. Le discours tente un moment de voiler l'incapacité de répondre, puis c'est le silence. Si l'on veut faire connaître une profession, il faut s'en donner les moyens, et pour commencer, préparer ce qui est à dire. Donner des éléments précis. Donner, à la limite, envie d'en connaître plus : c'était loin d'être le cas ! Puisqu'il n'a rien de précis à faire pour les jeunes dont il veut s'occuper, qu'il le dise, ou plutôt... qu'il se taise.

A l'issue de l'émission, l'intéressé a remercié l'animateur, en toute simplicité, de lui avoir donné l'occasion de « s'exprimer ». C'était donc cela, cher monsieur ?... Vous exprimer ?

Sachez qu'il existe pour ce faire des organismes spécialisés. Mais les auditeurs ont sans doute bien autre chose à faire que de vous donner une heure de joyeuse improvisation pour votre seul plaisir.

Une jeune femme mariée nous rapporte ceci concernant ses propres parents :

« Mes parents, faute d'occupation personnelle sans doute, parlent entre eux sans cesse de notre couple. Un rien leur fait échafauder toute une série d'interprétations. Ils imaginent ce qui n'est pas, ils nous prêtent un tas d'intentions, se font de nous une image complètement fautive, à partir de quelques bribes d'informations que nous leur donnons à l'occasion. Or voilà qu'un jour j'ai expliqué en détail à mes parents ce que nous faisons et vivions au jour le jour. La réalité était si loin de toutes leurs élucubrations en chambre que mon père ne tenait plus en place en m'écoutant : il se débattait comme un diable dans un bénitier !

On aurait dit qu'il ne supportait pas de s'apercevoir tout simplement que sa fille ne correspondait nullement à ce qu'il avait imaginé. »

Attention ! La pente sur laquelle se trouvent ces parents est dangereuse : un monde imaginaire de plus en plus structuré les coupe de la réalité. Non seulement ils perdent contact avec leurs enfants, non seulement ils créent des conflits imaginaires (surtout par derrière et en impliquant d'autres personnes) mais ils glissent peu à peu vers une forme de folie dans laquelle ils risquent d'entraîner leur entourage.

Les témoignages dont nous disposons en la matière sont nombreux et répétitifs. Ces fantasmes structurés, ces idées fixes entraînent évidemment des réactions inadaptées et parfois ridicules. Une femme originaire de Nice, raconte ceci :

« Lorsque je me suis mariée, nous nous sommes installés, mon mari et moi, dans un village breton au bord de la mer.

Ma mère ne pouvait pas imaginer qu'on puisse vivre ailleurs qu'à Nice. Elle ne pouvait se faire à l'idée que nous vivions en Bretagne. Un jour, alors même qu'elle était déjà venue chez nous, elle m'a fait cette remarque magnifique, au cours d'une conversation téléphonique : je lui racontais que j'avais emmené les petits à la plage.

Ah, il y a la mer chez vous ??? »

Voilà encore une femme pour laquelle l'éloignement de sa fille est tellement impensable que rien de la réalité de son installation ne pénètre dans ses catégories mentales.

Un dernier exemple, une jeune femme issue d'un milieu catholique très pratiquant raconte :

— « Mon mari et moi avons décidé, après avoir fait le tour de notre éducation chrétienne, de ne pas faire baptiser nos enfants, afin qu'eux-mêmes fassent leur choix une fois adulte, chose d'ailleurs admise par la hiérarchie catholique. Lorsque nous sommes allés chez mes parents, mes neveux et nièces recevaient l'affection de leurs grands-parents. Notre fille, par contre, était absolument inexistante à leurs yeux.

— Tu comprends, déclara ma mère, cette enfant n'est qu'un tube digestif pour moi : elle n'est pas baptisée...

Triste à entendre lorsqu'on sait que le fantasme qui sous-tend cette remarque, n'est pas exceptionnel. Sans doute cette jeune femme n'est-elle pas la seule à avoir entendu de tels propos. Sur le même thème, d'autres couples ont entendu traiter leurs propres enfants non baptisés de « petits chiens »... par des grands-parents qui se veulent adorables !

Le délire devient action

Les comportements que nous évoquions jusqu'ici n'avaient qu'une portée individuelle. Ils n'affectaient la plupart du temps que leurs auteurs, et parfois leur entourage immédiat. Déjà, à

ce titre, certains s'avéraient dangereux : le délire personnel est rapidement communicatif.

Mais certains délires s'incarnent... et du fantasme individuel, ils passent peu à peu à une forme collective et institutionnalisée..., ils font tâche d'huile. Ils trouvent leurs interprètes et leurs disciples, leurs prêtres et leurs censeurs. Il deviennent Vérité, c'est-à-dire dogme auquel on est instamment prié de se rallier, sous peine de mise en quarantaine, voire de poursuites... Ce sont des délires élaborés mais, en plus, ceux qui les produisent visent à les réaliser.

Un architecte-urbaniste nous a apporté le témoignage suivant, concernant sa formation universitaire :

— « Des six années que j'ai passées dans une école d'architecture, je tire les conclusions suivantes : en réalité, il s'agit de subir l'enseignement incohérent de quelques messieurs ayant souvent peu construit eux-mêmes (!) mais qui ont élaboré une fois pour toutes des systèmes intellectuels d'architecture totalement délirants. La formule « il faut s'éclater », couramment utilisée à l'école, résume assez bien le but poursuivi : il faut délirer.

Quelques exemples : un tel ne considérera un projet comme valable que s'il peut y trouver des symboles sexuels : un dôme = un sein, un couloir = un utérus, etc... Chaque élève, pour faire de « bons » projets, se devra de réutiliser ces éléments. Faisant ainsi référence à l'architecture érotique du maître, l'élève entre dans le fantasme du professeur.

Tel autre se gargarisera de mots et de phrases intellectuels sans fin à propos de n'importe quel projet. Lui-même est en fait incapable de faire le moindre croquis... mais, précise-t-il, « cela fait partie de mon charme » ! En plus de ce prétendu enseignement de base, il convient de subir une série de cours inutiles (sémiologie, linguistique, cinéma), alors que les quelques cours concrets et directement utilisables (résistance des matériaux, construction, dossiers...) sont rares et peu approfondis.

Ce type d'enseignement est aberrant : le travail de l'architecte est de proposer aux clients sa connaissance des matériaux, des règlements administratifs, des procédures, de diriger et de gérer un chantier. C'est donc un travail précis, utile, concret. Or le jeune architecte quittant l'école est incapable de le réaliser, enfermé dans le fantasme du « patron d'atelier » qu'il

copie (mêmes habits, mêmes tics, même langage). Il est convaincu d'être un artiste, de savoir ce qui est beau et ce qui ne l'est pas. Lui seul le sait. Il juge tout en fonction de ce fantasme, et non en fonction des besoins des gens. Ainsi, à un client désireux de se faire construire une maison en forme de L, ce monsieur, auquel déplaît le plan, cherche à imposer son architecture, par exemple un plan en forme de U... Ce qui dominera, ce n'est pas sa spécialité en matière de construction, mais sa qualité d'artiste.

Témoignage fort inquiétant, qui au-delà des simples expériences de cet architecte, illustre les trop fréquentes aberrations d'un type d'enseignement coupé de la réalité.

Cet exemple dans le domaine de l'enseignement et de la formation n'est pas isolé. Ainsi nous avons rencontré une assistante sociale qui, au bout de 10 années d'exercice, s'était inscrite à un stage de perfectionnement, alléchée par un programme qui laissait sous-entendre tout sauf ce qu'elle y a trouvé : à savoir quatre « psycho-pitres » faisant du sous-freudisme et prenant la fuite dès que la première question réaliste et professionnellement utile, leur fut posée.

De même une institutrice, après plusieurs années de pratique, a voulu suivre un cours de psycho-pédagogie destiné à faciliter son travail spécialisé auprès d'enfants ayant des difficultés scolaires. Dès la première séance, elle se trouve en présence d'un formateur, lui-même en psychanalyse, qui part aussitôt dans de grands délires, des discours vagues et généraux, des théories pontifiantes qu'il impose aux stagiaires. Au bout d'un mois cette institutrice ne sait plus comment raccrocher les wagons de son expérience antérieure. Quand, elle discute avec son mari de choses quotidiennes, elle ne parvient plus à distinguer ses fantasmes de la réalité : toute communication, même en couple, devient difficile. L'intéressée s'enferme dans de fausses questions, dans des délires qui n'ont aucun rapport avec la réalité, notamment la réalité professionnelle.

Ainsi, ces personnes venues chercher une compétence sérieuse, professionnelle, dans le social, l'enseignement ou l'architecture, non seulement sont obligées de subir durant des mois, voire des années, le délire de ces « drôles d'artistes », de ces « psycho-pitres », mais par-dessus le marché, elles se trou-

vent pieds et poings liés, entraînés, brimés et cassés par ces mêmes manipulateurs en délire. On les retrouve comme soudées au fantasme de leurs prétendus maîtres. Avec elles aussi, il devient très difficile, voire impossible d'entrer en communication, à moins de les suivre dans leurs élucubrations. Et de cela, évidemment, il ne peut être question, sous peine de déraper à son tour !

Et que penser de ces témoignages recueillis auprès de cadres qui travaillent dans des sociétés multinationales ; témoignages qui se multiplient et qui convergent vers les mêmes constatations : la nomination de gens incompetents, le licenciement de gens capables, la conception des relations avec la clientèle, tout cela devient tellement inepte qu'on en arrive, de l'extérieur, à se poser la question : s'agit-il d'un projet délibéré de couler l'économie européenne ? Ou s'agit-il des conséquences d'un délire caractérisé ? Est-ce à cela qu'aboutissent bon nombre de séminaires imposés aux salariés et au cours desquels, même au regard de gens compétents en la matière, il se passe des affaires opposées au bon sens et au réalisme ?

Un vendeur d'un important magasin parisien a suivi ainsi un stage dit de « technique de vente » dont il a tiré les observations suivantes :

— « Pendant toute la durée du stage, il fut à peine question de vente, tout était centré autour du relationnel. Les questions des rapports clients-vendeurs ne sont pas abordées, mais on réfléchit beaucoup sur « mes attitudes propres en tant que membre du personnel de la société. »

Les méthodes employées sont celles du jeu de rôle et du psychodrame.

L'animateur (un psychologue) commence son intervention par une longue mise en confiance :

— « Je connais vos difficultés professionnelles pour avoir moi-même pratiqué votre métier. »

Son allure décontractée, ses plaisanteries, la longueur de son discours concourent à établir au sein du groupe un climat de réceptivité et de non vigilance. Puis, brusquement, volte-face : les participants, appelés à s'exprimer « très librement » sur ce qu'ils attendent de leur stage, paraissent peu motivés (et pour cause : aucun ne saisit les véritables motifs de cette formation).

Le « psy » entre alors dans une colère énorme, qui a le double effet de déstabiliser et de culpabiliser les stagiaires. Immédiatement, il lance une discussion qui aboutit à créer la zizanie au sein du groupe lui-même, ce qu'il reproche ensuite aux intéressés... (c'est pourtant lui qui l'a provoquée).

Bizarrement, plusieurs des participants, qui à ce moment voulaient quitter la salle, ont été incapables de concrétiser leur décision : de se lever, de partir. Et le lendemain, tous étaient là à la première heure, y compris ceux qui avaient décidé de ne pas revenir.

Vinrent alors les séances de jeux de rôle, filmés, puis critiqués en public, chaque participant prenant alternativement le rôle de vendeur et celui de client, ceci à une cadence soutenue. Tout l'art consiste à s'écraser le plus possible dans le rôle du vendeur pour défoncer presque aussitôt son agressivité dans la peau du client. Impossible de réfléchir, de prendre du recul : le rythme est trop rapide. Au bout d'un certain temps, les jeux de rôle n'ont plus aucun rapport avec la réalité : le collègue est alternativement une lavette et un excité. Et devant ces situations intolérables, personne n'ose réagir.

Ensuite vient l'auto-critique du film ainsi tourné, gravement humiliante pour l'intéressé : mais le « psy », à ce moment, intervient pour le féliciter très chaleureusement... Ainsi se trouve enregistrée comme gratifiante la situation d'humilié.

Chaque jour de stage (il y en a quatre), une vingtaine de psychodrames sont réalisés, puis projetés et critiqués. Toute une mentalité, de véritables automatismes finissent par s'incruster dans l'esprit des participants. A l'issue du stage, aucune conclusion n'est tirée : ne restent que les impressions, globalement positives : « On a bien ri », « on a bien mangé », « on n'a rien payé » !

« Mais dès qu'il s'est agi de revenir dans le milieu professionnel, mon comportement a changé : je suis devenu un vrai toutou, tant avec les clients qu'avec mes proches. J'avais perdu mes armes, ma dignité. Et j'étais incapable de réflexion avec un minimum d'esprit critique sur ce stage. »

Attention : cette expérience douloureuse, vécue par un homme de trente ans pourtant solide, se répète quotidiennement : nous disposons à cet égard d'innombrables témoigna-

ges, dans des milieux professionnels aussi divers que le secteur bancaire, le commerce, le secteur industriel : des organismes spécialisés ont créé un véritable marché de cette entreprise de destruction des individus.

Et ceci au bénéfice de qui ?... Les employeurs eux-mêmes tireront-ils quelque profit, à terme, de salariés à la personnalité détruite, et détruite pour longtemps ? Ces gens là jouent aux apprentis-sorciers.

Et qui, par derrière, tire les ficelles de ce délire dangereux, de ce délire dont on constate aujourd'hui les effets dans le milieu professionnel, mais aussi dans les cabinets médicaux ?

L'omniprésence de ces pratiques constitue de nos jours un tel fléau qu'il convient ici de laisser à une voix autorisée, celle de Pieter Vroon, le soin de porter le jugement qui s'impose.

Pieter Vroon est professeur de psychologie dans une Université des Pays-Bas. C'est un homme qu'on ne peut soupçonner d'incompétence : il a poursuivi des études de psychologie, mais aussi d'économie, et de philosophie. Dans un livre écrit en néerlandais, intitulé *A bas la Psychologie* (« Weg met de Psychologie »), il met en pièces le caractère scientifique de la psychologie et révèle bien des choses utiles à connaître pour répondre aisément à l'envahissement de cette nouvelle religion. Après avoir tenté de situer la psychologie en tant que science, Vroon dit qu'il ne s'agit pas d'une « discipline » précise mais... d'une tache d'huile : les secteurs auxquels s'intéresse la psychologie s'étendent toujours plus : du singe qui joue avec les petites lumières jusqu'à l'organisation de séminaires pour aider les gens à s'épanouir. A la question « de quoi la psychologie s'occupe-t-elle » ?, il n'y a pas de réponse claire, sinon « l'existence de l'homme ». Mais cette existence est tellement complexe que les psychologues se divisent sans fin dans des écoles rivales.

Malgré cela, la psychologie a réussi à passer pour une « discipline importante ». Les psy n'accompagnent-ils pas les hommes du berceau au cimetière ? Et voilà maintenant qu'on ne cherche plus à observer le comportement des gens, mais à le changer !

Le résultat est éloquent ! Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer les conséquences de séminaires menés par des psy chez les personnes qui étaient obligées de les subir.

Qu'en pensent les psy eux-mêmes ? Une psychologue nous a avoué ceci :

« En terminant mes études de psychologie, j'ai constaté avoir appris un tas de choses hétéroclites, *inutilisables* sur le tas pour aider quelqu'un. D'où la tendance à m'enfuir dans les tests ou les thérapies de groupe à l'américaine. Le psy sait qu'il est désarmé scientifiquement devant les gens en difficulté ; il sait qu'il n'est pas compétent. Comme par ailleurs le psy n'a pas de statut précis (comme un ingénieur ou une dactylo), il doit « faire son propre trou », c'est-à-dire acquérir son propre pouvoir sur les autres, s'imposer comme initié, par des artifices : tout comme l'apprenti-sorcier chargé d'enseigner les techniques de vente commence par déstabiliser, culpabiliser son public. Puis, maître de la situation, n'ayant plus à affronter que des cerveaux déconnectés de toute réalité, il peut imposer ses vues, faire passer son projet.

Et dire que ces gens se déclarent maîtres des techniques de communication !...

Nous n'entrerons pas ici dans les querelles des différentes écoles de psychologie : on a dénombré, il y a 4 ans, 140 écoles de thérapie, ayant chacune Sa vérité ; ces nouveaux prêtres, « psy », « sous-psy », « pseudo-psy », n'ont pas encore atteint le chiffre de 2 639 Eglises chrétiennes rivales, mais ils en prennent le chemin. En ce domaine, comme pour tout ce qui concerne les présents développements, nous les laissons débattre entre eux !... Sachons tout de même qu'ils sont payés par l'argent des contribuables. Et c'est pour cette raison, c'est parce qu'ils nous arrachent nos enfants, c'est parce qu'ils détruisent des vies entières que le voile doit être levé sur leurs pratiques.

Rappelons l'incroyable faiblesse de cette pseudo-science : Pieter Vroon souligne le non-sens des expérimentations psy : il s'agit de « machins » sans rapport avec la réalité des gens, inutilitaires sinon dépourvus de toute valeur scientifique. Des millions sont dépensés pour des expériences dont tout le monde sait qu'elles ne servent à rien, et qui sont pourtant publiées à grands frais.

En matière de psychologie, le professeur P. Vroon s'élève contre le fait que des plaisantins analysent le caractère des gens

avec un aplomb inversement proportionnel à la valeur scientifique de la chose.

Et dire que certaines entreprises ne vous emploieront qu'à l'issue d'une analyse de votre écriture !

Quant aux publications des psychologues, elles ne concernent que les expériences qui ont réussi, c'est-à-dire celles où la théorie, arrêtée à l'avance, s'est trouvée confirmée. Ainsi le psy est anti-expérimental car il établit d'avance ce qu'il veut prouver : un certain Johnson (1974) a contacté trente sept psy faisant des publications, leur demandant de lui confier toutes leurs observations à l'état brut. Sur les trente deux réponses reçues, vingt-et-un s'excusaient d'avoir perdu les résultats de leurs travaux (!) prétextant incendies ou tremblements de terre (sic). Sept seulement ont fourni tout leur matériel, et Johnson a pris en flagrant délit trois d'entre eux qui faussaient les statistiques. Restaient quatre publications qui paraissaient honnêtes, ce qui ne veut pas dire sérieuses, soit moins de 10 %.

Eysenck, de son côté, a prouvé en 1972 que les névrosés qui suivent une psychothérapie guérissent plus lentement que ceux qui n'en font pas !... Et pourtant, les thérapies continuent.

Note : Une chose est sûre : indépendamment du pouvoir que s'attribuent les intéressés sur leurs semblables, il y a là-dessous de sordides affaires financières : Vroon dit que la psychothérapie n'a aucun rapport avec la réalité des gens, mais qu'elle est un moyen pour les psy de gagner beaucoup d'argent : une enquête très poussée, menée aux Etats-Unis par Lee, Efron, Braginsky et Ring (1968-1970), a révélé bien des surprises. Les enquêteurs ont confié aux psy des malades, en ne leur donnant que des renseignements sur leur milieu social d'origine.

Bizarrement, les malades d'un milieu riche pouvaient être guéris à plus ou moins long terme, alors que pour les plus pauvres « il n'y avait pas grand chose à faire ». Allant plus loin, les enquêteurs ont demandé à un acteur de simuler une pathologie moyenne, puis une grave, puis une très grave. Ces comportements ont été filmés sur cassettes vidéo, elles-mêmes données à divers psy, en indiquant que « celui-là gagnait 5 000 \$ par an, tel autre 2 000 », etc... Mais d'un psy à l'autre, le renseignement

financier était changé : celui qui était signalé comme « riche » à l'un était signalé comme « pauvre » à un autre. Le résultat fut éloquent : chaque psy trouvait que « son » riche pouvait être soigné, alors que celui qui passait pour pauvre ne le pouvait pas. Ainsi, d'un psy à l'autre, le diagnostic et le pronostic étaient différents, mais toujours en fonction des moyens financiers du malade !... Comme disent certains : « Le névrosé construit des châteaux en Espagne, le psychotique les habite, et le psy en perçoit les loyers... »

A cette escroquerie financière, il convient d'ajouter, selon l'auteur, les interventions politiques qui orientent la recherche et ses résultats.

Et ceci autant à l'Est qu'à l'Ouest.

P. Vroon ne conteste pas qu'il y a lieu d'aider les gens : il y a des problèmes, il faut les régler, *concrètement - réellement*. Mais au lieu de chercher à aider, la psychologie fait « des analyses ». Il conclut qu'il faut donc se tourner ailleurs, engager une recherche autre, de nature interdisciplinaire.

C'est, en matière de communication, l'objet du présent livre.

Ces délires, qui tiennent absolument à se matérialiser, à s'institutionnaliser, au mépris du respect des règles élémentaires du fonctionnement correct du cerveau, ne sont pas l'apanage de quelques castes, de quelques rêveurs.

Maurice Godelier, chercheur de l'École Pratique des Hautes Etudes, pose la question en ces termes : si l'on appelle « *délire* » toute production du cerveau qui tourne sur elle-même *sans expérimentation constante sur le tas, sans vérification active et agissante dans la réalité*, alors, ne peut-on appeler du même vocable *toutes les formes de pensée qui s'élaborent « en système clos de représentation »* ? N'en est-il pas ainsi des dogmes, des mythes, des religions qui expliquent le monde, des philosophies, des enseignements considérés comme figés à tout jamais ?...

Si l'on consulte le livre de Georges Duby « *Le Chevalier, la Femme et le Prêtre* », ouvrage remarquablement documenté,

consacré à l'institution chrétienne du mariage au Moyen-Age, on est positivement effaré de voir comment des mythes ont nourri les délires des Pères de l'Église, lesquels devinrent ensuite morale, puis règle de droit bouleversant la société médiévale. Et nous connaissons la suite : croisades, guerres de religion, fanatisme missionnaire, inquisition, s'ajoutant à toutes sortes de troubles matrimoniaux et de dérèglements sexuels et psychiques !...

Maurice Godelier, que nous venons de citer, parlait ainsi de la philosophie : « Si nous nous tournons vers la philosophie, nous savons qu'elle s'est développée en une série de systèmes, c'est-à-dire d'ensembles clos de concepts abstraits qui se succèdent et se contestent dans l'histoire. »

Certains philosophes ont eu conscience de ce risque de délirer. La philosophie critique de Kant montre les apories¹ dans lesquelles tombe la raison en voulant dépasser les limites de l'expérience. Marx lui-même a critiqué la philosophie pour sa prétention d'être le lieu privilégié de la connaissance des fondements derniers de la réalité et de la pensée. Hélas, pour avoir dénoncé ces dangereuses prétentions l'un et l'autre n'ont pas pour autant échappé à la tentation du délire conceptuel : médecin, soigne-toi toi-même !

Pourtant, les adeptes de ces philosophies et de ces religions ne sont-ils pas dotés du même cerveau que vous et moi ? Lorsque nous les fréquentons, il est donc utile de savoir qu'à tel ou tel moment, nous n'avons pas affaire à un homme ou à une femme d'expérience mais à un haut-parleur qui proclame une idéologie toute faite, sorte de prêt-à-porter de la pensée.

Il convient enfin de parler d'une dernière variété de délires incarnés, dont nous subissons, tous, les effets. Ils proviennent des personnes qu'on serait tenté d'appeler « *les grands conceptuels* », et qui élaborent en chambre des systèmes d'organisation qu'ils tenteront ensuite de faire appliquer. A ceux-là, doit être réservée une place particulière, car ils contribuent largement à rendre toute communication impossible entre les personnes.

1. Aporie : difficulté d'ordre relationnel paraissant sans issue (Petit Robert).

Les « grands conceptuels » sont ceux qui inventent des modèles économiques, des modèles de société...

Ils partent le plus souvent non pas de la réalité quotidienne, mais d'une théorie pure qu'ils tentent d'appliquer ; voire d'ambitions personnelles ou de rêves de puissance qu'ils souhaitent concrétiser.

Il existe ainsi des théories économiques sur la monnaie, l'inflation, le crédit, *théories absolument contredites par les faits*, depuis des années, mais qui n'en demeurent pas moins inspiratrices des décisions prises par les gouvernants. Les économistes qui prônent ces théories recevront, le cas échéant, un prix Nobel : ce sont des maîtres, ils ont raison : la réalité n'a qu'à s'adapter à leurs théories !... Intellectuellement, le système les satisfait peut-être, mais les conséquences de leurs aberrations pour le citoyen n'ont aucune importance !...

Ainsi la théorie de Friedman, prix Nobel en 1976, soutient que plus il y a d'argent en circulation, plus les prix montent. Or, si cela était vrai pour l'or il y a un siècle, cela ne l'est plus du tout aujourd'hui : l'inflation s'explique par six ou sept causes différentes. Le postulat de départ est déjà faux... Mais qu'importe ! A partir de cette hypothèse, il élabore des propositions, que reprendront les gouvernants : pour lutter contre l'inflation, il faut moins d'argent en circulation. Pour aboutir à ce résultat, augmentons les taux d'intérêt !

Mais la conséquence d'une telle décision (ou son objectif ?) est la suivante : les riches deviennent de plus en plus riches, les pauvres de plus en plus pauvres... Bien sûr que, de tout temps, les banquiers n'ont jamais prêté qu'aux riches !

Et le phénomène est cumulatif ; sur le plan fiscal, tout ou partie de l'emprunt est déductible : plus il y aura d'emprunts, moins il y aura d'impôts. Puisque le cadeau de l'Etat aux plus riches diminue ses recettes, il compensera ce manque à gagner... par exemple, en diminuant les prestations de la Sécurité Sociale, ou en augmentant les cotisations, qui touchent tout le monde...

La hausse des taux d'intérêt aux Etats-Unis y fait affluer les capitaux étrangers : il y a donc encore plus d'argent en circulation qu'auparavant !...

Ceux qui affichent ces discours, et érigent leurs systèmes en vérités absolues, savent ce qu'ils font. Le commun des mortels

se laisse fasciner par le caractère rigoureux de la démonstration... *alors que la réalité que cache ce délire officiel est tout autre.*

Tels sont les fruits produits par des cerveaux déconnectés de la réalité. Avons-nous au passage détruit quelques mythes ?... Dans toutes ces croyances séculaires et intouchables qui gouvernent les hommes, la neuro-physiologie a elle aussi son mot à dire.

Et nous sommes les premiers concernés, chaque jour, par ces dérèglements, ces fantasmes, ces délires...

Lorsqu'on connaît les modes de fonctionnement du cerveau, on se trouve plus à l'aise pour répondre, la tête haute, à ceux qui, vivant dans leurs délires et leurs fantasmes, nous interdisent toute communication de qualité.

Le cerveau ne peut fonctionner sainement qu'au contact permanent de la réalité. Il se doit d'agir, avant de réfléchir et de décider, *et à la lumière de cette expérience*, il peut entreprendre une nouvelle action. Or, nous vivons dans une société où, de plus en plus, les gens ne tiennent aucun compte de ces données fondamentales de l'anthropologie, car ils sont à jamais enfermés dans leur monde imaginaire, dans lequel ils veulent entraîner tous les autres. Comment communiquer dans ces conditions ? Il faut donc, plus que jamais, s'en tenir aux faits, aux expériences.

Ainsi toute Vérité, tout Dogme, tout Système doivent être constamment confrontés à la réalité quotidienne, de manière empirique et avec bon sens.

Au cours du voyage que nous venons de faire au pays des délires, nous avons reconnu bien des aspects de la vie quotidienne... Cet étalage des fruits empoisonnés que produisent des cerveaux en délire nous laisse un goût amer.

L'Histoire de l'humanité n'est qu'une longue fresque de déchirements entre des fous, par l'entremise obligée de millions d'innocents qui n'y entendent rien, qui ne demandaient rien d'autre que de vivre en paix, mais que des discours, ou des contraintes physiques poussaient à la guerre, à la mort, à la souffrance.

N'est-ce pas jusqu'à nos jours la même situation qui se pro-

longe où l'on voit l'humanité tout entière se débattre dans l'impossible réalisation de délires institutionnalisés ?

Dans cette société, qui sont les marginaux ? Ceux qui vivent durement, jour après jour, dans la réalité, ou ceux qui, abrités derrière les murs de leurs palais ou de leurs salons construisent des rêves éveillés dont l'homme de la rue paiera les frais ?

Abominable paradoxe que celui de voir l'homme mettre toute sa bonne volonté, toute sa science au service d'institutions qui l'écrasent.

Qui doit être encensé, glorifié, célébré ? Le fou ou sa victime ?

Celui qui rêve ou celui qui travaille ?

CHAPITRE 3

MÉCANISMES ET UTILISATION DU CERVEAU SUR LE MODE PARAPSYCHOLOGIQUE

L'EMPRISE D'UN CERVEAU SUR UN AUTRE

Nous avons jusqu'à présent traité du fonctionnement correct du cerveau et de son dérèglement : le délire.

Il faut à présent ouvrir un nouveau chapitre sur le cerveau pour tenter d'expliquer d'autres comportements.

Ce qui motive ce prolongement, ce sont des automatismes que la répétition d'actes gratifiants ou déplaisants n'explique pas du tout et sur lesquels, de toute évidence, l'intéressé n'a aucune prise. Nous constatons quotidiennement, chez nous comme chez les autres, des comportements incohérents, incompréhensibles et qui sont dûs, disons-le tout de suite, à l'emprise d'un autre sur nous. Combien d'adultes, par exemple, se mettent à reproduire autour de leur trentième année, le comportement de leur père ou de leur mère, dont ils ont pourtant amèrement souffert. Leur conjoint ne reconnaît plus celui qui, il y a quelques années, avait pris nettement des distances par rapport au mode de vie familial. Avec aigreur et désenchantement, il assiste impuissant à ce qu'on pourrait appeler une régression. Que faire devant ce reflux qui, plus ou moins rapidement selon les cas, submerge les traits originaux de sa personnalité ?

Voici, pour commencer, quelques exemples destinés à identifier ces phénomènes. Le premier est raconté par un technicien agricole du centre de la France :

« A la maison, nous sommes six frères et sœurs. Très vite, le

second a dénoncé l'éducation très autoritaire qui nous était imposée et qui ne visait que les intérêts de notre père. Il nous a permis à tous de considérer comme de l'extérieur notre éducation et de quitter cette maison pour mener notre vie à notre façon. Lui-même, le premier, a trouvé le travail qu'il souhaitait faire, un logement en dehors de la maison familiale. Il avait alors vingt-deux ans. A cette époque, il avait de nombreux amis ; il fréquentait une fille et envisageait de mener avec elle une vie commune ; il se documentait sur l'actualité et aimait en discuter avec d'autres. Il avait la passion de la pêche. Il était très compétent en pisciculture et aimait beaucoup la musique classique.

Ma mère, de son côté, était très ennuyée des conflits qui survenaient entre son mari et ses enfants. Un jour, à la suite d'une dispute entre lui et ce frère, elle est venue pleurer auprès de moi et m'a dit : « Mon seul but dans la vie, c'est d'avoir mes enfants auprès de moi jusqu'à la mort ». Je ne sais pas si elle a parlé de son projet à d'autres, mais en tout cas, il était très clair.

Or, je constate qu'après cinq ans d'autonomie, ce frère qui nous avait poussés à partir et à faire notre propre vie est revenu à la maison familiale. Très vite, il a quitté son travail. Il a rompu avec ses amis. Il a de moins en moins pêché et a abandonné ses alevins. Il n'écoutait plus de musique, ne lisait que « Télé-Sept-Jours » et passait tout son temps libre devant la télévision.

Depuis huit ans, il vit ainsi chez mes parents, n'ayant de relation qu'avec ma mère : relation du type mère/fils ou même pour être plus exact mère/gamin. Il n'a plus aucun projet. Sa vie est faite de discussions sur le ménage, la cuisine, la télé, le jardin. Et cela uniquement avec ma mère. Depuis cette date, il n'est plus possible d'aborder aucun sujet qui touche à une reprise d'indépendance. Evidemment, il y a huit ans qu'il n'a plus aucune relation avec une fille. »

Il est étrange de voir ce garçon qui, malgré des réussites per-

sonnelles évidentes, abandonne tout pour régresser en état infantile. D'autant plus étrange et choquant qu'il paraissait le mieux armé, au départ, pour sortir de l'orbite familiale.

Derrière cet événement, se profile toutefois une mère qui a sur l'avenir de ses enfants des idées très arrêtées. Or, c'est précisément son projet à elle qui se réalise chez son fils, accompagné d'une incapacité, elle aussi étrange, de communiquer sur cette question de son autonomie perdue. Tout ce qui va à l'encontre du projet maternel est neutralisé.

Il y a donc trois éléments saillants à retenir dans ce témoignage :

1. Le projet de cette femme, très ardent, — sans doute exprimé ou en tout cas très présent à son esprit — se réalise envers et contre tout chez son fils.
2. Ce fils ne peut aborder avec autrui la question de cette régression.
3. Enfin l'emprise de cette mère sur son fils est évidente ; elle se manifeste en particulier par cette relation exclusive qu'il entretient avec elle.

Ce témoignage n'est pas unique en son genre, loin de là. La plupart des familles, y compris les plus honorables, connaissent ce genre d'événement, sans que pour autant le véritable auteur soit un jour démasqué. Parfois, c'est une série entière de frères et sœurs qui est ainsi successivement reprise par cette force d'attraction qu'exerce tel membre de la famille. Voici ce que raconte une jeune femme :

« Nous sommes cinq à la maison. Voici comment a évolué chacun de nous :

— **Geneviève** : bien que très surveillée par sa mère, fait des études. Licence de biologie, puis formation en laboratoire. Résultats brillants. Elle devrait occuper aujourd'hui un poste de responsabilité en gravissant les échelons de sa profession. Or, elle reste, à cinquante ans, simple laborantine sans responsabilité particulière. Elle n'est pas mariée. Son seul port affectif : la famille.

— **Claire** : fait des études brillantes d'interprétariat en anglais et allemand. C'est une fille pétillante. Aujourd'hui, âgée de quarante ans, elle est mariée et a deux enfants. Son couple bat

de l'aile. Elle-même a un comportement en dents de scie : elle est tantôt euphorique, tantôt dépressive. Signe particulier : elle reste très attachée à sa famille et va souvent chez mes parents.

— **Françoise** : était très entreprenante dans sa jeunesse. Elle est puéricultrice. A trente ans, elle est divorcée. Elle reste immature, sans aucune suite dans les idées et vit à quelques pas de la maison familiale.

— **Pierre** : garçon brillant, du genre « touche-à-tout ». Il a une maîtrise de mathématiques, a suivi une formation de gestion et a fait de la photo. Il aime le sport, fait de la peinture. Or, c'est précisément lui qui, bizarrement, est venu me vanter les vertus de la famille et m'exhorter à réintégrer le giron familial. Aujourd'hui, à vingt-huit ans, il revient régulièrement à la maison et son univers se rétrécit à vue d'œil.

— **Moi-même** : malgré les distances que j'ai prises, je me sentais happée vers ma famille, tout en sachant pertinemment que l'ambiance qui y régnait n'était que vent. Cherchant à mettre noir sur blanc les motifs de cette attirance, j'ai dû me résoudre à constater que je voulais y aller « pour y être ». Il s'agissait d'un désir immotivé. Avec le recul, je me rends compte qu'il ne venait pas vraiment de moi. Pourtant, j'étais prête à distendre mes relations personnelles, par ailleurs très fécondes et intéressantes, pour aller là-bas me replonger dans ce climat nocif d'insignifiance communicative.

Ce qui est d'autant plus frappant, c'est que chacun, à sa façon, est conscient de l'influence tyrannique de ma mère. Les conjoints de mes sœurs s'en rendent compte encore plus mais cette prise de conscience n'aboutit à rien. Chacun retourne à la maison familiale où tout le monde doit penser la même chose, où tout conflit est interdit. Les petits enfants, pourtant clairvoyants sur le comportement de leur grand-mère, sont pris eux aussi dans cette cohésion et cherchent à retrouver cette *ambiance* ».

Ici nous voyons plusieurs personnes qui, malgré des qualités d'intelligence et d'initiative évidentes, n'arrivent pas à voler de leurs propres ailes. Même ceux qui échappent à l'emprise de leur mère, ont éprouvé des difficultés à conquérir leur indépendance.

Là encore, comme dans le premier témoignage, cet abandon progressif des réalisations personnelles frappe. Il ressemble à une « programmation » donnée aux enfants dès leur plus jeune âge qui se réalise avec la monotonie d'une sorte de fatalité. Pourtant, quelques échappatoires semblent se dessiner, à condition que la victime ne soit pas seule à réfléchir sur son état. Car la réflexion critique semble extrêmement difficile, voire impossible, à faire seul.

Des conduites étranges, nous en rencontrons ailleurs que dans le cadre de la famille, évidemment. Un assistant-chef de clinique de C.H.U. rapporte ce qui suit à propos de son service :

« C'est une évidence, pour quelqu'un d'extérieur, que mon chef de service ne fait plus rien. Son seul moyen pour redorer son image de marque ternie est alors d'exploiter, pour les mettre à son compte, les résultats de ses subordonnés.

Lorsque je suis entré dans son service, cet homme m'avait fait miroiter ces deux propositions :

- celle d'une vraie collaboration
- celle d'une titularisation à venir.

Il m'a fallu de longs mois pour réaliser qu'il n'en était rien. Entre les paroles alléchantes et la réalité, il y avait un abîme. Comme les autres, je me voyais frustré par lui des résultats de mes travaux et après deux années, mon avenir était toujours aussi incertain.

Or, autour de ce chef de service, tout le monde finit par végéter dans le marasme. Il y a là des gens très compétents, des gens qui en veulent, des gens qui devraient percer à la mesure de leur mérite ; mais ils sont mystérieusement vidés de leur énergie. Ils ne peuvent plus imaginer, au bout de quelques années, qu'ils pourraient faire autre chose que de stagner à l'ombre du patron. Je ne citerai ici que le cas d'un collègue rapatrié, naguère chef de service dans un important hôpital d'Outre-Mer et très brillant. « Accueilli » par mon patron, il est devenu dépendant de lui du fait même de sa situation et du « bienfait » qu'il lui avait accordé en l'embauchant.

Cet homme s'est mis à régresser sur le plan professionnel. Sa situation de rapatrié n'explique pas cette régression car mes autres collègues sont, eux aussi, étrangement inhibés. Ils vivent

dans la révérence du patron. La réalité leur échappe : leur mérite personnel s'estompe à leurs propres yeux et, à l'inverse, ils sont incapables de voir l'incompétent qui nous dirige dans toute sa médiocrité. Chacun se sent redevable à son égard. »

Autre cas :

Des psychologues sérieux, ayant des choses à transmettre dans le domaine de leur discipline, se trouvent incapables d'écrire quoique ce soit dans une revue de recherche. Ils n'imaginent même pas le faire. Or ils se sont souvenus qu'au département de psychologie, où ils ont fait leurs études dans une importante université belge, on leur avait inculqué l'idée que seuls les universitaires étaient en mesure de publier quelque chose. Les praticiens n'étaient pas habilités à le faire. Le plus fort, c'est qu'ils le croyaient réellement. Il a fallu leur montrer que rien ne fondait dans les faits cette discrimination. Au contraire leur expérience du terrain était un gage de crédibilité supplémentaire ! Or, eux aussi se destinaient à vivoter, pénétrés de la conviction qu'ils n'étaient pas dignes de se faire entendre dans une revue de recherche.

Ces exemples sont légion et chacun peut trouver dans sa propre famille, dans son entourage, ou chez lui-même, des cas de ce genre. Par quels mécanismes ce programme peut-il être mis en place chez une personne, et surtout comment se fait-il que, même plusieurs années après, ce programme se réalise avec une force telle qu'il balaie les réalisations déjà engagées ?

La psychologie pas plus que la sociologie n'ayant étudié ces problèmes de façon satisfaisante, nous sommes obligés de faire appel à d'autres disciplines pour éclairer les phénomènes auxquels nous sommes tous journalièrement confrontés.

Il existe une discipline qui enseigne et explique comment une personne en soumet une autre, la manipule par des suggestions : c'est *l'hypnose*.

Très en vogue au XIX^e siècle, elle a été supplantée, dans la thérapie des maladies mentales, par la psychanalyse qui s'en est inspirée.

Actuellement, le mot *hypnose* évoque pour beaucoup « music-hall », charlatanisme, voire occultisme ou encore une

sorte de gourou qui endort un sujet en écarquillant les yeux et se livre à toutes sortes d'expériences extraordinaires.

Tous ces clichés n'ont pas plus de rapport avec l'hypnose que les guérisseurs avec la médecine.

De nombreux scientifiques se sont intéressés à cette branche avec rigueur et sérieux. Les phénomènes qui y sont observés jettent une lumière certaine sur ce qui nous préoccupe.

Nous ne retirerons des connaissances en hypnose dans ce livre que ce qui est de nature à nous faire comprendre les phénomènes d'emprise que nous rencontrons quotidiennement dans la communication. Aussi, réduisons-nous l'exposé général au minimum nécessaire à la bonne compréhension de cette discipline.

QU'EST-CE QUE L'HYPNOSE ?

C'est James Braid qui a forgé le mot « hypnose » vers 1840. Ce chirurgien s'aperçut en effet que la fixation d'un objet brillant provoquait chez certaines personnes une sorte de sommeil, d'où le nom qu'il donna au phénomène (en grec hypnos : sommeil).

Précisons d'emblée que le commencement de ces recherches était orienté, comme on le voit, vers l'induction, chez autrui, d'un *état de sommeil*. L'hypnose gardera de ces premières recherches son nom et sa réputation de technique destinée à cela. Chemin faisant, on découvrit que cet état « second » était propice à exercer sur le sujet de l'expérience une emprise dont nous allons voir les conséquences les plus variées.

A mesure que les recherches avançaient, la réflexion sur l'hypnose s'affina : on s'aperçut que l'état de sommeil hypnotique n'était pas nécessaire pour induire certains comportements chez autrui. Mieux : les sujets qui tombaient aisément en hypnose profonde n'étaient pas nécessairement réceptifs aux suggestions qu'on leur donnait. Et des gens très suggestibles n'étaient pas, inversement, sujets à des trances profondes.¹

1. Dans le vocabulaire de l'hypnose, la *trance* est cet état de sommeil. Comme on le voit, le mot n'a pas du tout en hypnose le sens d'*excitation extrême* qui lui est prêté communément. Au contraire, la transe hypnotique peut revêtir plusieurs degrés selon la profondeur du sommeil. Davis et Hubbard ont établi une échelle de 30 degrés.

Il est nécessaire de bien comprendre cette distinction car l'hypnose nous intéresse ici dans la mesure où elle étudie les moyens de suggestionner autrui. Parmi les moyens découverts, le sommeil hypnotique n'est qu'une arme de sa panoplie. D'autres moyens se révèlent également efficaces et ceux-là se rapprochent beaucoup plus du comportement de la vie quotidienne. Sauf cas extraordinaire, nous ne développons pas des transe profondes dans la rue, dans notre bureau. Mais il n'est pas nécessaire pour celui qui veut asseoir sa dominance de passer à ce stade pour suggestionner son entourage.

Citons à présent la définition que P.C. Jagot¹ donne de l'hypnose :

« Une technique opératoire dont l'effet est d'atténuer ou de suspendre momentanément l'acuité des facultés cérébrales conscientes du sujet en vue de subordonner son psychisme subconscient à l'influence verbale de l'opérateur². »

On voit dans cette définition que l'état de sommeil, ou transe, n'est pas au coeur de l'hypnose comme son objet central. C'est autre chose qui est visé : subordonner le psychisme subconscient de quelqu'un à l'influence verbale d'autrui. Pour y parvenir, il s'agit, dit la définition, d'*atténuer* ou de *suspendre* l'acuité de ses facultés cérébrales conscientes, c'est-à-dire son esprit critique, sa vigilance, son « état d'éveil ».

L'hypnotiseur va donc commencer par distraire l'attention du sujet, diminuer sa vigilance et sa capacité de réflexion. Dans un deuxième temps, il fera passer sa ou ses suggestions.

Ampleur de l'emprise hypnotique

Avant d'entrer dans l'arsenal des moyens destinés à atténuer la vigilance du sujet, voyons l'ampleur de l'emprise que peut revêtir la suggestion hypnotique.

Quelques exemples : la revue « Médecine et Santé dans le monde » a publié en décembre 1980 l'interview du Professeur René Dubos de l'Université Rockefeller à New York. Celui-ci

1. Paul Clément Jagot, décédé en 1962, est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'hypnose.

2. Paul Clément Jagot : *Théorie et procédés de l'hypnotisme*, p. 13.

raconte que le Professeur Humphrey, « éminent immunologue », a procédé sur une personne à un test tuberculique (cuti-réaction). Il a ensuite hypnotisé ce patient et lui a ordonné que seul le bras droit réagisse... et c'est ce qui s'est produit. Il ajoute que par suggestion hypnotique on peut modifier la circulation du sang, c'est-à-dire agir sur la fréquence des battements du cœur et leur force. On peut aussi faire irriguer plus ou moins tel ou tel organe...

Or, ces différentes réactions physiologiques sont sous le contrôle de structures cérébrales profondes auxquelles une personne n'a pas normalement accès. L'expérience montre donc que l'hypnotiseur peut manipuler à volonté ces systèmes.

Il peut aussi manipuler les émotions :

L'émotivité... réagit sous l'effet des hallucinations suggérées (sous hypnose). Une scène gaie détermine le rire, une scène triste affecte péniblement le sujet, parfois jusqu'aux larmes¹.

On peut aussi rendre la personne insensible à la douleur², lui interdire tout mouvement, provoquer une paralysie, une crise d'asthme, un rhume.

Autre fonction sur laquelle l'hypnotiseur peut exercer son pouvoir : la mémoire. La suggestion permet de faire remonter des souvenirs très anciens, tout comme elle peut interdire l'accès à des souvenirs récents : ainsi, un jeune homme qui bégayait vint consulter un hypnotiseur. Ce dernier l'hypnotisa et fit remonter ses souvenirs à différentes périodes de sa vie pour apprendre finalement du sujet lui-même, qui l'avait oublié, que son bégaiement avait commencé lors d'un incendie. Il avait vu son petit chien mourir alors qu'il était tout enfant.

Une fois éveillé et mis au courant, le jeune homme cessa de bégayer³.

Résumons-nous : sans qu'on en comprenne encore parfaitement le mécanisme, on constate que *l'hypnose donne à*

1. Paul Clément Jagot : *op. cit.*, p. 52

2. Des anesthésies par voie hypnotique sont utilisées pour la chirurgie en Chine. Plus loin de nous, un médecin, Esdaille (1808-1859) fonda en Inde un hôpital où il pratiqua plusieurs milliers d'interventions chirurgicales sous hypnose.

3. Consultation relatée par Leslie Le Cron dans son livre *L'auto-hypnose*. (Genève - Keller 1972, p. 97).

l'hypnotiseur la possibilité de manipuler toutes les fonctions du cerveau, physiologiques et psychologiques.

Cette manipulation peut toucher les fonctions dites supérieures : langage, association, mémoire non automatique, lecture, calcul... On peut par exemple suggérer à un sujet qu'il ne sait pas lire. Si on lui présente alors un texte, il sera très embarrassé, ne comprenant pas ce qui lui arrive puisque, quelques instants avant, il savait lire.

De même on peut lui suggérer de s'intéresser à un sujet précis, comme la botanique. Il se sentira alors plein de curiosité pour cette matière, posera des questions et cherchera à se documenter.

Si, comme dans ce cas, l'effet de la suggestion donnée sous hypnose est destinée à se réaliser après le moment de l'expérience hypnotique, on parle alors de *suggestion post-hypnotique*. Ainsi, dit Erickson ¹, « on peut ordonner au sujet de lire un certain chapitre dans un livre choisi dans un certain temps — heure, jours, mois et même année — et à ce moment donné, il accomplira la suggestion sans vraiment comprendre pourquoi il agit ainsi. »

On conviendra que les résultats obtenus ont quelque chose d'absolument spectaculaire et d'inquiétant à la fois. Or, les moyens déployés par l'hypnotiseur pour obtenir la réceptivité aux suggestions ne sont pas, eux, extraordinaires. Il n'est absolument pas nécessaire d'être hypnotiseur en titre pour les employer. Il existe une foule de moyens pour diminuer l'acuité de la réflexion et de la critique chez un individu et nombreux sont ceux qui les appliquent d'instinct.

Nous avons eu connaissance de deux faits survenus dans une colonie de vacances chez les enfants de sept à neuf ans. Dans chacun de ces deux cas, un enfant, à la façon d'un amusement, a fait dormir un petit camarade qui, par la suite, ne s'est pas réveillé. Dans les deux cas, un médecin fut appelé, qui s'est reconnu incapable d'y faire quelque chose. Il a eu alors l'idée de mettre l'apprenti hypnotiseur devant ses responsabilités. Celui-ci a sorti alors son camarade de son état léthargique.

1. M. H. Erickson, mort en 1980, a laissé plusieurs volumes consacrés à sa spécialité. En plus de 50 ans de pratique, il a hypnotisé plus de 3 500 sujets. Psychiatre, diplômé de la faculté du Wisconsin où il a longtemps enseigné l'hypnose, il était président de l'American Society of Clinical Hypnosis, membre actif de l'American Psychopathological Association, fondateur et éditeur de l'American Journal of Clinical Hypnosis.

Sans aller même jusqu'à ce cas spectaculaire, nous avons constaté des cas d'emprise plus insidieux mais très fréquents et très inquiétants. Et ce qui est le plus frappant, c'est que nous avons trouvé à l'origine de cette emprise des gens insignifiants. Ils trouvaient, sans aucune réflexion préalable, les moyens appropriés pour déstabiliser et mettre en état de réceptivité, puis tenir sous leur coupe de façon durable des gens qui, à bien des égards, les dépassaient en valeur.

C'est ici que nos préoccupations rejoignent évidemment les recherches en hypnose. Car c'est cette hypnose quotidienne qui nous intéresse. Erickson, dont nous allons reparler tout à l'heure, ne dit-il pas que près de 80 % des relations humaines sont de type hypnotique ?

Nous sommes couramment en état de réceptivité hypnotique

Il faut tout d'abord réaliser que la vie nous offre constamment des occasions d'être en état de vigilance moindre, d'hypnose légère. Le ronronnement monotone d'une voiture sur l'autoroute, la ligne blanche qui défile sous les yeux provoquent une sorte d'assoupissement dans lequel les villes se traversent parfois sans qu'on s'en rende compte. La télévision, le fait de lire un texte sans y faire attention, le bruit régulier d'une machine, autant de situations hypnogènes.

Sans compter cette donnée physiologique de base dont il faut avoir connaissance : le rythme physiologique du cerveau humain est tel qu'il déconnecte de lui-même environ 15 minutes sur 90, donc au moins dix fois par jour. Que nous le voulions ou non, nous sommes donc, qui que nous soyons, en état hypnoïde plusieurs fois dans la journée, c'est-à-dire EN ETAT DE RECEPTIVITE ACCRUE.

Certes, cette suggestibilité est variable d'un individu à l'autre mais les conditions sont réunies pour que, quotidiennement et à plusieurs reprises, nous puissions être ouverts à l'emprise d'autrui.

D'autres éléments, selon C.H. Godefroy, sont propices à créer cette suggestibilité. Il énumère entre autres les suivants :

- la sécurisation, la mise en confiance qui entraînent une baisse des mécanismes de défense, donc de la vigilance ;
- la relaxation, bien comprise par les marchands de tapis du Maroc qui installent confortablement leur client avec une tasse de thé avant de débiter leurs marchandises ;

— la concentration : il est aisé d'imprégner quelqu'un avec une suggestion lorsque son attention est concentrée sur un objet : livre, film, etc... De même qu'une image subliminale¹ au cinéma imprègne le spectateur sans qu'il en ait conscience, de même une suggestion peut être émise et reçue sans que la personne, ainsi préoccupée, ne s'en rende compte ;

— la répétition : un des principes-clés de la publicité ;

— l'état émotionnel : une peur, une joie intenses, ou toute autre émotion diminuent les facultés de vigilance. Créer une impression première de terreur pour faire de bons soldats, — c'est-à-dire obéissants — telle était la devise de Pétain ;

— la foi : une confiance absolue rend particulièrement suggestible ; il n'y a pas que l'amour qui rend aveugle.

Nous pourrions ajouter aux conditions qui rendent réceptif :

— se sentir redevable envers quelqu'un ;

— avoir, ou plutôt se sentir une mission envers lui.

Il est maintenant clair que ces situations hypnogènes — il faut les appeler par leur nom — non seulement sont fréquentes dans la journée de chacun, mais constituent le tissu des rapports avec autrui.

Le professeur M.H. Erickson a particulièrement étudié les moyens détournés d'obtenir cet état de suggestibilité. Son travail d'hypnotiseur médical l'amenait en effet à recevoir des patients parfois peu réceptifs. Il lui fallait alors adopter une technique susceptible de contourner les résistances spécifiques au sujet à hypnotiser.

Ces recherches sont du plus grand intérêt pour nous car les procédés utilisés par Erickson se retrouvent dans la vie courante. Les connaître, c'est se donner les moyens de les repérer lorsqu'ils sont utilisés par nos proches dans la vie de tous les jours. On devient ainsi moins réceptif aux manœuvres de dominance.

L'attirail des moyens de déconnection

Erickson relate de nombreux cas où des personnes sont

1. Est qualifié de *subliminal* tout ce qui échappe à la conscience claire. Certaines chaînes de télévision américaines ont ainsi intercalé des images publicitaires au milieu d'un film. L'œil les percevait mais ces flash, trop rapides, ne parvenaient pas à la conscience. Ils n'en influençaient pas moins pour autant le subconscient. Ce procédé a été interdit.

venues le voir parce que d'autres hypnotiseurs n'avaient pas réussi à les hypnotiser. D'autres le défiaient d'y arriver. Ailleurs, c'est au cours d'une psychothérapie qu'il a cherché à hypnotiser des personnes sans que celles-ci s'en rendent compte pour ne pas éveiller chez elles des résistances aux suggestions.

Par rapport à ses prédécesseurs, Erickson a donc effectué un pas supplémentaire puisqu'il a travaillé sur des sujets qui ne se prêtaient pas volontiers à l'expérience.

Il insiste sur le fait qu'il faut adapter la technique à chaque individu et ne pas affronter directement les résistances du sujet. En fait, il n'y a pas *une* technique de l'hypnose, dit-il, mais autant de techniques que de sujets.

La mise en confiance

C'est le premier atout à jouer pour l'hypnotiseur : pour se ménager les bonnes dispositions de ses patients, Erickson parle le même langage qu'eux ; il utilise le même vocabulaire, le même style de phrase. C'est ce que P.C. Jagot appelle « le syntonomie ». Il s'agit en clair de se mettre sur la même longueur d'onde qu'autrui.

Ce n'est un secret pour personne que l'on apprend aux vendeurs des techniques pour mettre des clients potentiels en confiance. Le vendeur, comme par hasard, s'intéresse au ski comme son client. Ailleurs ce sera la pêche, les voyages, etc... Il épouse ses idées, ses goûts. Il s'efforce de rejoindre (artificiellement et tactiquement évidemment) ses préoccupations. Après quoi la vente commence.

Rassurer le sujet

Chacun a des lieux de résistance spécifiques. Il faut, dit Erickson, les connaître pour rassurer le sujet sur ces points qu'on sait sensibles. Un jour, un homme d'une quarantaine d'années vient le voir pour une psychothérapie par hypnose mais il précise d'emblée qu'il ne veut pas se laisser aller entre les mains d'un autre.

Le thérapeute utilise alors une méthode qu'il a élaborée : la technique de la lévitation de la main. C'est-à-dire qu'à une personne confortablement installée, les mains bien à plat sur les cuisses, il suggère que sa main bouge puis s'élève graduelle-

ment, et au fur et à mesure que ce geste s'accomplira, il entrera en transe. A un moment donné de l'expérience, le patient ferme les yeux. Pour dissiper ses craintes, Erickson profite de cette occasion en disant : « vous pouvez fermer les yeux, mais surtout, restez très vigilant ».

En fait, il est en train de provoquer exactement le contraire : la personne ainsi rassurée est maintenant toute disposée à se laisser aller.

La vie courante nous offre des exemples de ce procédé. Témoin, cet ancien élève de Khâgne qui a raconté ceci :

« Pour avoir subi un enseignement de Philosophie très abstrait et inintéressant les années précédentes, j'étais très méfiant envers cette discipline.

L'année suivante, arrive une nouvelle enseignante qui se déclare contre l'enseignement classique fastidieux, et elle ajoute qu'il ne faut surtout pas prendre son cours comme parole d'évangile. Politiquement engagée, — je ne l'ai su que plus tard — elle avait en fait des idées précises qu'elle souhaitait faire passer dans son enseignement. Son cours se référait à des événements concrets : lutte syndicale, grèves, politique...

Je me suis trouvé très soulagé au départ : enfin un professeur de philosophie qui parle un langage compréhensible, qui ne nous assomme pas de jargon, qui semble avoir les idées larges.

Or, voilà qu'au bout de deux mois, des amis de longue date m'ont fait remarquer que j'avais changé ces derniers temps. Et c'était vrai : je passais mon temps à me demander si ce que je voyais, entendais, lisais, correspondait bien à ce que je prenais maintenant, malgré moi, comme ma philosophie : vivre le moment présent, s'y éclater, tout morceler en expériences particulières sans cohérence. Or, cette philosophie n'était pas la mienne, mais celle de mon enseignante. »

Que s'est-il donc passé ? Rassuré, mis en confiance par cette femme qui semblait parler le même langage que lui, qui affirmait que son enseignement ne devait pas être « avalé tout rond », il n'a plus songé à passer au filtre le discours de l'enseignante. De ce fait, il a effectivement avalé un tas de suggestions philosophiques, politiques, sans s'en rendre compte aucunement. Par la suite, celles-ci ont *orienté sa réflexion, sa perception, son jugement*. Il est certain que si cette enseignante avait

dit d'emblée « je pense ceci et vous allez le penser aussi », il ne se serait pas laissé persuader.

Ce procédé, Erickson le nomme « suggestion indirecte ». On suggère bel et bien, au moment précis où on laisse entendre qu'il n'en est rien. Un exemple de cet auteur : pour suggérer un état hypnotique, il demande au sujet de s'asseoir et il lui explique ce qui va se passer : « Qu'est-ce que l'hypnose ? Vous allez voir, il faudra vous mettre à l'aise. Vous vous apercevrez que votre respiration ralentira, que vous serez comme dans du coton... » Et au bout de l'explication, le sujet était déjà hypnotisé. Il n'a pas songé que ce discours le concernait ; il l'a accepté sans y prendre garde tandis que l'hypnotiseur savait très bien, lui, qu'il s'agissait de déconnection.

Faire collaborer le sujet

Si l'on parvient à donner au sujet une part active à son hypnotisation, la transe peut être parfois obtenue facilement. Erickson parle dans son ouvrage d'une jeune femme qu'il a tenté en vain d'hypnotiser pendant plusieurs heures. Celle-ci, qui n'avait aucune expérience en la matière, lui a demandé si elle pouvait le guider : « Parlez plus vite ici, moins fort maintenant... Insistez sur ce point... » Une transe profonde fut ainsi obtenue en moins d'une demi-heure.

Un procédé d'hypnotisation consiste en outre à faire entendre le bruit d'un métronome en y ajoutant des suggestions d'assoupissement. Mais le résultat est encore plus concluant si le patient imagine lui-même le métronome : il peut l'imaginer plus ou moins fort, plus ou moins rapide selon les nécessités de l'hypnotisation.

Il y a loin, semble-t-il, entre cette expérience de laboratoire sophistiquée et le quotidien de la communication. Toutefois, on rencontre souvent des gens qui, en guise d'entrée en matière, flattent votre serviabilité ou votre orgueil, font mine de solliciter de vous un avis. Par la suite vous êtes mûr pour accepter n'importe quoi. « Nous avons besoin de vous, venez nous rejoindre... » Un langage familier à de nombreuses institutions petites ou grandes...

Et même utiliser ses résistances

Une psychologue sceptique et sarcastique à l'égard de l'hypnose vint un jour défier Erickson de l'hypnotiser : « Essayez donc sur moi votre petite marotte, et si vous y parvenez je suis volontaire pour toutes les expériences ». Erickson utilise alors une technique qu'il fait lui-même échouer, puis une autre. Après quelques essais, il s'avoue vaincu. La psychologue éprouve à la fois un sentiment de succès en même temps qu'un regret devant l'apparente déconfiture de son hypnotiseur. Comme par acquis de conscience, il lui propose alors de faire l'expérience de la lévitation de la main. Elle y consent, précisant qu'elle sait très bien qu'il ne s'agit pas là d'une technique hypnotique. Sa résistance ayant été acceptée, reconnue et même flattée par les échecs précédents, elle se prête alors sans méfiance à l'expérience qui marche. Erickson en profite alors pour lui demander de faire bien attention à ce qu'il lui dit, de ne pas s'occuper des autres bruits. Ainsi concentrée, cette personne développe alors une transe profonde en quelques minutes.

Un jeune ingénieur a raconté ceci :

« En préparant mon entretien d'embauche pour mon nouveau travail, je m'étais promis d'être intransigeant sur la question du salaire, car je ne voulais pas me faire exploiter comme je l'avais été dans mon précédent travail.

J'ai donc présenté cette clause d'un ton ferme comme une condition formelle de ma part. Le patron m'a répliqué : « Bon, si vous y tenez, j'accepte de vous embaucher sur la base de tant » (la somme que j'avais demandée).

Satisfait sur ce point, j'ai été moins attentif sur la suite de l'entretien. Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte que j'avais accepté ensuite certaines conditions, jugées à froid inacceptables. »

La patron, en accédant à la demande de cet ingénieur, l'a mis en confiance. Ce dernier s'est senti pris en considération et respecté, ce qui l'a amené à faire moins attention puisqu'il était, croyait-il, en terrain ami. Erreur !

Autre technique : la déstabilisation

Lors d'une de ses conférences, Erickson demande des volontaires. Un homme s'avance d'un pas très décidé, disant très fort : « Je viens vous montrer à chacun que vous ne pouvez pas m'hypnotiser ». Le conférencier va vers lui en lui tendant la main et au dernier moment se penche pour remettre son lacet. L'homme reste quelques instants tout interdit, ne sachant plus que faire. Et l'auteur d'ajouter qu'à ce moment là, le sujet était prêt à accepter toutes les suggestions de sa part.

Nombre de gens procèdent ainsi dans la vie quotidienne. Un jeune homme de bonne famille a raconté ceci :

« Une tante de ma femme a le chic de créer le désarroi chez ses interlocuteurs dans la vie mondaine. Elle vous accoste pleine de prévenance, vous pose des questions sur votre vie ; puis tout d'un coup, sans s'excuser le moins du monde, elle se tourne vers quelqu'un autre, n'écoute plus rien de ce qu'on lui dit et poursuit la conversation ailleurs.

Nous restions, ma femme et moi, médusés devant ce genre d'attitude, jusqu'au jour où j'ai volontairement utilisé ce même procédé avec elle. Le charme était rompu : elle avait compris que nous n'étions pas dupes. »

Le manège s'arrête là. Ici la déstabilisation n'est pas suivie de l'action principale en hypnose : la suggestion. En revanche, supposons que je sois chez moi en train de travailler à quelque chose qui m'occupe l'esprit et que quelqu'un sonne à la porte : un vendeur qui vient me vanter je ne sais trop quoi. Je suis alors en pleine réceptivité car ce personnage se permet de faire irruption dans ma vie sans prendre rendez-vous. Il sonne, il insiste. Dans le contexte de surprise (bien compris par ces démarcheurs), on peut aisément influencer profondément la victime malencontreusement arrachée à son activité. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'Etat a érigé en obligation la possibilité pour le client de se rétracter dans les sept jours. Trop d'abus ont été commis par ce procédé d'intrusion-surprise qu'est la vente à domicile.

Arracher les gens à leur environnement habituel, les déraciner tout d'un coup, les couper de leurs relations, c'est un moyen que les institutions respectables ont su trouver pour sou-

mettre ensuite leurs adeptes, volontaires ou forcés, à un endoctrinement.

La confusion

Voici une autre technique dont il ne sera pas nécessaire de faire l'application dans la vie courante tant elle est répandue. Elle consiste à noyer l'interlocuteur dans un discours incohérent, difficile à suivre, plein de coq-à-l'âne ou d'analogies. Si l'on a le malheur de chercher à le suivre, on ne peut que se perdre dans les méandres au milieu desquels l'interlocuteur glisse souvent quelques remarques empoisonnées.

Voici un exemple de ces discours-fleuves incohérents. Il n'est pas banal si l'on en juge par les conséquences. Il a été raconté par une jeune femme qui travaillait dans un organisme analogue à S.O.S. — Amitié comme conseillère juridique et sociale :

« On m'a envoyée un matin auprès d'une femme — en — détresse, cliente très régulière, qui prétendait vouloir se suicider. Le bureau sollicitait seulement de ma part un avis extérieur, sans plus. De mon côté, je parlais avec l'idée supplémentaire de voir si l'on pouvait faire quelque chose pour cette femme ou pour son fils.

Lorsque je suis arrivée, elle a commencé par m'exposer la situation par tous les côtés négatifs : son mari, buveur invétéré, jadis cadre chez Renault, est maintenant ouvrier non-spécialisé. « Une honte pour moi. » Son fils, 32 ans, au chômage depuis plusieurs années, vient de trouver du travail, ça la contrarie, car de ce fait, il quitte la maison. Sa fille divorce pour la deuxième fois, « et ce n'est même pas pour rentrer à la maison ». Son dernier fils de 14 ans et demi sème le désordre partout dans leur appartement (en réalité, seulement dans sa chambre). Elle parle, parle, passant de l'un à l'autre, au point qu'il est impossible de savoir de qui il s'agit dans la conversation.

Je m'efforce de revenir au sujet de départ : ce suicide. Non, dit la femme, finalement son problème n'est pas là. Elle veut plutôt quitter la maison. La conversation reprend sur cette question et j'essaye, encore une fois, de la suivre dans son bavardage. Mais je ne m'y retrouve pas plus car finalement cette femme voudrait surtout que ce soit son mari qui s'en aille. A partir de ce moment, j'ai réalisé que je me trompais de vic-

time et que la cause présumée de ces misères en chaîne était sans doute à chercher chez mon interlocutrice, qui empêchait son voisinage de vivre tranquillement.

Or, au même moment, elle trouve le moyen de glisser dans la conversation que je couve beaucoup trop ma fille Domitille (que j'avais avec moi). A partir de là, je me suis trouvée comme anesthésiée. Je ne me souviens plus de ce qu'elle m'a dit après. Toujours est-il que je suis revenue chez moi vers midi, j'ai couché ma fille qui dormait déjà, alors qu'elle n'avait pas déjeuné. Moi-même, je me suis couchée contre mes habitudes et j'ai dormi quatre heures de suite d'un sommeil de plomb, je n'ai pas déjeuné non plus et j'ai oublié mon rendez-vous du soir, alors que d'ordinaire, je ne suis pas négligente. »

Le discours-fleuve avait en effet porté ses fruits. Nul doute aussi que la petite phrase empoisonnée a achevé de désarmer cette jeune femme déjà perturbée par ce jeu de fausses pistes inextricables.

Capter l'attention : un autre moyen

Une femme extrêmement agitée, parlant sans cesse et changeant de sujet à chaque phrase, était venue voir Erickson pour hypnothérapie. D'autres tentatives d'hypnose avaient échoué car elle ne pouvait concentrer son attention sur un objet précis. Face à Erickson, elle commence à parler des différents objets qu'elle voit et lui, répond de façon à mener lui-même la conversation. Elle lui parle de presse-papier, il lui répond : « Il est posé sur le bureau juste devant l'horloge ». Elle demande quelle heure il est, il répond : « l'aiguille donne le même chiffre que le calendrier ». Elle parle du calendrier, puis il prend un crayon, sort ses lunettes, les range, prend sa serviette... chaque acte est commenté par la femme. Ayant ainsi capté son attention et l'ayant rendue en quelque sorte dépendante de lui, il ralentit le rythme, laisse une pause entre deux actes et la femme parle moins vite, il ralentit de plus en plus. Puis il fait fermer les yeux de la femme, lui demande de nommer les objets qu'elle vient de voir, et elle s'endort en sommeil hypnotique profond.

Le fait d'avoir réussi à polariser cette patiente l'a rendue réceptive à ses suggestions (elle s'y conforme sans difficulté).

A la lumière de cette expérience, que faut-il penser du témoignage suivant ?

« Nous étions deux classes de première année de lettres. Notre professeur de philosophie, pendant les cours, ne cessait de se promener et de manipuler divers objets tout en parlant : il prenait un parapluie, l'ouvrait, le faisait tourner, sautait, s'asseyait sur une table, brandissant la règle d'un élève, puis prenait les lunettes d'un autre, et pendant ce temps, il débitait son incompréhensible jargon, citant de larges extraits en grec (nous étions en moderne donc aucun de nous ne comprenait le grec). A part quatre élèves, tout le monde l'écoutait, captivé par son comportement. Et alors que dans l'autre classe, qui n'avait pas le même professeur, aucun n'a voulu se spécialiser en philo, à la fin de l'année, dans la nôtre, de nombreuses vocations se sont révélées au contact de ce professeur incompréhensible et fascinant. »

Le rappel de la situation hypnotique passée suffit à remettre le sujet en transe

Nous constatons que celui qui a vécu une situation de type hypnotique et qui se retrouve un beau jour dans les conditions matérielles de sa première hypnotisation, retombe dans son état ancien ; c'est-à-dire qu'il est à nouveau prêt à recevoir sans critiquer les suggestions. Témoin, un ancien moine qui une fois devenu haut fonctionnaire, reste malgré tout imprégné de la suggestion de sa nullité. A travers quels faits matériels la réceptivité a-t-elle été mise en place chez lui ? Il est difficile de le dire ; la « foi », la répétition incantatoire des psaumes, la routine, l'obéissance aveugle au supérieur (pierre d'angle de la vie religieuse)... on devine que toutes les conditions pour rendre réceptif à la suggestion sont réunies.

Et voilà que cinq ans après son expérience religieuse, cet homme, maintenant père de famille, a l'occasion de retourner dans ce couvent pour assister aux vœux de son jeune frère, lui aussi touché par « la grâce », et qui a décidé de rester. Se retrouvant dans les mêmes conditions matérielles qu'autrefois, il rencontre son ancien supérieur qui, sans arrière pensée, lui demande de ses nouvelles. Et voilà que cet homme se met à raconter sa vie jusque dans le détail intime, comme s'il avait à

rendre des comptes. En plus, il n'ose pas souffler mot de sa vie professionnelle. Or, dans sa profession, il utilise les diplômes universitaires qu'à l'époque ses supérieurs lui avaient fait acquérir pour les besoins de la congrégation. Il est donc redevenu à deux titres l'humble religieux d'une époque pourtant révolue. Lui-même commente cette rencontre en disant : « je ne comprends pas, je me suis confessé comme il y a cinq ans. »

Nous trouvons chez Erickson (d'autres que lui l'ont également vérifié) l'expérience suivante.

Une de ses patientes avait déjà été hypnotisée par un médecin quelques années auparavant, mais depuis, personne n'y avait plus réussi. Erickson demande à la jeune femme de se mettre dans la même position que lors de son hypnotisation. Puis il lui demande de raconter en détail cette séance, ce que l'hypnotiseur lui a dit, ce qu'elle éprouvait. Et c'est ainsi qu'elle se replonge elle-même en transe hypnotique.

A une étudiante, il demande de se comporter, de parler, comme quand elle est sous hypnose. Celle-ci lui répond que c'est impossible, « en effet, dit-elle, sous hypnose, j'ai les pupilles dilatées, une certaine raideur des mouvements que je ne peux reproduire à volonté. Normalement, j'écris comme ceci (elle écrit une phrase), tandis que sous hypnose... » A ce moment, elle s'arrête de parler et ses interlocuteurs constatent qu'elle est en transe profonde.

D'une façon générale, le fait de revivre en l'imaginant une situation, c'est-à-dire en évoquant les détails, sans exercer la moindre critique sur ce qu'on a vécu, fait ressurgir les émotions qu'on a éprouvées à cette occasion. On peut évoquer, à ce propos, l'histoire de cette vieille dame de 80 ans qui va se confesser « parce qu'elle a couché avec un jeune homme qui était si beau. » La semaine suivante, même confession et encore la semaine d'après. Si bien que le curé, intrigué, finit par s'étonner et lui demande quelques explications. « Oh non, répond-elle, c'était il y a soixante ans, mais ça me fait tellement plaisir de m'en confesser encore une fois. »

De même, le fait de raconter en détail à un sujet ce qu'il a fait ou dit pendant sa transe l'y fait plonger à nouveau. Un étudiant d'Erickson disait que, rien qu'à entendre raconter son comportement hypnotique, il se sentait à nouveau glisser dans la transe.

Que faut-il penser, à la lumière de cette expérience, de la mère de famille qui raconte en détail, chaque fois qu'elle voit son fils, comment était « le petit » quand il avait trois ans « et qu'il était si fragile et qu'il ne supportait pas que sa maman s'éloigne... » D'autant plus choquant que le petit, maintenant adulte, est effectivement resté de santé fragile et n'ose pas affronter sa mère.

Autre façon de réhypnotiser quelqu'un : les mots, les situations, qui brusquement confrontent le sujet avec son ancien état hypnotique.

Un homme d'une trentaine d'années raconte qu'il est asthmatique depuis sa plus tendre enfance. Régulièrement, son père rentrait à la maison à moitié saoul, terrorisant les enfants. Ce fils fit un jour une crise d'asthme qui calma le père instantanément. Par la suite, quand les parents levaient le ton, il commençait à étouffer, ce qui apaisait la dispute immédiatement. Puis c'est la mère qui utilisa cette aubaine : dès que son mari se fâchait, elle lui lançait : « attention, le petit va faire une crise ».

A trente ans, cet homme est toujours sous l'emprise de sa mère, n'osant pas réagir contre les indiscrétions et les insinuations de celle-ci. Un jour, il va passer quelques temps dans sa famille et, au cours d'une conversation, il tente d'expliquer à sa mère qu'il établit un rapport entre son asthme et son désir de calmer ses colères. Sa mère s'exclame alors en s'adressant à son mari : « tu vois, je t'ai toujours dit que c'était de ta faute s'il était malade ». Sur le champ, cet homme a refait une crise, la plus grave de sa vie, qui l'a conduit d'urgence à l'hôpital. Or, il se considérait comme guéri depuis dix ans !

*
* *

Ce qui ressort avec évidence de cette première partie, c'est le caractère banal de la situation hypnotique : nous sommes déjà, par nature, destinés à être ainsi déconnectés plusieurs fois par jour. Par ailleurs, les procédés pour induire cet état de réceptivité sont des plus communs. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour les employer.

Mais nous n'avons traité jusqu'à présent que la première par-

tie de l'hypnose, celle qui consiste à déconnecter de la réalité quelqu'un, à « débrayer » son esprit critique et à le mettre dans un état de réceptivité. Le sujet ne dort pas pour autant. La conversation continue. Les gestes de tous les jours demeurent. Rien ne paraît suspect aux yeux de tout le monde. Et c'est là qu'il ne faut pas confondre du tout la mise sous hypnose quotidienne et l'endormissement spectaculaire du Music Hall. D'ailleurs, cette mise en condition n'est rien d'autre que la phase préparatoire du travail central : la suggestion.

La suggestion

Au cours d'une expérience, lorsque le sujet est ainsi déconnecté de la réalité, l'hypnotiseur lui donne une *suggestion*, par exemple « André restera dans le fauteuil rouge toute la soirée ». Ou encore « vous ne savez plus lire » ou encore « Joseph a un empêchement ; il ne viendra pas ce soir ».

Après cette suggestion, la conversation se poursuit à bâtons rompus. Or, voici que nous assistons à des résultats proprement hallucinants : il faut environ 15 à 20 minutes pour que cette suggestion arrive à maturité ; c'est-à-dire qu'elle réalise dans le cerveau du sujet une *modification de la perception* et entraîne chez ce dernier un changement étrange de *comportement*. C'est la SUGGESTION QUI L'EMPORTEA DÉSORMAIS SUR LA RÉALITÉ ELLE-MÊME. C'EST ELLE QUI PRÉVAUT SUR LA RÉALITÉ.

En clair, au bout de vingt minutes, le sujet est persuadé qu'André restera dans son fauteuil rouge ; et même quand celui-ci se lève, se promène dans la pièce et s'assied dans un autre fauteuil, *le sujet le voit toujours dans le fauteuil rouge*.

L'expérimentation prend ensuite une tournure des plus déroutantes. Car André se met à parler. Le sujet voit André à gauche (selon la suggestion) et il entend venir la voix de sa droite. Il commence à chercher des explications pour ces étranges phénomènes. Ainsi parlera-t-il de la distorsion du son ou de l'écho. Il évoquera les raisons les plus saugrenues, tout sauf la remise en cause de la suggestion qu'il ignore. Bref, jamais n'est contestée l'affirmation « André restera dans le fauteuil rouge ». C'est en fonction d'elle, au contraire, que le sujet est prêt à construire les raisonnements les plus spécieux.

« Vous ne savez plus lire ». Lorsque vingt minutes après cette suggestion, celui qui jusque là était un intellectuel, prend un livre, il ne parvient plus à déchiffrer le texte. Gêné, il dit que c'est à cause de l'éclairage, ou encore qu'il devrait s'acheter des lunettes. *Mais à aucun moment il ne soupçonne l'existence de cette suggestion reçue.* Et pourtant, il sait qu'il est venu pour participer à une expérimentation d'hypnose !

« Joseph, ayant eu un empêchement, ne viendra pas ce soir » : si Joseph arrive, entre dans la pièce au bout de vingt minutes, le sujet sous hypnose ne le voit pas. Il voit son entourage tendre la main à... « personne ». Joseph s'adresse directement à lui : il ne le perçoit pas. Joseph lui lève le bras, le sujet est tout étonné de ce geste et ne comprend pas ce qui lui arrive.

Or, lors d'une autre expérience, Joseph, « celui qui ne devait pas venir ce soir », arrive au bout de quelques minutes. Ici, la réaction du sujet sous hypnose est étrange. Il voit double. *Il voit Joseph et il a la certitude qu'il n'est pas là.* Il détourne de lui son regard, ne pouvant supporter cette double vue. *Et quelques minutes après, il ne voit plus du tout Joseph présent.* La suggestion a eu le temps de prendre corps.

Les quatre tomes d'Erickson sont remplis de témoignages semblables. Car ce qui intéresse avant tout les chercheurs, c'est moins la technique de la mise sous hypnose pour elle-même que la *force des suggestions données à cette occasion.*

Or, les applications dans la vie quotidienne sont du même ordre. Lorsque des gens ont reçu des suggestions dans un état de moindre vigilance (c'est-à-dire dans un état hypnotique car c'est bien de cela qu'il s'agit), la réalité peut crier, hurler le contraire, ils ne la voient pas ; ils ne l'entendent pas. Ils refusent d'y croire. Lorsque Voltaire disait « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose », il était en-deçà de la vérité. C'est là le danger de ces gens qui, de passage dans un bureau, distillent la médisance pendant que les dactylos, polarisées par leur texte et déconnectées de ce qui se passe autour d'elles, sont dans un état de réceptivité hypnotique tout au long de leur travail.

C'est là que nous commençons à soupçonner la force de l'endoctrinement communiqué dans des conditions hypnotiques, dont des sujets par ailleurs intelligents et cultivés ne veu-

lent pas démordre. Comment peut-on être à la fois scientifique et croyant ? Pour l'homme religieux, ceci ne pose aucun problème. Mais pour celui qui regarde la chose de l'extérieur, cette incohérence de la part de gens, très cultivés par ailleurs, coupe le souffle.

La suggestion double

« Tu as envie d'arrêter de fumer.

— Mais tu ne pourras pas t'empêcher de vouloir fumer ».

Ces deux suggestions sont transmises à un sujet en état d'hypnose. Une fois celui-ci réveillé, quelqu'un lui offre une cigarette. Il hésite, puis la prend ; il cherche dans toutes ses poches une boîte d'allumettes, sauf dans la bonne ; il la prend, fait très distrait et casse les allumettes l'une après l'autre en parlant d'autre chose. Quelqu'un lui tend une cigarette allumée. Il l'éteint. On continue à le « séduire » : tantôt il allume une cigarette au milieu, une autre fois du côté du filtre. Il est très gêné, maladroit, s'en rend compte, mais ne sait que faire.

Cette expérimentation, même passagère, a déjà un caractère révoltant. Or, combien de fois ne rencontrons-nous pas ce genre de suggestion double dans l'éducation ? Un professeur agrégé d'une trentaine d'années relate ceci :

« Chez moi, je fus dressé à la soumission aux adultes. Il n'était pas question de remettre en cause tel geste, telle parole de mes parents.

Une fois entré dans une école secondaire religieuse où régnait une discipline de fer, j'ai continué à me soumettre. Pendant les cours, je ne me sentais évidemment pas capable de poser des questions si je ne comprenais pas ce que disait l'enseignant.

Or, je reviens un jour à la maison et je raconte incidemment à cette occasion qu'effectivement, je n'arrive pas à poser de question en cours. Aussitôt, mes parents me font la leçon sur la nécessité de lever le doigt quand je ne comprends pas, ceci dans un climat de condescendance qui me faisait ravalier au rang des mauviettes.

Dès lors, j'étais pris entre ces deux suggestions, reçues toutes deux dans le cadre propice de la dépendance passive à l'égard des conseils des parents. »

Dans le christianisme, la sexualité fait l'objet d'une double suggestion de ce genre : elle est à la fois un *mal* et une *nécessité*. Source de damnation (le péché de la chair) et devoir vis-à-vis du créateur. Car la vie commune, codifiée par l'institution chrétienne du mariage, est destinée à procréer des enfants afin de prolonger la création de dieu ! On imagine la situation des couples croyants soumis à cette aberration : combien de drames intimes, de frustrations, de conflits entre conjoints à cause de ce délire contradictoire. Auquel il faut ajouter les séances de confession pour renforcer la suggestion au creuset de la culpabilité.

Le plus fort, c'est qu'une suggestion, une fois imposée dans l'état d'hypnose adéquat, prend force *et demeure à jamais*. Désormais, le sujet réadapte son comportement en fonction de la suggestion. Or, en laboratoire, l'hypnotiseur a le souci de lever la suggestion à la fin de l'expérience. Mais dans l'éducation et dans la vie de tous les jours, l'hypnotiseur n'a aucune envie de lever ses suggestions. Et là commence le drame. Citons ici l'exemple d'un pharmacien d'une cinquantaine d'années :

« J'ai fait chez les Dominicains quelques mois de noviciat. Puis je me suis fait renvoyer. Je n'étais pas « apte à la vie parfaite » du célibat.

Une fois sorti, j'ai songé à trouver quelqu'un pour mener vie commune et fonder une famille. Or, voilà que mon Maître des Novices me signale que Geneviève pense à moi. Elle souffre. Il faut, dit ce religieux, lui donner une réponse rapide *car il ne faut pas la faire souffrir*.

Dans le contexte de désarroi et de dépendance créé par cet homme, j'ai donné une réponse positive à cette fille que je n'aimais pas *pour ne pas la faire souffrir*. Et je me suis infligé, ce faisant, le fardeau de vivre des années durant avec une femme que je n'aimais pas.

Trois ans après notre mariage, nous avons connu une période plus faste, mais dès que nous avons eu un enfant, je n'ai plus compté pour ma femme. De nouveau, ce fut une vie impossible. Elle ne s'était attachée à moi que pour ma situation sociale. Je n'ai reçu d'elle que rebuffades, frustrations, avec en plus des crises d'hystérie dont l'une fut si grave que j'ai dû prévenir le S.A.M.U., à une heure du matin.

Enfin, après des années impossibles, j'ai résolu de divorcer,

non sans peine, tergiversations interminables. *Il ne fallait pas la faire souffrir, là encore.*

J'ai contacté un avocat en lui demandant une plaidoirie molle. Il était désarçonné devant l'ampleur du litige et cette réaction de mollesse.

En réfléchissant avec des amis, je me suis rendu compte qu'une fois encore j'obéissais à l'ancienne suggestion du Dominicain, toujours aussi vivace qu'aux premiers instants : *il ne fallait pas la faire souffrir*.

Ainsi donc, j'étais prêt à me laisser plumer, déposséder de ma fortune et de mes enfants par une arriviste et une folle qui ne m'a jamais aimé et que j'ai épousée sous suggestion. Prête à tout pour tirer le maximum d'avantages dans cette affaire, elle aurait rencontré un adversaire désarmé et disposé à toutes les concessions pour lui complaire, après avoir enduré déjà vingt ans d'une vie intenable ».

Dans la vie de tous les jours, nous rencontrons de ces gens qui, sur tel secteur de leur vie ou de leurs opinions, semblent irrémédiablement bouchés, incapables de voir la réalité qui crève les yeux de leur entourage. On dit alors qu'il y a un dialogue de sourds, que l'autre est têtue comme une mule, qu'il est impossible de discuter avec lui. Effectivement dans certains cas, l'interlocuteur a quelque chose à préserver et son attitude est volontaire, concertée. Mais dans d'autres, la personne est bel et bien suggestionnée, et ce blocage que nous rencontrons dès que nous abordons avec elle une question en rapport avec le contenu de sa suggestion, n'est autre qu'une attitude classique d'hypnotisé telle que nous l'avons décrite plus haut. Notre interlocuteur fera tout pour faire prévaloir la suggestion, quelles que soient l'éloquence et la solidité de notre argumentation.

Le comportement de l'hypnotisé

Il semble utile d'ajouter ici quelques caractéristiques du comportement hypnotique. Elles permettent de détecter plus aisément si quelqu'un se trouve sous l'emprise d'un autre.

D'abord et avant tout le *sens de la réalité globale disparaît*. Erickson en administre la preuve criante dans le cadre de ses expériences. Il a en effet beaucoup questionné ses patients pen-

dant leur transe pour savoir au juste ce qui se passait chez eux.

« Décrivez ce que vous voyez.

— Je vous vois, vous, sur votre chaise ; je vois ma chaise, un petit bout de plancher. »

Cette réponse illustre ce que l'on peut constater de façon répétitive chez des gens qui sont sous l'emprise d'autrui : ils perdent le sens de la réalité globale qui les entoure. Ils n'arrivent pas à la voir dans son ensemble. Ici, le sujet de l'expérience ne voit plus qu'un mince couloir qui se développe entre lui et l'hypnotiseur. Cette relation exclusive se retrouve dans toute transe. C'est ce qu'on appelle le *rapport* : l'hypnotisé n'est sensible qu'à son hypnotiseur et à ce que celui-ci lui permet de percevoir. Ce dernier lui dit-il de regarder ce qui se passe vers la gauche, l'hypnotisé se mettra à voir, précisément, comme dans un couloir, tout ce qui se trouve de ce côté.

Nous pourrions écrire des pages et des pages sur ce chapitre. Beaucoup parmi nos lecteurs connaissent dans leur entourage de ces gens à qui toute une partie de la réalité, de leur réalité, échappe non seulement à leur jugement, mais même à leur perception. Les partis doctrinaires et les chapelles, petites ou grandes, en produisent à la chaîne. C'est presque une marque de fabrique que cet aveuglement partiel.

Autre caractéristique : l'étrangeté à soi-même

Erickson met un sujet sous hypnose profonde. Puis il lui demande de lever la main à la hauteur de son regard. Il lui demande alors : « Que voyez-vous ? ». Le sujet répond : « je vois une main ». Erickson insiste : « A qui appartient cette main ? suivez le bras. » Le sujet répond : « Je ne sais pas... je vois que le bras est le mien, et pourtant cette main me paraît étrangère ».

Tout se passe comme si certaines parties de son corps, de sa personnalité, n'appartenaient plus à l'hypnotisé. Elles sont pour ainsi dire sous séquestre.

Voici l'exemple d'un ingénieur très brillant et considéré comme excellent par ses supérieurs. Il utilise pour son travail une variété de connaissances dans lesquelles certains peuvent se spécialiser et travailler toute une vie : informatique, mécani-

que, hydraulique, automatique. Or, il a dû collaborer avec quelqu'un qui n'avait qu'une seule spécialité : les roulements. Encore ses connaissances en la matière auraient-elles eues besoin d'être rafraîchies. En dépit de cette disproportion énorme, qui était tout à l'avantage de l'ingénieur, le collègue a réussi à le mettre sous sa coupe, et il a fallu brusquer l'intéressé pour qu'il prenne conscience du ridicule de cette manœuvre. L'oubli de ses compétences était tel qu'il envisageait sérieusement de se recycler dans une F.P.A. Chez les humains, à l'inverse du monde animal, les plus petits dévorent les plus gros !!!

Nous connaissons également un homme de valeur, là encore très compétent et reconnu comme tel dans son entreprise. Ce garçon est absolument médusé devant sa femme qui, elle, n'a pas grand chose à faire valoir : fermée, maniaque, autoritaire, dure. Il demeure persuadé, après trois ans de vie commune, qu'il a fait l'affaire du siècle en épousant cette fille. Un pauvre type comme lui a vraiment eu de la chance qu'une femme comme Jacqueline ait bien voulu de lui. Il l'admire et la révère, se pliant à ses quatre volontés de tyran d'acier. Le soir, lorsqu'il rentre fourbu du travail, sa femme lui a préparé toute une liste de tâches matérielles à faire, et des plus consistantes. Il s'exécute sans mot dire. Et plus l'admiration pour sa princesse croît, plus il est aveuglé devant sa propre valeur. Que son Directeur lui donne une augmentation de 2 000 francs d'un coup ne lui fait ni chaud ni froid ¹.

Pour mieux comprendre encore jusqu'où va l'état d'anéantissement de l'hypnotisé, voici un dernier témoignage.

Jusqu'à ses trente ans, un pharmacien s'était cru redevable à perpétuité envers son père, qui avait travaillé dans la Marine Marchande pour payer ses études. Trouvant les discours de son beau-père de plus en plus insolents et insupportables, la femme du pharmacien s'était mise à réfléchir tout haut ; et son mari était sorti progressivement de son aveuglement. Il était vrai que son père avait dépensé une petite fortune pour le mettre pensionnaire chez les jésuites, mais il est vrai aussi qu'il avait pris cette décision contre l'avis de son fils et uniquement pour en

1. Ceux qui connaissent le film *Alexandre le Bienheureux* trouveront sans doute quelquel rapport entre son héros et le mari de Jacqueline.

tirer lui-même du prestige. Quant à ces dernières années, en Fac, l'étudiant en pharmacie avait largement participé aux frais de sa scolarité. De plus, lors de ses passages à la maison, le père s'était toujours défoulé contre « ces sales négres » avec lesquels il devait travailler, toujours et encore pour payer les études de ce « petit monsieur ». La réalité était tout autre : si le père s'était engagé dans une compagnie étrangère c'était uniquement pour y être commandant de bord, grade qu'il n'aurait pas eu dans une compagnie française.

Ayant pris conscience de tout cela, ce pharmacien trouvait son père, non seulement pénible, mais de plus en plus ridicule ; pourtant il continuait à le supporter et en cela, il lui restait soumis. Sa femme le talonnait pour qu'il cloue le bec à son père à la prochaine occasion, mais il avouait qu'il en était incapable. C'était plus fort que lui...

Exédée, sa femme, un beau jour, en a pris l'initiative, et son mari n'avait plus qu'à renchérir. Or, il ne l'a pas fait ! Une petite phrase banale qu'il a alors prononcée, avait tout d'un désaveu par rapport à sa femme.

Cette histoire fera peut-être poindre une petite lumière dans les souvenirs de l'un ou de l'autre. Vivant à côté d'un conjoint, d'un collègue ou d'un ami qui ne savait pas se faire respecter, il lui a proposé ses bons services. Tout était clairement convenu entre eux. Mais quand ce chevalier s'est jeté à l'eau, il a eu la surprise de voir son compagnon le lâcher, et il s'est trouvé alors, non seulement trahi, mais encore compromis. L'hypnotisé s'est brusquement rapproché de son hypnotiseur... à l'heure même où l'occasion de se libérer lui était offerte.

L'emprise de l'hypnotiseur

Erickson consacre 60 pages à prouver que l'emprise de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé n'existe pas, que l'on ne peut faire faire à quelqu'un, par une pratique hypnotique, ce à quoi il ne saurait consentir. Ces pages, avouons-le, sont les moins convaincantes de son œuvre. Car pour le prouver, il a recours cette fois, à des suggestions directes qui heurtent de front les sujets sur le terrain de leurs interdits mis en place par d'autres. Bref, les dés sont pipés. En réalité, l'hypnotiseur, s'il s'y prend con-

venablement, peut réussir à obtenir du sujet *tout ce qu'il veut*. L'œuvre d'Erickson, prise dans sa totalité, en est l'illustration magistrale. Ch M. Godefroy, qui connaît bien la question de l'hypnose, insiste sur ce point : « les hypnotiseurs entretiennent pieusement la légende qui veut qu'on ne puisse pas faire faire à un sujet sous hypnose ce que sa morale réproouve. En fait, quand on est déterminé, il n'en est rien ». L'histoire judiciaire offre d'ailleurs quelques cas de crimes qui ont été reconnus commis sous l'emprise hypnotique d'autrui.

Sans aller jusqu'à ce cas extrême d'une action criminelle, il suffit de citer cet exemple simple : un étudiant en médecine a raconté que, jeune adolescent, il s'amusait à réaliser des expériences d'hypnose avec ses frères et sœurs et ses copains. Un jour, il donne à sa sœur la suggestion suivante : « A la prochaine expérience, il suffira que je te touche le dos par derrière pour que tu tombes instantanément en état de sommeil profond ».

Le temps passe et ce groupe de jeunes se retrouve. Les camarades évoluent et touchent ainsi la jeune sœur. Rien ne se produit. Il suffit alors que ce soit son frère qui le fasse en passant inaperçu derrière elle, pour qu'elle tombe instantanément en sommeil hypnotique profond.

Peut-on conclure de cette anecdote que l'hypnotiseur n'a pas d'emprise sur le sujet ? Evidemment non. Et ce qui n'est pas vrai dans les expériences de laboratoire l'est encore moins dans la vie comme nous allons le voir.

Hypnose en laboratoire et hypnose quotidienne

Pour ceux qui étudient l'hypnose dans le seul but d'échapper aux emprises quotidiennes auxquelles il nous faut faire face dans la communication avec autrui, il faut signaler toute la différence entre les événements hypnotiques de la vie de tous les jours et l'expérimentation en laboratoire. Car les choses ne se passent pas du tout dans les mêmes conditions.

— *En laboratoire* : L'hypnotiseur est un scientifique qui prépare à l'avance sa méthode pour induire l'état de réceptivité ainsi que la suggestion qui sera donnée. Il est présent à l'expérience, la surveille, fait des tests en cours pour s'assurer que le résultat escompté est bien obtenu. Bref, *il fait œuvre de science*.

Sa suggestion est simple et claire.

L'hypnotisé est volontaire. Il sait qu'il va se soumettre à une expérience.

L'opération se passe en deux temps : d'abord, il est rendu réceptif par un discours incohérent ou toute autre pratique de déconnexion ; ensuite, l'hypnotiseur lui donne la suggestion qu'il a préparée.

A la fin de l'expérience, l'hypnotiseur a le souci de lever la suggestion qu'il a donnée.

— *Dans la vie quotidienne* : il en va tout autrement.

L'hypnotiseur est souvent lui-même déconnecté de la réalité. Il vit dans des fantasmes d'ambition, de rancune, de peur. Les faits qui motivent l'opération d'emprise sont mêlés à des impressions parasites venues d'ailleurs. Bref, rien n'est clair dans son esprit et, par conséquent :

La suggestion risque fort de refléter cet état désordre mental. Elle n'aura rien d'élaboré. Elle sera pleine de sous-entendus, de non-dits, et chargée d'émotions.

L'hypnotisé, s'il n'est pas encore en état de réceptivité, sera médusé devant cette « remarque » qui arrive à l'improviste et qui le laisse perplexe tant elle est étrange. Il répondra peut-être sur ce qui est dit pour le contrer, mais la suggestion suffira à elle seule, par son étrangeté, à induire l'état de réceptivité hypnotique.

Ce n'est donc pas toujours le contenu littéral de la suggestion qui sera enregistré mais son contenu implicite que l'infortunée victime pressentira furtivement sans le relever et qu'elle enregistrera bel et bien sans esprit critique. Et c'est ce contenu implicite qui fera œuvre de suggestion, c'est-à-dire qui influencera désormais, envers et contre tout, sa perception et son comportement.

Dernière différence de taille : évidemment celui qui manipule son entourage ne travaille pas contre lui-même : s'il insinue ses suggestions au moment propice, il va de soi qu'il ne les retirera pas, comme en laboratoire !

C'est à ce genre d'opération-surprise que nous avons affaire ; opération d'autant plus délicate à parer qu'elle désarçonne la victime par son contenu souvent étrange.

Avant d'aborder les moyens de se défendre contre les empri-

ses hypnotiques de la vie courante, il faut d'abord évoquer un autre moyen d'emprise : l'influence télépsychique. Tous deux vont d'ailleurs de pair et les moyens de se prémunir contre l'une ou l'autre de ces influences sont les mêmes.

L'INFLUENCE TÉLÉPSYCHIQUE ¹

Pavel Naumo, psychologue dans une clinique d'accouchement à Moscou, a observé à de nombreuses reprises que les mères devenaient brusquement très nerveuses au moment précis où leur bébé, à l'autre bout du bâtiment, se mettait à pleurer.

Marguerite, mère de deux enfants, est en train de faire son ménage lorsque sa fille de six ans lui dit à l'improviste : « Maman, j'ai envie de faire de la musique ». Marguerite lui répond : « Mais oui, pourquoi pas, nous en parlerons ce soir à papa ».

A peine cinq minutes plus tard, un coup de fil. Marguerite prend la communication : c'est sa mère qui, à l'autre bout de la France, lui dit : « Je me suis dit que ce serait bien que votre fille aînée fasse de la musique. Je suis prête à lui payer ses cours. »

Qui est émetteur dans cette communication ? Est-ce la petite fille ? Est-ce la grand-mère qui a eu l'idée la première et qui a suscité cette envie subite chez elle ?

Comment fonctionne cette transmission à grande distance ? On ne le sait pas encore, mais on le constate. Depuis un siècle, d'innombrables cas de ce genre ont été enregistrés dans les annales de la science au point qu'il n'est pas sérieux désormais de faire comme si le doute existait encore ou, à plus forte raison ; comme si le fait n'existait pas.

Même si nous ignorons encore comment passe cette transmission que l'on est convenu d'appeler télépsychique, on sait mieux ce qui peut la favoriser.

Les médecins Naumov et Sergeiev ont constaté — et c'est le cas dans les exemples dont nous venons de parler — qu'une « harmonie physique » entre deux ou plusieurs personnes cons-

1. On appellera influence télépsychique celle que quelqu'un peut exercer sur autrui mentalement, sans le truchement des sens.

titue un conducteur particulièrement adapté à ce genre de communication. Ils ont même constaté en laboratoire que ces personnes, lors d'une transmission télépathique, ont leurs rythmes cardiaques étonnamment synchronisés. Leurs pouls s'accroissent parallèlement et leurs bruits cardiaques s'amplifient de façon simultanée !

Cette « harmonie physique » existe évidemment par excellence entre mari et femme, parents et enfants.

Elle joue aussi chez les animaux. En U.R.S.S., où des expériences systématiques ont été menées dans ce domaine, on relate ce fait surprenant : pour éliminer toute hypothèse de transmission par ondes, on isole une mère lapine dans un sous-marin tandis que ses petits sont sur le continent à une grande distance de là. Au moment où l'on tue successivement ses petits, l'électro-encéphalogramme de cette lapine enregistre des variations très intenses.

Ce qui est vrai chez les animaux est également vrai, on l'a vu, chez les hommes.

Isabelle est très malheureuse avec son mari qui d'ailleurs lui a dit déjà : « le jour où je rencontrerai une autre femme qui me plaira plus que toi, je te laisserai tomber ». Elle en parle, un lundi soir vers 20 h 30, avec des amis dans la banlieue de Lille, et pour la première fois, elle se pose la question d'une séparation d'avec son mari. Six jours plus tard, elle rentre chez elle à Albi. Son mari, avant même de refermer la porte derrière elle, lui dit : « Alors, il paraît que tu penses à me quitter ? » Elle reste là, interloquée. Son mari continue : « Lundi soir, j'ai reçu un coup de fil d'Aix-en-Provence. Ma mère était sens dessus-dessous car elle avait tout d'un coup l'intuition que tu faisais des projets pour reprendre ta liberté. Elle a passé la soirée à téléphoner à toute la famille ». Isabelle, sur le moment, est restée perplexe, puis la coïncidence, si exacte, l'a frappée.

Il a donc suffi de quelques minutes pour que ce projet, à peine esquissé à Lille, soit capté à Aix-en-Provence. Pourtant, Isabelle n'est pas spécialement liée à sa belle-mère. Par contre, cette dernière est très liée à son fils, lequel exerce une emprise malsaine sur sa femme. Il se pourrait que le jeune mari ait servi de relais entre sa femme à Lille et sa mère à Aix-en-Provence, sans même s'en rendre compte.

Ajoutons que la belle-mère d'Isabelle est psychologiquement très malade. En langage commun et direct, on la dirait volontiers folle. Or, les gens qui « perdent ainsi la tête » sont reconnus particulièrement aptes à ce genre de transmission à distance : *plus leur cerveau s'éloigne du fonctionnement normal, plus cette activité « parapsychique » est forte.*

Quant au phénomène du relais, Servadio lui-même en rapporte des exemples. Il cite en particulier Freud qui fait état de relations télépathiques entre clients d'un même psychanalyste. Ce dernier servait sans doute de relais entre eux !

Ce « champ affectif », comme on dit un champ magnétique, favorise donc la transmission télépsychique. Et plus la relation affective est étroite, plus les communications dites « paranormales » sont facilitées. Par contre, là où cet accord entre deux psychismes n'existe pas, les émissions télépathiques ne peuvent se faire.

Dans sa famille, Françoise s'est toujours heurtée à ses parents : sa mère n'a d'autre objectif que de la garder avec elle, et son père n'a cessé de la contrarier, pendant toute son enfance, pour tous ses projets (guitare, sports, fréquentations). En outre, pour « parfaire son éducation sexuelle », ce père a violé Françoise ainsi que ses deux autres sœurs. Certes, il est allé chaque fois se confesser le lendemain, signifiant par la suite à ses filles que l'absolution avait effacé cette sombre affaire et qu'il ne fallait plus en reparler « puisque dieu avait pardonné ».

Vers l'âge de dix neuf ans, Françoise a claqué la porte et s'est surtout attachée à transgresser les interdits posés par son père. Et voilà qu'un soir, elle prend conscience, en parlant avec des amis, que jusqu'ici son père était au centre de son existence ; au début par ses interventions autoritaires et sans appel ; puis, ces dernières années par le fait qu'elle s'attachait surtout à lui désobéir systématiquement, ce qui est une façon de l'ériger encore en référence. Ce soir là, elle décide, enfin, de vivre ses projets à elle, fondés sur ses propres intérêts, son travail, ses goûts, ses fréquentations, etc... Or, le lendemain, son père lui téléphone, alors que depuis six mois, il n'avait plus donné signe de vie ! Il veut simplement demander de ses nouvelles mais surtout insister auprès de Françoise pour qu'elle revienne à la maison. A

cette occasion, celle-ci lui a rappelé ce qu'était son enfance et la sombre histoire dont nous avons parlé. Elle l'a invité à s'occuper désormais de ses propres affaires.

Que se passe-t-il donc ? On dirait que le père de Françoise a pressenti que quelque chose de grave lui arrivait. Effectivement, elle vient de révéler ses agissements ; elle vient de cerner de près le projet de son père sur elle et surtout elle vient d'y mettre fin en élaborant son projet à elle. Pour que ce père soit au courant, il faut qu'il existe, ou plutôt qu'il subsiste encore une communication télépathique. On dirait que cet homme réagit comme un pêcheur qui, tout à coup, s'agite parce qu'il sent au bout de sa ligne que le poisson s'est décroché.

Entre temps, Françoise a eu l'occasion de fréquenter plusieurs garçons. Elle se souvient à ce sujet avoir été impressionnée par une de ses cousines qui déclarait que dans la vie, il ne faut surtout pas s'attacher mais vivre des aventures. Entre autres fréquentations, Françoise s'est liée un temps avec un artisan. Ce dernier était tellement incapable de se prendre en main que, lassée de le porter à bout de bras, elle a fini par cesser toute relation avec lui.

C'est bien après qu'elle a fait la connaissance d'un jeune ingénieur ; ils se fréquentent régulièrement jusqu'au jour où, après avoir bien réfléchi, elle envisage avec lui de mener vie commune de façon durable. Or, le lendemain matin, elle reçoit un premier coup de fil, devinez de qui... de l'artisan qu'elle a fréquenté dans le passé et qui voudrait « reprendre contact ». Deux heures plus tard, nouveau coup de fil : cette fois c'est la cousine, perdue de vue depuis des années, qui vient lui demander des nouvelles. Les coïncidences sont plus qu'étranges !

Dans ce témoignage, qui est loin d'être exceptionnel, on dirait vraiment que Françoise est en « liberté surveillée », et ceci de plusieurs côtés à la fois.

Un an plus tard, elle a épousé ce jeune ingénieur avec qui elle cohabitait déjà depuis plusieurs mois, et le jeune couple n'a pas trouvé décent d'inviter à son mariage l'homme qui avait violé Françoise pendant son enfance.

La rupture qu'elle a opérée lors du coup de téléphone a-t-elle fait son effet ? Toujours est-il que cette fois-ci, son père n'a rien su de cet événement jusqu'au jour où il l'a fortuitement appris par une tierce personne.

Les expériences de Françoise appellent les remarques suivantes, fondées sur de nombreux autres cas :

— une relation de dominance (comme celle qu'entretient le père avec Françoise) est propice à la communication télépathique, de même que des sentiments comme la rivalité, l'impression d'être redevable envers l'autre.

— ajoutons également tout climat affectif basé sur des affinités, sur des atomes crochus.

Le Pr. Tart, qui dirige un centre de recherche parapsychique aux Etats-Unis, a tenté l'expérience suivante : il a demandé à deux étudiants en psychologie de l'Université de Californie de s'hypnotiser mutuellement. Au-delà d'une certaine profondeur de transe, Tart s'est aperçu avec étonnement que ces deux candidats communiquaient parfaitement par télépathie. De plus, le contrôle de l'expérience lui échappait totalement, les sujets décidant eux-mêmes du moment où ils se sortiraient mutuellement du sommeil hypnotique.

Il ajoute :

« Une série d'autres phénomènes apparaissent... Ce fut d'abord le développement d'une très grande intimité entre Ann et Bill (les sujets) ; ils avaient l'impression d'une mutuelle pénétration de leurs psychismes, ce qui ne manqua pas de porter ombrage à la femme de l'un et au mari de l'autre. Mais surtout, et même en dehors des trances, Ann et Bill savaient tout-à-coup ce que l'autre était en train de faire, et les notes qu'ils prenaient montrèrent que leurs « intuitions » étaient parfaitement exactes »¹.

Parce que cette expérience entraînait trop d'inconvénients pour ces deux couples, Tart a eu l'idée de recommencer la même expérience avec un couple. Même procédure, mêmes résultats. Malheureusement, les rapports télépathiques entre les deux époux n'arrangèrent pas du tout leur vie. Cette surveillance mutuelle devenait intolérable. Pour « faire une seule chair », c'était réussi !

Cette double expérimentation de Tart laisse très mal à l'aise. Mais dans les familles cohésives, qui sont fort nombreuses, en

1. Quand l'irrationnel rejoint la science par CHAUVIN

va-t-il autrement ? Ces réunions de famille à base de « bonne ambiance » ou de « rivalité », où l'ironie acerbe foisonne au milieu des conversations qui passent du coq à l'âne, sont-elles autre chose que des séances d'hypnose mutuelle ? Là aussi, les gens se déconnectent les uns les autres et les suggestions de tous ordres s'entrecroisent. Quelle évidence que les mêmes causes produisent les mêmes effets ! Ceci sert sûrement à la cohésion familiale, mais dessert non moins sûrement la vie autonome des couples et des individus de ces mêmes familles.

Partout où règne ce « champ affectif », où l'on se sent d'une quelconque façon responsable d'autrui ou redevable à son égard, on peut être sûr que la voie est libre pour les influences hypnotiques et télépsychiques.

Laissons ici la parole au Professeur Naumov :

« La télépathie se produit sans doute CONSTAMMENT entre les individus. Nous pouvons à tout instant percevoir télépathiquement les pensées subtiles et les sensations des gens que nous côtoyons dans un groupe autour de nous ». Et Alain Sotto de commenter :

« Les émotions que nous ressentons tous les jours pourraient bien être, en partie, télépathiques, mêlées bien entendu, à toutes les émotions que nous ressentons consciemment et que nous pouvons transmettre inconsciemment aux autres »¹.

Nous sommes à cent lieues, on le voit, des poupées et des statuettes des sorciers ! A cent lieues également des expérimentations en laboratoire où, depuis cinquante ans, on s'acharne encore et toujours sur les mêmes expériences de transmission de pensée avec des cartes à tirer et à deviner. Le seul intérêt pour nous de ces expériences en laboratoire était de prouver scientifiquement, statistiques à l'appui, que le phénomène existe. Cela fait maintenant quarante ans que Rhine a établi ces preuves ; et depuis, aussi bien la NASA que l'URSS s'intéressent au plus haut point, pour des raisons militaires, à ces phénomènes que jusqu'ici ils constatent mais n'arrivent pas à maîtriser... encore que le « secret militaire » impose la discrétion à ce sujet.

Ainsi, l'humanité s'impose-t-elle à nous, expérimentalement, comme un vaste ensemble de réseaux dans lesquels circulent

1. La télépathie, Paris C.A.L. 1977, p. 73.

toutes sortes de messages télépathiques reçus et transmis à l'insu des intéressés. C'est là que certains évoqueront sans doute avec raison les cas d'envoûtement. P.C. Jagot ne dit-il pas :

« De nos jours, l'envoûtement est pratiqué beaucoup plus fréquemment qu'on ne le pense communément, et si mon seul témoignage avait quelque valeur, j'en citerais ici plusieurs cas observés de très près, et ne laissant aucun doute sur l'efficacité à distance de pensées concentrées, intenses, précises et longuement soutenues »¹.

LE STADE ULTIME D'UNE EMPRISE : L'ENVOÛTEMENT

Il arrive qu'une personne rencontre dans sa vie une série d'ennuis de tous ordres : maladies, difficultés financières, dépression, échecs. Ses projets semblent systématiquement contrariés par des contretemps si répétitifs qu'ils paraissent difficilement être le fruit du seul hasard. On prononce parfois le mot « envoûtement ».

Des suggestions verbales et mentales accompagnées d'intimidation ou d'« affection enveloppante » peuvent déboucher sur un phénomène très particulier, mais nullement exceptionnel, qui s'appelle communément « envoûtement ». Celui qui en fait les frais voit alors tout son destin annexé aux intérêts d'un autre. A partir de là, entre envoûteur et envoûté s'établit une certaine communication exclusive. L'envoûté semble garder avec le tout-venant des relations normales : en réalité, il est devenu inaccessible, comme enfermé. Les travailleurs sociaux se trouvent régulièrement confrontés à ce genre de situations en présence desquelles ils ne peuvent que s'épuiser en pure perte.

Avant d'aborder de front cette grave question, il est nécessaire d'écarter des témoignages « légers » tels que celui-ci :

« Je devais passer un examen de secrétaire de direction. La veille, je rentrais chez moi en voiture, lorsque mes freins ont lâché. Heureusement, un ami accepte de me prêter sa voiture. En déchargeant mes bagages, j'oublie ma machine à écrire

1. Magnétisme, hypnotisme et suggestion, p. 58.

(nécessaire pour l'examen) sur le trottoir. Un voisin me la rapporte. De plus, une semaine plus tôt, j'avais eu un accrochage avec un autre véhicule, puis un accident de vélo dans lequel je m'étais foulé le poignet. Mon fiancé lui-même a eu ce jour-là très mal au dos. Comment ne pas attribuer cette série de malheurs à mon père qui, contrarié par ma volonté de gagner ma vie pour ne plus dépendre de lui financièrement, m'avait dit au sujet de cet examen : « De toute façon, tu ne le réussiras pas ? » »

Du calme, mademoiselle... Dans cette série noire, il faut faire la part de votre énervement, compréhensible à la veille de ce concours, tout comme il faut souligner les nombreuses chances que vous avez eues à cette occasion. Il y a deux semaines, votre garagiste vous avait prévenue de l'usure de vos freins, et vous avez négligé cette réparation pourtant nécessaire : vous avez eu la chance qu'un ami obligeant vous prête sa voiture... ce qui n'était pas bien prudent de sa part, étant donné votre étourderie. Quelle chance encore qu'un voisin honnête vous ait rapporté aussi rapidement votre machine à écrire. Et comble de bonheur, vous avez réussi votre concours. Holà... ne parlons pas de fatalité avec tant de légèreté ! L'« envoûtement » est d'une tout autre nature.

Une assistante sociale nous présente un de ses cas. Il s'agit d'une femme d'une quarantaine d'années, mère de cinq enfants, qui jusque là a vécu dans une situation financière plutôt confortable. Le frère de son mari fait un jour irruption dans leur vie. C'est un pauvre homme handicapé à la suite d'un accident, qui depuis ne songe qu'à se venger et à détruire, au point de comparaître à plusieurs reprises devant le tribunal. Sa belle-sœur se met alors en tête de le « sauver »... à n'importe quel prix. Ce sont de longues discussions, jusqu'au jour où elle abandonne mari et enfants pour aller vivre avec lui dans un taudis. Ce logement doit être rasé : son occupation est donc illégale. C'est pourquoi l'assistante sociale intervient. Elle trouve la femme désespérée : « Je n'ai jamais compris ce qui m'arrive... J'adore mes enfants ; le dernier né n'a que deux ans. Je n'arrête pas de pleurer ». — « Etes-vous heureuse avec votre beau-frère ? » demande l'assistante sociale — « Aucune-ment, il est alcoolique, il ne travaille pas, et régulièrement il me bat. Le plus grave de tout : je suis enceinte de lui ».

L'assistante sociale suit ce cas douloureux de très près. Lorsqu'elle lui rend visite à la maternité, la femme vient d'accoucher d'un enfant handicapé ! Le temps passe. Malgré les mises en garde formelles de la part des médecins, cette femme ne veut avoir recours à aucun moyen contraceptif. Elle se contente de montrer à l'assistante la trace des coups reçus de son amant. Que faire ? Se retirer un moment dans un centre d'hébergement féminin. La pauvre femme fait une autre proposition timide : elle était tellement heureuse avec son mari... Si celui-ci voulait lui pardonner et l'accueillir de nouveau dans son foyer... ? La chose n'est pas facile, d'autant plus qu'entre-temps, le divorce a été prononcé. Pourtant, le mari accepte de la recevoir. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient préparé tant soit peu cette tentative difficile, et au bout de quinze jours de disputes, c'est l'échec total. Elle retourne dans son taudis... La situation de son amant s'aggrave. Il l'avait menacée : « Si tu m'es infidèle, je fais un mauvais coup ». En effet, sitôt seul, il a agressé un vieillard pour le dépouiller de ses économies. Le voilà en prison pour longtemps. Juste avant leur séparation, il avait de nouveau rendu sa compagne enceinte. Les médecins sont formels : le second fœtus présente les mêmes symptômes que le premier. L'enfant sera handicapé. Du fond de sa prison, son amant proteste énergiquement contre un avortement thérapeutique. Elle se range à son désir, faisant fi de tous les avis.

Voilà sans doute un envoûtement. Le destin de la femme est indissolublement lié à celui de son amant. Elle ne peut en sortir, malgré toute l'aide reçue, malgré sa propre souffrance. Aucun conseil avisé ne la touche, seule la voix de son amant trouve chez elle un écho.

Ce cas illustre un constat fait par de nombreux parapsychologues : plus un être est démuné sur le plan mental, plus il est doué pour la manipulation télépsychique.

L'histoire suivante l'illustre encore davantage. Une assistante sociale travaillant auprès d'handicapés mentaux raconte : « Louis, mongolien de vingt-cinq ans, vit avec sa mère, une femme intelligente, aujourd'hui veuve sans soucis pécuniaires. Cette famille a toujours caché la honte de son « grand malheur » à tout son entourage. Frères et sœurs, une fois mariés,

s'en sont désintéressés, et la mère est restée enfermée chez elle avec ce grand garçon débile, qui se conduit avec elle comme un vrai tyran. Quand elle s'absente pour faire des courses, il casse volontairement un certain nombre d'objets, de préférence chers, ce qui coûte une somme rondelette chaque mois en réparations diverses. Quand il veut manger, il faut que sa mère mange, elle aussi. Quand il va se coucher, sa mère, elle aussi, doit aller se reposer. Elle dit que le jour où elle mourra, il mourra lui aussi. « Mais le pire de tout, ajoute sa mère, c'est que je n'ai même plus ma vie à moi. Si j'ai rencontré un ami dans la rue, mon fils me dira au retour : « Tu as vu Untel ». Et c'est vrai. « Dis-moi, de quoi avez-vous parlé ? Qu'as-tu répondu ? » Je me sens surveillée par lui dans tous mes mouvements. C'est affreux. »

L'assistante sociale propose à la mère de faire des démarches pour que son fils soit accueilli dans un foyer pour handicapés. Il pourrait y trouver de la compagnie, des gens compétents pour s'occuper de lui, et elle, de son côté, reprendrait une vie tant soit peu normale. Quoiqu'absent à la discussion, le mongolien pressent que sa mère va lui échapper. A partir de ce moment, il adopte un comportement de plus en plus déstabilisant. Des caprices violents, des malaises sont les réponses qu'il oppose à l'assistante sociale et à sa mère chaque fois qu'elles veulent lui exposer leur projet. Comment s'y prendre alors ? Cette dame, habituellement sûre d'elle, efficace, se trouve totalement démunie devant son fils débile. Son destin est indissolublement enchaîné à celui de son fils.

Les services sociaux se sont heurtés à un mur et ont fini par se désintéresser de ce cas, à vrai dire insoluble.

Des situations de ce genre se retrouvent également dans un cabinet médical. Une femme d'une cinquantaine d'années raconte :

« Très jeune, j'ai été en contact presque quotidien avec un ami de mon père qui, quoique marié et père de famille, m'a considérée très tôt comme sa propre fille. Les confidences entre nous allaient bon train. Et entre deux bisex sur les yeux et dans le cou, il me répétait que je devais tout lui dire, absolument tout. Cette attitude, curieuse vis-à-vis d'une enfant, est devenue suspecte vis-à-vis d'une jeune fille. Sa femme en prit ombrage.

Je m'explique encore très mal comment je me suis retrouvée un jour fiancée au fils de ce monsieur, ainsi comblé. Insatisfaits, nous avons rompu nos fiançailles d'un commun accord. C'est alors que je suis tombée malade : il s'agissait d'un déséquilibre des systèmes sympathique et parasympathique, avec asthénie, angoisse, arythmie cardiaque. Les médecins n'y comprenaient pas grand-chose.

Lorsqu'après trois mois, j'ai retrouvé progressivement mes forces, voilà que mon ex-fiancé me propose sans préambule de préparer notre mariage. Je n'y comprends rien, mais je me laisse conduire. Mon futur beau-père veut coûte que coûte m'acheter une bague : son fils s'y oppose, car c'est à lui que revient cette démarche. Et c'est ainsi que je me suis mariée avec Eric. Nous formions un couple curieux. Il m'a entraînée à vivre avec lui au sein d'une communauté. Un peu plus tard, nous avons réintégré sa famille, où j'ai retrouvé mon beau-père, plus amoureux de moi que jamais. Je commence alors à souffrir de calculs rénaux, ce qui entraîne l'ablation de la moitié d'un rein.

Notre couple ne cesse de se dégrader au cours des années, jusqu'au jour où mon mari m'abandonne avec nos quatre enfants. Il loue un appartement dans le même immeuble ; il y vit avec une femme plus jeune que moi. Mon beau-père propose immédiatement de vendre son appartement pour venir s'installer chez moi. Il est prêt à m'aider financièrement, afin que ni moi ni mes enfants ne manquions de rien. Mais sa femme s'y oppose. Contrarié dans ses projets, mon beau-père tient cependant à m'offrir une superbe bague en or montée d'une pierre précieuse... Tout le monde me dit que cet homme me considère comme sa deuxième femme. Mais, malgré l'évidence des faits, je chasse cette pensée de mon esprit. Et quand je suis sur le point de trouver un appartement indépendant, loin de l'orbite familiale de mon mari, voici que ce dernier réapparaît brusquement, et nous reprenons la vie commune.

Vie commune... C'est beaucoup dire : mon mari est très souvent absent de la maison, et moi-même, j'ai quelques amis avec lesquels je passe de temps à autre une soirée de détente. Deux mois plus tard se déclenche un cancer qui m'entraîne de bilans en opérations. Les médecins ont été surpris de constater un an plus tard une guérison complète. Mais depuis, chaque fois que je suis invitée chez l'un ou l'autre de mes amis, j'en suis empê-

chée par des contretemps divers : tantôt je suis malade, tantôt c'est l'un de mes enfants, tantôt ce sont des incidents matériels imprévisibles qui me retiennent. La répétition de ces contrariétés de dernière minute a fini par avoir quelque chose d'hallucinant. »

Cette femme reconnaît que l'attitude de son beau-père envers elle fut tout au long de sa vie très équivoque. Son destin, par le biais de son mari, est indissolublement lié à celui de cet homme, et jamais elle n'a pu avoir sa propre vie, mener ses projets à terme. Elle se dit « attachée à son beau-père » ; elle se sent comme « en résonance avec lui ». Et la seule pensée de le contrarier lui est insupportable. Pourtant, aujourd'hui ses rapports avec lui sont devenus très froids.

Mais enfin, cet homme, qu'a-t-il de si attrayant ? Il est de ces personnages odieux qui savent manier le charme autant que les plus violentes colères, n'hésitant jamais à utiliser les autres à leur profit.

Ce cas présente lui aussi les symptômes de l'envoûtement. Il appartient à la médecine d'examiner le lien éventuel entre l'emprise étrange et suspecte de son beau-père et les maladies de plus en plus graves dont cette femme fut victime dès qu'elle commençait à reprendre d'une façon ou d'une autre son autonomie... Certains amis médecins ont tenté cette approche, mais cette femme, pourtant très intelligente, s'est toujours dérobée devant une telle réflexion.

Mme Jeanne Favret-Saada, ethnologue au CNRS, a pendant deux ans enquêté sur la sorcellerie dans le Bocage. Dans un premier ouvrage intitulé « Les Mots, la Mort, les Sorts, » elle a livré la synthèse de ses observations, puis dans un second livre, « Corps pour corps », elle nous a présenté le journal de son enquête, jour après jour. Retenons de cet ouvrage que ce travail scientifique sur le terrain lui a valu une série d'ennuis : verrues, angines répétitives... Sa machine à écrire se bloquait régulièrement, ses rendez-vous étaient fréquemment et mystérieusement sabotés ; malentendus, ennuis mécaniques, plusieurs accidents de voiture dont elle n'était jamais responsable se succédaient... Plus tard, au micro de France-Inter, elle commentait : « Je sentais ma pensée se disloquer, je n'avais plus aucun point de repère, me mettant à envisager sérieusement les choses les plus

folles ». Elle a fourni d'autres précisions qui nous serviront de conclusion : son fils de dix ans, qui l'accompagnait souvent lors de ses enquêtes, tomba lui aussi malade (verrues, dermatoses, puis une maladie virale pouvant entraîner une stérilité future, qui décontenança le médecin parce qu'elle est inhabituelle chez un enfant). En revanche, sa fille Catherine, manifestement désintéressée des activités de sa mère, n'a eu aucune maladie.

Le pouvoir sur nous de ces cruels envoûteurs de fortune a pour seul fondement notre propre faiblesse.

Comment sortir d'une telle emprise ?

C'est l'« envoûté » qui doit lui-même reprendre sa vie en main. Nul besoin d'un « désenvoûteur » professionnel, ou d'un « dénoueur de sort » déniché au fin fond du bocage.

Comment l'« envoûté » peut-il reprendre sa vie en main ? Une infirmière raconte son histoire :

« Je rencontre dans mon service un homme de mon âge, hospitalisé à la suite d'une tentative de suicide. N'écouter que mon bon cœur, je m'intéresse à lui. Il en profite pour s'épancher longuement sur ses problèmes : il s'est tiré un coup de fusil à cause de sa femme. A force de l'écouter et de vouloir l'aider à tout prix, voilà que je me retrouve à ses pieds, et finalement sous sa coupe, tant et si bien qu'à sa sortie de l'hôpital, il vient vivre dans mon appartement de célibataire. Des tensions apparaissent très vite. Je lui reproche son laisser-aller, je m'irrite de plus en plus de son comportement ; et en même temps, c'est moi qui cherche un logement plus vaste, qui me mets en frais pour acheter des meubles, qui lui trouve un travail — qu'il refuse — monsieur préfère le chômage. Je proteste verbalement, mais je me laisse faire.

Collègues et amies s'étonnent : « Tu as tellement changé en si peu de temps ! » Prenant au sérieux leur remarque, je demande l'aide de deux d'entre elles pour réfléchir à ma situation. Nous faisons de moi un double portrait : celle que j'étais dans le passé, celle que je suis devenue. Naguère, j'étais souriante, serviable, je sortais beaucoup et recevais volontiers chez moi. Je passais pour une fille réfléchie, appréciée dans mon ser-

vice hospitalier. J'étais considérée en somme comme quelqu'un sur qui on peut compter.

Or, depuis un certain temps, me voici devenue triste, taciturne. Plus rien ne m'intéresse. Je dépéris à vue d'œil. Je ne parviens plus à réfléchir. Plus de loisirs, plus de vie personnelle, plus rien... que LUI. Je vis ma sexualité selon son bon vouloir. Je suis devenue la bonniche de cet homme et même de son chien. Le comble : il me reproche de sortir trop, alors que lui-même ne se gêne pas pour sortir quand il veut, avec qui il veut.

A la suite de cette prise de conscience, je le somme de changer d'attitude, mais je commets en même temps l'erreur de me mettre à sa place, de me préoccuper de ce qu'il peut penser, de ce qu'il ressent. En sa présence, je perds toute assurance. Bref, je ne parviens pas à m'arracher à son emprise. Une seule solution : partir. En cachette, je cherche un autre logement. Je demande à mes amies de m'aider à déménager. Il fait alors un chantage : « Si elles viennent, je les tue et me suicide après ». Connaissant ses antécédents, je prends ses menaces au sérieux. Je récupère tout de même mes affaires, profitant de son absence, mais je meurs de peur. Il est clair que je ne suis toujours pas délivrée de son emprise.

Pour y parvenir, mes amies me proposent de faire le portrait précis de cet individu. C'est laborieux, mais progressivement, les souvenirs reviennent, les faits s'accumulent. Non, il n'est pas d'abord un malheureux, mais un profiteur, un violent, une sorte de proxénète, un déséquilibré sexuel. Les termes adéquats me viennent à l'esprit, et peu à peu j'en viens à le détester. Le lendemain, il a le culot de me téléphoner à l'hôpital. Je le couvre d'insultes et, forte de ma réflexion, je lui fais comprendre que je l'ai démasqué. Après cela, je dépose une plainte auprès du Procureur de la République pour menaces de mort, et j'avertis le psychiatre qui l'a soigné auparavant. Ejecté de ma vie, il n'a plus osé se manifester, et moi, je vis à nouveau de façon autonome. »

Une aide extérieure a permis à cette infirmière de prendre conscience, dans toute son ampleur, de la dégradation de sa personnalité. *Mais c'est elle-même qui*, à force de réflexion, de volonté, en posant des actes courageux, a pu reprendre sa vie en main de façon autonome.

Néanmoins, ce type de phénomène reste pour le moins effrayant.

*
* *

Le lecteur ne peut que conclure devant la diversité des exemples cités dans les trois grandes parties de ce chapitre (hypnose, influence télépsychique, envoûtement), que nous sommes en présence de phénomènes quotidiens.

Nous rejoignons ici le Dr Chertok qui dit, dans son livre « Le Non-Savoir des Psys » :

« L'étude de l'hypnose n'est donc pas l'étude d'une réalité exceptionnelle mais d'un mécanisme qui joue un rôle central dans la vie mentale des sujets. De la compréhension de l'hypnose dépend très certainement celle de certains phénomènes dont l'apparition spontanée est envisagée comme pathologique — régression, dissociation, hallucination — et qui, sous hypnose, se manifestent dans un contexte de normalité ».

Le question vient alors naturellement à l'esprit : *que faire pour se défendre contre l'emprise d'autrui ?* Emprise hypnotique et/ou télépsychique. Précisons en effet que très souvent ces deux influences vont de pair, le manipulateur de petit format utilisant plusieurs registres. Par ailleurs, les remèdes proposés valent également pour l'une ou l'autre de ces manœuvres.

CHAPITRE 4

COMMENT SORTIR D'UNE EMPRISE
COMMENT S'EN PRÉMUNIR

Distinguons d'emblée deux situations différentes qui appelleront deux réponses différentes et successives :

- ou bien il y a déjà emprise, et il faut alors chercher à en sortir ;
- ou bien on cherche, préventivement, à se rendre moins vulnérable.

SORTIR D'UNE EMPRISE

Erickson propose, comme les hypnotiseurs médicaux, de remettre le patient sous hypnose et de consulter sa mémoire littéraire : on arrive alors à savoir ce qui s'est passé au juste et, s'il y a eu suggestion, son contenu. Sans cette hypnotisation, la victime ne peut pas se souvenir.

Une fois cette investigation faite, l'hypnotiseur réveille son patient et lui communique ce qu'il a appris en consultant sa mémoire. Soumise à la réflexion associative, l'emprise est ensuite balayée et le sujet retrouve un comportement normal.

Cette solution n'est pas à écarter. Mais il ne faut pas *non plus se cacher la vérité* : on recourt à l'hypnose pour guérir une dépendance hypnotique. Cette nouvelle dépendance, même thérapeutique, est-elle innocente ? Tout le problème de la psychanalyse est ici posé. Après la mort d'un psychanalyste de renom, tel médecin parmi ses anciens clients est tombé en pleine

déconfiture. D'autres cas d'identification au thérapeute ont été communiqués qui, au regard de la psychiatrie elle-même, ne laissent pas d'être inquiétants.

Une autre solution, esquissée par Erickson, est également envisageable. Malaisée mais très efficace, elle permet de faire l'économie d'une nouvelle opération hypnotique. Pour l'expliquer, on recourt à un exemple :

Julien, un psychologue en vue dans son pays, a écrit ceci à un de ses amis :

« Lâcher tout me paraît la seule solution qui me reste pour ne pas devenir FOU. Je me sens oppressé et j'ai du mal à respirer. Les seuls plaisirs qui me restent dans la vie : boire, manger, dormir et travailler pour mes enfants. Toute ma vie est fuite en avant. Fuir. La fuite dans des sessions de créativité. Je voudrais me retirer dans une petite chambre, y vivre seul, et travailler pour nourrir mes enfants. Je suis convaincu que personne ne peut plus m'aider. Depuis dix ans, je me sens prisonnier dans mon couple ; j'éprouve le besoin de sortir de là, de fuir. Tout m'est contrainte. Je passe des heures parfois à rouler la nuit en voiture. Mais je fuis dans des fantasmes. J'essaie de me reprendre ; ça va deux jours ou deux semaines. Puis je pars voir un film pornographique et je rentre plus déçu et dégoûté que jamais. J'ai sorti d'affaire des gens que j'avais en thérapie. J'en vois d'autres qui s'en sortent, mais pour moi, je pense que ce n'est pas possible. »

Cet ami, perplexe et inquiet, raconte :

J'ai donc pris contact avec Julien pour essayer de voir ce que je pouvais faire. Nous nous sommes retrouvés un soir, et c'est là qu'il m'a dit ceci :

— Mes ennuis remontent à trois ans et demi. J'avais à l'époque accepté de me former et de me spécialiser dans la thérapie de couple. Le Centre de formation était renommé, subventionné par l'Etat et nous étions payés pour suivre ces séances. Quelque temps après avoir commencé, j'ai appris que notre animatrice, chargée de nous initier à la thérapie des couples en difficultés, s'affichait lesbienne. Or, au bout de dix-huit mois de ce régime, n'en pouvant plus, j'ai rompu avec ce centre. Sept

des participants, sur un total de onze, m'ont suivi dans ma décision d'arrêter ma formation.

— Cette rupture portait sur quoi au juste ?

— Sur presque tout ce qui se passait dans ce centre. Si je reprends mes notes de l'époque, j'ai dit en substance ceci le jour où j'ai décidé d'interrompre :

1 — Je connais un tas d'études très diverses sur la façon d'influencer autrui. Or je vous dis ceci : quand, dans cette formation, on ne cesse de nous répéter « il faut vous laisser influencer, vous ne vous laissez pas assez influencer », moi je dis « halte-là », car cette rengaine est la même dans tous les systèmes totalitaires, politiques, religieux ou culturels. Ces slogans n'ont rien d'original, comme vous voyez ; mais lorsqu'ils reviennent, on a intérêt à être circonspect et prudent.

2 — Je veux bien reconnaître que le « système » d'explication proposé par ce centre décrit bien comment se déroulent les relations entre les gens. C'est le meilleur que je connaisse. Mais un tas de relations échappent à ce « modèle » qui n'est pas universel. Je refuse personnellement qu'un modèle, baptisé « système », devienne NORME, fût-il le meilleur.

3 — Ma principale référence pour apprécier les choses est l'étude des CONSEQUENCES qu'elles ont. Les bonnes intentions, les grands principes, les théories ronflantes ne m'intéressent pas. Quels sont les fruits de telle pratique ? Voilà la seule question qui m'intéresse.

4 — Parlons justement des conséquences de cette formation.

En dehors des séances, j'ai appris qu'elle fait beaucoup souffrir, et sans raison. Chacun de nous a ses difficultés. La vie normale les révèle, au fur et à mesure. Poussé par les circonstances, chacun doit les empoigner et faire face.

Mais dans ce groupe, les crises sont artificiellement déclenchées. Nous devons remettre en cause TOUS nos rapports avec notre conjoint, nos amis, nos collègues. Faire ainsi table rase est follement dangereux, surtout quand rien n'est dit sur la façon de reconstruire ces relations. Il est vrai que dans toute existence, il y a des imperfections, du relatif, du provisoire, du perfectible, à la mesure des difficultés qu'elle comporte. La vie se charge de susciter les mutations nécessaires : ici c'est une vieille amitié qui s'effondre, là c'est une conviction bien ancrée

qui se trouve bousculée. Mais ce n'est pas la peine de s'amuser à provoquer une remise en cause universelle qui nous enlève subitement toute assise. Je vous le dis, pour l'avoir entendu de la bouche de tel ou tel et pour l'avoir expérimenté moi-même : cette formation est gratuitement DESTRUCTRICE. Comment expliquez-vous, par exemple, que des gens dont le travail et les réalisations peuvent être un sujet légitime de fierté, se mettent tout-à-coup à bégayer lorsqu'ils arrivent dans ce groupe ?

Quant à moi, je suis entré dans votre système. Je me suis mis à regarder les gens « de l'extérieur », comme vous nous l'avez appris. Eux étaient dans la vie, et moi j'étais dans le système. Il s'est alors produit chez moi une sorte de dédoublement de la personnalité.

Ma vie de relations s'en est gravement ressentie : ma femme, mes amis, se sont rendu compte que je n'étais plus avec eux, au coude à coude. Non, j'étais au-dessus d'eux, les observant, les analysant, comparant sans cesse leurs réactions à mon système ; je suis devenu insaisissable, distant et mon entourage, discrètement, commençait à me fuir.

5 — Un mot pour finir des méthodes en vigueur dans ce groupe et de celle qui l'anime.

Chacun doit dire ici tout ce qui normalement relève de son intimité : nos origines, notre couple, nos fréquentations, nos convictions et jusqu'à nos croyances sur les questions ultimes. Cette intimité est ensuite déposée sans précaution aucune sur la table de l'analyse. Elle est regardée, tournée et retournée, analysée sous tous ses aspects. Elle devient un OBJET qu'on triture sans égard pour celui qui l'a livrée non sans peine. Et tout cela sans qu'il en découle quoi que ce soit de positif.

En revanche, nous ne savons rien dans tous ces domaines de notre « animatrice ». Elle intervient dans nos affaires, elle nous juge, mais personne ne sait au juste sur quels critères. Et pour cause : elle les laisse volontiers enveloppés de FLOU. Je tiens à dénoncer cette technique que j'ai retrouvée chez les curés, les meneurs politiques ; c'est celle de tous les gourous charismatiques également. En tenant caché le fond de leur pensée, de leurs références, ils réussissent à se faire passer pour dieu-le-père ; fascinés par ce mystère, les gens qui dépendent d'eux leur attribuent ainsi des qualités supérieures qu'en réalité ils n'ont nullement.

Voilà, en gros, ce que j'ai dit, non sans difficulté. Heureusement, j'avais bien préparé à l'avance car la fébrilité dans laquelle je me suis trouvé au moment même m'aurait retiré tous mes moyens. »

J'ai donc repris la parole et dit à Julien :

— A première vue, cette rupture paraît claire et très étayée. Mais en t'écoutant bien, il reste tout de même une zone d'ombre : celle de la doctrine, du « système » dont tu parles. Tu es toujours d'accord avec l'appréciation que tu en as faite à l'époque lorsque tu disais qu'il était « le meilleur » que tu connais ?

— Oui

— En quoi consiste-t-il ?

— C'est une question délicate, car je n'ai pas le droit de divulguer ce qui se fait dans ces séances. C'était une consigne.

Je lui ai fait valoir qu'il était nécessaire d'aller jusqu'au bout de l'explication pour en avoir le cœur net. Et c'est alors que j'ai eu la surprise de voir que cette doctrine dont Julien louait la valeur n'était qu'un tissu d'inepties, car au lieu de régler la cause d'un différend entre deux conjoints, elle se faisait une spécialité de l'esquiver. Pour ne prendre qu'un exemple, cité dans le cadre de ce Centre renommé : si une tension naît en couple du fait que je ne nettoie pas mon lavabo après l'avoir utilisé, il faut faire tout autre chose plutôt que régler l'objet du litige, c'est-à-dire le nettoyage du lavabo.

Autre exemple : si mon fils revient très énervé de l'école et rend la vie insupportable à ses frères et soeurs, il faudra regarder de très près ce nouvel équilibre relationnel qui s'établit entre eux, s'abstenir de toute remarque formulée négativement (c'est-à-dire en clair ne pas faire de reproche à l'intéressé), compromettre toute la maisonnée dans la recherche d'une nouvelle harmonie ? Jamais il ne serait question dans ce Centre d'aller droit à la cause vraisemblable de cet énervement : c'est-à-dire l'école.

Il va de soi alors que le recours au psychologue risque de devenir nécessaire, et même hautement souhaitable si les vraies questions ne sont jamais abordées. C'est d'ailleurs ce qui est prôné par ce Centre : le psychologue est chargé de « manipuler » (le mot est authentique et fréquent) ceux qui ne peuvent résoudre (et pour cause) leurs difficultés relationnelles.

Je dois dire que j'ai eu toutes les peines du monde à montrer à Julien l'ineptie de ce système. Sa réflexion critique était bloquée. Certains des leitmotifs, répétés dix-huit mois durant, avaient dû s'enraciner comme autant de suggestions. Et ce n'est qu'à grand renfort de culture, d'éclairages variés, d'exemples cités, qu'il a enfin réalisé ce qu'il convenait de penser de cette prestigieuse doctrine. Sa réflexion associative s'est remise à marcher et il a pu retraiter cette admiration sans fondement.

Il était temps car cette réserve qu'il avait faite à l'intérieur d'un diagnostic si courageux et lucide, avait pour conséquence qu'il continuait à reproduire les conduites de ce Centre et notamment celles de l'animatrice : venir partout en retard ; improviser et ne rien préparer ; déstabiliser les gens puis les rendre dépendants de soi ; se mettre au-dessus des autres ; les manipuler tout en se tenant au-dessus de la mêlée, inaccessible ; avoir toujours le dernier mot ; analyser à perte de vue le comportement d'autrui pour rien, et surtout fuir la réalité au lieu de l'empoigner.

Une fois ces suggestions révoquées et soumises à une intelligence critique, il s'est trouvé très rapidement libéré de ses problèmes.

Résumons, à partir de cet exemple, les moyens mis en oeuvre pour sortir d'une emprise hypnotique :

— puisque le sujet ne se souvient plus de la cause de son malaise, il faut d'abord lui rappeler les faits qu'il a oubliés et qui sont de nature à le mettre sur la piste de l'emprise. Cette opération demeure très difficile car on est parfois à cent lieues d'imaginer où est le noeud. Quelle phrase, quel fait évoqué, quelle remarque fera office d'étincelle pour le retour à la mémoire ? Il est difficile de le savoir à l'avance, d'autant plus qu'en matière d'emprise, un hypnotiseur en cache souvent un autre. Si on connaît bien l'histoire du sujet, il va de soi que la chose est plus aisée car on peut se souvenir à partir de quand son comportement a changé. Cet indice est parfois précieux pour retrouver la trace de l'emprise.

— Lorsque le déclic s'est opéré, il faut l'aider à reconstituer l'histoire de cette emprise en lui demandant de raconter précisément ce qu'à fait ou dit le suggestionneur, ainsi que les conséquences de ces faits et gestes sur lui et sur les autres.

On prendra soin, à ce propos, de demander au sujet de relier les faits sans y apporter ses appréciations propres : *ce qu'il a vécu, pas la façon dont il l'a vécu.*

— Lorsque cette emprise est bien matérialisée, avec les suggestions qui peuvent l'avoir accompagnée, il reste souvent un travail à faire avec le sujet. Car ce dernier est incapable de voir *avec émotion* l'ampleur des dégâts subis. Il est atone, n'éprouve ni colère ni indignation devant ce qui, de l'extérieur, est révoltant. Ceci fut expérimenté jusqu'à présent avec succès : il faut que le sujet trouve les mots et l'émotion adéquate pour qualifier l'opération de dépeçage dont il a été victime. Pour cela, il faut être ferme et exiger qu'il dise avec émotion et fermeté ce qu'il pense de ce qui s'est passé. Seule la verbalisation énergique permet la disparition de l'emprise.

En résumé, il s'agit de remettre en route la démarche saine du cerveau.

Nous avons fait le point sur les moyens dont nous disposons pour sortir d'une emprise hypnotique. Voyons à présent comment se prémunir contre celui qui voudrait essayer d'en installer une.

SE PRÉMUNIR CONTRE L'EMPRISE

En clair, de quoi s'agit-il ? de se rendre non réceptif à l'influence de l'apprenti-hypnotiseur, de devenir imperméable.

Les dispositions suivantes nous semblent, à l'expérience, hautement souhaitables si l'on veut n'être pas affecté par des manoeuvres relationnelles inévitables.

— D'abord, et avant tout, *il faut avoir* pour soi-même un projet, *des projets* concrets dans les différents secteurs de sa vie, et *savoir comment les réaliser*. Nous avons reçu le témoignage suivant d'un médecin exerçant dans une petite ville :

« Le Directeur de l'hôpital ne tient aucun compte de son personnel ni des malades. Sa seule préoccupation est que les locaux soient propres. Sa femme s'agite tant et plus pour faire oublier qu'elle n'est qu'aide-soignante. Elle a obtenu le rôle d'animatrice, qu'elle ne remplit pas, alors que cette fonction est très importante dans un hospice. En revanche, elle fouine partout,

intervient à tort et à travers. Elle se prend pour la directrice. Ce n'est pas sans dégâts.

Je me trouvais dans une situation difficile si l'on considère que l'employée incriminée était nommée et favorisée par le directeur, son mari.

Conscient des conséquences à court et à long terme de cette situation, j'ai réfléchi et j'ai élaboré un projet pour réorganiser les soins et l'animation dans l'intérêt des malades.

En ma qualité de Président de la Commission consultative de l'hôpital, je suis allé voir le médecin inspecteur de la santé. Celui-ci était d'autant plus disposé à me soutenir *que je proposais un projet*.

En outre, je suis allé chez le maire, faisant valoir auprès de lui la nécessité d'améliorer son hôpital. Lui aussi, conscient de l'enjeu, était prêt à soutenir mon projet.

Si je m'étais contenté d'adresser une plainte auprès des autorités de tutelle je pense que rien n'aurait changé. Tout au plus me serais-je mis à dos le directeur et sa femme, ce qui n'aurait rien avancé.

Ayant au contraire un projet mûri à proposer, j'ai emporté l'adhésion.

Au prochain conseil d'administration, j'exposerai mon projet. Dans la mesure où je ne me situe pas sur un plan relationnel mais où je reste sur la seule question de l'amélioration de l'hôpital, je pense que je suis bien armé, malgré une situation explosive, pour obtenir ce que je veux.

J'ajoute toutefois que j'ai récolté depuis plusieurs mois et classé dans un dossier les fautes professionnelles du directeur et de sa femme pour le cas où... Mieux vaut assurer ses arrières. »

Avoir donc des projets et savoir comment les réaliser, tel est le premier moyen de se rendre non réceptif. Celui qui travaille ainsi sans se laisser détourner balaira le parasite ou l'intrus aux intentions inavouées d'une phrase ferme : « j'ai autre chose à faire, laissez-moi tranquille »

— Avoir de façon générale, *une attitude ferme*. C'est-à-dire déterminée et claire. Evidemment cela n'a rien à voir avec l'autoritarisme, l'entêtement ou le bluff de celui-qui-sait-tout. Non, il s'agit de rester fixé sur la tâche à accomplir. Il est sûr alors que le fatras relationnel, les remarques affectives, les insi-

nuations, l'intimidation, les mesquineries ou les larmes ne prennent pas.

— Un élément cardinal : *sectoriser sa vie*. J'ai dans ma vie un secteur professionnel, un secteur « loisirs », un secteur « Association de consommateurs » par exemple, un secteur « couple », un secteur « enfants ». Si une difficulté naît ici ou là, elle doit rester limitée à ce secteur. Pas question d'accepter que toute ma vie soit envahie par les difficultés qui surgissent dans un domaine bien déterminé.

Je suis enseignant. J'ai arrêté pour telle classe un programme précis à finir d'ici Noël. Si je suis retardé dans ce travail indispensable par un petit terroriste en culottes courtes, il n'y a aucune raison pour que je ramène ce problème à la maison. Ce qui appartient au secteur « travail » doit être examiné sans envahir pour autant toute ma vie.

La sectorisation, cette arme essentielle, sera d'autant plus facile qu'on l'accompagnera de deux autres dispositions très importantes :

— tous les matins, *préparer la journée* en prévoyant ce qui est à faire. On évite ainsi de rester indécis ou oisif sans trop savoir où l'on va. Sur ce terrain d'une journée bien menée, l'hypnotiseur en herbe arrive en intrus et à découvert.

— *Revoir chaque soir ce qui a été fait* en comparant avec le projet du matin. Il est aisé de s'apercevoir alors que telle chose a été négligée, oubliée, différée. Si elle est différée, pourquoi ? Que s'est-il passé ? Qui est la cause de ce retard ? Comment me suis-je fait entraîner, sans m'en rendre compte, en dehors de ce que je m'étais fixé ? Ceci afin de faire dès demain la mise au point nécessaire avec celui qui m'a distrait.

— Il est évident que ce travail quotidien de préparation et d'évaluation des journées est très favorable à la sectorisation : en réfléchissant à ma journée écoulée, je vois mieux où est la difficulté qui m'a laissé insatisfait et, la situant à sa juste place, j'interdis de ce fait qu'elle fuse dans toute ma vie. Bien limitée grâce à la réflexion et contrée par le projet que j'ai déjà élaboré pour y mettre fin, elle ne m'empêchera pas de passer une bonne soirée avec ma femme, d'écouter un disque ou de discuter avec mes enfants, l'esprit libre.

Ces trois points peuvent se résumer en une seule phrase : faire fonctionner correctement son cerveau à tout moment afin d'éviter qu'un autre, sournoisement, ne s'en empare et ne le manipule à ses propres fins.

TROISIÈME PARTIE

LE CONSENSUS FRAUDULEUX

Dans la première partie de cet ouvrage fut exposé un mode de communication fondé sur un contrat clair : dans ce cadre, les personnes qui se mettent au travail se sont accordées sur certaines *règles* de base, elles agissent dans le même *sens* parce qu'un jour, elles ont réfléchi ensemble et abouti, en toute clarté, à une convergence de positions.

Par la suite, elles ne reviennent plus à tout propos sur ce qui fut décidé d'un commun accord, à moins que des inconvénients graves ou une situation nouvelle ne les y poussent. Les relations entre ces personnes sont claires dès le départ, et elles le restent tout au long de leur collaboration.

Or, il existe des situations, normales au départ, mais qui se dénaturent au fil du temps pour n'avoir jamais été abordées en toute clarté : les deux partenaires du « contrat » le pressentent. Mais pour ne pas l'aborder franchement, ils laissent s'installer tout à la fois une dépendance et une soumission qui sont souvent d'ordre hypnotique.

Ainsi est-il normal, pour un enfant de trois ans, que sa petite maman entre dans sa chambre à l'improviste, s'occupe de ses affaires, lui demande ce qu'il a fait à l'école, quels sont les camarades avec lesquels il a joué. Mais quand cet enfant est devenu un jeune homme de quinze ans, ou un homme marié et père de famille à son tour, les mêmes pratiques, les mêmes indiscretions de la part de sa mère ne sont plus admissibles. C'est pourtant ce que bon nombre de « mamans » ne supportent pas, ou prétendent ne pas comprendre !

Il y a eu au départ deux choses à la fois : un certain nombre de *services matériels*, d'une part (tout ce qu'une mère fait pour son petit enfant) en même temps qu'une *certaine relation de maman à enfant* : « Je resterai toujours ta mère », voire « Je resterai toujours la première femme de ta vie », ou encore « N'est-ce pas moi qui t'ai donné la vie », « jamais enfant ne peut rendre à sa mère tout ce qu'elle a fait pour lui »...

Chaque fois que l'enfant devenu adulte prononcera le mot « maman », ce mot, resté le même à travers les diverses périodes de sa vie, le fera mentalement revenir en arrière, il le désarmera en cas de conflit avec elle. En sa présence, sa réflexion tombera dans le flou. Car le terme de « maman » évoque pour lui à tout jamais « le guide de la petite enfance » dont il ne pourra jamais se passer. Il lui rappelle l'autorité incontestée de jadis toujours présente à sa mémoire. Vingt cinq ans après, il n'arrive pas à s'en défaire : ce nom donne à une femme le droit de tout savoir, celui de se mêler de tout, sous prétexte de confiance ou de reconnaissance. Avec elle, difficile de rétablir un contrat clair, adapté à la réalité d'aujourd'hui. Le redressement ne se fera pas sans malaise. Il risque fort de provoquer un drame ; pourvu encore qu'on puisse éviter la rupture, seule réponse au chantage.

Si certains parents supportent si mal que leurs grands enfants les appellent par leur prénom, n'est-ce pas parce qu'ils pressentent qu'une telle attitude révélerait au grand jour ce consensus né lors de la plus tendre enfance, jamais remis en cause, mais qui aurait pourtant grand besoin d'être enfin actualisé, modifié, sinon abrogé ?

Aussi longtemps que ce « consensus relationnel » ne sera pas changé en un contrat clair, en une autre convention adaptée à l'âge mûr de l'un et à la vie adulte de l'autre, les grands enfants resteront mal à l'aise devant la sollicitude envahissante de leur maman et ne verront pas comment y mettre bon ordre.

Or, s'il a fallu quinze à vingt ans de vie commune pour mettre en place une telle situation, il faudra beaucoup moins de temps à certaines personnes pour établir avec vous des relations tout aussi aberrantes : d'emblée, ces gens prendront comme point de départ de vos relations, un consensus frauduleux.

Nous appellerons tout au long de cette troisième partie le

« consensus frauduleux » cet accord ambigu qui comporte à la fois la *clause explicite d'une tâche à accomplir* et une *clause implicite, de type relationnel*, sans rapport véritable avec la tâche, mais à laquelle il faut quand même souscrire. Avec le temps, il apparaîtra de plus en plus que la tâche pour laquelle on s'était réuni n'est, dans l'esprit de certains, que le prétexte, l'occasion d'imposer une dominance hypnotique qui n'ose pas s'afficher ouvertement.

Ce n'est pas là « l'exploitation économique de l'homme par l'homme », dénoncée par les marxistes, mais bel et bien *une exploitation hypnotique* d'un homme par un autre.

Ce consensus frauduleux est le plus souvent mis en place par celui qui, se sachant ou se croyant insignifiant, veut mettre à sa botte quelqu'un qu'il sait ou croit supérieur à lui : *le consensus frauduleux, c'est un moyen hypnotique utilisé par un « petit » pour réduire à sa merci un « grand »*, ou prétendu tel.

D'instinct, sans l'avoir d'aucune façon appris dans des ouvrages plus ou moins spécialisés, des gens insignifiants utilisent ainsi le mécanisme relationnel du cerveau, tel qu'il fut précédemment décrit, et établissent sur ces bases la plupart de leurs rapports avec les autres.

Ces pratiques doivent être mises au grand jour, et dénoncées, de telle façon que chacun puisse s'en prémunir : cela présente un intérêt d'autant plus grand que, de nos jours, un nombre croissant d'entreprises néo-capitalistes font à profusion usage de ces techniques pour modifier les bases de « contrats » clairs, puis, le cas échéant, pour en tirer, argument à l'appui, des mesures de licenciements « en douceur ».

Il est tout de même fort inquiétant de s'entendre dire par un chef de service, comme ce fut le cas pour un ingénieur confirmé : « Que vous travailliez ou non, je m'en moque ; personne ne vous fera de remarques là-dessus. Mais ce qui compte, ici, c'est le relationnel. Comprenez-vous ? »... Notre ingénieur, homme tranquille et consciencieux, s'appuyant sur des années d'expériences, n'a pas compris : évolution inquiétante.

Le « relationnel » signifie souvent l'« esprit-maison ». Un jour, vous vous trouvez licencié « parce que vous n'avez pas l'esprit-maison ». Qu'est-ce à dire ? C'est que le service organise des soirées mondaines ; tout récemment l'entreprise a payé

au personnel un voyage au Zoo d'Anvers : on ne vous y a pas vu, ni votre épouse ! Vous n'avez pas l'esprit-maison. On ne vous mettra pas à la porte pour votre absence au Zoo, mais tout doucement, les affaires vont se dégrader. Vous recevrez d'autres invitations, puis plus aucune, et c'est le travail lui-même qui deviendra plus délicat... Insensiblement, vous serez mis « sur la touche ». Le jour ne tardera pas où de vous-même, vous serez amené à vous poser des questions, à moins que, plus brutalement, une lettre sèche ne vous apprenne qu'en haut lieu, votre départ a été décidé...

Il vous aura fallu, avant d'être embauché, réussir des années d'études difficiles. Une fois dans la place, vous avez fait votre travail avec application.

Mais dans votre contrat de travail figurait insidieusement une clause tacite. Dans ce consensus frauduleux, il était prévu « esprit-maison », « relationnel »...

Nous allons donc signaler, dans un premier temps, à quels signes chacun peut reconnaître dès les premiers contacts qu'un « consensus frauduleux » se profile.

Nous étudierons ensuite par quels moyens ce consensus se met en place, se consolide puis se complique.

Nous dirons enfin, à partir d'un grand nombre d'expériences, comment cette situation se dégrade, et dans quelle déconfiture tout cela se termine.

Si les débuts de l'opération se réfèrent à une stratégie tenue secrète, son évolution échappe à la maîtrise de tout le monde. L'apprenti-sorcier a voulu jouer au plus fin. En réalité, les forces qu'il a mises en jeu et le dérèglement du cerveau auquel il assiste, le dépassent. Il a déclenché un mécanisme qui lui échappe complètement.

CHAPITRE 1

COMMENT UN CONSENSUS FRAUDULEUX SE MET EN PLACE

Dans une *collaboration normale*, les choses se passent ainsi : deux personnes se rencontrent pour un objet précis, un travail à accomplir, une tâche à réaliser.

La vie de chacune de ces personnes se compose de multiples « secteurs » : le couple (C), les enfants (E), le travail (T), les loisirs (L), les amis (A)... Toute personne représente une sorte de « bloc » aux multiples facettes, différentes pour chaque homme :

C	L	T
E	A

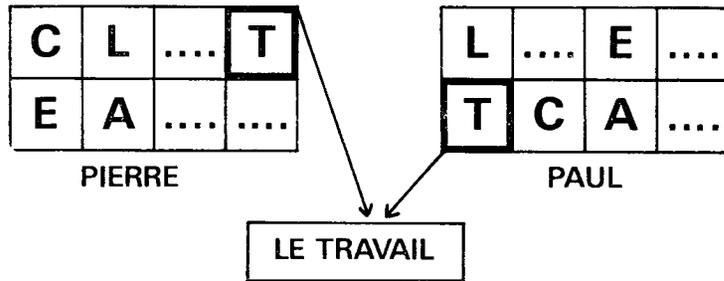
PIERRE

L	E
T	C	A

PAUL

Lorsque ces deux individus se retrouvent réunis par un travail précis, c'est ce secteur là qui est mis en commun. Mais pour le

reste, chacun poursuit comme il l'entend sa propre vie dans tous les autres secteurs.



Un médecin athée rapporte ceci :

« Je collabore régulièrement avec un gynécologue catholique. Je connais ses convictions et il connaît les miennes. Je n'hésite pas à lui envoyer mes clientes pour des problèmes de grossesse. Mais quand il s'agit d'un avortement thérapeutique, j'adresse la patiente à un autre gynécologue ; car mon collaborateur habituel a ses convictions morales en la matière. Les miennes sont différentes. Je ne me reconnais pas le droit d'empiéter sur ses options religieuses, tout comme je n'admettrais pas qu'il entreprenne à mon égard des tentatives pour me convertir à ses propres opinions. »

Voilà des bases saines sur lesquelles des hommes peuvent se retrouver dans un même travail, malgré des différences par ailleurs très marquées.

Il en va tout autrement dans le cadre d'un consensus frauduleux.

Le premier fait auquel on reconnaît qu'un consensus frauduleux est en marche est le suivant :

LA TACHE A ACCOMPLIR S'ENTOURE D'ANOMALIES

et tout d'abord...

elle n'est pas clairement définie.

C'est le cas pour beaucoup d'adjoints :

« Quel sera mon travail ?

— Vous seconderez M. Untel : il est débordé.

— C'est-à-dire ?

— Vous le dépannerez et suivrez pour lui les dossiers urgents... »

On le pressent, une telle imprécision ouvre la porte à bien des abus. Mais aussi, et surtout, elle constituera pour vous une épée de Damoclès : le jour où un dossier que vous négligerez, légitimement ou non, de considérer comme urgent posera quelque problème, vous serez a-priori le seul et unique responsable des dégâts...

Si vous voulez tant bien que mal préserver votre avenir, faites l'impossible pour obtenir dès le départ une définition précise de l'objet et des limites du travail qui vous échoit. Si vous ne pouvez obtenir des informations aussi élémentaires, méfiez-vous.

Deux vétérinaires se mettent en association : Le premier est un jeune diplômé, le second est déjà installé.

— « Qu'en sera-t-il de la répartition des gardes de week-end ?

— Nous verrons cela à l'usage ».

Ce dialogue fut évoqué dans un si grand nombre de cas qu'on peut affirmer qu'un jeune vétérinaire qui accepte de s'associer dans de telles conditions a toutes les chances de devenir à court terme, et pour longtemps, le larbin toujours corvéable de son associé plus âgé : dans un tel cadre, ne pourra jamais naître un statut véritable d'association.

Un ingénieur des ventes, dans une société multinationale, se voit attribuer un adjoint : homme brillant, en apparence, en tout cas fort bavard, mais qui dès les premiers jours manifeste une paresse et une inefficacité notoires. L'ingénieur des ventes a plusieurs prises de bec avec lui, mais n'informe pas la Direction de la situation. Il laisse donc les affaires traîner et se dégrader. De son côté, il travaille dur et réussit même, cette dernière année, à tripler son chiffre d'affaires, performance remarquable dans la conjoncture actuelle.

Le siège de la Société entreprend une restructuration des filiales. Cela se traduit par des mesures de licenciement. Or qui est touché ? Le responsable de réussites performantes ou son adjoint douteux ?

Bizarrement, c'est le premier qui se voit licencié. Par des manœuvres inexplicables, le jeune adjoint a réussi à mettre la Direction « dans sa poche » et à s'attribuer les efforts et les résultats de son collègue...

Pour n'avoir pas, dès le départ, clarifié la situation, c'est l'innocent qui se trouve devoir payer les pots cassés.

Mal défini, le travail paraît en outre, et d'emblée, *aberrant et inacceptable*.

Vous êtes embauché comme aide-comptable ; en réalité, il apparaît vite que le travail qui vous est confié n'a rien à voir avec la comptabilité : on vous fait faire du secrétariat, vous devez courir, porter des plis d'un bureau à l'autre, etc... Fraîchement sorti de l'école, vous n'osez élever la voix contre une situation dans laquelle vous n'exercez aucune de vos compétences, un travail qui ne correspond nullement à celui pour lequel, vous disait-on, vous aviez été embauché... Attention, jeune homme, vous risquez de servir ainsi de bouche-trou pendant longtemps, très longtemps... Votre chef vous a promis un poste en rapport avec vos compétences, « peut-être d'ici quelques mois », dit-il... Oui, mais dans combien de mois ? et « peut-être »... Votre situation est des plus incertaines, Cher Monsieur, et, à tous coups, un consensus s'est mis en place !

Encore le « piège » est-il ici relativement grossier. Mais il existe nombre de cas dans lesquels une clause du contrat est tenue secrète, jusqu'au jour où l'intéressé se rend compte qu'il est en quelque sorte moralement obligé d'y souscrire : *la dissimulation* est un autre moyen de modifier l'objectif du contrat.

Un expert-comptable rapporte que, embauché dans un très important Cabinet d'expertise, il a constaté une fois dans la place, que cinq stages étaient programmés à l'intention des salariés au cours de leurs deux premières années de présence. Il n'en avait jamais été question lors de l'embauche, ni, a fortiori, dans le contrat de travail. Cela dit, le collaborateur qui invoque par exemple une surcharge de travail pour ne pas suivre le stage, se voit l'objet de telles pressions de la part de son employeur que bien rares sont ceux qui y échappent.

Pour les deux premiers stages, essentiellement techniques, le

programme est adressé huit semaines à l'avance aux salariés et il est demandé à chacun de signer une feuille confirmant sa participation. Le troisième stage, intitulé « initiation à l'écoute active » fait l'objet d'un envoi de programme beaucoup plus tardif, ne donne lieu à aucune confirmation et le salarié se trouve inscrit d'office. Bizarrement, la participation à ce stage est encore plus « appuyée » par les responsables que tous les autres.

Le comptable ne désirait pas y participer. Il est parvenu à ses fins ; mais que de remous pour une aussi petite affaire ! Non seulement il s'est heurté à l'attitude angoissée d'un Directeur qui pourtant n'a rien à voir avec les services chargés de l'organisation du stage, mais le responsable du stage, lui-même, a cru bon de lui adresser un courrier affectif et culpabilisant, prônant le dialogue sur le contenu de la formation et l'invitant à l'avenir « à moins de légèreté » (sic).

Question : pourquoi ces stages moralement obligatoires, ne sont-ils pas annoncés au moment de l'embauche ? Pourquoi les camoufler ? Que cachent-ils de si mirobolant que leur existence et leur contenu doivent demeurer flous ? Pourquoi en même temps les cacher et exiger que tous y participent ? Anne Gaillard avait en son temps dénoncé au cours d'une émission sur le vol, ces « marchands de communication », en donnant le contenu exact de leurs stages, en téléphonant publiquement aux organisateurs, lesquels refusaient de communiquer clairement leurs programmes et leurs objectifs.

Pourquoi les entreprises, dont on connaît par ailleurs les difficultés économiques, continuent-elles délibérément à ignorer cela ?

Ce qui est visé dans ces pratiques, c'est encore une fois des consensus frauduleux : avec l'entreprise, d'abord, puis avec les organisateurs de stage eux-mêmes.

Un travail mal défini, ou aberrant, une obligation dissimulée, voilà des anomalies que l'on rencontre fréquemment dans le domaine professionnel. On le rencontre aussi, bien sûr, dans tous les domaines de la communication. Mais si les situations les plus souvent citées relèvent de ce secteur, c'est parce que c'est bien dans ce cadre que nous passons le plus clair de notre vie, et que là il est plus difficile qu'ailleurs de se faire respecter. Il existe encore un dernier type d'anomalie qui se retrouve quo-

tiennement. Celui qui résulte de l'improvisation : le contrat du départ n'a soudain plus de valeur, il n'est plus respecté.

Après avoir passé plusieurs années en dehors de son activité professionnelle d'origine, Georges revient à sa profession initiale : celle d'ingénieur de projet (devis et documents techniques). *Oralement*, lors de son entretien d'embauche, il est convenu que pour l'aider à se refaire la main, il travaillera pendant un an en laboratoire. Ce qui se fait... Mais Georges constate vite que dans ce laboratoire, il sert de bouche-trou : on lui confie toutes sortes de travaux qui ne correspondent en rien à l'objectif « formation » qui a présidé à son affectation dans ce service... Dans un premier temps, il accepte. Le responsable du service le traite avec désinvolture. Lui, ingénieur, se rebiffe et refait surface... Il n'est pas venu comme larbin mais comme ingénieur-projet en période de rôdage... Il notifie à son patron son désaccord. Celui-ci évite d'abord de le rencontrer, puis, embarrassé, confie à d'autres les tâches refusées par l'ingénieur... Le responsable du service change alors de comportement et revient à des attitudes plus conformes à la situation de l'intéressé... Un consensus se mettait en place qui heureusement n'a pu se poursuivre. Il était né d'une situation mal précisée au départ, doublée d'un accord tacite de sa victime.

Dans le domaine professionnel comme dans toute autre relation d'un homme à l'autre, celui qui prend contact avec un tiers pour lui proposer une tâche précise et uniquement cela, sait ce qu'il veut obtenir. Il a évidemment tout intérêt à en informer clairement son interlocuteur.

Tout au contraire, celui qui laisse dans le flou le travail à effectuer, celui-là cache souvent d'autres arrière-pensées, prioritaires à ses yeux, et d'ordre *relationnel*.

Cet objectif occulté constitue le second volet d'un consensus frauduleux. Cet objectif, que nous qualifierons d'« exploitation relationnelle », car c'est bien de cela qu'il s'agit, peut lui aussi être démasqué dans les toutes premières heures.

UNE EXPLOITATION RELATIONNELLE

Pour parvenir à cette exploitation de l'autre, les individus qui pratiquent à longueur de journée le consensus frauduleux ont des méthodes tout à fait variées. Elles n'en sont pas moins souvent grossières pour qui se donne la peine de prendre du recul, ou s'est déjà trouvé « échaudé » par la manoeuvre.

L'affectivité enveloppante

« Ici, mon cher Monsieur, tout le monde s'appelle par son prénom et se tutoie. Nous formons une grande famille, et dès demain vous serez l'un des nôtres. »

Mais par quel prodige des personnes qui, la veille encore, ne se connaissaient ni d'Eve ni d'Adam peuvent-elles raisonnablement se comporter d'emblée comme des camarades de vieille date ?

Celui, qui dès l'abord, accepte sans réserve ce consensus, deviendra incapable de régler un conflit dans un tel milieu : lié par cette acceptation tacite d'une situation aberrante, il ne pourra plus s'en défaire, sauf à franchir, au prix de difficultés inouïes, un interdit dont il n'aura même pas clairement conscience.

Or des conflits, il en rencontrera nécessairement dans ce climat de « bonne entente », ne fut-ce que ceux qui naîtront tout naturellement de la diversité des gens et des opinions. Il ne faut pas rêver.

Qui a donc intérêt à lancer cette suggestion apparemment débonnaire, sans rapport aucun avec ce que vous étiez venu chercher, en discutant avec votre futur employeur ? Vous êtes venu pour le travail et on vous présente une famille... Attention ! On ne parle déjà plus de la même chose. Ces mots si gentils, si prometteurs, si anodins, ont un tout autre but.

Un médecin s'associe avec un jeune confrère. Au début, tout va bien : les règles sont clairement posées : chacun aura sa propre clientèle. Les installations seront utilisées alternativement par l'un et l'autre selon des conditions précises, etc...

Dès les premières semaines, le vieux médecin remet à son jeune associé les clefs de son jardin :

« Vous pourrez ainsi profiter tout à loisir de la piscine que mon épouse et moi-même avons fait construire. Entre nous, la confiance est de rigueur »

Cette familiarité et cette confiance a priori entre inconnus sont de mauvaise augure...

Quinze jours après cette conversation, le jeune confrère constate que son associé entretient « de petites visites d'amitié » chez son ancienne clientèle que pourtant le nouvel arrivant a rachetée à grand prix.

« Il ne s'agit là que d'amis de longue date ! » clame le vieux médecin.

Quelques années après ces événements anodins, années de jalousie et de coups bas, cette association « idéale » s'est terminée par une séparation.

L'intimidation est une autre façon d'établir un consensus frauduleux. Un jeune homme de 21 ans se fait embaucher comme aide-brancardier dans un service hospitalier. Il est reçu par une responsable d'un âge respectable, qui manifeste sa satisfaction de le voir arriver par un discours bruyant et tapageur :

« Enfin, nous avons un garçon de service jeune et sérieux. Nous comptons sur vous, jeune homme. Ah, à propos, sachez que l'habitude, ici, est que les chefs vous tutoient. Mais pas question de les tutoyer, compris ? Bon, au travail... »

Huit jours plus tard, ce « jeune homme » est poliment invité à donner au plus vite un coup de main par ici, par là, bien au-delà de ses attributions normales. Il accepte sans broncher. Mais une semaine encore, et ces invitations deviennent des ordres pressants qui ne tolèrent pas de retard :

« Viens ici, dépêche-toi, fais-moi ça... »

S'y ajoute l'obligation de se rendre en ville, faire les courses que commande le chef de service. Au retour :

« Le brancardier t'a cherché tantôt ! Tu n'es jamais là quand on a besoin de toi... »

Et quelque temps après :

« Si tu continues à travailler comme cela, j'en informerai la surveillante générale et tu seras viré ; ce sera bien fait pour toi ! »

Désespéré, ce jeune homme pour lequel le « travail » con-

sistait à faire, servilement, les quatre volontés de la mégère, se confond en excuses. Il supplie le tyran de tenir compte du fait qu'il n'est que débutant. En quelque sorte, il plaide coupable, tout en invoquant le bénéfice de circonstances atténuantes... Satisfaite, sa souveraine feint de se laisser apitoyer. Elle l'appelle « petite tête », le ridiculise devant les autres...

Pour lui, il ne s'agit plus d'être aide-brancardier, mais souffre-douleur d'une vieille demoiselle aigrie et cynique. Il est venu travailler, honnêtement. A ce contrat de travail se substitue une convention tacite contre laquelle il n'ose plus réagir. Lente dégradation née d'un consensus frauduleux.

L'intéressé cependant, a réussi à se sortir d'affaire. Cela, la mégère ne l'avait pas prévu : exaspéré de sentir, jour après jour, son existence aspirée par cette sangsue qui le ridiculisait devant tous et le dévalorisait à ses propres yeux, l'aide-brancardier a rassemblé les faits et a rencontré avec ce dossier la surveillante générale. Celle-ci a souri, sans marquer le moindre étonnement... et l'a muté dans un autre service. Depuis ce jour, l'intéressé travaille normalement. Il a établi avec son entourage un contrat clair, fondé sur des règles précises, il limite ses rapports au strict domaine professionnel. L'intimidation ne le fera plus trembler.

Combien de misérables « petits chefs » jouent ainsi à substituer à leurs responsabilités normales ce jeu cruel de dominance ? Lorsqu'une embauche est enfin décidée, elle a souvent coûté cher à l'entreprise, et le choix finalement retenu engage la réputation de bien des responsables. Que vient alors faire le petit chef qui accueille le nouvel employé par ces menaces :

« Attention : un mot de moi et vous vous retrouvez sur le trottoir »

Que vise-t-il, par cet ignoble chantage, ce petit chef qui n'a même pas, en réalité, le pouvoir de vous licencier ? Que vise-t-il, sinon l'établissement d'un consensus frauduleux avec son subalterne, un consensus qui fera que ce dernier va « ramper », raser les murs, vivre dans la peur et accepter de plus en plus l'inacceptable ? Derrière l'objectif officiel de travail se profilera, via l'intimidation, l'objectif inavoué de dominance, de la part d'un homme qui se croit insignifiant et vit lui-même dans la crainte.

Une troisième méthode, plus subtile sans doute, mais guère plus reluisante, permet à des individus sans scrupules d'établir des consensus « frauduleux » : ils adoptent une **conduite énigmatique**.

Un ingénieur, fraîchement diplômé, commence à travailler. Son chef direct, ayant dix ans de maison, l'accueille en ces termes :

« J'ai, moi aussi, été un débutant. Je connais les difficultés que vous allez rencontrer. N'hésitez jamais à venir me voir quand vous aurez besoin d'un conseil. Je vous aiderai en quelques minutes, là où votre inexpérience vous ferait perdre plusieurs heures. Soyez à l'aise, ne vous gênez pas : vous ne me dérangerez jamais. »

Belle entrée en matière. Comment voulez-vous ne pas partir rempli de confiance envers un supérieur si attentionné !

Las..., notre homme a bien vite déchanté. Dès qu'il s'adresse à son patron, ce dernier se montre irascible :

« Mais commencez donc par chercher vous-même. Vous n'allez tout de même pas me déranger comme cela du matin au soir ! »

Interloqué (c'était une question importante, la première qu'il posait, à onze heures du matin !), le jeune cadre se débrouille désormais de son côté : une nouvelle tentative, aboutissant au même résultat, lui a suffi ! Jusqu'au jour où son patron fait irruption dans son bureau, brandissant d'une main agressive un dossier remis par son ingénieur, quelques jours auparavant.

« Je viens de parcourir votre dossier. Il est incomplet. Ce n'est pas du travail sérieux. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me demander les informations qui pouvaient vous manquer ? Ces jeunes ! Ça sort à peine de l'école et ça croit tout savoir... »

Un psychologue affirmait, au cours d'un Congrès, que pour rendre quelqu'un fou, ce n'était guère difficile : il s'agit tout bêtement d'une affaire de cravates. Une femme offre à son mari deux cravates : une rouge et une verte. Pour témoigner à son épouse sa reconnaissance, le mari va immédiatement dans sa chambre nouer l'une des cravates. La femme, déçue, fait la moue :

« Pourquoi mets-tu la verte ? La rouge ne te plait-elle pas ? »

Embarrassé, le mari s'empresse de mettre la cravate rouge. Un sourire méprisant aux lèvres, son épouse commente :

« Ce n'est pas pour moi qu'il faut mettre cette cravate. J'en ai justement acheté deux pour que tu puisses choisir. Il faut avoir tes propres goûts, mon garçon, et savoir ce que tu veux... »

Par devant le cadeau, mais derrière, la méchanceté...

Retenez bien l'histoire des deux cravates : il existe une infinité de personnes qui vous feront devenir fous, si vous continuez de vous plier à leurs caprices.

Le consensus à retardement :

Il existe un dernier mode d'exploitation relationnelle, d'autant plus insidieux qu'il n'apparaît pas immédiatement : les auteurs de ce type de consensus attendent judicieusement le moment propice pour abattre leurs cartes.

Un vétérinaire vient de vivre une période particulièrement difficile. Depuis trois mois, il a dû faire intervenir plusieurs financiers, un avocat et d'autres relations « bien placées » pour arriver enfin à se retirer, sans subir trop de préjudices, d'une association particulièrement douteuse avec un collègue. Jadis pétillant de vie, curieux de tout, fort cultivé, il était devenu taciturne, incapable de porter le moindre intérêt à son entourage. Irascible. Son couple lui-même se disloquait.

Après bien des efforts, et beaucoup d'aide extérieure, il refait surface et prend contact avec un confrère qui recherche d'urgence un associé.

Echaudé par sa première expérience, il prend le soin de raconter en détails les péripéties et les conséquences de son ancienne association :

— Entre nous, j'entends que les règles soient parfaitement claires ; nous nous associons pour le travail et uniquement pour cela. Je sors d'un an de cauchemar, à l'intérieur d'une association soi-disant fondée sur la confiance mutuelle et la camaraderie, et dans laquelle je suis progressivement devenu fou : la belle entente du départ était un beau prétexte pour mon ancien associé, il faisait de moi son larbin. Je ne tiens pas, une nouvelle fois, à mélanger les affaires.

— Comme je vous comprends ! répond le futur associé, j'approuve parfaitement votre façon de concevoir les choses.

Sur ces bases, parfaitement claires et honnêtes, les deux vétérinaires commencent à travailler.

Quatre mois plus tard, le nouvel associé commença pourtant à manifester quelques signes de défiance. Avec une hésitation feinte, il se mit à poser à notre vétérinaire quelques questions :

— On dirait que vous n'êtes pas satisfait de votre travail ici.

— Comment ? Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? Je suis parfaitement heureux de mon travail, au sein de notre association.

— C'est que... votre femme... Elle ne se plaît pas dans la région ?

— Mais si ! Elle s'y plaît beaucoup. Elle a d'ailleurs déjà noué un tas de relations. Pourquoi vous posez-vous cette question ?

— (plus hésitant encore). Parce qu'elle ne nous a jamais invités, mon épouse et moi-même. Nous n'avons jamais osé, de notre côté, vous recevoir. Nous pourrions devenir davantage amis, en dehors du travail, sortir ensemble, faire du tennis, de la voile... Nous fréquenter plus assidûment.

Le jeune associé refusa tout net...

Ainsi donc, le vieux renard, en signant le contrat, avait déjà en tête un objectif qu'il tenait soigneusement caché, guettant le moment propice... Il attendait son collègue au tournant pour le piéger dans sa toile relationnelle. Pourquoi ne pas avoir annoncé la couleur au départ ?

Dans l'immédiat, il n'a pas réussi. Mais a-t-il pour autant renoncé à son projet ? Ce n'est pas sûr.

Il faut être sérieux : si l'on veut se faire de vrais amis, ce n'est pas de cette manière qu'il faut s'y prendre !

Hélas, l'établissement de consensus frauduleux n'est pas l'apanage de certaines associations dans le cadre de professions libérales... Il s'en faut !

Au fil de ces pages se dessine un type de communication déréglé, malheureusement fréquent, quotidien. Un contrat truqué dès la signature, un piège qui lentement se fermera sur l'innocent partenaire. Un mélange insidieux fait de relationnel déstabilisant et d'objectifs mal définis.

La question se pose : les gens qui mettent en place des consensus frauduleux *le font-ils toujours exprès ?*

La plupart savent très bien où ils veulent en venir, lorsqu'ils tentent d'imposer ce type de relations. Mais il y a des exceptions.

En effet, il existe aussi des gens qui disent n'importe quoi ; d'autres, de caractère lunatique, dont les réactions sont imprévisibles et qu'on ne sait jamais comment aborder. Le succès de ces gens-là tient surtout au fait que leurs lubies ou leurs fantasmes sont pris en considération par l'entourage. Et souvent le spectacle cesse, faute de spectateurs. Il suffit de le savoir pour ne pas se laisser entraîner.

On rencontre aussi de ces gens avec lesquels il est impossible de travailler sainement : non pas qu'ils cherchent à établir sur vous une dominance durable. Non. Ceux-là sont simplement des maniaques de la rivalité : ils sont incapables de travailler une heure avec vous sans aussitôt vouloir, d'une manière ou d'une autre, faire de ce travail commun une compétition effrénée. Vous venez pour travailler ; ils sont là pour se prouver à eux-mêmes qu'ils sont au moins aussi intelligents, perspicaces ou lucides que vous. N'ayant pas le même objectif que vous, ils adoptent un comportement qui vous déstabilise peu à peu, sans que vous puissiez véritablement comprendre ce qui se passe. Bien sûr, si ayant découvert leur jeu, vous les laissez faire, vous risquez d'en supporter douloureusement les conséquences. Mais il ne faudra vous en prendre qu'à vous.

Il est vrai que tout le monde n'est pas armé pour remettre sans cesse les choses à leur place, et que dans bien des cas, on préfère baisser pavillon plutôt que d'affronter des orages... Cela dit, il faut bien reconnaître que, même si au départ, ces gens déstabilisants, fatigants, n'ont pas d'idée préconçue en adoptant une telle attitude, la tâche leur est grandement facilitée par la passivité de leur entourage : les personnes plutôt craintives, serviables, ou désireuses de plaire rougissent et se taisent. Elles se laissent manoeuvrer et malmener. A la limite, elles en rajoutent. Et le dominant, voyant que ses propos ou ses réactions produisent des résultats aussi inespérés, ne peut que prendre goût à cette pratique et y persévérer.

Dans tous ces cas, pourtant, il est bien rare que l'intéressé ait cherché dès le départ à établir un consensus frauduleux.

Mais il existe aussi, - et il convient de les dénoncer avec une égale assurance - d'autres types de dominants : des individus souvent insignifiants, pas sûrs de leur autorité, mal à l'aise avec des subalternes qui sont, ou qu'ils croient être supérieurs à eux.

Pour ceux-là, et ils sont légion, le consensus frauduleux est un moyen de régner, un moyen qu'ils utilisent avec un art consommé, dissimulant sciemment dès le départ leurs véritables intentions.

Ceux-là, il est souvent moins facile de les reconnaître au premier abord tant la confusion dans laquelle ils vivent en permanence les rend inaccessibles.

Un diplômé de Sciences-Po. se rend à un entretien d'embauche : un établissement bancaire important recherche un analyste financier.

La convocation à l'entretien s'est faite par télégramme...

Arrivé sur les lieux, l'homme est accueilli par une hôtesse qu'il dérange visiblement :

« Remplissez ce questionnaire.

— Pour quels motifs ? J'ai déjà envoyé mon curriculum vitae.

— C'est la règle : tout le monde doit le remplir. Dépêchez-vous. »

Pas de répartition possible : la demoiselle a déjà filé d'un air boudeur dans un autre bureau. Elle revient, quelques minutes plus tard, et constate que le candidat a rempli son questionnaire. Elle téléphone à la personne chargée de l'entretien et lance à la cantonade :

« Patientez cinq minutes... »

Dix minutes après, elle fait mine de s'étonner de la présence du candidat :

« Vous êtes encore là ? Ça fait plus de cinq minutes... »

Alors, comme si la manœuvre lui demandait des efforts considérables, elle se lève, et, d'un geste, invite l'intéressé à le suivre dans un dédale de bureaux. Il y a vingt-cinq minutes que l'entretien aurait dû commencer. Notre homme, qui a horreur de se laisser marcher sur les pieds, sent la moutarde lui monter au nez. Et cela ne fait que s'aggraver lorsqu'il constate avec stupefaction qu'aucun bureau n'est préparé pour permettre à l'entretien de se dérouler dans un minimum de tranquillité. Enfin, on s'installe.

Le candidat tend à son interlocuteur le questionnaire qu'on lui a fait remplir et lui demande :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous possédiez déjà toutes les informations demandées dans ce papier !

— Mais toutes les Sociétés procèdent de la même façon. D'ailleurs, il y a là des éléments que vous ne nous aviez pas communiqués.

— Mon numéro de Sécurité Sociale ? Vous êtes la première entreprise à me recevoir de cette façon. Que veut dire ce télégramme, reçu chez moi à la première heure ? Cet accueil charmant, en bas ? Est-ce une façon de mettre vos candidats "en condition ?"

La remarque doit être justifiée : l'homme bafouille, ses mains tremblent. Manifestement, c'est la première fois qu'un candidat dévoile le jeu qu'il a imaginé. L'examineur fume cigarette sur cigarette et ne sait pas quoi dire. Et soudain :

— Je vous écoute.

— Pourquoi faire ? Votre offre d'emploi est vague. C'est à vous de me préciser son contenu.

— ...

A toutes les questions tant soit peu précises sur l'organigramme de la Société, la spécificité du service qui recrute, l'interlocuteur ne sait pas répondre avec précision. Il est extrêmement gêné. Tant bien que mal, quelques éléments apparaissent quant au contour du poste à pourvoir. Mais ce n'est pas cela qui paraît intéresser l'interrogateur douteux :

« Que font vos frères et sœurs ?

— Le premier est maître d'hôtel, le second menuisier. C'est tout.

— Comment vous situez-vous dans la fraternité ?

— Je ne me suis jamais occupé de savoir comment me situer par rapport à eux.

— Excusez-moi : je voulais simplement vous demander si vous étiez l'aîné... »

Cet entretien sans queue ni tête dura un bon moment. Le poste, peut-être, eût intéressé le jeune cadre. Mais un premier contact de ce type l'a dissuadé de poursuivre plus avant dans cette voie.

Il faut quand-même poser ici quelques questions : ce service

d'embauche se moque-t-il du monde ? Ou ce désordre constitue-t-il la marque de fabrique de cette Société ? Comment le savoir ? Une chose est sûre : en se soumettant et en acceptant de tels procédés sans broncher, le candidat est prêt à consentir à n'importe quoi : prêt à s'engager dans des objectifs mal cernés, prêt à tomber dans n'importe quel piège relationnel, prêt à supporter sans réagir les fantasmes de n'importe quel collaborateur plus ou moins bien intentionné. Un mois plus tard, le candidat embauché sur les bases d'un entretien dont il n'aura retenu que des impressions vagues de méfiance et de soumission a toutes les chances de se retrouver enchaîné à un consensus frauduleux dont il aura beaucoup, beaucoup de mal à se défaire.

Mais l'affaire ne s'arrête pas là. A l'issue de l'entretien, ce jeune cadre, qui avait par ailleurs d'autres propositions d'emploi, s'est permis de signifier à son interlocuteur combien ses méthodes étaient douteuses et inacceptables. Quelle leçon croyez-vous que ce dernier en a tirée ?

Quelques jours après l'entretien, il téléphone à son candidat pour lui proposer encore une fois la place et le convoquer à une nouvelle entrevue.

Que penser ? Comment réagir à ce coup de téléphone ? Que faire vis-à-vis d'un tel individu ? Il est véritablement impossible de savoir à quel type de personne on a affaire ! La confusion devient totale. En effet, on peut échaffauder une série d'hypothèses :

- Ou bien cet homme, désarmé par les réactions de « son candidat » tente de rattraper la situation.
- Ou bien il n'a pas d'autre candidat.
- Ou l'attitude agressive de ce cadre l'a intéressé.
- Ou il est simplement inconscient de l'incongruité de ses méthodes.
- Ou encore, il possède d'autres moyens de déstabilisation dont il veut jouer lors d'un nouvel entretien, pour parvenir à embaucher malgré tout ce candidat et établir avec lui un consensus frauduleux dont l'entreprise pourrait tirer profit.

Comment savoir ? Le fait-il exprès ou non ?

On l'ignore. Tout est prêt pour que se créent des consensus frauduleux. Mais à force de dissimuler leurs objectifs réels, les

apprentis-sorciers qui s'amuse à de telles pratiques tombent eux-mêmes dans la confusion.

*
* *

Avant de poursuivre, il est indispensable de tirer au clair ce qui se passe dans cette phase initiale et déjà décisive, à la faveur d'un clair-obscur.

Ainsi, lorsque votre interlocuteur veut établir avec vous un contrat assorti de clauses confuses, ou s'il vous donne un ordre qui apparemment ne se justifie pas, ou encore lorsqu'il vous confie une tâche qui vous paraît suspecte, au lieu de vous exécuter, demandez-lui des précisions, et s'il le faut, demandez-lui des comptes. Soyez sûr que ces anomalies sont rarement le fruit du hasard mais plus souvent le fait d'un truand qui cherche à mesurer votre degré de vigilance ; à moins qu'il ne s'agisse d'un truand potentiel qui, sur le moment, ne s'est pas aperçu de sa position de force, mais qui, la découvrant par la suite, ne manquera pas d'en tirer profit pour lui-même.

A coup sûr vous devez réagir !

De même, vous ne devez jamais, au grand jamais, vous dire : « Si ses propositions ne sont pas le Pérou, de toutes façons c'est déjà mieux que rien. » Car voilà qui n'est pas certain du tout !

Pour commencer, demandez donc à votre interlocuteur les explications nécessaires ou les ajustements qui s'imposent, comme vous êtes en droit de le faire face à un homme de bonne foi.

A la suite de vos objections, les réactions de votre interlocuteur peuvent être diverses :

- Ou bien il remet aussitôt de l'ordre dans ses propositions parce que c'est un homme honnête qui cherche à établir avec vous des rapports sains ; à moins qu'en bon joueur, il cède parce qu'il voit qu'il a perdu la partie ; après quoi, plus tard, rien ne l'empêche de tenter une nouvelle fois sa chance...

Cette méfiance vous paraît-elle exagérée ? Tant mieux pour vous si la vie vous a gâté plus que beaucoup d'autres.

— Deuxième réaction possible : l'interlocuteur commence par jouer à la majesté offensée. Il s'est fait prendre la main

dans le sac et s'en montre vexé. Par la suite, en grand seigneur, il fait des concessions ; mais dans la foulée de sa générosité il se réserve habilement d'autres avantages. C'est ainsi que lors de votre embauche, le patron finit par vous accorder le salaire demandé, mais passe sous silence votre droit aux primes ou encore le nombre d'heures de présence auquel vous serez astreint.

Il n'est pas toujours possible dans la vie d'obtenir tous ses droits. Par contre, il est toujours nécessaire de les rappeler et de montrer à votre interlocuteur que vous n'êtes pas prêt à les ranger dans les oubliettes. Rien ne vous empêche de revenir à la charge par la suite. Dans cette passe d'armes, il faut savoir éviter à la fois le pinaillage risqué, tout comme la résignation autour d'une satisfaction illusoire.

— Troisième réaction possible : l'énergumène en face de vous lève le ton : « c'est à prendre ou à laisser. » Celui qui adopte ce ton-là, tenez-le à l'oeil. Et puisque le mot de la fin vous est accordé, non seulement prenez-le, mais surtout soignez-le bien : pas question de vous laisser enfermer dans une alternative du tout ou rien : discutez donc, marchandez, car dans la vie vos droits vous seront rarement servis tout cuits sur un plateau d'argent. Journallement vous serez obligé de les arracher, ou pour le moins de les marchander. Apprenez donc à marchander vos droits avec assurance et défendez avec détermination votre peau puisqu'en réalité, elle est hors de prix. Et à votre surprise, dans un certain nombre de cas, vous sortirez gagnant de ce corps-à-corps dont vous avez eu l'initiative au moment-même où le knock-out fut officiellement annoncé.

Et si vraiment vous êtes acculé à prononcer la parole suicidaire — un oui ou un non sans condition — comme Socrate fut contraint à boire de sa propre main le breuvage empoisonné — dans ce cas, tout en lâchant vos droits, mettez-vous déjà en route pour les reconquérir ultérieurement en plaçant au plus vite vos pions sur l'échiquier.

Celui qui chercherait à maquiller sa défaite, en disant aux autres ou en se racontant à lui-même « je ne m'en suis pas trop mal tiré », celui-là achèverait pour de bon sa résignation suicidaire.

Dans les pages qui suivront, ceci sera longuement démontré.

Mais ce n'est pas tout !

Prenez garde, car pendant qu'il vous impose ce contrat frauduleux à propos d'une tâche, votre interlocuteur véreux joue en même temps sur un autre tableau et vous entraîne dans un *mode relationnel* qui deviendra un piège complémentaire et dont vous ne saurez plus comment sortir.

Ainsi, si votre interlocuteur déborde d'une affectivité exagérée pour la circonstance, sachez que dans un mois cette lune de miel aura pris fin.

S'il se montre hautain et froid et qu'en présence de son assurance vous vous sentez tout petit, méfiez-vous, car d'ici quelques semaines vous ne verrez même plus à quel personnage minable vous avez affaire.

Votre interlocuteur prend-il les apparences d'un homme qui ne ferait pas de mal à une mouche, perdu dans ses distractions ? Méfiez-vous, car le jour — ou plutôt l'heure — viendra, où ce même petit monsieur vous réserve les coups-bas les plus inattendus.

Ainsi donc, pendant que vous ne savez pas comment cerner ces ombres qui vous entourent, l'interlocuteur en profite pour faire deux choses à la fois, avec détermination : pendant qu'il vous impose un contrat de dupe il vous soumet à un mode de relation tout à son profit dont vous aurez à payer la note.

Et si pour le « contrat de travail » il vous demande encore votre signature, pour le « contrat relationnel » — à ses yeux le plus important ! — il ne sollicite même pas votre accord.

Et plus tout cela est inacceptable, et plus il donnera l'impression que ça va de soi.

Tous les hommes sont frères ? Allons donc ! Le genre humain n'est-il pas la seule espèce animale dont les individus se dévorent entre eux sans nécessité, mus par un instinct irrépressible qui les pousse jusqu'au paroxysme de la cruauté ? Au sein de cette espèce ratée, l'homme est bien obligé d'organiser sa vie en fonction de cela.

Après bien des années de recherche en la matière, nous nous approchons aujourd'hui de la conclusion suivante : chaque fois que j'établis soit un dialogue soit une coopération avec un interlocuteur dont je crois comprendre ce qu'il veut, alors

qu'en réalité il vise bien autre chose et le dissimule, — chaque fois, je me mets durablement sous son emprise hypnotique. C'est ainsi que jour après jour se mettent en place des consensus frauduleux dans la vie de chacun d'entre nous.

Et maintenant nous allons étudier quelques techniques fréquemment utilisées pour renforcer ce consensus frauduleux et pour nous rendre de plus en plus prisonniers du vouloir et des intérêts d'un autre.

CHAPITRE 2

COMMENT LE CONSENSUS FRAUDULEUX SE RENFORCE

— Lorsque mon collègue à la Banque reçoit un coup de fil d'un client qui lui demande un renseignement quelque peu délicat, il ne fait aucun effort pour répondre ni rechercher la solution dans les documents qu'il détient : il me passe aussitôt la ligne. S'il a un dossier à me faire passer, il ne se lève jamais : il se contente de m'apostropher et me lance de loin les papiers qui, le plus souvent, tombent par terre ; je n'ai plus qu'à me lever pour les ramasser. Pendant un temps, j'ai subi son ascendant et j'acceptais passivement qu'il me traite ainsi comme un commis. Puis un jour je me suis ravisé : si les papiers tombent par terre, qu'ils y restent ; je ne les ramasse plus. Et si « Monsieur » reçoit un coup de fil délicat, je débranche illico mon appareil. Pendant qu'il était en vacances, j'ai profité de son absence pour déménager une partie des archives et les mettre à ma portée. J'ai également ôté les décorations qu'il avait accrochées au mur. Lorsqu'il est revenu, il y a eu des escarmouches : il cherchait à me tourner en dérision. Je lui ai rendu la monnaie de sa pièce en l'appelant « *acide chlorhydrique* » ou « *soude caustique* ».

Cette histoire évoquera pour chacun bien d'autres situations analogues. Ces « passes d'armes » maintiennent éveillé et actif celui qui subit les attitudes déplaisantes d'un collègue. Mais elles sont, à la longue, exténuantes. De guerre lasse, il arrive qu'on préfère se réconcilier avec celui qui nous exaspère et nous « pompe l'air ». On se laisse un instant subjurer par le sourire

qu'il distribue parcimonieusement, ou par un compliment habile destiné à désarmer à temps l'agressivité légitime du voisinage. Et puis l'entreprise organise à l'occasion un pot pour le départ ou l'arrivée d'un collègue. Ou bien c'est un voyage annuel, avec des repas copieusement arrosés. Fatigué de devoir résister à l'envahisseur, on cède à la tentation du copinage, de la connivence. D'autant plus que, pour une fois, ce trublion est de joyeuse humeur et presque agréable à vivre. Pourquoi ne pas se laisser aller un instant à l'illusion rassurante d'une entente cordiale ?

Demain, sans aucun doute, le petit chef continuera sa guerre d'usure mais on aura désarmé et on n'aura plus le courage de résister. Bien joué !

Dans les interrogatoires policiers, on trouve souvent devant soi deux personnages : l'un, caressant et affectif, déjoue la méfiance, tandis que l'autre, brutal et menaçant, sème le trouble et la crainte.

Ces deux personnages usent simultanément, ou successivement, de deux types de manœuvres. Les unes visent la mise en confiance, la passivité, voire la connivence, tandis que les autres brutalisent, suscitent la peur, la panique, le sabotage consécutif à la disparition du sang-froid.

Nous allons évoquer ici la panoplie des unes et des autres tout en donnant tout de suite les moyens de riposter et, si possible, d'arrêter net l'agression d'autrui.

LES ARMES « DOUCES »

Le discours-fleuve

Un médecin, spécialisé dans le traitement de l'alcoolisme, rapporte son expérience :

« Fréquemment, mes patients éprouvent le besoin de se raconter avec force détails. Lors de mes premières consultations, je les laissais mener la conversation. Or rapidement, je me trouvais noyé dans un flot d'informations hétéroclites et inutilisables : l'un commençait par accuser sa femme, puis parlait de sa voiture, ensuite sans transition aucune, niait son excès

de boisson pour en revenir ensuite à sa femme ! C'était un coq à l'âne à n'en plus finir : impossible de suivre, donc de comprendre ce discours incohérent, impossible de porter un diagnostic précis... Plus grave, je me rendais compte que pendant les consultations suivantes, ma réflexion demeurerait confuse. Après quelques semaines, je commençais à être préoccupé de la situation, d'autant qu'à celle-là s'ajoutait un autre phénomène : une grande fatigue. D'où pouvait venir cette étrange lourdeur qui ne me quittait plus ? Et d'où pouvait venir cette difficulté de plus en plus grande à cerner les situations de mes patients ? N'y voyant plus clair, j'en ai parlé à un collègue. Il m'a écouté, mais ne m'a pas apporté de solution. En revanche, le simple fait de réfléchir à haute voix m'a permis de me réveiller et de cerner par moi-même l'origine de mes difficultés.

Depuis, lors de mes consultations, je m'applique à mener la conversation, invitant le malade à préciser, le ramenant sans cesse au sujet, avant d'en aborder un autre. Et si aujourd'hui, je suis de plus en plus accaparé par mes consultations, la fatigue qui en résulte est d'une autre nature, toute différente de la lourdeur connue auparavant.

Voici l'origine de ces difficultés :

Un discours-fleuve devient vite ennuyeux, mais de plus il fait apparaître dans le cerveau de celui qui l'écoute des symptômes bien connus. Le sujet qui a écouté ces propos est tombé sous hypnose. Et cet état hypnotique se poursuit pendant les consultations suivantes. S'arrête-t-il quand je sors de mon cabinet ? Rien n'est moins sûr ! Car des semaines durant, les symptômes sont toujours là : Une étrange lourdeur et une incapacité de mener à bien mon travail. »

L'extension de cet état hypnotique se trouve confirmé par l'exemple suivant :

Un technicien agricole va trouver un collègue pour lui demander le dossier d'un éleveur. Un collègue ? Plus exactement son chef qui tient absolument à ce qu'on lui fasse grâce de son titre. Curieux !

Le « collègue » invite le technicien à s'asseoir quelques instants, et au lieu de donner le dossier demandé, lui tient ces propos :

« Vous savez, dans la conjoncture actuelle, au sein du mar-

ché commun, étant donnés les problèmes posés par le fonctionnement des montants compensatoires, je ne sais pas quel sera l'avenir de l'élevage à un niveau global : en Europe déjà, bien que le marché soit protégé, ou peut-être, d'ailleurs, à cause de cette protection qui, il faut bien le dire, n'a pas que des avantages ; les difficultés... »

Une demi-heure est passée. Le technicien se lève et sort du bureau, les mains vides. Il a complètement oublié le dossier. En revanche, il a la tête pleine de discours, et reste abasourdi.

De semaine en semaine, le travail devient de plus en plus difficile. Las, le technicien a tellement l'impression de devenir incompetent qu'il envisage de changer de travail. Mais le malaise ne se limite pas au seul secteur professionnel. Tout lui est à charge : sa vie de couple, mais aussi ses loisirs ; il lit le journal sans rien y comprendre ni rien retenir. Sa femme et lui avaient projeté d'acheter une maison, mais cela lui paraît aujourd'hui irréalisable ; les démarches bancaires et administratives présentent à ses yeux des complications insurmontables.

Inquiète de le voir dans un tel état, sa femme intervient fermement : à quand remonte ce manque d'assurance ? Pas à pas, la lumière se fait sur sa situation et le technicien découvre le fin mot de l'histoire. Chaque fois qu'il entre dans le bureau de son « collègue » pour lui demander, tantôt un document, tantôt une information, il n'obtient jamais satisfaction mais sort de là, abruti par de longs discours-fleuves auxquels il n'a rien compris.

Mais pour quelles raisons, ce « collègue » a-t-il toujours recours à ce même subterfuge ? S'il ne donne pas les dossiers qu'on lui demande, c'est tout simplement parce qu'il ne sait pas où ils sont, ou bien parce qu'ils ne sont pas tenus à jour. Ce paresseux, prolige en discours, ne fait pas son travail et laisse le désordre s'accumuler. Maintenant, le technicien agricole commence à s'inquiéter pour de bon. Cet homme qui veut se faire passer pour « collègue », est en réalité le chef, le responsable du service. C'est là son titre, c'est là sa fonction : les papiers du Ministère l'attestent, et son salaire lui est versé en conséquence. S'il se place au rang de « collègue », ce n'est pas par sens démocratique mais par pure *tactique* : quand un inspecteur se présentera, le chef ne manquera pas de l'envelopper, à

son tour, dans un de ses discours, de l'endormir hypnotiquement — appelons les choses par leur nom — à la suite de quoi il pourra sans difficulté rendre crédibles ses accusations contre les autres collègues et les tenir pour responsables du désordre qui règne dans son service.

Le discours-fleuve est le B-A-ba de l'hypnose ; c'est par ce moyen que le professeur Erickson faisait tomber ses sujets dans une transe hypnotique.

Mais alors une question grave se pose : que peut-il arriver lorsqu'une « suggestion » pernicieuse est glissée dans ce discours ?

La réponse à cette question, la voici :

Un médecin, spécialiste en gastro-entérologie, reçoit dans son cabinet un homme de soixante ans pour une anémie importante d'origine digestive.

« Cet homme, accompagné de son épouse, paraît effacé et quand il veut répondre aux questions que je lui pose, sa femme lui coupe la parole, parle d'abondance avec force commentaires à sa place. Agacé, je l'invite à se taire et à laisser la parole à mon patient. Mais elle me réplique à brûle-pourpoint :

— Mon mari, c'est moi.

La demi-heure passe. Le cas me paraît suffisamment grave pour nécessiter une hospitalisation.

— Non, dit la femme, il n'ira pas à l'hôpital. J'ai besoin de lui. Je suis en ce moment beaucoup trop fatiguée.

Au milieu de ces interventions intempestives, je fais quand même tant bien que mal les prélèvements, et cédant aux instances de cette femme, je consens à remettre à plus tard l'hospitalisation. Entre-temps, je ferai faire les analyses dont les résultats doivent m'être communiqués cinq à six jours plus tard.

Une douzaine de jours se sont passés, lorsque tout à coup je repense à cet homme. Que se passe-t-il ? Le laboratoire ne m'a toujours pas envoyé les résultats. Avant de téléphoner, par acquis de conscience, je vérifie le dossier de mon malade. Surprise : non seulement les résultats sont bien arrivés, mais qui plus est, je les ai déjà *annotés* ! Dans toute cette affaire, j'ai agi à la façon d'un somnambule ! Or les résultats de laboratoire confirmaient mes craintes, et cet homme devait sans tarder être hospitalisé ! »

Ajoutons, pour plus de précision, que ce médecin est toujours méticuleux dans son travail, pour ne pas dire scrupuleux à l'excès. Or, cette fois-ci, il a frôlé une « faute professionnelle grave ».

Ainsi donc, au milieu de son discours-fleuve, cette femme a donné au médecin l'ordre de ne pas hospitaliser son mari ; et le médecin, sous son emprise hypnotique, a failli obtempérer !

La non-directivité : L'école de Rogers¹

Beaucoup de travailleurs sociaux ne jurent que par Rogers, tout comme les Protestants ne jurent que par la Bible.

Selon l'école de Rogers, quand quelqu'un vient vers vous pour résoudre une difficulté, vous devez avoir à son égard les cinq attitudes suivantes :

Premier impératif :

— Une attitude de réceptivité accueillante au sens où l'on reçoit un invité chez soi, où l'on sait l'inviter à entrer et à se défaire de son manteau protecteur, où on l'invite à entrer davantage et à se mettre à l'aise. Cela s'oppose à une attitude d'initiative (de votre part) qui met le client dans l'obligation de répondre aux questions, et de réagir.

Rogers a dit...

Mais moi, je vous dis :

— Sachant comment fonctionne le cerveau, surtout ne laissez pas votre interlocuteur se lancer dans un discours-fleuve, qui ne manquera pas, en un rien de temps, de déconnecter votre cerveau. Car ainsi, vous tomberiez sous son emprise hypnotique.

Faites donc tout le contraire : conduisez vous-même le débat, posez-lui des questions utiles pour cerner sa difficulté. Et dès que vous avez trouvé un bout de solution, invitez-le à AGIR. Et ce n'est qu'à partir du résultat de cette action, qu'il vous sera possible de mener une nouvelle réflexion. Posez-lui uniquement les questions nécessaires pour comprendre de quoi il s'agit. Et s'il suffit qu'il enlève ses gants, inutile de lui faire ôter « son

1. « L'entretien de face à face dans la relation d'aide » Séminaires de Roger Mucchielli (page 42) Editions Sociales de France.

manteau protecteur »... Le voyeurisme ne s'impose pas, même avec un exhibitionniste.

Deuxième impératif :

— Etre centré sur « le vécu » du sujet et *non sur les faits* qu'il évoque. Le vécu c'est-à-dire : la manière dont il éprouve les choses, les gens, les événements. Ne pas prendre en considération les événements eux-mêmes (sic !), ne pas s'intéresser à ce qu'on pourrait appeler « les faits objectifs » (re-sic !)

Rogers a dit...

Mais moi, je vous dis :

— Si vous délaissiez les faits, les événements pour ne vous intéresser qu'aux états d'âme du sujet, vous entrez avec lui en plein délire.

Mais prenez garde, il y a plus ! En racontant par le menu les événements tels qu'il les a vécus, votre interlocuteur revit la scène et retombe aussitôt dans un état hypnotique. A ce sujet, le Docteur Erickson est formel. Faites donc exactement le contraire : lorsque quelqu'un veut vous raconter sa vie, arrêtez-le au plus vite : qu'il exerce son esprit critique pour « retraiter » au fur et à mesure les événements et pour y joindre une émotion adaptée.

Troisième impératif :

— S'intéresser à la personne du sujet, non au problème lui-même [...] L'interviewer doit essayer de voir non pas le problème-en-soi, mais le problème-du-point-de-vue-du-sujet concerné. On voit à quel point l'entretien doit être « centré sur le sujet » et sur ses impressions.

Rogers a dit...

Mais moi, je vous dis :

— Non, et non ! Si cette personne est venue pour résoudre une difficulté, parlons-en. Par contre, si cette difficulté n'est qu'un prétexte pour bavarder une heure, je n'ai, quant à moi, pas une minute à perdre.

Il y a déjà trop de gens qui viennent nous demander des conseils dont par la suite ils ne font rien. On ne peut toujours éviter cet investissement à temps perdu, mais de là à ériger cet abus en règle de vie, il y a un pas que je ne franchirai pas.

Quatrième impératif :

— Intervenir de telle façon que l'on donne réellement au sujet la certitude qu'on respecte sa manière de voir, de vivre et de comprendre.

Rogers a dit...

Mais moi, je vous dis :

— Cette personne venait-elle chercher de l'aide, oui ou non ?

Cette personne venait-elle pour obtenir un avis, un conseil, oui ou non ?

Oui ? Dans ce cas, je réponds à son attente et je donne mon opinion. Et si à mes yeux elle se trompe, je le lui dis. Qu'ensuite elle s'aligne ou non sur mon avis, c'est son affaire.

Cinquième impératif :

— Faciliter la communication et non pas faire des révélations. Surtout ne pas dire ce qu'on pense, ce qu'on a cru voir comme solution. La personne pourrait se froisser, et donc ne pas vouloir continuer à communiquer.

Rogers a dit...

Mais moi, je vous dis :

— En clair, si la communication n'est plus un moyen pour résoudre des difficultés, mais devient un but en soi, je tire l'échelle.

En conclusion : Si vous voulez mesurer l'aberration de cette méthode, demandez à un médecin de l'appliquer à ses malades. Ennuis des plus graves garantis.

Le discours-piège*Première situation :*

Je sors pour faire des courses et mon mari me dit :

— En sortant, fais attention au chien !

Un voisin de passage comprend :

— Fais attention que le chien ne sorte pas dans la rue.

Mais moi j'entends là un sous-entendu complémentaire :

— Cela fait déjà trois fois, cette semaine, que tu as laissé la porte ouverte, et à trois reprises, les voisins ont dû ramener le chien en train de rôder dans la rue.

Il s'agit là d'un simple sous-entendu et nullement d'un discours-piège.

Deuxième situation :

« Nous avons laissé notre enfant pour un week-end chez nos parents. Le dimanche soir quand nous venons le reprendre, ma mère fait état de son mécontentement :

— Vous aviez promis de rentrer à 19 h et vous vous permettez d'arriver en retard. Nous ne sommes pas vos domestiques.

Je regarde ma montre : il est 19 h 15. Et je rétorque :

— Pour un quart d'heure de retard, tout ce tintamarre !

Ou bien je me justifie :

— Nous avons été pris dans un embouteillage sur l'autoroute (vrai ou faux).

Ou encore :

— Puisque c'est à ce point une charge pour vous que de garder notre enfant, la prochaine fois nous ferons appel à quelqu'un d'autre.

Que s'est-il passé dans mon cerveau ? Dès que mon néo-cortex a perçu ce reproche, il s'est mis en rapport spontanément avec mon archéo-cortex où se trouve mon « fichier de mémorisation ». Et un tas de souvenirs sont immédiatement remontés à ma conscience : je me souviens, le temps d'un éclair, que ma mère, en de nombreuses circonstances, s'est montrée avare de générosité. Et à partir de ces souvenirs, je réagis sur-le-champ, face à ce nouveau reproche, de la même veine que les autres.

Dans une conversation de ce genre, l'interlocuteur ne s'adresse qu'à mon néo-cortex, et il appartient à mon cerveau d'aller fouiller en toute liberté dans ses archives. »

Troisième situation :

Voici, enfin, un discours-piège :

« Nous avons donc donné notre enfant à garder pour un week-end chez ses grands-parents qui en étaient ravis. Le dimanche soir, quand nous venons le reprendre, ma mère exprime son mécontentement :

— Vous aviez promis de rentrer à 19 h et vous ne vous gênez pas pour arriver en retard. Vous nous prenez pour vos larbins.

Et là je reste bouche-bée, sans réplique, figée.

Cette fois que se passe-t-il ? Dans mon cerveau, le néo-cortex

veut entrer en contact avec l'archéo-cortex et consulter son « fichier de mémorisation », mais il trouve « la ligne occupée ». Un autre correspondant est « au bout du fil »... en l'occurrence la petite maman.

Comment a-t-elle pu faire cela ? Tout simplement en tenant un discours-piège : elle s'est adressée à la fois à mon néo-cortex et à mon archéo-cortex avec deux messages entièrement différents. Au premier, elle fait un simple reproche en même temps que dans le second, elle ravive une vieille suggestion qu'elle a jadis déposée elle-même : « Ne fréquente pas les étrangers, tes proches te suffisent. » Sa tactique délibérée a pour effet de court-circuiter ma réflexion, c'est pourquoi je reste interloquée, sans réponse. »

Quatrième situation :

La même scène mais avec une tante. Elle tient le même discours, a les mêmes arrière-pensées que « petite maman ». *Mais ma tante n'a aucune emprise hypnotique sur moi* et je suis parfaitement à l'aise pour lui répliquer, vertement ; les arguments me viennent d'emblée. Ainsi donc le discours-piège appartient en monopole à celui qui, dans le passé a déjà installé sur moi son emprise hypnotique. Tandis qu'il me tient un *certain* discours, c'est par une ancienne emprise hypnotique qu'il me *paralyse* et me réduit au silence.

De cette expérience se dégagent deux leçons de prudence :

Première leçon : Chacun a engrangé tout au long de sa vie un grand nombre de suggestions sans même en prendre conscience. Comment les retrouver ?

Dès qu'il m'arrive de rester interloqué devant une personne qui me fait un reproche, il faut absolument que j'en cherche la cause. Car un dialogue qui se trouve ainsi bloqué, une mémoire qui brusquement ne peut plus être consultée, constituent *une preuve* que cette personne ravive secrètement une vieille suggestion hypnotique. Il est dans mon intérêt de m'en débarrasser et de reprendre l'incident avec l'intéressé afin de clarifier la situation.

Deuxième leçon : Il est dans mon intérêt de ne jamais accepter de réflexions me concernant avec lesquelles je ne suis pas d'accord. Ainsi, lorsqu'à l'époque, ma mère m'a recommandé

de ne pas fréquenter les étrangers, j'aurais dû rétorquer fermement :

— Je rencontre qui je veux.

Par ailleurs, lorsque j'aurai à nouveau besoin de ses services, j'aurai soin de préciser d'un ton dégagé plutôt qu'agressif :

— Demain nous allons voir des amis, je sais que cela ne te plaît pas, maintenant le sachant, es-tu d'accord pour garder ma fille ce week-end ?

Le masque de l'affectivité

Celui qui veut annexer une autre personne à son profit emprunte parfois le canal de l'affectivité : un certain climat de bienveillance, de gentillesse, de complicité et de connivence, voire parfois de tendresse, peuvent faire naître de graves malentendus. Il faut les dénoncer avec vigueur. Faute de l'avoir fait, nombre de gens se trouvent quotidiennement embourbés, dépossédés et enchaînés.

Voici quatre types de situations où s'exerce de façon différente et graduelle la mainmise d'une personne sur une autre par le biais de l'affectivité.

L'ambiance :

On entend couramment des expressions telles que : « Il y a de l'ambiance dans cette soirée — quelle ambiance chez ces gens — j'aime la musique d'ambiance — l'ambiance générale de cette classe n'est pas au travail. » Mais que recouvre ce vocable ?

— Connaissez-vous la chaude ambiance du 28 ?

Vous ne comprenez pas ? C'est donc que vous n'appartenez pas au petit cercle des initiés qui fréquentent l'appartement situé au 28 de la rue de la République. Cinq étudiants y habitent ensemble, à la fois par souci d'économie, et pour éviter la triste solitude d'une chambre meublée.

« On y est bien, confie Christine, l'une des locataires. C'est vrai, on passe de bonnes soirées, il y a tout le temps du monde, on s'entend bien. D'ailleurs on ne se quitte jamais. Même le midi, nous nous arrangeons pour manger ensemble au restaurant universitaire. C'est bien simple, on finit par se comprendre à demi-mots. »

Effectivement, le seul mode de communication entre « ceux du 28 » est la plaisanterie, habituellement hermétique pour les non-initiés.

« Ce qui est formidable, ajoute-t-elle, c'est qu'il n'y a aucune contrainte. Chacun fait ce qu'il veut, comme il veut, quand il veut. »

Ce que Christine ne dit pas, c'est que cette vie sans contrainte a fait d'elle la petite reine du « 28 ». Ce qu'elle ne voit même pas, ou feint de ne pas voir, c'est que l'entretien de la maison incombe toujours à cette pauvre Chantal, « qui fait cela si bien ». C'est toujours Chantal qui fait la cuisine dès qu'une poignée de joyeux invités débarquent à l'improviste. Mais c'est Chantal aussi qui doit redoubler son année ; elle a eu si peu de temps pour réviser. Cette fille avait beaucoup d'amis jadis, ils se sont tous éloignés, déçus de ne plus pouvoir la rencontrer sans ses inévitables copains dont la conversation se limite à des plaisanteries incompréhensibles, ou à de vulgaires ragots. Et si elle reste encore au « 28 » aujourd'hui, c'est moins par attachement à la « chaude ambiance », que par crainte de se retrouver seule...

Beaucoup de jeunes ont abandonné aujourd'hui ce type de vie communautaire, pour s'y être trop souvent brûlé les doigts : ils ont rejeté le fruit empoisonné de l'ambiance, or voilà que le monde du travail s'en empare et l'impose dans les équipes et dans les bureaux.

Petite musique de jour.

Dans certaine banque, on diffuse un fond musical huit heures par jour, sans doute pour couvrir le crépitement des machines à écrire. L'ambiance est feutrée, agréable. Ici, deux employés papotent autour d'un café, là une secrétaire se vernit les ongles, plus loin, une autre s'est installée sur le bureau d'une collègue. Le téléphone sonne de façon continue, mais personne ne prend la peine de répondre. Le ton décontracté des conversations témoigne de la bonne entente entre les employés. Mais celui qui fuit les bavardages insipides et déserte la pause-café passe pour un marginal.

En cas de coup dur, peut-on compter sur la solidarité de cette « famille » chaleureuse ? A vrai dire non. Tous seront d'accord pour offrir un cadeau de mariage à l'un d'entre eux. Mais s'il

s'agit de se compromettre pour épauler un collègue menacé de licenciement abusif, chacun s'écartera de lui et se retranchera derrière une réserve prudente.

Chose curieuse, le travail passe au second plan, la bonne ambiance est de rigueur. Pourtant le contrat d'embauche ne comportait pas cette clause...

Le détournement de la bonne volonté : Le téléphone envahissant.

Pierre et Françoise travaillent tous les deux. Quant ils rentrent le soir à la maison, ils ont fort à faire : les courses, le ménage, s'occuper du bébé, préparer le repas. Après quoi, enfin, ils peuvent se retrouver. Ce trop court moment de détente, plusieurs fois par semaine est interrompu par la mère de Françoise qui téléphone longuement. Qu'a-t-elle à dire ? Rien. Elle s'ennuie, surtout depuis qu'elle est veuve, et il lui semble bien normal qu'une mère en ces circonstances puisse trouver chez sa fille une présence reconfortante. Merveilleuse invention que le téléphone... Elle passe ces journées à attendre le moment béni où enfin, elle pourra confier ses états d'âme à sa fille.

Bien entendu, Pierre trouve de plus en plus irritantes les interminables intrusions de sa belle-mère dans sa vie de couple. Il a bien tenté de s'en expliquer avec Françoise, mais elle ne semble pas comprendre : « C'est tout de même ma mère, je ne peux la laisser tomber... » Découragé, Pierre a pris le parti de se retirer au fond de l'appartement ; là au moins, il n'entend plus ces conversations horripilantes qu'il ne supporte plus.

La belle-mère est-elle consciente des dégâts qu'elle occasionne dans le couple de sa fille ? Cette question ne l'effleure même pas. Elle ne songe pas un instant à prendre sa vie en main, à se faire des amis. Sa fille est là et suffit à son bonheur.

La jeune femme se sent ainsi liée par l'obligation d'écouter les bavardages de sa mère. Par le canal de l'affectivité, elle est emprisonnée dans une situation inacceptable, aberrante, et elle est à ce point aveuglée qu'elle ne voit pas le naufrage de son couple qui en résulte.

Ce détournement de bonne volonté n'est pas l'apanage des familles. On le rencontre également dans le milieu professionnel.

Les heures supplémentaires :

Un jeune cadre rentre rarement chez lui avant 21 heures. Il a pris la mauvaise habitude d'aller dire bonsoir à son patron avant de quitter le bureau. Ce dernier, invariablement, lui coupe la parole et lui tend encore trois ou quatre dossiers à préparer pour le lendemain. S'agit-il de véritables urgences ? Finalement non. Mais ce patron ne s'entend pas avec sa femme, et rentre chez lui le plus tard possible. N'aimant pas rester seul dans ce bureau désert, il fait en sorte d'y retenir son adjoint. Celui-ci, bien qu'embarrassé et contrarié par ces heures supplémentaires non payées, n'ose pas refuser.

Pourtant son couple se détériore, il n'a plus guère de loisirs et perd de vue ses amis. Tout cela... pour servir d'animal de compagnie au patron. Ce jeune cadre en sera-t-il plus estimé ? Sûrement pas. Il se sacrifie pour un homme qui n'a même pas envers lui les égards d'un maître pour son chien.

Les cadeaux empoisonnés :

Certaines personnes ont l'art de se rendre indispensables, ou du moins elles le croient. C'est un pur calcul, une forme particulièrement insidieuse d'affectivité trompeuse. Les cadeaux, les services rendus n'ont pas pour but d'aider leurs destinataires, mais de les obliger.

Chez un jeune couple arrive le premier enfant. Aussitôt, les parents de monsieur proposent d'en assurer la garde pendant les heures de travail. A vrai dire, il s'agit moins d'une proposition que d'une évidence imposée :

« Vous n'allez pas abandonner le petit aux mains d'un étranger. »

Le jeune père acquiesce, il respecte trop sa mère pour jamais la contrarier.

A l'usage, cette simple garde devient une véritable expropriation. La grand-mère se comporte comme chez elle dans l'appartement de son fils. Elle ne se contente pas de veiller sur le bébé, mais fait aussi les courses, le ménage, tandis que son mari assure les diverses réparations de la maison.

Le jour où ce jeune couple met enfin les points sur les « i », c'est le drame :

« Vous n'avez pas la moindre reconnaissance, vous êtes des ingrats, vous nous faites beaucoup de peine... »

Voilà qui est surprenant : on décharge ces personnes d'un certain âge d'une tâche fatigante, et elles s'en indignent. C'est que leur objectif n'était pas de rendre service, mais bien de prolonger les relations de toujours avec un fils « qui ne saura jamais se débrouiller sans ses parents ».

Les cadeaux empoisonnés sont aussi couramment utilisés dans le cadre du travail.

Un jeune juriste éprouve les pires difficultés à établir avec un de ses collègues des relations professionnelles saines. Tous deux sont entrés en même temps dans l'entreprise, ils sont investis de responsabilités équivalentes, mais notre juriste voit en son collègue un supérieur. Le premier manque de confiance en lui, quand le second bluffe le plus naturellement du monde.

Au bout d'un mois, ce dernier offre à son collègue une caisse de bon vin, ramenée d'un voyage privé. Eberlué par ce cadeau magnifique, donné avec tant de gentillesse et sans explication, le juriste se confond en remerciements. Mais depuis ce jour, il se sent redevable envers ce collègue si attentionné, et ne voit pas comment désormais, il pourrait lui porter ombrage...

Voilà un cadeau qui n'a pas coûté cher, et qui rapporte gros : une dominance sans problème pour de longues années contre une caisse de vin. L'effacement d'une personnalité et un retard probable dans l'avancement... pour quelques bouteilles.

La pratique des cadeaux empoisonnés prend dans les entreprises les formes les plus diverses. Certaines sociétés importantes proposent à leurs employés des voyages, des vacances, organisés à des prix dérisoires. Ce cadeau, séduisant à première vue, se révèle intéressant avant tout... pour l'entreprise elle-même. Si l'« esprit-maison » se renforce, chacun voit ses relations personnelles s'appauvrir, et son horizon se limiter aux seuls intérêts de l'entreprise qui devient omniprésente dans la vie de ses employés tout dévoués.

Les plaisanteries grivoises :

La sexualité appartient à l'intimité de chacun. Or, dans le cadre professionnel, certains s'arrogent le droit de faire irruption dans ce domaine privé. Leurs incursions intempestives dans la sexualité des autres se manifeste par des plaisanteries grivoises. Dépourvues de piquant à force de banalité, elles sont

lancées sans cesse par le boute-en-train de service qui, le pauvre, n'a guère d'autre moyen pour attirer sur lui l'attention. Situation banale, mais moins anodine qu'il n'y paraît. Car voilà qui instaure un climat foncièrement malsain qui devient obsédant. Perturbés par l'assaut incessant de ces plaisanteries, certains voient leur couple se dégrader. Il n'est que temps de dire tout haut ce que trop de gens pensent tout bas. Jusqu'à présent, ni le contrat de travail, ni le salaire ne prennent en compte le naufrage conjugal. Il échappe à l'œil vigilant de l'inspection du travail ; et pourtant il fait bien souvent partie des « accidents de travail ».

Mais le cancer de la pan-sexualité prend des développements plus inquiétants encore : il arrive que l'entreprise organise de joyeuses rencontres nocturnes dans les boîtes de nuit ou autres hauts lieux propices à l'épanouissement de la pan-sexualité. Le plus souvent, les promoteurs de ces distractions cherchent à donner à leur sexualité détraquée un vernis d'honorabilité, qui prend le nom de « largeur d'esprit ». Quand tous ont participé aux mêmes chaudes soirées, la honte d'un seul s'en trouve effacée. Mais parfois ces sorties prennent un caractère officiel. Celui qui se met à l'écart de ces amusements douteux, non seulement s'encombre la conscience d'interdits ridicules, mais donne alors la preuve qu'il n'a pas « l'esprit-maison ».

Naturellement, rien de tout cela n'est explicite dans le contrat de travail. Mais ce sous-entendu occupe une place de premier ordre et peut même conduire, dissimulé derrière d'autres prétextes subtils, à un licenciement.

Celui qui use de l'affectivité pour établir un consensus frauduleux endort sa victime par de fallacieuses déclarations. Sous prétexte d'amour, de bonne entente, il prend le pouvoir sur une proie éberluée, et peu à peu la détruit, la sacrifie à ses projets inavouables.

Tandis que ses lèvres lui murmurent « je t'aime », il faut comprendre « je te possède ».

Cette affectivité enveloppante est, en réalité, une véritable anthropophagie.

L'Equipe

Selon le dictionnaire, « équipe » signifie « un groupe de per-

sonnes unies dans une *tâche commune* : équipe de nuit dans une usine, équipe de rugby, équipe de secours, équipe de chercheurs dans un laboratoire ». Tout cela est bon en soi, même si le travail en équipe ne convient pas forcément à tous les tempéraments. Chacun a le droit à la différence, et des gens peuvent parfaitement s'atteler ensemble à une même tâche sans que ce soit nécessairement dans le cadre d'une équipe. Démystification oblige.

Un dictionnaire tenu à jour devrait cependant comporter d'ores et déjà, une nouvelle définition de « l'Equipe » : l'Equipe est un ensemble de personnes mises au service d'un chef, assez souvent insignifiant. Celui qui en occupe ainsi le centre tire profit du dévouement et des compétences des autres pour dorer son image de marque, — cela en travaillant lui-même le moins possible. Pour maintenir sa supériorité, tantôt il flatte, tantôt il dénigre ses coéquipiers l'un après l'autre. Société Anonyme aux Responsabilités Limitées, l'Equipe sert de caution aux décisions arrêtées par le chef. L'Equipe est avant tout un « esprit », une « ambiance », une « cohésion » entre ses membres pour la satisfaction du chef. Une « bonne équipe » comporte le pan-territoire « omni-modo » : chacun est chez lui partout, tout le monde s'occupe de tout et personne n'est responsable de rien. Une certaine pan-sexualité en paroles ou en actes peut contribuer à mieux souder une Equipe.

Une équipe de travail se réalise à travers une tâche accomplie ensemble. Une Equipe relationnelle s'épanouit dans les parloteries. Cette maladie s'appelle « la réunionite ».

Que fait-on dans ces réunions ? Dans ces réunions ? On se réunit. C'est tout, c'est le but de la réunion.

Et pour meubler le vide, on parle. Tout le monde s'exprime. Le psychologue observe et le chef d'équipe pontifie.

A ce genre de réunion on fait participer un tas de gens, nullement concernés personnellement par le sujet. Ou encore, on les oblige à rester deux heures alors que la question qui concerne directement leur travail se règle en cinq minutes. Chacun est donc là pour « s'exprimer ». Cela se traduit concrètement par les signes suivants :

— Plus quelqu'un a les idées confuses, plus son intervention est longue. Demandez-lui de préciser sa pensée, vous lui coupez tout élan.

— On s'applique moins à résoudre des difficultés qu'à enregistrer des émotions. Chacun dit surtout comment il « vit » les choses. « Comment-il-les-ressent-au-niveau-du-vécu. »

Or, ce petit festival émotionnel est polluant pour ceux qui écoutent.

— Ces témoignages flous qui se succèdent créent le brouillard. L'ennui devient malaise ; et le malaise devient à son tour angoisse diffuse : angoisse bienvenue ! trois fois bénie, qui devient l'objet de toute la réunion d'Equipe.

— Quand arrive l'heure des résolutions, des décisions, chacun peut faire le bilan de cette « grande matinée hebdomadaire » : dans le meilleur des cas c'est une montagne qui accouche d'une souris. Le plus souvent, on juge qu'il est trop tôt pour prendre une décision ; et on prend date pour la réunion suivante. Cette formule s'appelle « *le tour de table* ».

Pour ne pas y laisser trop de plumes, certains ont trouvé quelques remèdes :

— Demandez en début de réunion l'ordre du jour, et dès que la question qui vous concerne est réglée, partez, partez donc.

— Ou bien faites comme cette éducatrice, ayant une certaine trempe : pour ne pas perdre de temps, elle emmène toujours son tricot. A moins que vous n'imitiez cette psychologue qui profite de ce temps perdu pour établir ses menus de la semaine et préparer son marché.

— Vous pouvez aussi, comme cette assistante sociale, demander avec la régularité d'une horloge :

« Mais concrètement qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Vous serez assuré de créer chaque fois un embarras chez certains, et d'apporter de l'oxygène aux personnes qui veulent travailler.

Mais il existe un autre type de réunion d'Equipe, bien plus traumatisant : celui qu'on appelle dans le jargon du milieu : « *les réunions de synthèse* » ou encore « *réunions institutionnelles* ».

Celles-ci ont, en principe, pour objet de faire régulièrement le point, une fois par semaine, sur la situation entre travailleurs sociaux : éducateurs, psychologues, instituteurs spécialisés, assistantes sociales, etc... Et cette réunion est sacrée, même si personne n'a rien à y dire. Le sujet favori est celui des

« relations-au-sein-de-l'Equipe » ; « comment-les-membres-se-situent-ils-les-uns-par-rapport-aux-autres ? » ; « comment-vivent-ils-leur-position-d'éducateur-au-sein-de-l'équipe ? ».

Le psychologue est là, comme observateur, comme juge enveloppé de secret. La directrice ouvre le feu :

— Christine, j'ai remarqué que tu sembles préoccupée en ce moment. Tu n'es pas à l'aise ? Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien, merci. Mais je m'occupe en ce moment d'un enfant difficile. J'ai vu ses parents la semaine dernière. Ils se font du souci car il ne progresse pas tellement ces derniers temps. Je suis en train de chercher s'il n'existe pas une autre méthode, plus adaptée à son handicap.

Cette question qui présente un intérêt certain est aussitôt écartée :

— Christine, tu cherches une autre méthode. Est-ce que tu ne penses pas que tu tombes dans l'activisme ? Dis-nous plutôt si tu trouves bien ta place dans notre établissement ? J'aimerais savoir comment tu te situes par rapport à Claire, par exemple ?

Claire enchaîne :

— Tu dois avoir un problème par rapport à moi, Christine, parce que le jour où je t'ai parlé de mon dernier week-end de ski, tu as coupé court à la discussion sous prétexte que la récréation était finie et qu'il fallait retourner en classe. Comme si les élèves en étaient à une minute près. Ton attitude m'a « interpellée », j'ai senti que tu évitais la relation avec moi. Aux yeux du psychologue, qui sort prudemment de sa réserve, il y a là effectivement un problème à creuser... Mais avant de se prononcer, il veut savoir ce qu'en pense l'Equipe.

Le psy- sourit (d'un air pénétré). Ça y est, il a réussi à créer un problème que par la suite il aura la satisfaction d'analyser, de retourner dans tous les sens en posant des questions spéculatives. Il ne lui appartient pas de le résoudre, puisqu'il est là « pour la non-directivité ».

Voilà une réunion de synthèse qui a réussi puisqu'elle a amené une éducatrice à douter d'elle-même. Celle-ci est désorientée, la voilà sous l'influence du psychologue, en porte-à-faux avec la directrice et avec ses collègues.

A ce régime, des gens compétents et efficaces finissent par sombrer dans la dépression nerveuse, par faire des maladies,

voire par connaître le tourment de projets suicidaires. Ils deviennent incapables de faire un travail concret et efficace avec les enfants dont ils s'occupent ; perpétuellement plongés en eux-mêmes, ils s'analysent sous le regard attendri du psychologue qui règne en maître sur la Cour des Miracles qu'il a ainsi créée.

Ce témoignage reflète une situation précise. Il appartient à tous ceux qui sont tenus à ce rite hebdomadaire de dire en quoi il correspond — ou diffère — de ce qu'ils vivent, eux, dans leur établissement. Si chaque semaine, ils appréhendent cette rude épreuve, qu'ils sachent donc que ce sentiment inavouable est partagé par le plus grand nombre.

Une éducatrice était tellement traumatisée par ces réunions et elle avait tellement, tellement peur du psychologue, qu'elle a préféré, quoique mariée, retourner à l'école pour apprendre le métier d'orthophoniste... Petit détail piquant : en quittant l'établissement, elle rasait les murs tant elle craignait de tomber une dernière fois sur le psychologue ; or, elle devait apprendre par la suite que ce psychologue, lui, était tellement gêné de la retrouver sur sa route, qu'il se cachait derrière les portes, persuadé d'avoir été démasqué par elle.

Dans la grande corporation des psy il existe des hommes et des femmes qui sont aujourd'hui saturés de ce marasme institutionnalisé. Ils n'osent pas affirmer ouvertement leur désaccord avec leur « collégialité », devenue une « nouvelle Eglise » au sein de laquelle celui qui n'a pas la vocation de « nouveau prêtre » se trouve assez embarrassé. La conquête hasardeuse du nouveau « pouvoir sacerdotal » sur les autres ne les intéresse pas. Ils voudraient s'atteler à des tâches positives.

Mais pour ces hommes et ces femmes réalistes et foncièrement honnêtes, la tâche n'est pas aisée. L'un deux est ainsi vivement intéressé par un travail officiellement défini en ces termes : « Amener les stagiaires à se donner un projet de vie et les accompagner dans la réalisation de ce projet. » Cet objectif est d'autant plus digne d'intérêt que ces stagiaires sont de jeunes chômeurs de seize à vingt-cinq ans, immigrés ou marginaux.

Mais le psychologue candidat à ce poste de moniteur, ne peut échapper aux coordinateurs chargés de l'embauche. Ceux-ci

ajoutent à l'objectif officiel des divagations de leur propre crû :
« Laissez passer le maximum d'affectivité entre les stagiaires, et aussi entre les moniteurs. Les quinze premiers jours du stage doivent être complètement déstructurés. Tout le monde doit être là pour se connaître, pour être ensemble. Le groupe doit être vécu en tant que groupe. Pas de maternage, pas de castration. »

Et autres sornettes. Et pour donner de la consistance à leurs bêtises, ces rêveurs-de-la-strict-observance d'ajouter :

« Dans ce travail, il ne faut pas compter les heures. »

Ce préambule annonce d'autres contraintes : outre le travail auprès des stagiaires, tous les moniteurs devront consacrer plusieurs heures — non rémunérées — trois fois par semaine, à faire du « groupement pédagogique ». Et c'est reparti...

A l'origine instrument de travail, l'équipe est ainsi devenue un but en soi : l'Equipe.

Nous sommes à cent lieues du travail proprement dit, toute initiative est étouffée, et enfin, toute construction est réduite à néant.

Mais le plus alarmant, c'est que sous le couvert de « l'Equipe », des gens insignifiants imposent leurs volontés arbitraires. Malheur à celui qui dénonce leur incompétence escortée d'abus : il recevra la note éliminatoire « n'a pas l'esprit d'équipe », ce qui le condamnera au chômage sans autre justification, ni recours.

NOTE : (tout à fait confidentielle) : si les psy- fascinent, si ces initiés insistent tant pour que chacun s'exprime, c'est par un calcul bien précis : selon leurs propres dires, il faut que chaque membre du groupe s'exprime librement, sans retenue ; il décharge ainsi son agressivité, et se trouve alors dépouillé de ses défenses.

L'initié pourra alors le manipuler comme il l'entend.

Ceci est enseigné sans vergogne dans les cours « psy ».

Si dans de telles réunions, vous tenez à conserver votre autonomie, surtout ne vous « emballez » pas, surtout ne vous « déballez » pas. Ne gaspillez pas vos cartouches à ce jeu dangereux, gardez-les donc pour plus tard, elles vous serviront à coup sûr.

Nous avons décrit les manœuvres de complicité « douces ». Voici maintenant le reste de l'arsenal : les armes dures.

LES ARMES DURES

La piqûre de guêpe

Ce terme évocateur fait allusion au monde des insectes : d'instinct, et non par apprentissage, la guêpe connaît les quatre endroits où elle doit piquer un criquet pour lui paralyser les pattes. Une fois son venin injecté, elle entraîne sa proie dans son nid. Vivant, le criquet constitue une réserve de chair fraîche que la guêpe pourra déguster à loisir quand elle en aura besoin.

Nous savons qu'un criquet a les ailes atrophiées et qu'il ne peut compter que sur ses pattes pour se déplacer. Ainsi, en lui paralysant les pattes par un venin approprié, la guêpe lui ôte toute possibilité de mobilité, de défense et finalement de survie.

Il en va de même pour le genre humain. Tout homme a une partie de ses possibilités comme atrophiée par l'éducation reçue et se tient debout dans la vie grâce à certaines « qualités » qui sont pour lui vitales : l'un s'attache plus particulièrement à son travail, un autre s'épanouit à rendre service... Si un individu reçoit une piqûre venimeuse dans ce qui fait *la force* de sa personnalité, il s'effondre, foudroyé.

Dans cette sinistre stratégie interviennent d'autres facteurs que, pour plus de clarté, nous dégagerons à partir de quelques exemples :

— Une maison de commerce cherche à s'implanter dans une région assez prometteuse. Le directeur, n'ayant pas de diplôme, s'est formé sur le tas au fil des années ; le Siège lui a donné un adjoint qui, lui, a appris son métier dans une école de commerce. Cet adjoint est jeune et débordant de dynamisme. Son patron tantôt le félicite, tantôt le brime pour l'avoir bien en mains. Il serait injuste de prétendre que le directeur ne travaille point. Par contre, il faut reconnaître qu'il prend volontiers ses aises. Ainsi, il déjeune fréquemment avec des amis et ne revient au bureau qu'aux environs de quatre heures de l'après-midi. Entre-temps, l'adjoint fait marcher l'affaire, reçoit les com-

mandes et les réclamations, distribue le travail aux vendeurs, court, écrit, décroche le téléphone. Bref, en fin d'année, cette maison débutante a réalisé un chiffre d'affaires qui dépassait les espoirs du Siège, et les employés en furent récompensés. Chacun recevait sa prime. Tendait ce chèque de 20 000 F à son adjoint, le directeur lui dit :

« Voilà un cadeau que vous fait le Siège. Dites-vous que vous ne l'avez pas mérité. »

L'adjoint a pris le chèque et s'est moralement effondré. Comme électrocuté.

Il a reçu une « piqûre de guêpe » qui a touché, non pas son point faible, mais au contraire *son point fort*, — son ardeur au travail, sa peine dépensée sans compter, — ce pourquoi il est estimé par ses chefs, ce par quoi il est un homme debout : son travail et les résultats obtenus.

Et ce venin qui lui fut injecté, de quoi se compose-t-il ? D'abord de la négation de ses mérites, affirmation diamétralement opposée à la réalité. Ensuite, cette calomnie calculée est porteuse d'une charge émotionnelle très forte de la part du patron. Quelle émotion ? En recevant son propre chèque, cet homme a pu se dire :

« Moi, je n'ai pas vraiment mérité cette prime. Les autres, mon adjoint en particulier, ont contribué plus que moi à cette réussite. »

A-t-il eu peur que son adjoint le lui dise, même sur le ton de la plaisanterie ? A-t-il eu peur que son adjoint, fort de cette récompense, prenne désormais plus d'assurance, tout simplement ? Cet homme visiblement a eu peur, peur d'une réaction, et il a voulu prendre les devants. Cette parole injuste est donc très chargée d'animosité.

Si le même mensonge avait été prononcé par un quidam, il serait sans doute resté sans effet. Mais venant d'un homme qui de façon habituelle fait peser sa dominance sur son personnel, cette calomnie calculée, émotionnellement très chargée, frappa l'adjoint d'une véritable paralysie. Et il a eu beaucoup de mal à s'en remettre par la suite. S'en est-il vraiment remis ?

— Daniel travaille aux impôts. Le cœur sur la main ; heureux de vivre et toujours content de rendre service, il est lui-même désintéressé comme il n'est pas permis de l'être. Fils d'un

ménage de divorcés remariés, il a une demi-sœur qui ne lui ressemble en rien. C'est une femme étriquée, méchante, égoïste et grippe-sous. Ces deux grands enfants, mariés à leur tour et gagnant bien leur vie, se sont retrouvés, un soir, chez leurs parents, sur le point de divorcer une nouvelle fois. Le but de cette « réunion de famille » était le partage des biens. Affaire rendue encore plus délicate par les mariages respectifs précédents. Daniel a proposé d'écarter d'emblée toute considération d'héritage.

« Ni ma sœur, ni moi n'avons besoin de votre argent. Seul compte pour chacun de vous, une vieille sans trop de soucis financiers. »

Et Daniel a fait pour le mieux. De toute la soirée, sa demi-sœur n'a pas desserré les dents. Elle était visiblement très contrariée par la tournure des événements. Et au moment de partir, elle a lâché à Daniel :

« Tu me dégoûtes, sale profiteur ! »

Après quoi elle a claqué la porte derrière elle.

Cloué au sol, Daniel s'est effondré. Il ne riait plus, il ne parlait plus, et il tomba malade. Anéanti, cet homme dépérit à vue d'œil.

Il a fallu lui expliquer ce qui s'était passé : sa générosité est sa qualité la plus exquise, son trait de caractère particulier. C'est par là qu'il s'est fait d'innombrables amis dans la vie. L'insulte « profiteur » ne le concerne en rien. En revanche, sa sœur, elle, n'a jamais été qu'une vulgaire profiteuse. Ce soir-là s'est manifesté tout l'écart qui existe entre la générosité de Daniel et l'égoïsme de la demi-sœur. Pour elle, cette comparaison, cette confrontation sont devenues insupportables. Et elle lui a injecté son venin, venin composé de tout son égoïsme et chargé de toute sa jalousie, pour ne pas dire : de sa haine.

— Prends ton temps, Daniel, pour bien voir ta sœur, telle qu'elle est, telle qu'elle a toujours été — avec toi, avec tes parents, avec ses amis, et aujourd'hui avec son mari —. Mets tout cela sur un tableau, extérieur à toi. Puis, bloc-notes à la main, donne lui un coup de fil et dis-lui son fait. Et si elle racroche, envoie-lui une lettre. En rendant à César ce qui est à César, tu te débarrasseras de ce venin.

Cette thérapie, rapide et musclée, a été d'une étonnante efficacité.

A travers le dernier exemple qui suit, nous allons comprendre combien il est nécessaire de se débarrasser de ce venin si l'on ne veut pas mourir à petit feu.

— Ancien élève d'une Grande Ecole, brillant mathématicien, Maurice était jusqu'à ces temps derniers, intimement persuadé de sa nullité. Il était obsédé par la peur qu'un jour sa femme s'en aperçoive. S'il avait réussi tous ses examens et ses concours, il était persuadé qu'il le devait à une série de chances. Ses promotions successives, il les attribuait partiellement à des malentendus qui avaient tourné toujours à son avantage. Il vivait dans la crainte qu'un jour ou l'autre, tout cela ne lui retombe sur le dos. Toutes ces peurs étaient à ce point sans rapport avec la réalité, que ses amis ont cherché à comprendre ce qui a pu se passer pour qu'il en soit arrivé là.

Tout remonte à l'enfance de Maurice. Elève studieux, il avait eu affaire à l'école primaire, à un jeune instituteur stagiaire, venu pour assurer un remplacement. Un jour, cet homme avait inscrit sur le tableau une quelconque erreur. Vif de tempérament, Maurice le lui avait signalé sur-le-champ. Le jeune instituteur a été saisi par une espèce de rage ; il a empoigné le gosse et l'a battu comme plâtre. Par la suite, il s'est évertué à le punir à l'excès et en fin d'année, il a fait savoir devant toute la classe :

« Maurice est un âne. Pas question qu'il passe en sixième. »

Cet homme, probablement d'une intelligence médiocre, a injecté rageusement le venin de son infériorité (réelle ou ressentie comme telle) dans ce qui faisait la grandeur de cet enfant : sa capacité intellectuelle précoce et laborieusement développée.

Bien sûr, Maurice est quand-même passé en sixième ! Mais cet enfant était persuadé qu'il le devait à une erreur administrative, et il a pris peur. Avant de quitter son poste, ce maître stagiaire a appelé Maurice une dernière fois :

« Tu es un âne, tu m'entends ? Je dis : un âne. Ton nouveau maître ne manquera pas de s'en apercevoir. Tu ne finiras pas le premier trimestre en sixième. Retiens ce que je te dis. »

Vingt-cinq ans plus tard, malgré toutes ses réussites, Maurice restait persuadé que cet homme avait eu raison.

Dernière mise en garde pour éviter toute équivoque :

La piqûre de guêpe n'a aucun rapport avec un affront prononcé à la légère, même s'il a touché un point sensible. Elle n'a

aucun rapport avec « un crime de lèse-majesté » où quelqu'un se dit blessé dans son amour propre, dans son image de marque ou dans un prestige qu'il s'attribue indûment.

La piqure de guêpe n'a pas de rapport, non plus, avec une parole qui lève le voile sur l'hypocrisie dont quelqu'un a fait le fondement de sa vie. Celui qui a été offensé de cette façon, ou bien cherche à se faire oublier, ou bien s'indigne avec grand éclat, ou bien prépare méticuleusement sa vengeance.

La réaction de celui qui a reçu une piqure de guêpe est tout autre : anéanti, il n'a pas de sursaut.

Ainsi prévenu, que personne ne fasse de ces pages un usage abusif, s'inspirant du contraire de ce qu'elles disent.

La langage énigmatique

Il y a quelques années, des éducateurs spécialisés ont publié un petit lexicon sur le langage hermétique de leur corporation. Ils voulaient aider leurs collègues à retrouver le sens du ridicule, conformément à la neuvième béatitude : « Bienheureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, ils n'ont pas fini de s'amuser. »

Le véritable langage énigmatique n'est pas celui des expressions creuses à la mode, périodiquement renouvelées au gré des sessions initiatiques.

Il n'est pas davantage le langage technique du monde médical auquel les profanes ne comprennent rien, et qui, sans être toujours indispensable, garde néanmoins sa raison d'être.

Il ne se limite pas à une terminologie barbare ou à un jargon ésotérique. Le véritable langage énigmatique est d'une autre nature : il s'entoure d'une atmosphère confuse qui dissimule volontairement les *intentions déterminées* de celui qui l'utilise.

Il relève directement de la manipulation hypnotique et s'exprime plutôt à travers des allusions obscures et des insinuations à peine suggérées, qui mettent l'interlocuteur presque instantanément dans le « flou ».

Celui-ci est invité à dialoguer et ne voit pas du tout où l'autre veut en venir. Il est acculé à donner des réponses précises à un observateur, qui, lui-même s'entoure de mystère et qui, visiblement sait, dès le départ, ce qu'il est décidé à prouver.

Enfermée dans ce piège, la victime se déshabille, et se

retrouve en fin de compte nue comme un ver, exhibant son intimité face à un interlocuteur qui n'a même pas dénoué sa cravate. Généralement, celui qui utilise ce procédé a de bonnes raisons pour ne pas abattre ses cartes. Il s'introduit masqué dans votre vie intime, pour y faire un hold-up, pour faire main basse sur votre autonomie.

Pour illustrer cette tactique, penchons-nous sur la Dynamique de groupe. L'exemple est d'autant plus intéressant que nombre de pratiques s'y rattachent sous les appellations les plus diverses.

Dans ces séances, l'animateur est là, dans un premier temps pour observer. Et quand il intervient, il fait référence à des critères que lui seul connaît.

Selon sa grille d'interprétation établie à l'avance, sont marquées comme « négatives » des réactions telles que celles-ci : attendre que les autres donnent leurs idées ou leurs suggestions (ce serait pour des psy de la concurrence déloyale !), s'affirmer « contre », mettre en doute les dires d'un autre, retirer à quelqu'un son soutien, affirmer son désaccord.

Normes étonnantes pour des gens sains d'esprit : ces réactions incriminées leur paraissent non seulement normales mais constructives ; c'est exactement ainsi qu'ils agissent quand ils discutent ensemble d'un projet, d'une tâche à accomplir, d'une méthode à choisir ou d'un marché à conclure. Ainsi donc ce qui est « positif » dans la vie normale, devient selon la grille de la Dynamique de groupe un critère « négatif »

Selon cette même grille d'interprétation sont considérées comme « positives » des réactions telles que : tomber facilement d'accord avec les autres, abonder dans leur sens, adopter sans difficulté le point de vue d'un autre. Autant de signes de faiblesse que, dans la vie courante, un individu conscient de ses responsabilités récusera.

Certes, ce constat d'un monde à l'envers se trouve justifié : ces séances prétendent « faire du relationnel » pur, détaché de toute action concrète. Aux hommes réalistes, habitués à travailler sur du concret, cette démarche apparaît comme une aberration.

Mais justement ! Ces séances ont pour but de s'en prendre aux gens qui ont la tête sur les épaules et les pieds sur terre, afin

de les déstabiliser d'abord, de les remodeler ensuite à la guise de l'animateur.

Révoltant, non ? Certes, mais de plus en plus courant.

Quelle attitude peut adopter celui qui se trouve affronté à ce genre d'obligations ? Trois réactions sont possibles :

— 1. Celui qui veut y participer est en droit *d'exiger que préalablement soit établi un contrat clair* à propos de ce qu'on y fera — et de ce qu'on n'y fera pas. Il n'obtiendra que des promesses nébuleuses et des engagements évasifs.

— 2. Vous êtes en droit de refuser à l'avance d'y participer, ceci au nom même du principe de base de la Dynamique de groupe, des psychodrames et autres, qui est celui du *volontariat*. Même si ces séances sont aujourd'hui indûment présentées comme obligatoires dans nombre de centres de formation, ce principe de volontariat demeure. Les animateurs le savent et l'admettent. Peut-être chercheront-ils à faire pression par des réflexions du genre : « Celui qui a une constitution psychique trop faible est dispensé de cet exercice »... Il n'appartient qu'à vous de ne pas céder à cet argument trompeur pour une affaire d'amour-propre.

— 3. Peut-être avez-vous l'intention de participer à ces séances *tout en vous mettant en retrait* ? Cette dernière solution n'est qu'illusion. L'animateur jugera cette attitude « négative » et ne manquera pas de vous « provoquer ». Un psychologue avait pourtant réussi à passer ainsi entre les gouttes. Pendant sa formation, il avait été obligé de participer à ces séances, mais averti de leurs conséquences, il s'était tenu à l'écart. Il croyait s'en être tiré au mieux. Or, quelques années plus tard, il découvre que depuis ce jour, partout où les gens dialoguent, par un étrange automatisme, il se met en retrait.

Il serait facile d'ajouter à ceci un cortège d'autres témoignages non moins accablants. Ainsi donc au-delà du désagrément du moment, ces pratiques produisent des résultats inquiétants que l'on ne découvre qu'avec du recul. Et encore !...

Certains pourraient trouver cette position critique, partisane, voire exagérée. Or, en voici les raisons. Que se passe-t-il en profondeur ?

Ces pratiques ravagent le cerveau comme un cyclone. Dans

notre précieux fichier de mémorisation, tout se trouve sauvagement mis sens dessus-dessous. Tout l'acquis de notre enfance, puis de nos expériences adultes, biochimiquement accompagné d'émotions déplaisantes ou gratifiantes, se trouve bouleversé. Enfin, toute une culture laborieusement constituée se trouve désorganisée et désorientée.

Celui qui sort de cet ouragan ne sait plus sur quoi prendre appui. Entouré de chaos, il ne lui reste plus qu'à faire sa *crise d'identité* : QUI SUIS-JE ?

Privé de son fichier de mémorisation, le cerveau ne peut plus réfléchir. La seule voie qui lui reste ouverte est celle du délire. Et il n'appartient pas aux pys de prétendre le contraire. Pour avoir subi ou déclenché cette tourmente, eux-mêmes sont aujourd'hui affrontés à cette crise d'identité ; crise qui dévore les équipes de pys, sous-pys et pseudo-pys, psychosociologues et socio-psychologues, éducateurs psychologues ou en cours de psychanalyse (que les oubliés nous pardonnent). Le résultat est qu'ils sont plus incompetents que jamais pour empoigner les vraies difficultés des gens, alors que là devrait être la raison d'être de leur profession. En désespoir de cause, ils se raccrochent à des pis-aller : les thérapies de groupe à l'américaine qui leur permettent d'établir leur pouvoir sur les gens et qui présentent l'avantage de rapporter beaucoup.

Ce fléau, le plus grave qui puisse atteindre le cerveau d'un homme, n'a pas affecté uniquement les « prêtres » de cette nouvelle « Eglise-psy ». Les pasteurs de la vieille Eglise chrétienne ont payé, eux aussi, leur tribut à cette mésaventure.

Force est de constater que la désertion massive des églises, des séminaires, et des couvents coïncide avec l'introduction dans ces milieux d'une psycho-sociologie, elle-même en pleine dérive. Que des gens, au cours de leur vie, changent de voie et modifient leurs convictions n'a rien de répréhensible. On ne peut qu'encourager ceux qui s'arrachent à l'obscurantisme découvert sur le tard. Mais ceci à une condition près : ces décisions graves doivent être prises à partir d'une critique du passé, éclairée par une culture objective véritable. De plus, il est indispensable que des projets précis motivent le sacrifice de ce ténébreux passé.

En revanche, celui qui fait cette rupture à partir d'une « crise

d'identité » artificiellement et sournoisement provoquée, celui-ci, à *coup sûr*, fera naufrage. Trop de vies brisées en fournissent la preuve, tant parmi ceux qui ont déserté que parmi ceux qui restent. Il existe aujourd'hui nombre de prêtres, de prélats et de simples fidèles qui ne savent plus où ils en sont.

Largement majoritaire dans le pays, l'homme post-chrétien n'a que faire de cette crise dans une institution dont le sort l'indiffère. Cependant, cette entreprise de destruction institutionnelle et de bouleversement des esprits mérite d'être signalée et retenue. Car ceux qui ont réussi cet exploit offrent plus que jamais leurs services en envahissant d'autres institutions. Et cette fois, adultes et enfants, nous sommes déjà en train d'en payer les frais. Consommateurs de ces produits avariés, nous sommes en droit de nous communiquer les mauvaises adresses.

Ces dernières années, ouvrages et articles autorisés se multiplient pour dénoncer ces pratiques¹. Ces pages ne sont qu'une goutte d'eau dans la mer d'un mécontentement grandissant. Mais il faudra plus qu'un mécontentement isolé et passif pour faire lever enfin une tempête salutaire.

Dans la galerie des individus énigmatiques, il faut réserver une place aux *boudeurs*.

Le boudeur énigmatique :

C'est un personnage étrange qu'il ne faut pas confondre avec les gens bourrus qu'on appelle familièrement « des ours mal léchés ». Ceux-ci ont souvent bon cœur. Cela n'apparaît pas de

1. VROON Pieter, « *Weg met de Psychologie* ». AMBO, Baarn, 1976. — VROON Pieter, « *Hersenen, bewustzijn en gedrag* », AMBO, Baarn, 1976. — ILLICH Ivan, « *De deskundige : vriend of vijand ?* » AMBO, Baarn, 1978. — ACHTERHUIS H. « *De markt voor welzijn en geluk* » AMBO, Baarn, 1979. — VELTMAN John, « *Beter een goede buur dan een verre hulpverlener* ». Deventer, 1977 — CAPLAN G. & KILLILEA M. (Eds) « *Support systems and mutual help : multidisciplinary explorations* ». New York, 1976 — SCHEFLIN Alan W. & OPTON Edward M. Jr. « *The Mind Manipulators* », Paddington press, New York, London, 1978. — Antoine HESS, « *Les analystes parlent* », Editions Belfont. — J. GOBET, « *Les tests démystifiés* », Editions Aubier. — R. CASTEL + Anne OWEN, « *La Société psychiatrique avancée* », Editions Grasset. — H. BARUK, « *Des Hommes comme nous* », Editions Laffont

prime abord, car ils ne sont pas à l'aise en société, car ils ne sont pas à l'aise dans leur peau. Il faut savoir les prendre. D'approche difficile, ces gens réservés, voire méfiants, n'ont pas recours aux subterfuges hypnotiques, au contraire. Le danger qui menace ces êtres sensibles, c'est d'être méconnus et traités en laissés-pour-compte.

Le boudeur énigmatique, lui, est d'une toute autre trempe.

Sa bouderie se veut imposante et fascinante. Là où il s'introduit, cet ambitieux vient avec l'intention délibérée de déranger, de destabiliser, de s'imposer. Il émane de ce personnage antipathique un pouvoir ; la preuve en est que son entourage cherche spontanément « comment se situer par rapport à lui ». Là donc est toute sa force et son mode propre de dominance.

Devant lui, les gens ont l'esprit aussitôt brouillé, oublient ce qu'ils ont à dire et sont comme polarisés par la question : « comment aborder cette petite forteresse de dédain ? ».

Le boudeur énigmatique veut établir son pouvoir sur les autres et les autres le lui donnent. Lui-même insignifiant, il veut avoir les gens à ses pieds, et quand il prononce une parole, sans en avoir l'air, c'est pour les mettre plus bas que terre. A l'expérience, ce personnage méprisant et ambitieux, maniaque des coups bas, semble habité par un noir démon de jalousie et de rancune.

Ce spécimen existe aussi au féminin sous les apparences d'une grande fragilité. Si elle ne remercie, ni n'encourage jamais, ce n'est pas parce qu'elle serait trop exigeante ; non, c'est parce que vous, vous n'êtes pas à sa hauteur.

Allez, creusez-vous la cervelle pour imaginer ce qui lui ferait plaisir, jamais vous ne le devinerez — non pas parce qu'elle en demande trop, mais parce que vous, vous êtes un lourdaud, un rustre. Quand vous demandez son avis, par un petit signe de tête, elle vous fait comprendre qu'elle ne veut pas répondre à une aussi sottise question. Quand vous prenez la parole, elle ferme les yeux de lassitude, tellement vous la fatiguez. Quand vous vous démenez pour elle, elle détourne de vous son regard, pour ne pas prêter attention à votre maladresse. Et si, désespéré, vous ne savez que faire, elle par contre sait parfaitement ce qu'elle veut. Cet iceberg inaccessible, entouré de glace, veut que vous l'approchiez. Derrière le masque de sa fragilité se dis-

simule un tyran d'acier qui saura vous briser en douceur. Mendiant d'une parole de ses lèvres, vous n'obtiendrez que l'aumône d'un lourd soupir. Ne voyez-vous pas que vous lui êtes à charge ? Vous vous sentez de trop et vous voulez vous retirer ? Qu'est-ce qui vous prend ? Restez, mais restez donc.

Toute la difficulté est là : vivre, agir et parler sans tenir compte de leurs présences. Continuer sa vie comme s'ils n'étaient pas là. Est-ce possible ? Est-ce possible sans les éjecter avec perte et fracas de son environnement ? Nous sommes en droit de nous poser la question en des termes aussi crus, car se débarrasser sans façon de ces intrigants est une affaire de salut public.

La moqueuse :

Une secrétaire commence un nouveau travail. Une collègue lui demande : « Tu vas travailler avec Martine ? », et sans mot dire, elle se tourne vers les autres et lance un clin d'œil à la cantonade. Toutes, entrant dans le jeu, rient sous cape et prennent un air ironique. La nouvelle arrivée n'ose poser d'autre question ; elle ne saura pas ce que signifiait ce clin d'œil, mais n'est jamais parvenue par la suite à avoir avec Martine, pourtant très compétente, des relations naturelles. En revanche, elle n'osera jamais faire une remarque à la moqueuse.

Celle-ci, sans aucune prérogative hiérarchique, sans aucune distinction particulière, fait l'objet de la part de toutes ses collègues, quel que soit leur âge, d'une révérence toute spéciale. Même lorsqu'elle commet une erreur professionnelle, aucune d'elles n'imaginerait qu'elle pût le lui faire remarquer.

L'attitude énigmatique adoptée d'emblée par la moqueuse fait d'elle une personne intouchable, jouissant d'un statut d'exception.

Le bizuthage

Cette forme de consensus frauduleux se rencontre dans toutes les cultures, et remonte aux traditions les plus anciennes, tant religieuses que sociologiques. Ce rite initiatique joue un rôle décisif dans les relations entre ceux qui y ont participé et détermine à jamais leur mode de communication : il crée une

cohésion forte à l'intérieur de la promotion et suscite une attitude durable de respect assortie de crainte envers les « anciens ». La mystique du bizuthage est d'inspiration religieuse : la mort du « vieil homme » et la naissance de « l'homme nouveau ».

Le bizuthage prend appui sur les moyens de *déstabilisation* classiques : la surprise, la peur, l'exhibition de l'intimité de chacun, la moquerie, la violation des interdits.

La mainmise sur les néophytes se réalise *graduellement* ; précaution pour désamorcer, pas à pas, toute résistance et toute contestation.

D'une promotion à l'autre, ces procédés sont régulièrement actualisés, calculés en vue de l'effet qu'on veut produire.

Les nouveaux arrivent dans une école où ils ne connaissent rien, ni personne.

Les anciens, dans leur ensemble, se montrent plutôt sympathiques. La première approche est donc celle de « *la mise en confiance* ».

« D'ici quelques jours, nous ferons connaissance pour créer un chic esprit de camaraderie. »

Puis, on laisse passer la première quinzaine, avant d'ouvrir les festivités.

Pour commencer, les nouveaux doivent chanter des chansons paillardes, et faire le pitre pour le plus grand plaisir des anciens. Cet exercice incongru n'amuse généralement pas ceux qui doivent s'y prêter. Mais aucun d'eux ne songe à s'y soustraire, n'y voyant que broutilles. Pourtant, quelques jours plus tard, il sera trop tard pour se retirer du piège.

Car alors surviennent les *sanctions* qui frappent brusquement et arbitrairement certains : ils ont le crâne rasé. (On retrouve ce même rite à l'armée et dans les monastères. La tonsure qui fait entrer un séminariste dans la caste cléricale en est l'équivalent, mais sous une apparence plus discrète.) A cela s'ajoutent des exercices de gymnastique de plus en plus longs, de plus en plus exténuants, sous l'œil narquois des anciens. Appréhension et fatigue physique s'amplifient, l'une intensifiant l'autre.

Il est déjà trop tard pour se retirer, surtout si on est persuadé qu'il vaut mieux ne pas se démarquer pour passer entre les gouttes.

Peine perdue... La seule solution adaptée serait la fuite.

Nouvelle phase : *la brusquerie*. En pleine nuit, les nouveaux sont réveillés à l'improviste : ici, ils sont embarqués dans des voitures. Le pyjama est de rigueur. Ils seront lâchés en pleine nature, dans le froid, à 20 km de l'internat. Ailleurs, ils devront se mettre en maillot de bain, et patauger dans l'eau glacée d'une fontaine municipale.

Ces jeunes, qui viennent de « décrocher » un concours difficile après des mois de travail, sont ainsi publiquement malmenés, ridiculisés et blessés de façon durable.

Pourtant, à l'origine, il ne s'agissait que de faire connaissance.

Vient alors la phase décisive : La mise en place de la *pansexualité*.

Dans telle Grande Ecole on demande au « bizuth » de révéler la longueur de son sexe, et ensuite on l'oblige à faire tomber son slip pour vérifier s'il a dit vrai. Ailleurs, le bizuth doit « dépucceler » un petit pot et se barbouiller le sexe de yaourt, toujours en présence d'un rassemblement de voyeurs. Autre rite classique, les bizuths sont photographiés tout nus ; ces photos sont ensuite vendues aux anciens. Raison invoquée : faire entrer de l'argent en prévision de la grande fête de clôture.

Et ça continue. Sans arrêt les bizuths doivent se présenter, nus comme des vers, tantôt seul, tantôt à deux, tantôt en groupe. Ici est organisé « le marché des esclaves » (dans les conditions que l'on devine), assorti de commentaires sur la beauté ou les défauts physiques de chacun. Ailleurs, ces corps nus sont recouverts de peinture ; les bizuths sont ensuite amenés dans les bordels pour exhiber leurs jolis chefs-d'œuvre devant les prostituées. Ailleurs encore, ils sont plâtrés, deux par deux, à la hauteur des hanches pour « jouer au frères siamois ».

Arrive enfin la séance finale sous le signe de la démesure en matière de pan-sexualité. Le tout est couronné par un repas et

par des beuveries qui dégénèrent en orgies. Ainsi ces quinze jours de terreur se terminent par une manifestation de camaraderie qui se veut sympathique.

Les nouveaux sont maintenant intégrés, à jamais. Ils ont reçu le baptême.

Ils ont vécu depuis plusieurs semaines dans une soumission hypnotique. Et puisque l'hypnose s'est mêlée aux sévices corporels, la victime ne révélera jamais le lourd secret qui existe entre elle et ceux qui l'ont bizuthée. Ce silence est un élément du processus hypnotique. Conformément à ce même processus, le « bizuth » ne manquera pas de prendre la défense de son hypnotiseur. Il le fera avec d'autant plus de conviction qu'il aura été brisé, malmené, cassé à travers cette interminable série d'épreuves.

De ce jeu cruel, il ne se remettra jamais, surtout si ses souvenirs s'entourent d'un brouillard des plus épais.

C'est justement pour s'arracher à ce brouillard que certains, ayant subi ces sévices, les ont rapportés en détails.

Ce rite a une importance capitale, surtout pour la vie professionnelle qui commencera trois ou quatre ans plus tard. En voici la preuve a contrario : dans une Grande Ecole, le bizuthage fut saboté par quelques anciens qui ont vendu la mèche avant le début des festivités. Prévenus du sort qu'on leur réservait, beaucoup de néophytes ont refusé de s'y soumettre. Cette année-là, seuls les volontaires furent bizuthés. Le corps professoral s'en est plaint : cette promotion n'était pas comme les autres, les étudiants se montraient indociles, et gardaient un esprit critique aiguisé. Sortis de l'école, ils considéraient leur métier comme une « profession libérale » et ne se sentaient nullement des membres d'une collégialité cohésive. Et lorsque l'un ou l'autre de cette promotion eut un différend avec un associé, c'est au tribunal qu'il fit appel, et non au Conseil de l'Ordre, porté par principe à favoriser les plus anciens.

Armées, couvents, Grandes Ecoles ont toujours recours à un rite d'initiation, distinct de la formation proprement dite. Selon les circonstances, ce rite s'appelle incorporation, noviciat, bizuthage.

On est en droit de se poser une question : l'embauche dans

les entreprises, qui a recours au déshabillage moral devant un « psy » n'est-elle pas une nouvelle forme de bizuthage ?

Comment sortir de ce consensus frauduleux ? A la fin de cette partie, il sera donné réponse à cette question.

« *Belote et rebelote* »

Certains rites de bizuthage se retrouvent en fin de parcours ou même se renouvellent périodiquement en cours de carrière. A la manière du « troisième an »¹ des Jésuites, c'est quand tout est fini, qu'il faut recommencer, encore et toujours...

Ainsi le malheureux candidat, jeté en pâture aux membres d'un jury de concours ou de thèse, est déjà bien seul face à l'assemblée de messieurs d'âge mûr, chargés de le jauger.

Il répond tant bien que mal au feu roulant des questions qui n'ont souvent qu'un rapport lointain avec l'objet initial de l'entretien ou bien avec la thèse qu'il vient de soutenir. Aborde-t-il même indirectement la spécialité que professe l'un ou l'autre, il s'entend toujours railler et ne peut que s'alarmer des sourires ironiques ou condescendants qu'échangent entre eux ces personnages parés de titres ronflants. Quand il sort de cette épreuve, il traîne, comme un boulet, le sentiment de son indignité.

Et voici, ô stupeur, qu'il est « élu » ! Loin de le conforter dans la certitude de ses propres compétences, ce brusque retour des choses, cette faveur inattendue le laisse intimement persuadé qu'il a été pris « au rabais » ; il a été sélectionné, mais il estime qu'il ne méritait pas une telle promotion. Par la suite, il cherchera à prouver à ses maîtres que leur choix n'était pas si mauvais, qu'il est à la hauteur de ce qu'on attend de lui. Cette humiliation lui laissera cependant le sentiment de son infériorité qui, d'abord limité au diplôme obtenu, gagnera ensuite toutes ses capacités intellectuelles en général. Que de sujets bril-

(1) Note sur le « troisième an » des Jésuites.

Les Jésuites font d'abord deux ans de noviciat à l'issue desquels ils entreprennent des études longues et variées (littérature, philosophie, théologie...) entrecoupées d'expériences dans l'enseignement. Une fois ce cycle laborieux d'érudition terminé, ils retournent un an encore au noviciat où ils retrouvent les mêmes Jésuites que lorsqu'ils étaient tout jeunes novices. C'est ce qu'on appelle le « troisième an ».

lants sont ainsi anéantis pour le reste de leurs jours, incapables de se réjouir d'avoir mené à bien d'éminentes réalisations !

Il n'est pas possible, bien souvent, d'échapper à ce rite de bizuthage et le seul moyen pour ne pas en subir les conséquences toute une vie est de retraiter l'affaire par la suite :

Ces « seigneurs » de l'aréopage, qui sont-ils au juste ?

Au prix de quel travail ai-je obtenu ce titre, conquis cette place ?

Il ne lui reste plus qu'à s'investir, là où il est compétent car « l'homme est ce qu'il fait » (Malraux).

Quant aux rites de bizuthage, nul doute qu'ils constituent l'ultime recours d'une caste dominante et menacée au moment où il lui faut admettre un nouveau membre dans ses rangs.

L'intimidation

Puisque le succès de cette entreprise repose sur le mystère, puisque le secret est de rigueur, eh bien, vendons la mèche.

L'acteur

C'est un être parfaitement conscient de son *insignifiance*, et intimement convaincu de *l'illégalité de sa cause*. Voilà pour quoi cet *homme du monologue* prend les devants dès que son portuaire parle de concertation. Auparavant, il n'aura pas manqué, à la faveur des ténèbres, de s'assurer l'appui d'une certaine pègre, de haut ou de bas étage, pour protéger ses arrières. *Ce champion du corps à corps* impose son *ironie*, ou son *point de vue* comme une évidence unique et indivisible.

Ce maître chanteur dispose de deux atouts : sa désinvolture et la peur qui saisit l'adversaire. Mais cette peur souhaitée n'existe pas toujours, il faut alors la provoquer artificiellement, la créer de toutes pièces. C'est là qu'intervient l'Art Martial de la DESTABILISATION, passe-temps de prédilection de ce *virtuose de l'énigme*, de *l'indignation feinte* et de la *condescendance trompeuse*.

Quand des animaux d'une même espèce s'affrontent, ils respectent toujours une certaine déontologie élémentaire. Vous ne trouverez pas le même degré de civilité chez ce *chevalier de la mauvaise foi*.

Enfin, ce *maniaque de la cruauté* - on l'apprend un jour ou

l'autre - est *sexuellement perturbé*. Personne ne s'en étonne pour l'avoir vu jouer devant sa victime qui se débat dans la poussière, à ses pieds.

Cet homme prétend tout savoir sur vous, il s'arroge le droit de tout connaître et reste lui-même barricadé derrière son secret et son arrogance. Ainsi devant lui vous êtes désarmé, perdu.

Maintenant il est démasqué. A travers les mots-clé de cette page se dégage son portrait-robot.

Soyez-en sûr, vous en savez à présent sur son intimité infiniment plus qu'il n'en sait sur la vôtre.

La tactique de l'intimidation

L'intimidation appartient aux mœurs et aux méthodes du terrorisme.

Dans la communication, il s'agit d'un terrorisme verbal et psychologique, faisant appel non pas à des armes à feu, mais à des armes parapsychologiques des plus redoutables. Dans le meilleur des cas, au-delà de l'épreuve de force du moment, la victime se retrouvera avec des cicatrices qui ne se fermeront plus jamais. Mais il arrive aussi que cette agression entraîne une mort morale, voire une mort physique.

Donc aucune pitié pour ceux qui ont recours à ces pratiques. Le mal produit est trop grand.

Il existe des camps d'entraînement pour terroristes en Lybie.

Il existe aussi des camps d'entraînement à l'intimidation : sous le couvert d'un apprentissage des techniques de vente, d'une formation journalistique ou d'une initiation réservée aux cadres supérieurs, la liste n'est pas close.

Il y a des terroristes qui agissent pour leur propre compte. Mais il en est de plus en plus qui ne sont que des mercenaires. Ainsi, depuis que l'Etat a lancé sa grande propagande de diversion sur « La Sécurité », le terrorisme officiel a fait une entrée très remarquée dans les institutions elles-mêmes. En quelques années, nous avons vu se multiplier les suicides chez des gens recevant un contrôleur du fisc. De même voit-on de plus en plus souvent un huissier faire irruption chez vous, accompagné dès sa première visite d'un policier et d'un serrurier. Les frais en sont augmentés et c'est contraire à la loi. Embauches et licenciements s'accompagnent de plus en plus de procédés d'intimi-

ation. Puis toutes les administrations - hôpitaux compris - en adoptent les mœurs. Où courons-nous ?

L'intimidation repose sur une triple tactique :

— 1 Pour commencer, *l'effet-surprise*.

Le terroriste tire son principal avantage du fait qu'il agresse son adversaire par surprise, alors que lui-même s'est préparé jusque dans les moindres détails. Il est à peine poli et engage le duel avec détermination. Apparemment très assuré, il se met fréquemment d'emblée dans une situation d'illégalité.

— 2 Son but est de *désarmer complètement l'adversaire* pour le tenir à sa merci et pour lui arracher tout ce qu'il veut. Il le privera donc de toutes ses défenses naturelles, psychologiques, intellectuelles et sociales, et mettra tout en œuvre pour que son ôtage soit submergé par une angoisse viscérale qui coupe dans son cerveau le va-et-vient entre le néocortex et l'archéo-cortex. Ainsi sa victime restera-t-elle figée, immobile, incapable de se défendre, incapable de retrouver ses idées. Le terroriste utilisera à cet effet tout l'arsenal des moyens parapsychologiques.

— 3 *Il isole l'adversaire*.

Quand un terroriste armé fait irruption dans une bijouterie, il commence par couper la ligne téléphonique pour éviter tout appel au secours à l'extérieur. Celui qui joue à l'intimidation verbale utilise les mêmes moyens de coercition. Pour se donner de l'assurance il fera, le cas échéant, son exploit en présence de témoins. Ces témoins muets, passifs ou de connivence avec le terroriste, ne font qu'augmenter chez l'otage la sensation d'une solitude cuisante.

Comment réagir contre cette manœuvre terroriste ?

Opposer à l'effet-surprise d'autres effets-surprise.

Quelqu'un vous appelle au téléphone et refuse de décliner son identité. Sur le champ, raccrochez et passez tout de suite à autre chose. Sinon vous resterez glacé.

Une femme est appelée au téléphone :

— Je suis bien chez Madame Unetelle ?

— Oui.

— Etes-vous seule en ce moment ?

— !!

Elle a la présence d'esprit de répondre :

— J'attends mon mari d'une minute à l'autre. C'est à quel sujet ?

L'autre raccroche.

Laisseriez-vous entrer dans votre appartement un homme masqué ? Evidemment non. Or avec un correspondant qui refuse de donner son nom, où est la différence ?

Alexis a un beau-père qui fait peur à tout le monde. Il a donc pris l'habitude quand il entre dans le bureau du beau-père, d'aller droit au fauteuil du pater familias et de s'y asseoir. Et si la place est déjà occupée, il s'assoit sur le bureau, puis laisse tomber :

— Tu n'aurais pas un cigare, par hasard ?

Dès que vous flairez la manœuvre en cours, il est dans votre intérêt d'adopter au plus vite une *attitude dissolvante*. Elle est la plus facile à improviser. Elle a un double avantage : chez vous, elle supprime la peur. Et chez le terroriste, elle provoque une déstabilisation à laquelle il ne s'attendait pas. *Il n'est plus seul à avoir l'initiative des opérations*. Ainsi, par exemple, vous pouvez vous lever distraitemment pour aller tripoter un objet, sortir un livre de sa bibliothèque et le feuilleter, fermer une fenêtre, ouvrir une porte, en vous excusant ensuite :

— Je croyais que quelqu'un écoutait derrière la porte. Oui, vous disiez... ?

Ou encore :

— J'ai été distrait pendant quelques instants. Veuillez reprendre, je vous prie, votre discours au mot... « distribuer » ! Allez-y, je vous écoute.

Une autre façon d'ébranler son assurance c'est de *prendre exactement le contre-pied de son raisonnement*. S'il part sur des généralités, interrompez-le pour lui demander des précisions, toujours plus de précisions.

Et s'il vous interroge sur un fait précis, répondez-lui, décontracté, par une généralité. Ainsi fit un illustre témoin, lors du procès de Broglie.

Le juge :

— Ce meurtre est survenu au moment où la victime avait l'intention de changer de parti politique.

Le témoin :

— Oh, vous savez, Monsieur le Juge, si on devait tuer tous ceux qui, à un moment de leur vie changent d'opinion, il n'y aurait plus grand monde en France.

Réponse jugée satisfaisante à une question pourtant épineuse.

Prenez le contre-pied des émotions du terroriste.

S'il veut mener une argumentation serrée, répliquez-lui :

— Vous généralisez, Monsieur. Vous dramatisez. Allons, allons, vous ne croyez pas vous-même à ce que vous dites. Ce que vous racontez là sont des ragots de basse-cour, ils ne sont pas dignes de vous.

Réaction *discrète* mais combien efficace envers quelqu'un qui se prend au sérieux : ayez un petit sourire en coin. A coup sûr, il perdra le fil de ses idées. S'il commet l'erreur de se mettre à ce moment en colère, alors profitez de cette bonne occasion pour éclater d'un rire franc :

— Excusez-moi, Monsieur, mais ça fait déjà un bon moment que je m'efforce de ne pas rire. Malgré toute ma bonne volonté, je ne peux plus m'en empêcher.

Le terroriste ne retrouvera pas de sitôt le fil de son argumentation.

Réaction *plus offensive* : changez brusquement de sujet et demandez-lui des comptes sur une affaire dont vous savez qu'elle l'embarrasse. Car, à la façon de tout le monde, cet homme a sûrement, dans le livre de sa vie, certains chapitres sur lesquels il n'aime pas revenir.

Mais comment penser à tout cela ? La réponse est simple : en n'écoutant pas ce que le terroriste vous dit, occupez plutôt votre esprit à inventer n'importe quoi pour le déstabiliser.

Donc, *au plus vite*, faire ou dire n'importe quoi, puis autre chose encore, pour empêcher le terroriste de rester plus longtemps le seul maître de la situation. L'initiative appartient à celui qui la prend. Tous les moyens sont bons pour le faire trébucher dans sa lancée.

Vous pensez prendre des risques ? A voir. En tout état de cause, le risque présent auquel vous vous trouvez confronté, ici et maintenant, et dont vous devez vous dégager au plus vite, est celui d'une prise d'otage. Sachez que cet homme veut votre peau. Il faut coûte que coûte mettre en échec la présente tentative d'intimidation, même si par la suite vous deviez perdre un combat qui, cette fois-ci, sera mené à visage ouvert. A chaque heure suffit sa peine.

Vous craignez que le fait de blesser le terroriste dans son amour-propre vous porte préjudice ? Non, vous n'avez plus rien à perdre ; vous avez à coup sûr quelque chose à gagner dont vous aurez toujours grand besoin : votre assurance, votre confiance en vous-même, et votre détermination.

Quant au terroriste, il sait parfaitement à quels risques il s'engage. Dans ce petit jeu il a eu l'initiative, tous les coups sont permis.

Ne pas vous laisser désarmer, quoi qu'il arrive

Sa tactique est toujours celle-ci : vous convaincre que vous êtes en faute. Pour y parvenir, il jettera la suspicion sur vos mobiles, ou il déterra une vieille histoire, ou encore il donnera une importance démesurée à un fait limité dans l'espace et dans le temps.

Pour réagir, n'attendez pas qu'il vous accable d'un amalgame de choses où nombre de calomnies se mêleront à quelques faits réels d'une importance mineure.

Arrêtez-le tout de suite, et pour ce faire, *demandez-lui de donner des précisions*, afin de restituer le contexte *global* du fait incriminé. Là vous serez à l'aise, même si vous avez à ce sujet quelque chose à vous reprocher.

Que l'enjeu soit bien clair : si vous êtes un homme réfléchi, vous prenez vos décisions à partir de plusieurs données, voire en réponse à plusieurs difficultés. La décision intelligente que vous avez prise peut paraître à d'autres discutable ; peut-être avez-vous commis une erreur d'appréciation. Quoi qu'il en soit, en rétablissant la réalité dans sa globalité, mais aussi dans tous ses détails, la manœuvre de l'intimidation est désamorcée. Vous voilà engagé dans une discussion d'égal à égal, d'homme à homme. La tension relationnelle s'évanouit et vous regardez ensemble des faits bruts, extérieurs à l'un comme à l'autre.

Et puisque le terroriste veut éviter cela, à vous, justement, de le lui imposer. C'est une revendication des plus équitables.

En restituant le fait incriminé dans son contexte global, vous vous mettez dans une position de force à deux niveaux.

Vous sortez de la peur et vous mettez en marche votre cerveau selon son fonctionnement normal : le va-et-vient se fait de nouveau entre votre fichier de mémorisation et votre intelligence associative. C'est précisément ce que le terroriste voulait empêcher.

Mais par la même occasion, lui-même perd tous ses atouts. Car un fait ponctuel dans son contexte global retrouve ses justes proportions et l'argument de l'adversaire, la plupart du temps, tombe.

Son opération repose sur le bluff. Si là est son point fort, là aussi est son point faible, et vous êtes en train de le démasquer.

Son opération repose aussi sur le mensonge. Le fait incriminé, que vous vous appliquez à clarifier, au fond, lui importe peu. Mis au pied du mur, il finira par l'avouer :

— La question n'est pas là.

Mais alors, où est-elle ?

A cela, jamais il ne répondra. Car son véritable grief, il n'ose pas l'aborder de front, et toute son argumentation fallacieuse servait à le dissimuler. Il a cherché par là à vous destabiliser, il n'a pas réussi. Et maintenant, le voilà dans l'embarras.

Flairant l'impasse qui se prépare pour lui, il cherchera à vous empêcher d'aller jusqu'au bout de votre explication.

Ainsi quand vous parlez, il vous coupera la parole, comme font certains journalistes à la radio ou à la télévision. Dites :

— Non, Monsieur. Vous m'avez posé une question et vous me laisserez donc le temps d'y répondre. D'ailleurs, à mon tour, j'aurai des questions à vous poser, et je vous laisserai tout loisir d'y répondre.

A vous de mener l'interrogatoire et non de le subir.

Renversez la situation. Avec détermination, vous y parviendrez. Faites-le au plus vite.

— Monsieur, vous affirmez là des choses qui me surprennent. Quelles sont vos sources ?

— La question n'est pas là.

— Mais si, Monsieur, toute la question est là. Ainsi donc, donnez-moi vos sources.

Il refusera.

— Vous ne donnez pas vos sources parce que vous savez qu'elles ne sont pas avouables. Ce qui réduit à néant tout ce débat. Nous savons que des polices et des évêchés ont passé un contrat avec leurs indicateurs de ne jamais révéler les noms de ces fripouilles. Mais vous n'êtes ni commissaire de police ni vicaire général, pour autant que je sache ?

Encore ceci : la tactique de l'intimidation consiste à faire croire à l'otage *que le terroriste sait tout sur lui*, et pour l'en convaincre, il avance quelques allusions. N'en soyez pas impressionné : au-delà de ce qu'il vient d'insinuer, il ne sait pas grand chose.

Quant à la peur - qui est toujours un mauvais guide - elle vous pousse à tout lui dire, à tout lui avouer.

Mais mentez, mentez donc ! N'hésitez pas à jurer sur la tête de sa mère ou de sa femme. Et si plus tard... ? A chaque heure suffit sa peine. Ici présentement, il faut vous tirer du guépier d'une prise d'otage. Et si - chose peu probable - il vous reprochait par la suite de lui avoir menti, vous pourrez toujours lui répondre :

— A la guerre comme à la guerre.

Sortir de l'isolement

Le terroriste cherche par dessus tout à vous enfermer dans une relation seul à seul avec lui.

Pour en sortir, commencez par ne pas chercher à le convaincre. S'il refuse de croire ce que vous dites, répondez-lui que cela vous est parfaitement indifférent :

— Je sais ce que je sais. Quant à vous, croyez ce que vous voulez. Ca vous regarde.

— Vous êtes abonné à Libé ?

— Parfaitement, Monsieur, comme des dizaines de milliers d'autres.

— Vous faites partie d'un groupe d'écologistes ?

— Pas exactement, Monsieur. Votre information n'est pas tenue à jour. J'ai effectivement adhéré à un groupe d'écologis-

tes, mais depuis quatre ans, je n'en fais plus partie. Vos « Enseignements Généraux » n'ont pas bien fait leur travail...

Je me permets toutefois de vous poser tout de suite une question, qui comme la vôtre, est sans rapport avec le présent, simplement pour l'agrément de ma culture générale : pouvez-vous me dire s'il est suspect d'appartenir à un groupe écologique, et pour quelles raisons ? Les écologistes ne sont pas en prison, que je sache ?

Ainsi, à tout moment, insérez-vous dans une collectivité, organisée ou non, de personnes qui pensent et agissent comme vous. Opposez à ce terrorisme la *multitude* dont vous faites partie. Surtout ne lui donnez aucun nom, mais dites vous en rapport avec beaucoup de monde.

Il veut votre silence ? Affirmez que, bien entendu, tout ce qui se dit entre vous et lui sera rapporté par vos soins à de nombreuses personnes — *le téléphone arabe* servira votre cause.

Et effectivement, que cette menace ne reste pas lettre morte : aussitôt sorti de cet entretien, empressez-vous d'en donner la diffusion la plus large possible. La nécessité en est multiple.

Pour vous-même, ce sera l'occasion de vous débarrasser au plus vite des séquelles de l'inquiétude, voire de la peur qui résulte inévitablement d'une opération de ce genre ; ceci est très important.

Pour d'autres de votre entourage, ce sera l'occasion d'ajouter leurs témoignages, et cela aussi est important. Car de cette mise en commun se dégagera plus nettement le profil de ce mal-facteur, drapé dans sa dignité. Un terroriste démasqué présente toujours un visage de truand.

Enfin vous donnerez à d'autres la possibilité de se préparer à de tels assauts. Une publicité de ce genre apaisera les ardeurs de votre agresseur.

Votre terroriste a pris soin d'inviter des témoins à son offensive. Soit pour renforcer sa mise en condition, soit pour s'appuyer sur des complices, ou bien, tout simplement, pour renforcer votre sentiment de solitude. Attention : dans ces circonstances, ne vous adressez jamais à une foule, même petite. *S'il le faut* vraiment, interpelez l'un ou l'autre, individuellement, mais jamais le groupe. Et quand vous avez décidé de

régler des comptes avec l'un d'entre eux, ne le lâchez pas, ne vous laissez pas distraire. Si un complice vole à son secours, surtout ne l'écoutez pas, mais invitez-le fermement à attendre son tour, il viendra... L'initiative appartient à celui qui la prend. Vous l'avez, gardez-la et surtout ne la lâchez plus. Ce n'est pas le moment...

Dans cet admirable document sur la mort et la succession de Staline que la télévision nous a montré, on voit Kroutchev apostropher, l'un après l'autre, tous les requins du Soviet Suprême. A chacun il a des souvenirs embarrassants à rappeler. Est-il à ce moment plus fort que les autres ? Nullement. Mais dans un panier de crabes, le pouvoir appartient à celui qui le prend. En présence de sa détermination, personne ne bouge. Voilà du grand art. Pas de pitié pour ceux qui acceptent de participer à une prise d'ôtage : eux aussi prennent des risques, y compris celui d'être blessés à mort.

Tarif dans ce genre d'opérations : « Pour un œil, les deux yeux ; et pour une dent, toute la gueule. »

Enfin, dernier conseil : savoir mettre fin à l'intimidation, se lever et quitter les lieux, le plus simplement du monde et d'un air dégagé.

EN GUISE DE CONCLUSION...

A moins de s'aveugler sur soi-même et sur les autres, on ne peut que reconnaître la fréquence des procédés dont nous avons longuement parlé ici. Le quotidien de la communication, c'est cela. A quoi bon se le cacher ?

Et pour arriver à leurs fins, les manipulateurs (personnes physiques ou institutions) utilisent simultanément les armes dont nous avons parlé. Chose surprenante : moins ces gens sont construits et plus ils excellent dans cet art sinistre. D'instinct ils flairent leur victime et, avant d'avoir dit « ouf », ils ont déjà trouvé les moyens de la circonvenir avec un discernement diabolique.

D'où leur vient cette inspiration, alors que par ailleurs, ils sont d'une affligeante médiocrité ? Ce n'est pas le lieu de répondre à cette question. En revanche, on peut se demander quel bénéfice ces tristes sires tirent de leur opération de dépeçage. Au bout du compte, ce résultat est assez mince.

D'abord ceux qui circonviennent ainsi leur entourage, pour le détruire ensuite, ont dans leur vie des problèmes importants qu'ils ne veulent pas empoigner. C'est pour cela qu'ils font diversion en déplaçant ailleurs le lieu du problème. Illusoire ! car ce dernier n'en reste pas moins entier et continue à les inquiéter de l'intérieur. Ils croient avoir écarté le danger en faisant leur expédition préventive sur des gens qui ne leur demandaient rien. Mais, une fois la satisfaction éphémère du succès obtenue, ils sont de nouveau taraudés par l'inquiétude, tels ces tyrans qui vivent dans l'angoisse permanente du complot. Tout cela pour n'avoir pas empoigné l'objet de leur appréhension.

En revanche, pour les malheureux voisins de ces voltigeurs, les dégâts sont immenses, affolants. Combien de vies ravagées autour de ces astres éteints qui voudraient régner alors qu'ils n'en ont — ou n'en prennent — pas les moyens !

Si, dans les entreprises, quelque chose devait être fait pour « améliorer les relations humaines entre les membres du personnel », c'est précisément à ces consensus frauduleux qu'il faudrait s'attaquer en revenant sans cesse à une relation de contrat clair.

A cette fin — du moins en principe — des séminaires sont proposés, voire imposés au personnel. On jugera ici sur pièces si les résultats obtenus sont à la hauteur des prétentions (souvent vagues) affichées par ces officines qui se font payer fort cher.

... Les séminaires de communication

Que se passe-t-il dans ces séminaires ?

Après avoir réuni auprès des participants, des renseignements sur un certain nombre de séminaires, un psychologue a établi un canevas. Sans se prétendre exhaustive, cette compilation est suffisamment large pour permettre de constater qu'il ne s'agit, la plupart du temps, que de variations autour de mêmes constantes.

Quant aux moyens employés :

— Les participants sont coupés de leur environnement nor-

mal : le séminaire est fait dans un cadre clos dont il est interdit de sortir. Il est même fréquemment interdit de communiquer par téléphone avec l'extérieur.

— Mise en confiance et brusquerie sont utilisées alternativement pour maintenir un certain climat de déstabilisation.

— Des exercices d'analogie se succèdent, qui sont diamétralement opposés à une réflexion rigoureuse dégageant la relation de causalité. Les sujets abordés ont généralement peu de rapport avec la vie courante des participants.

— Viennent s'ajouter des exercices de déconnectage, de « relaxation », aux appellations ésotériques les plus diverses, mais qui poursuivent toutes le même but : rendre les participants plus réceptifs aux suggestions dont les animateurs veulent les imprégner.

— On consacre aussi un certain temps à la libre expression, apparentée à la Dynamique de groupe... elle est parfois assez mal supportée par certains.

— Enfin, les participants font des jeux de rôle pour mieux intégrer les critères que veulent faire passer les animateurs. A cette occasion, l'usage du magnétoscope, par nombre de participants, est jugé très éprouvant.

Quant aux conséquences :

— Les véritables fruits de cette manipulation ne se révèlent que plus tard, sous la forme d'un malaise qu'on ne sait à quoi attribuer.

— Si l'objet d'un séminaire est généralement annoncé en termes flous, les impressions des participants qui en sortent, sont également des plus floues : « C'était pas mal. On a fait des choses difficiles à expliquer. »

Pourtant, « ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement... »

A vrai dire, les uns et les autres ont l'impression de n'avoir rien appris de particulier ; en revanche tout le monde parle de « l'ambiance », « on a bien ri, on s'est bien amusé ». Ou encore « c'était ennuyeux, plutôt fatigant, à certains moments assez pénible. On se demande vraiment à quoi ça sert. »

Chose certaine, les participants, d'un niveau culturel supérieur, ont été infantilisés ; et leurs moyens de défense ont été malmenés, pour désamorcer toute opposition éventuelle.

Certains, s'étant renseignés à l'avance, ont pris quelques précautions pour se soustraire tant bien que mal à cette mainmise douteuse. Ainsi ont-ils inventé un prétexte pour rentrer le soir chez eux, afin de reprendre leurs esprits.

Devant des tiers, ils ont rapporté les inepties entendues, et verbalisé à voix haute et avec l'émotion adéquate, leur critique.

D'autres, n'ayant pas réussi à sortir, ont passé de longs moments aux W.C. pour noter par écrit les incongruités qu'ils étaient en train de vivre afin de tenir en éveil leur esprit critique.

Ce retrait leur parut salutaire.

* *
*

Le lecteur est juge : à lui de conclure sur l'efficacité de ces séminaires pour résoudre les conflits internes aux entreprises... Pour certains, on y perd son temps, pour d'autres, on se défoule.

A l'intention de ceux qui n'y verraient qu'une enclave de quelques heures sans conséquences, ni arrière-pensée, il faut signaler la parution d'un livre collectif « l'Emprise de l'Organisation ». La substance de ce volume est tirée d'un séminaire d'expression organisé par une Multinationale (dont le nom se dissimule derrière le sobriquet TLTX). Ce séminaire, intitulé « Moi et l'Organisation » a pour but d'appréhender l'imaginaire collectif, c'est-à-dire les angoisses et les désirs inconscients vécus dans le rapport des individus aux institutions, grâce à des techniques non-verbales et corporelles.

Cette seule présentation de l'objectif suffira à démontrer que certains séminaires sont sans doute autre chose qu'un « divertissement » gratuit payé par les sociétés à leur personnel.

Une recension de ce livre a été faite dans le journal *l'Expansion* (11/1/80) sous le titre *les Moines-Soldats des Multinationales*.

CHAPITRE 3

COMMENT TOUT SE DÉGRADE EN PROFONDEUR

Nous allons à présent examiner de très près ce qui se produit lorsqu'un consensus frauduleux ne se règle pas. Ce qui se passe chez la victime, disons-le sans tarder, c'est la violation de son TERRITOIRE propre. Or ce territoire n'est pas une convention socio-culturelle, susceptible de se modifier d'une civilisation à l'autre. C'est un IMPÉRATIF BIOLOGIQUE que l'on ne saurait enfreindre sans conséquences graves.

Dans une entreprise, on utilise toute une gamme d'appareils. Un camion ne peut transporter qu'une certaine quantité de frêt, au-delà de laquelle on risque fort de l'abîmer très vite. S'il est peut-être rentable aujourd'hui de le surcharger pour tel voyage, il est à coup sûr ruineux de le faire à long terme. Chacun comprend ce raisonnement élémentaire et tiendrait pour fou celui qui, sous prétexte d'économie, ferait marcher un moteur à essence avec du gas-oil. Lorsqu'il s'agit des ordinateurs, les précautions sont encore plus grandes : il suffit de penser aux installations coûteuses de climatisation nécessaires à leur bonne marche. Soyons donc cyniques jusqu'au bout : puisque le matériel de l'entreprise comprend des hommes, qui sont des machines aussi complexes — et même plus — que les ordinateurs, il faudrait réfléchir à leur « mode d'emploi » avec la même précaution.

L'homme est un animal supérieur mais il demeure un animal. Ne faisons pas ici de réductionnisme : nous ne sommes pas des

rats mais nous partageons cependant avec les autres animaux certains impératifs de vie. Et il en est un qui est violé par ces consensus frauduleux : celui de *l'intégrité du territoire*.

De quoi est fait mon territoire

— *Mon espace géographique* : ma chambre, mon logement et son mobilier. Chacun sait qu'un déménagement se solde souvent par quelques mois de dépaysement. On est perdu, désorienté.

— *Mon temps* : je prends des rendez-vous et je respecte l'horaire convenu. Je n'admets pas qu'on bouleverse mes prévisions à l'improviste sans une réelle urgence.

Mon sommeil m'appartient : il m'est indispensable. Personne ne peut arbitrairement en disposer.

Mes loisirs, mes week-ends, mes vacances m'appartiennent. Nul n'a le droit de les bouleverser à sa guise. S'il veut obtenir des arrangements, qu'il commence à me parler poliment. Ensuite, s'il s'agit d'autre chose que d'un caprice ou d'une négligence qu'on me demande de rattraper au pied levé, je vais réfléchir.

— *Mon corps, ma santé, ma vie et ma mort* sont à moi : ils n'appartiennent pas au corps médical, n'en déplaise à la corporation des médecins, ni à l'Etat-Providence-qui-prend-tous-mes-besoins-en-charge, y compris la surveillance de mon régime alimentaire, ni à une Eglise quelconque.

— *Mon rôle dans l'entreprise où je travaille*, ainsi que tout le matériel dont j'ai besoin pour le remplir : mon bureau, mes classeurs, mes outils usuels. Un ingénieur chimiste, proche de la retraite donne ici la clé de sa réussite :

« J'ai travaillé dans différentes maisons. Au préalable, je demandais toujours à mes chefs de m'indiquer avec précision la tâche qu'ils me confiaient. Ce faisant, je connaissais exactement l'étendue de mes responsabilités et je pouvais travailler à fond le domaine de ma compétence. J'ai constaté que d'autres collègues, dotés des mêmes diplômes, furent les premiers à être frappés de licenciement car ils étaient utilisés, selon les circons-

tances, à des travaux moins bien définis. Comme leurs attributions étaient mal balisées, l'entreprise avait vite fait de les considérer comme du personnel superflu. »

— *Mon nom* : je n'étais pas là pour donner mon avis à ce sujet lorsque je suis né. Mes parents en ont décidé à ma place. Soit ! Mais pourquoi m'avoir donné le prénom de mon grand-père ou de mon frère décédé ? Étaient-ils en peine de trouver un nom ? Ou s'agit-il de remplacer le défunt ? Dans ce cas, non merci : je suis moi et je ne suis pas sur terre pour prolonger autrui. Si cela me plaît, je peux très bien changer de prénom pour les familiers. Les parents trop chatouilleux en la matière n'ont sans doute pas perdu le réflexe du propriétaire !

— *L'acquis de mes études, de mes expériences, de mes échecs et de mes réussites* : Cette histoire m'est spécifique et j'en tire les leçons que je veux. Idéologies toutes faites et autres prêt-à-porter de la pensée qu'on voudrait abusivement m'imposer, abstenez-vous : ma tête n'est pas un hangar, et à plus forte raison, un dépotoir. Elle est faite physiologiquement pour fonctionner toute seule.

Il existe des parents qui tombent malades lorsque leurs grands enfants affichent des convictions qui ne sont pas conformes aux leurs. Il est normal qu'ils les aient éduqués avec leurs expériences, leur bagage bon et mauvais : comment auraient-ils pu faire autrement ? Mais de là à s'offusquer, à faire du chantage lorsque ces derniers jugent bon de ne pas retenir les principes de jadis !

On ne m'a pas consulté déjà pour décider de ma naissance. Mais s'il faut ensuite reproduire à la demande comme un automate toutes les idées d'autrui...

— *Mon argent, ma voiture, mes biens* : je ne les prêterai pas à la légère.

— *Mes fréquentations, mes amis, mon courrier* : bien sûr que tout cela doit être personnel. Et si je partage ma vie avec une femme, des enfants, ce n'est pas une raison pour qu'on use et abuse de ce patrimoine que je me suis constitué. A plus forte

raison pour qu'on m'impose, plus ou moins clairement, de fréquenter ou de ne pas fréquenter telle personne.

— *Mes engagements, mes responsabilités* et non ceux que d'autres brûlent : à mon corps défendant de me coller sur le dos, à mon corps défendant pour leur plus grand profit.

— *Mes vêtements, ma coupe de cheveux* : certains y sont indifférents. D'autres y apportent un soin particulier car ils tiennent à exprimer par là le cachet de leur personnalité. Lorsque quelqu'un veut imposer à autrui une tenue ou une coupe de cheveux, ce n'est jamais innocent.

On voit ici combien le territoire humain est complexe. Mais l'homme a ceci de commun avec l'animal que si l'on attente à son territoire, on risque de le déséquilibrer profondément. A cela, des chefs d'entreprises responsables et réfléchis devraient penser.

LA DISPARITION DU TERRITOIRE ET SES CONSÉQUENCES

Si je perds mon territoire, je perds également mon autonomie, ma liberté de manœuvre.

C'est l'évidence même.

Tous les états l'ont compris qui inscrivent comme objectif cardinal de leur politique *l'intégrité du territoire national* et qui entretiennent entre eux le principe de la *non-ingérence dans les affaires internes d'un pays*.

Ce qui est vital pour un peuple l'est aussi pour chaque homme. Il devrait en résulter une morale qui serait vraiment digne de ce nom : *la non-ingérence dans les affaires d'autrui*, sans autorisation préalable de l'intéressé. Si je laisse entrer ma concierge dans le vestibule, ce n'est pas une raison suffisante pour qu'elle inspecte mon séjour. Tout le monde trouverait fort incongru qu'un invité reçu à la salle à manger, en profite pour faire le tour de l'appartement, jusque dans ses recoins, et ouvrir les armoires.

Ce qui choque de la part d'un invité devrait également scan-

daliser de la part d'un cabinet d'embauche ou d'une société. Si l'on me demande un entretien pour faire suite à ma candidature, il est normal que mes compétences professionnelles soient examinées de près et que je donne sur ce point, les renseignements correspondants. Mais savoir quelle est ma place parmi mes frères et sœurs, la nature de mes relations avec mes parents et mon épouse, en quoi cela regarde-t-il l'entreprise ? Vérité élémentaire trop oubliée, diront certains : « Si vous avez tant de réticences à parler de votre vie, c'est sans doute que vous avez quelque chose à cacher. »

Cet argument agressif, destiné à forcer des résistances légitimes, est des plus extravagants. Je n'ai pas à justifier ma discrétion. C'est à mon vis-à-vis de prouver, si ses motivations sont honnêtes, que cette partie de mon intimité sur laquelle il demande un droit de regard, concerne effectivement nos affaires communes. Et autrement qu'avec des contorsions verbales ! Le territoire ne se justifie pas, il se défend, ou plus exactement, il s'affirme et impose le respect. Un point c'est tout !

Si je perds mon territoire, c'est mon épanouissement qui est menacé.

Là encore, à l'échelon des relations personnelles, certaines expériences mériteraient d'être méditées par les architectes et les ergonomes. L'échec flagrant du mariage à l'occidentale ne fait plus de doute. En perdant leur « chez-soi », leur liberté de manœuvre au profit d'un pan-territoire, les époux souvent s'éteignent. On voit des hommes, jadis plein d'élan, perdre leur vitalité. Ils aimaient la voile et les sorties, la danse folklorique ou les randonnées pédestres et maintenant, embrigadés sous le sacro-saint joug du « *tout-ensemble* », ils n'osent plus continuer, comme interdits, parce que, sur ce point, leurs goûts ne convergent pas.

Or des expériences prometteuses existent : avoir chacun son lieu dans la maison, ses goûts et ses fréquentations, ce n'est pas la ruine du couple quoi qu'en disent les prophètes de malheur, au contraire. A l'usage, chacun y gagne. C'est ainsi que dans certaines familles, les parents ont pris chacun leur chambre ou, faute d'espace, un coin spécifique dans leur pièce commune. Ils ont fait de même avec leurs enfants, les encourageant à décorer

leur chambre à leur façon. Ils constatent que les tensions relationnelles se sont largement atténuées.

Enhardis, ces couples ont fait plus : et pourquoi chacun n'aurait-il pas son compte bancaire et des postes budgétaires spécifiques à gérer ? « Pourquoi ne pas élargir et enrichir encore nos activités personnelles ? Je garderai notre enfant pendant que tu iras à la chorale et demain nous ferons l'inverse : j'irai à mon atelier de poterie. »

Qui ne voit, qu'à l'évidence, ce style de vie profite à tous ? « Nous irons assister au concert que tu donneras avec ta chorale, et moi je rapporterai de quoi faire des pieds de lampe. »

Elémentaire mon cher Watson ? En tous cas, c'est dans une direction radicalement opposée que les entreprises se dirigent actuellement. On vise la promiscuité maximale, le voisinage de tous les instants. Ainsi, nous avons vu arriver il y a quelques dix ans un nouveau style d'architecture dans les sociétés : les espaces paysagés. Plus de murs dans les bureaux et par conséquent plus de portes. On est partout chez soi. Les cloisons sont remplacées par des plantes vertes ou des panneaux bas qui n'isolent nullement du brouhaha.

A quoi pensaient ces architectes en chambre lorsqu'ils ont conçu une telle cohabitation ? Il paraît que ce décor inspire une « émulation salubre ». L'émulation est loin d'être obtenue mais les distractions, donc les erreurs, sont certaines. Le remède est pire que le mal.

Autre argument aussi peu convaincant : « Ce contact permanent facilite un travail efficace et des relations profondes entre les personnes. » Le résultat escompté est à cent lieues de celui qu'on obtient : cette architecture débouche sur une promiscuité pesante. En guise de relations, des commérages et des blagues vite éculées. En guise d'efficacité, un travail discontinu dont on finit par se dégoûter à force de ne pouvoir le mener à bien sans être interrompu. Si on ajoute à ces espaces paysagés, les cantines du personnel, où l'on retrouve encore et toujours les mêmes personnes, il est bien difficile de garder quelque recul sur ce qu'on fait.

Dans ces espaces sans frontière, où tous les bavardages, où toutes les médisances sont entendues qu'on le veuille ou non, des clans naissent avec des rivalités sournoises ou ouvertes.

Ceux qui n'entrent pas dans le jeu sont mis en quarantaine. Et pour ceux qui sont avides de pouvoir, qui cherchent à faire lever des cyclones relationnels, ces lieux ouverts sont un champ d'activité rêvé : rien ne s'oppose à leurs manœuvres.

Bref, les gens s'éteignent, se nivèlent, s'épient. On ne peut que rappeler cette vérité élémentaire : la réflexion, la créativité et l'initiative mûrie ont besoin d'une certaine solitude. Même du point de vue de l'entreprise, cette promiscuité n'est pas un calcul rentable.

Mais a-t-on mesuré les incidences sur la vie privée ? Il reste encore des heures à vivre et à vivre convenablement, après le travail...

Si mon territoire est menacé, ou inexistant, je perds (ou je n'ai pas) l'agressivité dont j'ai besoin pour survivre.

C'est une des observations les plus riches d'enseignement en éthologie : l'animal est physiquement le plus fort lorsqu'il se trouve au centre de son territoire géographique. En revanche, plus il se rapproche de ses frontières, plus sa force physique et son assurance décroissent. Un chien qui aboie devant la haie mitoyenne du jardin est sans doute un chien qui a déjà peur.

L'agressivité, la force de l'animal sont donc étroitement liées à la possession de son territoire.

Chez les hommes, il en va de même, avec les ajustements propres à l'espèce. Plus un homme a un territoire construit et riche, et plus il se battra pour le défendre. Celui qui a une maison, bâtie avec ses deniers, conçue par lui jusque dans le détail, la défendra jalousement contre les voleurs, les graffiti ou les dégradations que les amis désinvoltés de ses enfants lui ont fait subir.

Celui qui, au prix de lectures sérieuses, s'est forgé des idées bien à lui, n'entrera pas facilement dans un endoctrinement quelconque. Au contraire, il cherchera tous les moyens pour y échapper. Il sera prêt à se battre.

Celui, qui à force d'expériences heureuses et malheureuses a acquis des convictions bien étayées et vérifiées sans cesse sur le tas, n'est pas prêt à se laisser commander impunément n'importe quoi.

En revanche, celui qui n'a rien construit en matière de terri-

toire, — ou celui à qui on l'a enlevé — n'a rien à défendre. *Et s'il n'a rien à défendre, il n'aura pas d'agressivité, d'énergie, de vitalité propre.*

A cela, des chefs d'entreprise avisés devraient réfléchir.

Veut-on que la société tourne à plein rendement ? Dans ce cas, il faut des gens combattifs, toniques, réactifs. Ce n'est pas le moment de les déposséder plus ou moins sournoisement de leur territoire.

Or c'est précisément ce que l'on fait si l'on contient le personnel dans les limites étroites du travail et de l'entreprise. A long terme, voire à moyen terme, ces gens n'auront plus le tonus dont ils ont besoin pour faire avancer rondement une affaire, obtenir un marché, inventer une technique nouvelle pour concurrencer l'adversaire.

Pan-territoire et pan-sexualité.

Dans les familles cohésives, les casernes, les collèges et certaines colonies de vacances, où le pan-territoire est obligatoire, on voit presque toujours la pan-sexualité faire son apparition ! Selon les cas, on trouve des blagues sexuelles, des « virées » au bordel ou de l'homosexualité, des parties carrées entre couples ou des jeux de strip-poker, sans oublier les bains de minuit équivoques.

Or, tout cela a pour effet final, non de fouler aux pieds une morale pudibonde, mais de détraquer la sexualité intime et personnelle de chacun.

Au premier abord, ces pratiques collectives semblent ne venir de personne en particulier. Mais assez vite on s'aperçoit que quelqu'un en tire les ficelles, soit pour assouvir ses propres pulsions sur des gens qui, au départ n'y seraient pas disposés, soit pour prendre le pouvoir. Car pénétrer par effraction dans l'intimité de quelqu'un (dont la sexualité fait partie), c'est immanquablement avoir barre sur lui.

Voici l'exemple d'une grande famille où il s'est passé en substance ceci : une des cousines de cette tribu a commencé avec chaque cousin, à tour de rôle, une relation préférentielle, juste le temps qu'il fallait pour le méduser ; puis elle l'a laissé tomber pour passer à un autre, à l'insu des précédents. Chacun continue à recevoir, de temps à autre, des billets doux d'une gentil-

lesse condescendante, pénétrante, fascinante et chacun continue à se croire le préféré. Pourtant certains parmi eux sont mariés. Un oncle est amoureux d'elle ; deux de ses frères aussi, qui n'arrivent pas à se marier.

Face à cette jeune reine de vingt-cinq ans, sans diplôme ni compétence professionnelle, toutes les cousines se sentent inférieures, y compris celles qui détiennent de brillants diplômes universitaires. Toutes se croient moins belles, moins intelligentes ; toutes sont fascinées par le succès universel de cette étoile qui éclaire la nuit de la tribu.

Avec un sans-gêne et un culot qui anéantissent la résistance, elle pénètre dans la vie de chacun et chacune, commentant les fiançailles de l'un, le mariage de l'autre, l'appartement du troisième. L'une de ses cousines, mariée, a même reçu, alors qu'elle venait de s'installer dans un nouvel appartement, une lettre de cette coquette : celle-ci lui annonçait sans ambage qu'elle organiserait personnellement la « crémaillère » chez eux ; on ne lui avait rien demandé ! Stupéfaits, la jeune femme et son mari ont fini par conclure que c'était « gentil » de sa part...

Bien sûr, elle a toujours l'initiative lorsqu'il s'agit de réunir la tribu... autour d'elle. Une fois, à l'automne, elle a lancé l'idée, malgré le temps frais, d'un bain de minuit tout nu. Subjugué par cette initiative incongrue, le mari d'une des cousines, pourtant pudique, s'est déshabillé comme tous les autres. Il ne s'est réveillé de cette soumission que lorsque sa femme lui a fait remarquer :

« Mais qu'est-ce qui t'arrive ? »

Or, dans les couples qui ont l'ingérence de cette coquette, *la vie sexuelle ne va pas sans problème* : bien après son irruption, il y a encore un tiers dans le ménage.

En lisant ces lignes, plus d'un pensera sans doute à l'étrange emprise que certains établissent, dans le monde du travail ou ailleurs, à partir d'une pan-sexualité qu'ils ont suscité.

Si mon territoire est envahi, ma santé physique est en péril.

Notre santé tient essentiellement à l'équilibre et au bon fonctionnement des trois systèmes suivants :

— Le système neuro-végétatif, qui régule le rythme cardiaque et pulmonaire.

— Le système de défense immunitaire : chargé de neutraliser tous les agents agresseurs installés dans l'organisme : microbes, virus, cellules atypiques etc...

— Le système neuro-endocrinien qui permet l'adaptation de l'organisme à l'effort (glandes surrénales), aux différences de température (thyroïde).

Le dérèglement de l'un de ces systèmes sera à l'origine de maladies dont voici une liste non exhaustive :

a) Maladies en rapport avec le dérèglement du système sympathique et para-sympathique :

- Domaine cardio-vasculaire : hypertension artérielle, palpitations, troubles du rythme cardiaque, maladies coronariennes.
- Domaine digestif : ulcères, constipations, diarrhées, problèmes de vésicule biliaire, migraines, rectocolites hémorragiques.

b) Maladies en rapport avec le dérèglement du système de défense :

- Domaine O.R.L. : amygdales, végétations, rhinopharyngites, gingivites, chute des dents.
- Maladies infectieuses, notamment celles qui affectent les articulations comme certaines arthrites.
- Maladies auto-immunes, où l'organisme se tourne contre lui-même et fabrique des anticorps contre ses propres organes : myopathie, sclérose en plaque, certains rhumatismes inflammatoires.
- Cancers : nous avons en permanence dans notre organisme des cellules anormales qu'un organisme en bonne santé détruit à mesure. En l'absence d'un bon fonctionnement du système de défense, ces cellules prolifèrent dangereusement et produisent un cancer.
- Allergies : asthme, eczéma.
- Maladies de la peau psoriasis, verrues.

c) Maladies en rapport avec le dérèglement du système neuro-endocrinien :

- Hyperthyroïdie, diabète
- Troubles des règles, mastose ; etc.

Le système nerveux, c'est-à-dire ces trois systèmes rassem-

blés, régule donc le fonctionnement de tout l'organisme et sert à assurer la survie de l'individu dans son environnement. Si le territoire d'un homme est amputé, et qu'il n'a plus les moyens ni d'affronter une situation hostile ni de la fuir, il est *inhibé*, c'est-à-dire qu'il reste interdit devant ce qui lui arrive sans plus rien faire devant la menace. *Or cette inhibition perturbe gravement le fonctionnement du cerveau. Celui-ci va dérégler le système nerveux tout entier dont il a la maintenance.*

Nous avons déjà vu que chez l'enfant, l'absence de chambre personnelle c'est-à-dire de territoire géographique, peut avoir une influence directe sur le fait qu'il n'arrive pas à être continen- la nuit. Or, curieusement, l'énurésie se retrouve chez les déportés en camp de concentration, chez des enfants hospitalisés et chez des personnes âgées placées dans des hospices. Tous ces gens ont en commun d'avoir perdu leur autonomie et d'être amputés de leur territoire propre : travail, famille, relations, maison, etc...

Depuis quelques années, des médecins ont étudié l'influence de cette perte du territoire sur divers types de maladie. Ce qui fut trouvé sur le cancer en dit long, comme on va le voir. Comment se fait-il qu'il ne soit jamais fait état de ces études dans la grande presse alors qu'elles permettraient à beaucoup de gens de prévenir cette maladie en réglant leurs difficultés ?

Le docteur Lawrence Leshan, aux Etats-Unis, a dressé un profil des personnes atteintes d'un cancer. Or, parmi les caractéristiques de ce profil, on trouve des gens incapables d'agressivité, des gens qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont plus de but dans leur vie. *Le cancer serait donc fréquemment lié à la perte du territoire.*

Un exemple de ce même médecin : il avait un patient de trente cinq ans atteint d'un cancer inguérissable au cerveau. Cet homme aurait voulu faire une carrière de musicien mais son père l'avait obligé à faire du droit et il était devenu *avocat contre son gré*. Dans sa vie affective, même ingérence de ses proches : sa mère l'avait marié à une femme *qu'il n'avait pas choisie*. Bref aucun des choix principaux de sa vie ne venait de lui. A l'âge de trente trois ans, il avait essayé, sans y parvenir, d'arrêter sa carrière d'avocat ; à la suite de quoi le cancer s'était manifesté.

Cet homme a fini par rompre avec sa femme et abandonner sa carrière d'avocat. Leshan dit qu'à partir de là son cancer « a fondu comme neige au soleil ». Depuis dix ans, ajoute-t-il, il joue dans un orchestre symphonique. La volonté de vivre, de continuer à prendre ses décisions au jour le jour, de réaliser ses désirs, ont été pour lui des remèdes déterminants, sans pour autant exclure les traitements médicaux.

De quoi s'agit-il chez cet homme ? Tout simplement de reconquérir son territoire.

Encore plus frappant : Leshan a aidé pendant quatre ans trente malades, parmi lesquels un seul avait une chance minime de guérir. Or, dix ans plus tard, quinze de ces malades vivent toujours. A force de reconstruire les différents secteurs de leur vie, dont la disparition (ou la non-construction) était responsable de la maladie, ils ont reconquis la maîtrise de celle-ci.

Veut-on encore un autre exemple de cette liaison du cancer avec la perte du territoire ? Il nous sera donné par un Français, le docteur Moiroit. Ce médecin a fait des statistiques sur les maladies cancéreuses dans cent quarante couvents. Au départ, il pensait que, dans ces lieux protégés contre la pollution, le tabac, l'alcool, la vie stressante, la fréquence des cancers serait moindre. Les résultats sont exactement CONTRAIRES. Les cancers du larynx et du sein chez les femmes, des testicules et de la prostate chez les hommes, sont bien plus nombreux dans les monastères que dans le monde. Or il est évident que tous les couvents sont des lieux où le pan-territoire est institutionnalisé : plus d'intimité, de temps pour soi, de projets et d'initiatives personnels. Il est également remarquable de constater que les organes atteints sont en rapport avec des interdictions sacralisées, c'est-à-dire des amputations claires de certains secteurs : silence, vœu de célibat...

En dehors des cas de cancer, les maladies les plus diverses peuvent apparaître lorsqu'un secteur vital est atteint. Chez ces gens, elles se succèdent : après avoir fait une sciatique, par exemple, ils feront un ulcère d'estomac.

Nous avons administré la preuve criante du lien qui existe

blés, régule donc le fonctionnement de tout l'organisme et sert à assurer la survie de l'individu dans son environnement. Si le territoire d'un homme est amputé, et qu'il n'a plus les moyens ni d'affronter une situation hostile ni de la fuir, il est *inhibé*, c'est-à-dire qu'il reste interdit devant ce qui lui arrive sans plus rien faire devant la menace. *Or cette inhibition perturbe gravement le fonctionnement du cerveau. Celui-ci va dérégler le système nerveux tout entier dont il a la maintenance.*

Nous avons déjà vu que chez l'enfant, l'absence de chambre personnelle c'est-à-dire de territoire géographique, peut avoir une influence directe sur le fait qu'il n'arrive pas à être contenu la nuit. Or, curieusement, l'énurésie se retrouve chez les déportés en camp de concentration, chez des enfants hospitalisés et chez des personnes âgées placées dans des hospices. Tous ces gens ont en commun d'avoir perdu leur autonomie et d'être amputés de leur territoire propre : travail, famille, relations, maison, etc...

Depuis quelques années, des médecins ont étudié l'influence de cette perte du territoire sur divers types de maladie. Ce qui fut trouvé sur le cancer en dit long, comme on va le voir. Comment se fait-il qu'il ne soit jamais fait état de ces études dans la grande presse alors qu'elles permettraient à beaucoup de gens de prévenir cette maladie en réglant leurs difficultés ?

Le docteur Lawrence Leshan, aux Etats-Unis, a dressé un profil des personnes atteintes d'un cancer. Or, parmi les caractéristiques de ce profil, on trouve des gens incapables d'agressivité, des gens qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont plus de but dans leur vie. *Le cancer serait donc fréquemment lié à la perte du territoire.*

Un exemple de ce même médecin : il avait un patient de trente cinq ans atteint d'un cancer inguérissable au cerveau. Cet homme aurait voulu faire une carrière de musicien mais son père l'avait obligé à faire du droit et il était devenu *avocat contre son gré*. Dans sa vie affective, même ingérence de ses proches : sa mère l'avait marié à une femme *qu'il n'avait pas choisie*. Bref aucun des choix principaux de sa vie ne venait de lui. A l'âge de trente trois ans, il avait essayé, sans y parvenir, d'arrêter sa carrière d'avocat ; à la suite de quoi le cancer s'était manifesté.

Cet homme a fini par rompre avec sa femme et abandonner sa carrière d'avocat. Leshan dit qu'à partir de là son cancer « a fondu comme neige au soleil ». Depuis dix ans, ajoute-t-il, il joue dans un orchestre symphonique. La volonté de vivre, de continuer à prendre ses décisions au jour le jour, de réaliser ses désirs, ont été pour lui des remèdes déterminants, sans pour autant exclure les traitements médicaux.

De quoi s'agit-il chez cet homme ? Tout simplement de reconquérir son territoire.

Encore plus frappant : Leshan a aidé pendant quatre ans trente malades, parmi lesquels un seul avait une chance minime de guérir. Or, dix ans plus tard, quinze de ces malades vivent toujours. A force de reconstruire les différents secteurs de leur vie, dont la disparition (ou la non-construction) était responsable de la maladie, ils ont reconquis la maîtrise de celle-ci.

Veut-on encore un autre exemple de cette liaison du cancer avec la perte du territoire ? Il nous sera donné par un Français, le docteur Moiro. Ce médecin a fait des statistiques sur les maladies cancéreuses dans cent quarante couvents. Au départ, il pensait que, dans ces lieux protégés contre la pollution, le tabac, l'alcool, la vie stressante, la fréquence des cancers serait moindre. Les résultats sont exactement CONTRAIRES. Les cancers du larynx et du sein chez les femmes, des testicules et de la prostate chez les hommes, sont bien plus nombreux dans les monastères que dans le monde. Or il est évident que tous les couvents sont des lieux où le pan-territoire est institutionnalisé : plus d'intimité, de temps pour soi, de projets et d'initiatives personnels. Il est également remarquable de constater que les organes atteints sont en rapport avec des interdictions sacralisées, c'est-à-dire des amputations claires de certains secteurs : silence, vœu de célibat...

En dehors des cas de cancer, les maladies les plus diverses peuvent apparaître lorsqu'un secteur vital est atteint. Chez ces gens, elles se succèdent : après avoir fait une sciatique, par exemple, ils feront un ulcère d'estomac.

Nous avons administré la preuve criante du lien qui existe

entre l'amputation du territoire et les problèmes de santé. Concluons donc dans les termes les plus clairs : les entreprises qui veulent, de toute évidence, déraciner chez leurs employés tout ce qui a été construit par eux dans le passé et en dehors de leur établissement (convictions, bonheur conjugal, activités de loisir, etc...) ont-elles conscience qu'elles suscitent, ipso facto, des maladies dans leur personnel ? Si elles se plaignent de ce que leurs charges sociales sont excessives, il faudrait alors qu'elles prennent le problème par le bon bout : à vouloir faire le vide en dehors du travail, elles ne peuvent que récolter ce qu'elles ont semé. Qu'elles ne s'étonnent pas ensuite si les cotisations-maladie sont des gouffres pour leur budget !

Enfin, cette question de finances mise à part, quel chef d'entreprise de quelque probité aurait encore le front de regarder ses subalternes dans les yeux s'il sait pertinemment qu'il leur impose un style de vie qui ne peut que les rendre malades ou détraqués, comme on va le voir.

Si mon territoire est attaqué, ma santé psychique peut s'en ressentir.

Il ne s'agit pas de ramener tout dérèglement psychologique à un état de délabrement du territoire. Et inversement, comme on vient de le voir, cette même cause peut avoir d'autres effets que psychiatriques. Mais des psychologues ont constaté dans leur cabinet qu'un NOMBRE IMPORTANT de patients virant vers la névrose, voire la psychose, sont des gens dont le territoire s'est trouvé ravagé.

On rencontre des personnes dont toute la vie se résume dans l'appartenance à un groupe (famille, tribu, parti, obédience religieuse). Elles n'existent et n'agissent qu'en référence à ce groupe. En dehors de lui, aucune raison propre de vivre. Le jour où ce groupe est menacé ou en crise, le malheureux voit toute sa vie vaciller CAR IL N'A PAS DE TERRITOIRE PERSONNEL. Ce bouleversement peut alors déboucher sur une psychose grave.

Il en est de même pour un homme dont tout le territoire se limite au travail. C'est souvent le cas de beaucoup d'enfants d'agriculteurs. En dehors du travail de la ferme, il ne reste plus de temps pour faire autre chose. L'un d'entre eux a raconté

que, jeune homme, il lui arrivait de sortir à ses moments perdus et d'aller au village pour élargir son horizon et se faire, si possible, quelques amis. Lorsqu'il revenait de ces rares escapades, de vifs reproches l'attendaient car son père, mécontent, lui disait :

« Le livreur de graines est venu en ton absence et c'est moi qui ai dû décharger les sacs tout seul ! »

Ainsi rabroué, il se sentait de plus en plus incapable de sortir dans la crainte que quelqu'un n'arrive en son absence à la ferme.

En réduisant à ce point le territoire de son fils, ce père lui prépare tout doucement mais sûrement une névrose. Supposons qu'à l'avenir le travail qu'il aura trouvé soit fastidieux, inintéressant ; supposons qu'il soit licencié pour des raisons économiques. Alors, n'ayant dans sa vie que ce seul secteur, il sombrera vraisemblablement dans le délabrement psychologique.

Il existe des psychologues qui, dans leur cabinet, parlent avec leurs clients des différents secteurs de leur vie :

« Quel travail faites-vous ? Y êtes-vous heureux ? Sinon, pourquoi ? Que pouvez-vous FAIRE pour améliorer vos conditions de travail ? A qui avez-vous affaire parmi vos collègues ? Des gens corrects ? Des gens médisants, méchants, écraseurs ? Que pouvez-vous faire pour rétablir la situation à votre avantage avec tel collègue ? Après avoir trouvé les moyens à utiliser, nous noterons tout cela par écrit ; vous passerez à l'acte et ensuite nous nous reverrons pour voir ce que nous pouvons FAIRE encore.

— Et votre couple ? Donnez des faits et non des émotions.

— Et vos loisirs ? »

Et chaque fois, même investigation objective, même recherche concrète des moyens à prendre pour rétablir un territoire qui se délabre ; puis passage à l'acte.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire en détail cette approche. Mais il fallait signaler ici le rapport rigoureux qui existe chez beaucoup de gens entre le délabrement psychique et l'absence de territoire. Il fallait également démontrer que la reconstruction méticuleuse de ces secteurs amenait promptement une amélioration sensible de l'état psychique.

Pour finir, à force de vouloir déraciner dans l'œuf tout

germe de contestation, certains chefs d'entreprise en viennent à avoir l'attitude des tyrans soupçonneux qui surveillent tout, craignent tout et rendent la vie impossible à leur entourage. Cette anxiété caractérielle est dangereuse.

Ils veulent avoir un droit de regard sur toute la vie de leur personnel et, si possible, enlever à celui-ci toute vie extérieure à leur travail. Cette attitude phobique ne peut que se retourner contre eux à long terme. Et pour les pauvres gens ainsi déracinés, quel massacre, surtout lorsqu'après les avoir ainsi vidés de leur substance, les mêmes entreprises les laissent sur le trottoir quatre ans après, avec la suggestion de leur inefficacité. N'ayant plus rien à quoi se raccrocher, ces hommes, ces femmes devenus monolithiques par le conditionnement effarant de la société où ils travaillent, sombrent dans la folie.

DISPARITION OU ABSENCE DE TERRITOIRE

et interconnexion des cerveaux

Le cerveau est conçu, dit H. Laborit, pour fonctionner de façon autonome. Mais dans la vie de tous les jours, chacun peut observer d'étranges phénomènes où tout se passe comme si plusieurs cerveaux étaient « connectés » les uns sur les autres. Il appartient aux neurologues d'apporter sur ce point l'éclairage de leurs connaissances, sans exclusive : il reste encore beaucoup à découvrir dans cet organe dont l'étude approfondie ne remonte pas si loin dans le passé.

La dispute intérieure

Une jeune diplômée nous raconte ceci :

— « Parents et amis m'ont toujours traitée de « distraite », et, longtemps je n'ai su comment y remédier. Ainsi, j'ai eu un gros travail à fournir pour ma thèse de Doctorat, et « mes distractions » ont porté préjudice au déroulement de mes recherches. Il m'est arrivé fréquemment de ne plus tenir devant mes documents et d'éprouver un besoin de sortir qui ne tenait pas à la nécessité normale de se détendre.

Or, récemment, pendant que je conduisais ma voiture en ville, j'ai évité de toute justesse une collision grave. Une nou-

velle fois, j'étais distraite. Je me suis alors demandé si cette « distraction » était tout simplement un déconnectage appelé communément « absence ». Eh bien non, il ne s'agissait pas d'une « absence ». En apparence distraite, j'avais en réalité l'esprit parfaitement occupé : j'étais en train de me disputer mentalement avec ma mère. J'argumentais pour défendre mes positions et, d'une certaine façon, je percevais ses répliques ; puis je lui rétorquais ma réponse. Depuis des années, en effet, mes études et mes réflexions m'avaient conduite à élaborer une série de convictions diamétralement opposées aux siennes.

A la lumière de cette découverte, je me suis rendu compte que dans le passé, « mes distractions » étaient fréquemment de la même nature. Brusquement je déconnectais de la réalité environnante, et avec la force d'une priorité, s'engageait dans ma tête une dispute structurée avec ma mère. Elle et moi, nous nous disputons le secteur « culture » de mon territoire.

Ayant vu ce mécanisme, j'ai éjecté mentalement ma mère de mon cerveau. Et, curieusement, depuis ce jour je suis devenue beaucoup plus paisible, opérationnelle et disponible pour mes propres besognes.

Cette découverte m'a permis de comprendre peut-être ce qui a pu se passer pour mon frère aîné. Pendant son enfance, il avait été poussé par sa tante célibataire qui voulait le voir réaliser une carrière intellectuelle brillante. Elle lui faisait faire quotidiennement ses devoirs et réciter ses leçons. Mon frère réussissait fort bien mais n'avait aucune confiance en lui. Il redoutait toute nouveauté, même la perspective d'un voyage alléchant. Pour un enfant, cette attitude était choquante. Deux fois de suite il a échoué, contre toute attente, au concours d'une Grande Ecole.

A partir de là, il s'est de plus en plus emmuré en lui-même. Son travail lui laissant beaucoup de loisirs, il n'en faisait rien mais restait des heures comme prostré dans des « méditations » dont il ne livrait pas le contenu.

Or il a fini par se suicider. Dans les derniers temps de sa vie, il parlait sans cesse de cette tante qu'il adorait, selon ses propres termes.

Ce frère infortuné fut-il harcelé dans sa folie par la présence et la volonté de quelqu'un d'autre, de cette tante, par exemple ?

Peut-être, du moins jusqu'à une certaine époque, aurait-il suffi, pour le sauver, qu'il fasse une prise de conscience semblable à la mienne pour éjecter cette présence parasite et retrouver par la suite son autonomie et prendre possession de tous ses moyens ? »

Une question très grave est ici posée aux psychologues et psychiatres, souvent démunis devant leurs malades, au point que plusieurs psychiatres de renom aux Pays-Bas, ces dernières années, se sont donné la mort en désespoir de cause devant leur incapacité de libérer leurs malades d'un mal insaisissable.

Une jeune femme nous raconte également son expérience qui pourrait peut-être apporter une certaine lumière concernant cet autre mal qui nous échappe, appelé « hystérie ».

« Pendant mon enfance, mon père et ma mère n'arrêtaient pas de se disputer. Inutile d'ajouter que dans cet enfer familial, je n'ai jamais été capable de construire le moins du monde une ébauche de personnalité bien à moi.

A la suite du départ de mon père, ma mère a connu une série d'aventures avec des amants. Or un jour elle m'a jeté à la figure que j'étais une putain, car j'avais couché avec ses amants. Je trouvais cette accusation à ce point horrible, que je me suis mise à crier pour lui opposer avec force ma protestation.

Mais ma mère a pris un malin plaisir à m'accabler, toujours et encore, des mêmes accusations injustifiées, et même en présence d'une voisine, d'une tante ou d'une cousine. Je criais en vain mon innocence face à des gens qui prenaient les horreurs que racontait ma mère pour de l'argent comptant. A la lettre, *réduite à rien* par ces accusations, j'ai fait une crise d'hystérie qualifiée. Un psychologue s'en est mêlé. Il m'a fait raconter dans le menu ce que j'avais ressenti, analysant chacun de mes propos. Ce procédé révoltant et inintelligent me fit vivre une nouvelle fois cette horrible sensation d'anéantissement et eut pour effet de provoquer de nouvelles crises.

Au début de mon mariage, celles-ci se sont encore produites à deux ou trois reprises. La première fois, mon mari, lui aussi, « cherchait à comprendre », et c'était reparti. N'ayant aucune compétence en psychiatrie, il a adopté alors une attitude qui, à la lumière du bon sens, lui semblait la meilleure, et qui à l'expérience, m'a effectivement sauvée : inébranlable comme un roc,

il m'a dit qu'à la prochaine crise il me jetterait hors de l'appartement. Une nuit, une nouvelle crise a commencé, et il a tenu parole : de main forte il m'a jetée dehors, dans la nuit. Pendant plusieurs jours, il ne m'a plus adressé la parole ni donné la moindre réponse à mes questions. Puis il m'a dit :

— Je ne céderai plus à aucun de tes caprices. Mais j'ai remarqué ceci : lors de tes crises, tes propos sont tantôt ceux de cette brute qu'est ton père, tantôt ceux de ta garce de mère. Je n'ai épousé ni l'un, ni l'autre, mais toi. A partir de ce jour, ton père je le jette dehors, et ta mère, elle aussi, je la jette hors de chez moi. Et toi, dans ta tête, fais-en autant. Je t'ai épousée, car j'ai trouvé en toi plusieurs qualités que j'apprécie. Et ces qualités-là, à partir de ce jour, tu vas les développer à fond. Tu as interrompu tes études ? Eh bien, tu vas choisir l'orientation que tu veux, et tu vas te remettre au travail. Je veux avoir affaire à une femme un peu plus cultivée. Tu vas t'acheter un livre de cuisine et tu vas nous faire des repas plus variés et plus appétissants. De mon côté, je vais me mettre au travail pour rendre notre appartement plus agréable. Nous confronterons nos goûts, et nous déciderons ensemble. Tu vas construire ta personnalité pendant que moi, je vais m'occuper de mes affaires. Et dans six mois nous verrons si nous restons ensemble, oui ou non. Fais valoir tes goûts, je les respecterai. Mais je ne veux plus voir à mes côtés une folle, c'est-à-dire ton père ou ta mère.

Je n'ai plu eu de crises depuis. J'ai commencé à m'investir et j'ai pris goût à la vie. J'ai comme le sentiment que, plus je me fais une personnalité solide, moins je cours le risque d'être habitée par mes parents. »

Faisons donc travailler notre cerveau de façon fonctionnelle et les autres, en nous, ne feront plus la loi.

La transmission des émotions

Un homme d'une trentaine d'années s'est aperçu au bout de cinq ans de mariage, qu'il a changé du tout au tout. D'un naturel très posé, il se surprend aujourd'hui à s'emporter violemment, au point de ne plus pouvoir se maîtriser, lors des scènes de ménage de plus en plus fréquentes.

Il est vrai que sa femme prend un malin plaisir à l'excéder pour des vétilles. Mais il est également vrai qu'à la suite de ces

incidents, il se met à crier, à vouloir tout casser, il est même parfois tenté de se jeter par la fenêtre.

Le résultat est toujours le même : après l'orage, il est décontenancé, ridicule. Et ce n'est plus qu'un petit garçon à qui sa femme fait la leçon. Elle obtient alors de lui ce qu'elle veut.

Cet homme a changé de comportement uniquement dans son couple. Dans tous les autres domaines de sa vie, il est toujours calme, souriant et réservé comme dans le passé. C'est à n'y rien comprendre.

Or, dans cette période, il rencontre par hasard un bénévole de « SOS amitié ». Celui-ci explique :

« Le but de notre association est d'aider les appelants en détresse, en particulier les suicidaires. La consigne donnée est la non-directivité. Il faut laisser parler l'angoissé qui appelle, le laisser raconter, exprimer ses états d'âme, ses émotions du moment, et le cas échéant, les reformuler. »

Cet homme ajoute :

« Après ces appels téléphoniques, je me rends compte que je suis complètement dans le « flou », angoissé comme celui qui vient de m'appeler. Je suis pollué par les émotions de ces gens. Alors que je suis plutôt d'un naturel décontracté et serein, je me suis plusieurs fois surpris à broyer du noir comme les déprimés que j'ai écoutés. Je ne me reconnais plus. »

Cette dernière phrase fait bondir notre homme. Lui non plus ne se reconnaît plus. Eclairé par ce témoignage, il se dit que, peut-être, ses colères en couple pourraient ne pas être les siennes non plus.

Un jour, lors d'une nouvelle scène, il sent monter une colère qu'il n'arrive pas à dominer. L'idée lui vient alors de renvoyer *mentalement* cette agressivité à sa femme. Sur le champ, il retrouve son calme, mais voilà que c'est sa femme à présent qui s'énerve et ne se contrôle plus.

Il a gardé pour lui le secret de cette trouvaille, et à plusieurs reprises, il y a eu recours, toujours avec le même résultat. Ne comprenant plus ce qui lui arrivait, sa femme a fini par lui dire :

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais je sens que je n'ai plus barre sur toi.

Il lui a alors dévoilé son secret. La transmission des émotions : étonnant, mais rigoureusement vrai.

Voici un autre cas similaire :

Plusieurs personnes, ayant participé à des séances de Dynamique de groupe, contraints par leur entreprise, ont confirmé ce phénomène de transmission d'émotions.

Ils se sont trouvés dans ces stages sujets à des réactions émotionnelles qui n'étaient pas les leurs dans la vie quotidienne. Après quoi, ils ne parvenaient plus à dialoguer en couple. En se posant l'éternelle question : « Pourquoi dis-tu cela ? », ils s'excédaient mutuellement et réagissaient de façon étrange.

Un jour, ils écoutaient avec des amis un enregistrement sur cassette d'une émission d'Anne Gaillard, consacrée à ces étranges pratiques de défoulement organisé. Une personne qui avait participé à un tel séminaire, brusquement est tombée sur le sol, en proie à de violentes convulsions. Aussitôt après, sa soeur, puis son mari sont à leur tour saisis par la même crise. La scène a duré un long moment. Les amis, surpris par ces étranges phénomènes, sont restés là, paniqués et impuissants.

Quelle est donc la nature de ces Dynamiques de groupe pour produire si longtemps après, de si étranges effets lorsqu'elles sont simplement dénoncées par une émission radiophonique ? Pourtant Anne Gaillard ne dénonçait que les dessous financiers de ces séminaires.

Il appartient aux neurologues d'étudier la question à un niveau bien plus grave. A eux de nous éclairer sur l'étrange communication entre les cerveaux qui naît lorsque le tiraillement entre cohésion et rivalité se trouve manipulé.

Ce qui est vrai pour l'excitation, l'est également pour l'endormissement.

Un endormissement communicatif

Un ergothérapeute, participant à des réunions diverses, avait frappé un conférencier par son art de « déconnecter » l'auditoire. Il affichait un air distrait, ne prenait jamais de notes et regardait avec insistance un point situé à deux mètres du sol. Que regardait-il ? Rien, mais le conférencier, fasciné par sa

rêverie soutenue et énigmatique, perdait le fil de son discours.

C'est simple : cet auditeur hébété le déstabilisait, le polarsait, le mettait sous hypnose. En revanche, ce qui pose question, c'est l'influence de cette « pile polluante » sur l'auditoire tout entier, qui, sans voir le rêveur, s'endormait.

La conférence terminée, le parasite fut invité à s'expliquer. Était-ce une attitude délibérée ? Oui. Nullement gêné, il a livré son secret : vers l'âge de quatorze ans, il était chez les scouts qui l'avaient pris pour tête de turc et affublé du surnom de « nouille ». Pour renverser la situation, il avait adopté la distraction, tout naturellement, sans en connaître les mécanismes comme moyen de déstabiliser les autres. Il rêvait, il rêvait, puis brusquement, surgissait de sa léthargie pour qualifier de formidable, d'extraordinaire ce qui venait d'être dit. Alors commençait un épilogue volubile, enthousiaste... qui entraînait le débat résolument dans une impasse. Sous le charme de ce subterfuge, les scouts le choisirent pour chef, un an plus tard.

L'expérience étant probante, pourquoi ne pas continuer ? Il conclut :

— C'est une technique sûre. Je vous promets qu'elle réussit chaque fois, voilà vingt cinq ans que je la pratique.

Quel circuit entre les cerveaux a-t-il utilisé comme d'instinct ?

La « méditation transcendantale » utiliserait-elle des procédés analogues ? Les « méditants » prétendent « pacifier la société ». Une seule personne, par cette technique, suffit à en apaiser cent autres. Vrai, faux ? Il serait imprudent de prendre position à la légère.

Deux personnes, intriguées par ces méthodes, se sont rendues à une réunion d'information où elles n'ont pas manqué de poser des questions pertinentes. L'animateur, surpris, s'est embrouillé dans des réponses peu satisfaisantes, et les a invitées à revenir pour en savoir plus, à la prochaine conférence d'information.

Ces deux personnes revinrent, décidées cette fois à obtenir des réponses claires : or, elles ont été, dès le début de la réunion, saisies par une étrange lourdeur. Elles devaient lutter contre le sommeil, et cette torpeur bloquait leur réflexion. Il leur était impossible de poser une seule question.

Au moment de sortir, elles ont découvert à leur droite et à

leur gauche, un peu en retrait, deux « méditants ». Que faisaient-ils ? Ils méditaient, les yeux baissés, les mains jointes, immobiles.

Curieux phénomène...

Ainsi, il existe une interaction entre les cerveaux dont nous ignorons les mécanismes, mais que certains utilisent allègrement. Elle produit à notre insu, des effets palpables... et redoutables. La neurologie a encore bien des choses à découvrir, puis à nous apprendre.

Tout cela peut paraître extravagant ; n'oublions pas cependant que les puissants de ce monde y prêtent la plus grande attention. Tant à l'Est qu'à l'Ouest, ils y consacrent un budget considérable, et le plus grand secret entoure ces travaux. La parapsychologie occupe une place importante dans le domaine de la Défense, mais ne se limite pas à cela. N'avons-nous pas entendu dire lors d'une émission télévisée, que l'invasion de l'Afghanistan n'était qu'un prétexte pour les Américains de bouder les jeux olympiques de Moscou ? Le vrai motif de leur absence aurait été l'inquiétude qu'à cette occasion apparaisse l'avantage des Russes sur les Américains en matière de parapsychologie. Et le commentateur d'ajouter :

« Ce n'est un secret pour personne que dans les championnats olympiques, on a recours à la parapsychologie. »

Celui qui tenait ces propos comme allant de soi disposait sûrement d'informations précises : faisait-il allusion au championnat du monde d'échecs où l'assistance du parapsychologue se fait au grand jour ? Ou encore, faisait-il allusion à un pays voisin qui, ces dernières années, a remporté plusieurs médailles aux compétitions internationales de ski, alors que ses champions n'obtenaient jusque-là que des résultats médiocres ? A quoi faut-il attribuer ce changement spectaculaire ? Le pays concerné avoue sans ambages que depuis quelque temps ses sportifs ont intégré des techniques parapsychologiques dans leur entraînement.

La parapsychologie intéresse non seulement la défense militaire et les compétitions sportives, mais aussi le Vatican. Celui-ci en effet dispose, depuis le pontificat de Paul VI, de son propre institut de parapsychologie, dirigé par un Jésuite et fréquenté par des ecclésiastiques du monde entier. Le Vatican

a-t-il créé cet institut, tout simplement, pour se tenir au courant de l'essor que connaît actuellement cette science ? Dans ce cas, il aurait suffi que quelques religieux suivent de près ces publications, ou encore qu'ils fussent envoyés comme espions permanents dans un laboratoire parapsy quelque part dans le monde : tout au long de son histoire jusqu'à nos jours, l'Eglise a eu recours à ce genre de procédé, et ceci à tous les niveaux.

De tous temps, des hommes d'Eglise se sont intéressés de près aux pratiques occultes ; le pape Paul III n'a pas osé convoquer son Concile de la Contre-Réforme - appelé Concile de Trente - sans avoir préalablement interrogé les astres et sans avoir reçu le feu vert de la part de ses astrologues de confiance.

Pour ne parler que du présent : des parapsychologues se sont posé des questions pertinentes au sujet de l'élection, puis de la mort subite du pauvre pape Jean-Paul I.

— En ce qui concerne son élection : plusieurs cardinaux ont déclaré publiquement que lors de ce conclave, tout s'était passé autrement que prévu. Ils parlaient d'un phénomène « charismatique » qui avait saisi leur assemblée à tel point que, contrairement à la tradition, ces mêmes cardinaux durent encore passer une nuit dans l'enceinte du Vatican avant de pouvoir reprendre contact avec le reste du monde. On a dit alors que c'était pour prier...

Autre détail : une radio périphérique parlait, le soir même de l'élection, du peuple de Rome, d'abord étonné puis scandalisé par le fait que le nouvel élu ne pouvait contenir son rire en donnant sa première bénédiction. Des gens avisés ont alors attribué ces phénomènes bizarres non pas à une intervention divine, mais plutôt à une manipulation parapsychologique. D'ailleurs, où est la frontière, voire la différence de nature entre le « charismatique » et la parapsychologie ?

— A peine un mois plus tard, « il avait déjà plu à dieu de rappeler à lui l'âme de son fidèle serviteur... ». Des évêques ont alors dit que « les voies de dieu sont impénétrables »... Non, cette fois-ci on ne pouvait plus interpréter comme « surnaturelle » l'élection-pour-rien de ce pape infortuné, si subitement disparu, puis si rapidement et totalement oublié.

Se souvenant que dans l'histoire, de notoriété publique, sur deux cent soixante quatre pontifes, pas moins de quarante deux

ont été assassinés par leur entourage, des médecins de la Ville Eternelle ont réagi : pressentant un nouvel assassinat, ils ont réclamé une autopsie à cor et à cri.

Pourquoi celle-ci fut-elle refusée par le cardinal Villot qui, quelques semaines plus tard, devait mourir à son tour ? Jean-Paul I était-il décédé de mort naturelle ? Ou bien avait-il été victime d'un meurtre classique ? Ou bien encore, avait-il fait l'objet d'un assassinat parapsychologique ?

Toujours est-il que pendant ce pontificat d'à peine cinq semaines, son entourage a exercé sur lui des pressions insoutenables et que le pape lui-même a dit ne rien comprendre à la raison pour laquelle tout le monde au Vatican le mettait en quarantaine et le rabrouait. Dans tous les cas, sa disparition rapide servait la politique dans laquelle le Vatican s'est engagé aussitôt après. Le pape est mort. Vive le pape !

Tout cela peut paraître ahurissant, et l'est effectivement. La parapsychologie est à ce point mêlée aux événements du monde et à la vie des individus, que depuis pas mal de temps, France-Inter est capable d'assurer plusieurs fois par semaine une émission à ce sujet. De valeur inégale, les témoignages accumulés présentent néanmoins une vaste matière à réflexion.

En conclusion : les pratiques parapsychologiques sont utilisées sans cesse et partout. Mais là où les initiés contrôlent... *peut-être* certains de ces mécanismes, d'innombrables apprentis-sociers les utilisent d'instinct, tantôt dans le cadre de la rivalité, tantôt pour créer la cohésion ; et ceux-là mettent en route des désastres que par la suite ils ne dominent plus.

Le fanatisme

L'Iran débarrassé du Shah, l'Ayatollah Khomeiny entre dans le pays pour établir une république islamique. L'Iran fait bloc autour de ce sauveur. Tout l'Iran ? Peut-être pas. Au sein de ce peuple, apparemment uni dans la victoire, il existe sûrement d'autres tendances, provisoirement muselées. Khomeiny le sait ; il a peur et donc il veut créer autour de lui une cohésion sans faille. A la prise d'otages de l'ambassade américaine succèdent des arrestations d'éléments « suspects » au sein-même du peuple iranien. Les prisons deviennent trop étroites et les bour-

reaux ne chôment plus. Se croyant menacé du dehors comme de dedans, le gouvernement a suscité un mouvement de fanatisme collectif pour créer une cohésion parfaite autour de l'Imam. Voilà un mouvement de fanatisme comme l'histoire en a tant connu.

Il serait hypocrite de prétendre, et naïf de croire, que ce fléau social est l'apanage du nazisme ou des sectes minoritaires. Il apparaît chaque fois qu'une collectivité, grande ou petite, remplit simultanément les conditions suivantes :

- Une cohésion autour d'un personnage central,
- L'intelligence de la multitude fixée, pétrifiée, par un fanatisme religieux ou idéologique,
- Une collectivité, grande ou petite, se croyant investie d'une mission auprès des autres,
- Une peur, fondée ou non, qui se communique par contagion à toute la collectivité.

Quand ces quatre conditions sont réunies, tout peut arriver, et le pire arrive.

Un historien neutre ne peut nier cette évidence : *toutes les idéologies qui submergent l'humanité aussi bien que les « grandes religions » - le judaïsme, l'islam, et le christianisme - ont vu le jour dans ce contexte-là.*

Averti de ces constantes, nous reconnaissons sans peine le fanatisme dans les épîtres attribuées à Paul de Tarse. Ces écrits, rédigés en pleine persécution, révèlent la nature véritable de la religion chrétienne. On leur attribuera par la suite, une inspiration divine.

Ces religions, une fois « institutionnalisées », officialisées, ont façonné à leur usage et à leur image la société. On pourrait alors croire qu'elles sont devenues des assemblées paisibles, raisonnables, pondérées et équitables. Il n'en est rien. Tout ce qui est né du fanatisme en conserve « la marque de fabrique ». Le calme apparent est celui d'un volcan endormi. Mais le feu « sacré » couve sous la cendre et peut se changer à tous moments en un brasier s'il est attisé par le vent de la peur. Quelqu'un a dit que « le christianisme n'est qu'un illuminisme semblable aux autres, neutralisé par l'incroyance de ses chefs. »

Or il arrive que, face à une concurrence ou devant une perte massive de la clientèle de leurs temples, ces chefs prennent peur.

Et leur peur se propage alors comme une traînée de poudre, elle devient communicative et littéralement contagieuse. Un bouc-émissaire est désigné du doigt, et la croisade se déclenche. La cohésion apeurée se fait alors aveuglément agressive. L'Histoire, antique ou contemporaine, offre trop d'exemples pour que cette évidence puisse être contestée.

En guise d'illustration :

Nicolas I (858-867) à Cogoris, prince des Bulgares, nouvellement « converti » :

« Vous nous dites que vous avez fait baptiser vos sujets sans leur consentement. Je vous glorifie d'avoir massacré les brebis qui refusaient de rentrer au bercail. Un roi ne doit pas craindre de commander des massacres pour soumettre ses sujets à la loi du Christ. »

Urbain II (1088-1099) lançant la première croisade :

« Nous ne déclarons pas homicides ceux qui, brûlant d'un saint zèle pour la religion, ont égorgé les excommuniés. »

Lucius III (1181-1185) : « Ordre est de dénoncer ceux qu'on croit hérétiques. Ordre aux comtes, barons, recteurs, consuls de persécuter les hérétiques. Tous les fidèles auront le droit de les tuer et de s'emparer de leurs biens. »

Martin II (1417-1431) : « Songez qu'il s'agit de religion, et que dieu n'a pas d'holocauste qui lui soit plus agréable que le sang de ses ennemis. »

St. Pie V (1566-1572) : « Torturez sans pitié, tenez, déchirez sans miséricorde, tuez, massacrez, brûlez impitoyablement votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, s'ils ne sont aveuglément soumis à l'Eglise apostolique romaine. Vous frapperez ceux que vos espions désigneront, innocents ou coupables, attendu qu'il vaut mieux faire mourir cent innocents que laisser vivre un coupable. »

St Pie V à Philippe II, concernant les Réformés de Hollande :

« Il faut noyer tous ces forcenés dans une mer de sang ; il faut que la flamme et le fer transforment en désert ces plaines fertiles et ces villes orgueilleuses, afin que les fidèles applaudissent à votre zèle et se réjouissent du triomphe de la foi. »

Clément VII (1523-1534) à Charles-Quint :

« Que vous importe les dogmes ? Ce qu'il nous faut, c'est

une obéissance passive : ce que nous devons désirer, c'est que les peuples soient éternellement soumis au joug des prêtres et des rois. Pour arrêter les élans de liberté qui ébranlent nos trônes, il faut employer la force, faire des bourreaux de vos soldats ; il faut allumer des bûchers ; il faut tuer, incendier. Il faut exterminer les savants ; il faut anéantir l'imprimerie. »

Grégoire XIII (1572-1585) après la Saint-Barthélémy :

« Faites un jubilé afin que les peuples catholiques se réjouissent avec leur chef de ce magnifique holocauste offert à la Papauté par le roi de France ! »

Grégoire XV (1621-1623) ayant canonisé Ignace de Loyola, écrit au duc Maximilien de Bavière à la suite du grand massacre des Protestants :

« Ta conduite, ô fils, a rempli notre coeur d'un torrent de délices, semblable à la manne céleste. »

A Louis XIII : « Marchez toujours dans la sainte voie en offrant au Christ en holocauste tous les enfants de perdition qui infectent votre royaume. »

Léon XII (1813-1829) : « La religion catholique doit s'imposer par la force. »

Lorsque Garibaldi luttait pour l'indépendance par rapport au Vatican, dans l'Italie du siècle dernier, Pie IX (1846-1878) lança un parti contre lui dont les membres faisaient le serment suivant :

« Je jure de n'épargner aucun individu appartenant à l'infâme parti des libéraux, de n'avoir pitié ni des pleurs des femmes, ni de ceux des enfants, ni des gémissements des vieillards, et de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, sans égard pour le sexe, pour l'âge, ni pour le rang. »

Le Cardinal Lépicier, professeur de théologie sacrée au Collège de la Propagande à Rome, écrivait en 1908 :

« Si quelqu'un fait publiquement profession d'hérésie ou cherche à pervertir les autres, soit par ses paroles, soit par son exemple, non seulement il peut, absolument parlant, être excommunié, mais il peut être justement tué, afin que son exemple contagieux et malsain ne soit pas une cause de perte pour plusieurs. En effet, un méchant homme, dit Aristote, est pire qu'une bête et nuit davantage, d'où il suit que, comme il n'est pas mal de tuer une bête des forêts, surtout si elle est nuisible, ainsi ce peut être une bonne action de priver de l'usage

d'une vie nuisible un homme hérétique, détracteur de la vérité divine et ennemi du salut des autres hommes... Si ce moyen (l'excommunication) n'a été d'aucun effet, l'Eglise défère l'homme hérétique au jugement séculier pour qu'il soit exterminé du monde par la mort... Bien plus, on ne peut pas nier que l'Eglise, absolument parlant, n'ait le droit de frapper de mort les hérétiques, même s'ils sont venus à résipiscence » (« De stabilitate et progressu dogmatis ».) Ce livre a reçu l'approbation véhémement — vehementer — du pape Pie X en 1910, lequel fut canonisé.

etc... etc...

Après quoi, le Pape Paul VI parle, sans complexe, devant l'ONU de « l'Eglise, experte en humanité ».

Rivalité et guerres intestines

Une assistante sociale rapporte ce qui est arrivé dans une association de parents d'enfants handicapés.

Ces parents se sont donné beaucoup de mal, d'abord pour créer un foyer et un centre d'apprentissage, et ensuite pour les gérer. A cet effet, ils ont constitué une association qui les réunit fatalement mais dangereusement autour d'une souffrance identique et centrale pour chacun.

Un jour le bruit s'est répandu : « le directeur a donné sa démission ». C'était vrai. Le motif par lui invoqué : « incompatibilité d'humeur avec la présidente de l'association. » C'était faux. Toujours est-il qu'à partir de là est né un conflit violent. Les uns prenant parti pour le Directeur, les autres pour la présidente. Ces gens, jusqu'alors réunis dans un commun dévouement au service de leurs enfants, ont commencé à s'entre-déchirer avec des calomnies de tous ordres. Au bout de quinze jours, l'association était au bord du naufrage.

En fait, personne n'était au courant du motif véritable de cette démission et pourtant tout le monde était en guerre. Il a fallu que l'assistante sociale visite les familles les unes après les autres à plusieurs reprises pendant deux semaines, pour ramener ces gens apeurés à la raison :

« La présidente a jusqu'ici bien fait son travail, elle reste. Le directeur a bien fait son travail, il part. C'est son droit, et aucun de nous ne peut l'obliger à donner ses raisons. De plus,

tout le personnel continue son travail ; nous trouverons rapidement un remplaçant pour le poste de directeur. Donc le seul danger qui vous menace, c'est la division au sein de votre association, car c'est elle qui a tout créé, c'est elle qui garantit la bonne marche du centre et c'est elle seule qui en assurera l'avenir. »

Et c'est en faisant appel au réalisme et au bon sens de ces braves gens, que la tempête s'est apaisée. Mais par quelle interaction émotionnelle ces parents en sont-ils arrivés à oublier jusqu'à la notion de leurs propres intérêts, prêts à détruire en quelques jours ce qu'ils avaient laborieusement mis sur pied pendant de longues années ? Qui peut répondre à cette question ?

Demeure le fait que la panique peut s'emparer d'une collectivité et l'entraîner irrésistiblement vers des tensions suicidaires, difficiles à maîtriser.

Vers la reproduction d'un modèle

Quand un homme est annexé par un autre, il est utilisé par lui pour une besogne unique. Les autres secteurs de sa vie, laissés à l'abandon, se dégradent puis se décomposent.

On pourrait croire qu'un homme polarisé par un seul objectif devient d'autant plus rentable pour les intérêts de son exploitateur ; c'est le contraire qui se produit. Dans ce secteur privilégié aussi, il s'éteint au bout de quelque temps.

On a vu ainsi des assistants-chefs de clinique s'éteindre progressivement, même dans l'exercice de leur spécialité, après avoir été chapeautés plusieurs années par un patron qui ne pensait qu'à les utiliser pour sa propre gloriole.

Dans toutes les professions, les témoignages semblables abondent. Certaines entreprises veulent que leurs employés renoncent à leur vie privée et ne se consacrent qu'à leurs seuls intérêts. Au bout de quelques années, leur personnel est professionnellement diminué. Elles ne manquent pas de s'en débarrasser assez rapidement pour le remplacer par le « sang neuf » d'autres candidats. Elles gardent cependant quelques « anciens », autant diminués que les autres, mais promus entre temps à des postes supérieurs. Il est nécessaire que l'employé, dévoué corps et âme, sache ce qui l'attend et qu'il ait soin de « défendre sa peau » avant qu'il ne soit trop tard.

Ce mal, favorisé par des « temps économiques difficiles », se rencontre d'ailleurs partout : les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

Un médecin, ayant échappé de justesse au pire, raconte son histoire :

« Je travaillais avec un confrère de quatre ans mon aîné. Au départ, cette association me parut prometteuse. Or, dès mon arrivée, j'ai traité, chez un client de mon associé, une maladie que celui-ci n'avait pas su diagnostiquer. Par la suite, j'ai complété ma formation en suivant des cours d'accouchement, puis pendant trois ans, j'ai étudié l'homéopathie.

Sans en tirer de fierté, j'étais devenu notoirement plus compétent que mon associé qui, lui, avait choisi la voie d'une vie plus reposante. Je n'ai pas vu que progressivement la situation se dégradait. Je travaillais inlassablement et je ne vivais plus que pour mon métier. Je perdais des amis de longue date, les uns après les autres. J'abandonnais les activités que moi-même j'avais lancées dans la commune où je réside. Puis je lançais à ma femme des reproches injustifiés dont ensuite je ne me souvenais même plus.

Progressivement, la médecine elle-même me devint pesante. Je disais à qui voulait l'entendre que ce n'était pas un métier à faire toute une vie. Je rêvais de reprendre les études, des études de « philo » pour devenir écrivain... J'avais l'impression de n'être plus compétent comme médecin. Je finissais par me demander si je l'avais jamais été.

C'était comme si la réalité se dérobaît sous mes pieds. Je me sentais devenir fou. »

Sa femme s'est alors inquiétée. Depuis longtemps, elle ne parvenait plus à dialoguer avec son mari alors qu'elle le voyait partir à la dérive. Des amis sont venus à son secours.

« — Dans un premier temps, je ne voulais voir personne. J'étais dévoré par mon travail, ou plus exactement, je vivais retranché, barricadé dans mon isolement. La maladie s'en mêlait : sciatiques répétitives, furonculose, lumbago.

Quelqu'un m'a dit alors :

— Dans ton cabinet, tu n'as qu'une simple chaise ; pourquoi ne t'achètes-tu pas un fauteuil de bureau plus reposant ?

Puisque le mobilier appartient à l'association médicale, pour acheter ce fauteuil, j'avais besoin de l'accord de mon associé,

et... je n'osais pas le lui demander. Que s'était-il donc passé entre nous pour que j'en sois arrivé là ?

Des amis médecins m'ont talonné pour que je leur décrive la situation. J'en étais incapable. J'avais la tête lourde, l'esprit embrouillé... Un souvenir m'est alors revenu : récemment mon associé a fait irruption dans mon bureau pendant que j'examinais un malade, me jetant à la figure que je lui devais de l'argent, et que ça devait se régler au plus vite. Le malade, à moitié déshabillé est resté interloqué, et moi j'en avais le vertige. Moi, je devais de l'argent à mon associé ? Quel argent ? C'est alors que je me suis rappelé qu'en réalité, c'était lui qui depuis plus d'un an, ne m'avait plus versé mes honoraires pour mes remplacements. »

— Et alors tu l'as revu pour cette histoire d'argent ?

— Je lui ai demandé des explications en fin de journée, il m'a répondu qu'il n'avait pas le temps. Et par la suite, on n'en a plus parlé.

— Et toi, tu lui as réclamé l'argent qu'il te devait ?

— Je lui en ai touché un mot, mais les choses en sont restées là. »

Cet homme n'était plus qu'une loque.

Ses amis médecins ont alors essayé de reprendre avec lui toute l'histoire de son installation, du premier jour, jusqu'à maintenant. Et pas à pas, de souvenirs en souvenirs, il est devenu clair que depuis des années, il avait vécu « sous la coupe » de son associé, un homme jaloux et inquiet pour son image de marque.

Et quand ses amis qui connaissaient bien le collègue, ont dégagé son profil, notre médecin a eu un sursaut : avec ses malades, avec sa femme, avec ses enfants, partout, il était en train de *reproduire le comportement* de celui qui le dominait.

Il était devenu sa « copie conforme ». Cette découverte a déclenché chez lui, au bout de quelques jours une grande colère. Il s'est remis sur pieds. Il a commencé par interdire à son associé de pénétrer dans son cabinet pendant ses consultations. Il a réclamé l'argent que l'autre lui devait. Son associé l'a d'abord couvert de moqueries et d'insultes. Puis rapidement devant la détermination de son collègue, il a battu en retraite.

Un mois et demi plus tard, ce dominant démasqué a de lui-même donné sa démission.

Ce mort, revenu à la vie, comment a-t-il pu être sauvé en très peu de temps, de ce processus destructeur ? Grâce à deux conditions indispensables, et simultanément réunies :

— Il a pu compter sur sa femme et des amis qui l'ont brusqué dans son état dépressif. Ils l'ont rudoyé, lui ont rappelé toutes ses réussites professionnelles, les réalisations dont il avait eu l'initiative dans sa commune, la chance qu'il avait d'avoir de bons amis. Le connaissant comme collègue, ils ont pu démasquer le jeu de son associé, personnage de peu d'envergure, qui prétendait avoir raison d'un médecin plus compétent que lui ; ils ont aidé leur ami à envisager des actions à entreprendre. *Sans cette aide, le processus de dégradation n'aurait pas pu être arrêté.*

— Mais par ailleurs, l'autre atout indispensable était toujours intact. Ce médecin n'avait cessé de développer sa compétence professionnelle. S'il se mettait à en douter, en réalité, il réussissait encore ses accouchements, ses diagnostics restaient précis, les traitements qu'il prescrivait étaient efficaces. *Si cette compétence avait été touchée, ses amis n'auraient plus été à même de le sauver.* Mais à elle seule, elle n'aurait pas suffi indéfiniment à lui éviter la dérive vers la folie.

Un an plus tard, ce médecin qui semble avoir retrouvé tout son dynamisme, signale que cette emprise subie dans le passé lui a cependant laissé certaines séquelles : ainsi n'a-t-il pas entièrement récupéré sa rapidité d'antan pour saisir un problème ou pour faire une synthèse. De plus il éprouve encore un certain manque de tonus quand il veut faire des projets ou quand il doit prendre rapidement des décisions.

Un autre phénomène apparemment mystérieux, mais commun et très préoccupant :

Les copies-modèles

Phénomène d'autant plus préoccupant qu'il surgit à *retardement*. Il prend naissance dans une situation où quelqu'un fut à la fois prisonnier d'une cohésion et victime d'une rivalité. On aura

beau prospecter dans la petite enfance, remonter jusqu'au « cri primal », voire s'introduire comme un spéléologue dans la vie intra-utérine, ces investigations psy, tout en coûtant très cher, ne mèneront à rien. Le problème est tout à fait ailleurs. Nous allons donc commencer par exposer trois cas d'importance apparemment inégale ; puis nous observerons de plus près ce qui se passe, et indiquerons au passage une solution éprouvée.

Connu comme dynamique, sainement ambitieux et respectueux du travail de ses collaborateurs, un employé de banque raconte :

« — J'ai été nommé directeur adjoint d'une Agence, mon patron, homme autoritaire, pinailleur sur des détails vestimentaires, se voulait très proche de son personnel. Au début, il me mettait en valeur, appréciait mon tempérament et mon ambition ; il m'obtint d'ailleurs une augmentation de salaire. Mais, en même temps, il m'accablait de soudaines colères pour des détails et finit par envoyer à la Direction une appréciation me concernant : « a besoin de changer d'air. » J'en ai été surpris car je l'avais toujours supporté tant bien que mal et je n'ai rien d'un homme belliqueux. Mais en même temps, pour dire vrai, je n'étais pas mécontent d'apprendre ma mutation dans une autre Agence, d'autant plus que ces derniers temps, un ulcère à l'estomac s'était déclaré.

J'ai trouvé à ce nouveau poste un climat de travail plus détendu, un chef et des collègues plus sympathiques, et pourtant, non seulement mon ulcère ne s'est pas résorbé mais il s'est aggravé. J'ai été à deux doigts de la table d'opération... Or, voici qu'environ deux ans plus tard, je me suis surpris à adopter au travail les façons de penser de mon ancien chef ! A mon tour, je me croyais entouré de profiteurs, de tire-au-flanc ; je surveillais les allées et venues de mes employés, je cassais toute initiative chez les autres et pinaillais sur des détails. Et quand, dans les conversations, il était question de mon ancien directeur peu estimé, je me mettais à le défendre : « il a peut-être mauvais caractère, mais je n'oublierai jamais que c'est grâce à lui que j'ai pu faire carrière ». Il n'en était rien. J'avais fait carrière à partir de mes diplômes et de la qualité de mon travail.

Dans tous les autres domaines de ma vie, j'étais resté celui de toujours ; mais dans le cadre de la banque, j'avais commencé à

reproduire le caractère exécrationnel de mon ancien chef. Pour avoir pris conscience assez tôt de cette étrange *reproduction à retardement*, j'ai pu rectifier le tir et redevenir assez rapidement moi-même. Simultanément, mon ulcère s'est résorbé. »

Le deuxième témoignage de copie-modèle dont nous allons prendre connaissance maintenant se situe dans le cadre d'une famille et se caractérise par son extension à deux personnes.

Un avocat raconte :

— Ma sœur s'est toujours distinguée dans la famille par son indépendance. Très tôt, elle a affirmé ses propres goûts et s'est opposée aux traditions familiales. Son mariage avec un garçon bohème a provoqué une levée de boucliers. Pendant un an, ce couple a vécu sans reprendre contact avec nos parents. Puis est venu le bébé : les visites réciproques se sont multipliées, et à présent, ma sœur et son mari passent tous les week-ends chez mes parents. Il en va ainsi depuis trois ans. Lors de la dernière réunion de famille, j'ai eu le souffle coupé. Ma sœur, jadis si différente, ressemble comme deux gouttes d'eau à sa mère — ce qui n'est pas à son avantage — mais, qui plus est, son mari est devenu le sosie de mon père, pantouflard éteint. »

Dans le troisième cas que nous allons aborder maintenant, la situation était devenue en peu de temps beaucoup plus alarmante. Heureusement, la solution fut trouvée à temps :

Une femme mariée depuis trois ans raconte ce qui lui est arrivé :

« — Ces derniers temps, j'avais des réactions démesurées face aux difficultés normales, quotidiennes. A la moindre contrariété, je m'effondrais et devenais le centre des préoccupations générales. Progressivement, toute communication tant avec mon mari qu'avec de vieux amis, devenait impossible. Tout devenait prétexte à de nouvelles scènes. Je me sentais comme « dédoublée » et en contradiction avec moi-même, alors que dans le passé j'étais plutôt facile à vivre.

Un beau jour, mes amis m'ont signifié que sur ces bases là, ils ne tenaient plus à me fréquenter. Ce fut un premier choc. Peu de temps après, mon mari me déclara qu'il n'envisageait pas plus longtemps la vie commune si je ne changeais pas.

Sincèrement — c'était plus fort que moi — j'en souffrais, mais ne savais plus à quel saint me vouer. C'est alors que mes

amis se sont souvenus fortuitement d'une monitrice que j'avais jadis cotoyée. Elle avait eu sur moi une influence destructrice. J'avais d'ailleurs fini par ne plus la fréquenter ; cependant, j'ai toujours refusé par la suite de reparler de cette sombre période ; j'avais classé le dossier, tourné la page. Or, quelle surprise : le comportement de cette mégère que j'avais cru écarter de ma vie, était devenu le mien ! Cette découverte fut pour moi comme un atterrissage brutal.

Spontanément, je me suis révoltée : « je n'ai rien à voir avec cette bonne-femme, chacun chez soi. Je veux redevenir moi-même, et rien que moi-même. » Nouvelle surprise : en moins d'une semaine, j'étais redevenue la femme décontractée et enjouée d'antan ! »

Tout se passe comme si, à la faveur de cette fréquentation malencontreuse, un occupant clandestin s'était glissé en elle. Nous pourrions ici paraphraser la parole de l'Écriture : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est elle qui vit en moi. »

Quel phénomène étrange : malgré sa profonde répulsion pour cette mante religieuse, et en dépit de sa rupture avec elle, voilà que *trois ans plus tard*, cette jeune femme, malgré elle, et à son insu, était en train de la reproduire.

Le phénomène évolue donc en trois étapes :

— Tout d'abord le sujet est cassé par une piqûre de guêpe ou autre brimade.

— A la suite de quoi la victime ressent un malaise. Elle a une conscience confuse que quelque chose de grave s'est passé pour elle, qu'elle a été blessée ; mais elle ne se sent absolument pas armée pour clarifier les choses et d'autre part, elle s'enferme dans le mutisme sur ce point précis : on dirait qu'il y a une clause tacite entre l'agresseur et l'agressé, celle de ne rien découvrir de cette histoire et de n'y faire pénétrer aucun tiers. A travers ce silence, la « guêpe » se protège. Ainsi la jeune femme qui a reproduit le comportement de sa monitrice avait bien constaté elle-même qu'elle devait cesser de la fréquenter, mais par la suite, curieusement, elle n'a jamais voulu en reparler, comme si elle était liée à cette personne par un accord tacite auquel nul ne devait toucher.

Plus visible encore : on a observé le même phénomène lors de certaines prises d'otages. En effet, après un mois de séquestration, la victime finit par prendre la défense de ses geôliers et va

jusqu'à épouser leurs idées. On pensera également au bizuthage qui aboutit souvent à cette connivence : pas de scandale, surtout ne pas ébruiter les choses.

Insistons ici sur ce point : il s'établit un étrange contrat de silence entre les deux parties en présence. Celui qui souffre et qui se laisse détruire éprouve à l'égard de son bourreau non seulement une certaine fascination mais une crainte révérentielle et une ADMIRATION. *Ceci est éprouvé et vérifié nombre de fois.*

— Vient ensuite la troisième étape :

C'est dans cette situation d'anéantissement et d'isolement que la reproduction du modèle admiré se produit. La victime est comme une cire molle dans laquelle viennent s'imprimer tous les traits négatifs du caractère de l'agresseur. Cette reproduction a lieu à retardement.

Un indice à retenir : à certaines heures, le sujet a le visage dur, différent de celui qu'on lui connaissait. Il a l'air vieilli. Des maladies apparaissent qui, parfois, sont dues à un état de fatigue, de non-résistance, et parfois coïncident étrangement avec celles de l'hypnotiseur.

Que faire pour mettre fin à cette situation ? Les choses peuvent se solutionner assez rapidement mais l'opération reste délicate. Elle passe en effet par des étapes très difficiles :

1 — Le plus souvent la victime ne se rend pas compte qu'elle est devenue invivable. Si ses proches le lui font remarquer, elle se barricade pour n'avoir pas à le reconnaître. Elle devient agressive et se refuse à toute réflexion. Si elle arrive, malgré tout, à réaliser que quelque chose a changé dans son comportement, si elle veut bien reconnaître que c'est *elle* qui est devenue autre et non son voisinage, alors une première victoire est remportée. Puisque cette première étape est très difficile, c'est qu'il s'agit d'un *aveuglement hypnotique*.

2 — La victime est sous l'emprise de quelqu'un. C'est donc de cette emprise qu'il faut qu'elle se libère. Et pour savoir de qui se libérer, il faut trouver la personne qui la tient sous sa coupe, mais l'intéressé ne peut la découvrir seul. Il appartient à des gens qui le connaissent de longue date de chercher celui qu'il reproduit.

Les difficultés rencontrées pour cette opération sont les suivantes :

— Cet hypnotiseur, souvent, ne fait plus partie de ses fréquentations. Parfois même il est décédé.

— Il est *hypnotiquement protégé*. De ce fait, on risque fort de soupçonner des gens innocents et passer à côté du véritable coupable.

— Quand on a trouvé l'auteur, dans la plupart des cas, la victime *refuse* d'emblée de le reconnaître pour son hypnotiseur. Là encore, elle peut le défendre agressivement. Il est donc nécessaire de mettre dans une colonne les traits de comportement de cet hypnotiseur, encore présent, disparu ou mort ; dans une autre colonne on mettra les traits négatifs du comportement actuel de l'hypnotisé ; dans une troisième colonne on notera enfin ce qu'il était auparavant. En regardant ces trois colonnes, l'hypnotisé pourra alors constater *de visu* que dans son comportement un changement radical est intervenu et qu'effectivement ce nouveau profil rejoint étrangement celui de son ancien hypnotiseur.

Devant cette évidence, il arrive que l'intéressé continue obstinément à nier, ce qui prouve à quel point l'emprise de son hypnotiseur sur lui est absolue. Dans ce cas, on ne peut plus rien pour lui. En revanche,

3) S'il découvre tout d'un coup ce qui s'est passé en lui, il peut aisément éjecter de lui cette emprise, refuser cette reproduction et revendiquer son comportement d'origine. S'il parvient à le faire, peu à peu la révolte se manifestera et, après avoir repris son autonomie, il pourra effectivement, en quelques jours, retrouver son comportement de toujours. Quant aux maladies, elles régresseront, elles aussi.

La mort

Si un consensus frauduleux a de graves conséquences sur la santé morale d'un individu, il peut opérer des ravages sur sa santé physique. Fritz ZORN, jeune homme issu d'une famille patricienne de Zurich, est décédé d'un cancer. Il a payé de sa vie un consensus frauduleux scellé dans des relations cohésives.

Dans son livre, *Mars*¹, publié juste avant sa mort, il crie sa protestation :

1. Fritz Zorn — Mars — Editions Gallimard, 1979.

(Le contexte familial de son enfance est évoqué par Fritz ZORN avec tous les détails d'un milieu cohésif).

« Il ne devait y avoir sur tout qu'une opinion, car une divergence d'opinion eût été la fin de tout (...) Le plus important dans les rapports avec les autres, c'était la distance. L'impression devait être communiquée tant au respectable visiteur qu'au reste de la famille que l'intrus dérangeait, qu'il était un étranger et n'avait rien à voir avec nous (...) Les autres n'étaient jamais pour moi de vrais amis, ils n'étaient jamais que les autres. »

(Lorsque Fritz ZORN apprend qu'il est atteint d'un cancer...) :

« Tout d'un coup, je n'allais plus bien. La dépression n'était plus souterraine et refoulée, elle se montrait au grand jour (...) Ce que je crois, c'est que je ne suis pas moi-même le cancer qui me dévore, c'est ma famille, mon origine, c'est un héritage en moi qui me dévore (...) Ce qu'il y a d'affligeant dans toute cette situation, c'est que l'affaire n'est pas réglée du fait que je ne veux pas être comme mes parents et dès lors que je lutte aussi, afin de n'être pas comme eux, mais que mes parents sont logés en moi, pour moitié corps étranger et pour moitié moi-même et me dévorent (...) Je définirai ma tragédie en disant que je n'ai pas pu être et incarner dans ma vie ce qui m'apparaissait comme seul digne d'être vécu, parce que dans ma vie, manifestement, *ce ne sont pas ma volonté et mes sentiments et mon moi qui ont été l'essentiel*, mais seulement et toujours l'héritage des autres en moi. Ce n'est pas ce que je voulais qui est arrivé mais ce que mes parents ont déposé en moi (...) C'est *comme un gigantesque corps étranger qui me ronge* et dont je souffre. »¹

Mettre fin à un consensus frauduleux est impératif. C'est une question de vie ou de mort.

Cette affirmation peut paraître gratuite dans sa gravité. Mais il ne faut pas perdre de vue que le cerveau, qui est le siège de la communication, est également le grand régulateur de l'organisme.

Depuis plusieurs années, la science médicale s'interroge sur certaines maladies dont on pressent que les origines pourraient bien être d'ordre psychosomatique.

1. C'est nous qui soulignons.

Cette branche de la médecine, tout le monde s'accorde à le dire, n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Mais il apparaît déjà très clairement que le cerveau, qui régit les mécanismes immunitaires et régularise le tonus nerveux, ne peut qu'être affecté par des situations de communications préoccupantes, devant lesquelles aucune issue n'est envisagée. Si la preuve n'est plus à faire, c'est le processus qui reste à creuser.

Déjà, les origines du cancer font l'objet d'investigations de ce genre. Ce n'est pas le lieu d'aborder ici ce qui relève de la médecine. Disons toutefois qu'un groupe international de chercheurs, avec lequel la SIRIC collabore régulièrement, se penche actuellement sur les conséquences somatiques de l'emprise d'un homme sur un autre.

CHAPITRE 4

COMMENT SORTIR D'UN CONSENSUS FRAUDULEUX

Celui qui veut s'atteler à cette opération doit savoir où se situe exactement la difficulté qu'il va rencontrer.

La difficulté la voici.

Toute cette tranche de sa vie, qui parfois a duré depuis de longues années, appartient au fonctionnement « parapsychologique » de son cerveau, c'est-à-dire qu'elle échappe à son fichier de mémorisation et à sa réflexion associative. Or Erickson a bien souligné qu'entre le fonctionnement hypnotique du cerveau et le fonctionnement sain de ce même cerveau, il n'existe pas de passerelle permettant de passer de l'un à l'autre. Quand le cerveau fonctionne normalement, il ignore tout de ce qui s'est passé sous hypnose ; tout comme le cerveau, fonctionnant sous hypnose, ne se souvient plus de ce qu'il a vécu dans son état normal. Et c'est là toute la difficulté pour sortir d'un consensus frauduleux.

La solution d'un consensus frauduleux exige donc que l'on intègre dans la réflexion associative tous les éléments que la victime a vécu dans un état hypnotique.

La victime d'un consensus frauduleux a besoin de l'aide, non de certains spécialistes, mais de la part de gens extérieurs à l'affaire, ayant la tête sur les épaules et qui la connaissent bien.

RAMENER A LA CONSCIENCE tous les faits vécus

Michel est ingénieur dans une grande entreprise. A son retour de vacances, il reçoit une lettre recommandée de son chef de

service qui lui reproche certaines fautes professionnelles : d'avoir commis des erreurs de calcul, de « manquer de curiosité intellectuelle » et de « ne pas avoir l'esprit maison ». La fin de cette lettre l'invite à envisager « une orientation vers un autre secteur d'activités ».

Michel émet bien, sur le moment, quelques objections, mais il reste fasciné par les reproches qui lui sont faits. Puis en quelques jours, il perd toute assurance et finit par trouver normal que l'entreprise veuille se débarrasser d'une personne aussi peu compétente que lui. Il ne réagit pas et ne voit pas les conséquences du licenciement qui se profile, sur sa vie personnelle : sa femme n'a pas encore terminé ses études, ils ont un enfant et viennent d'acheter une maison avec des remboursements d'emprunt importants.

Michel n'est plus dans la réalité et s'enferme dans les suggestions contenues dans cette lettre d'avertissement : « Je suis un bon à rien, j'ai commis des erreurs, je ne réussirai jamais rien. »

Cette inertie inquiète son frère, un cadre supérieur. Accompagné d'un ami de longue date, il vient passer le week-end chez son jeune frère infortuné.

— Raconte-nous par *menu* et *dans l'ordre chronologique*, ce qui s'est passé depuis que tu es embauché dans cette entreprise. Vas-y. Effrondré et nullement motivé pour faire cet effort, Michel reste là, muet comme une bête. Il faut donc le rudoyer pour qu'il se réveille un peu.

— J'ai d'abord travaillé dans un bureau d'études.

— Depuis quand ?

— Depuis... mon embauche.

— Oui, mais ton embauche c'était quand exactement ?

— C'était fin juin 1977. J'ai commencé pour être exact, le 1er juillet 1977.

— Bon (toujours sur un ton assez vif pour le réveiller) et qu'as-tu fait comme débutant ?

— Et bien, j'ai travaillé, travaillé normalement.

— Avec ou sans recouvrement ?

— J'ai eu six mois de recouvrement ¹.

1. **Recouvrement** : période de formation pendant laquelle le nouvel arrivé travaille en double commande avec l'ancien titulaire du poste.

— Ce recouvrement a-t-il été bien fait ?

— Pas mal, oui. Et mon patron me donnait des conseils cohérents chaque fois que je lui demandais un renseignement.

— Combien de temps as-tu passé dans ce service ?

— Trois ans. (Michel commence à se réveiller, on le sent car ses réponses se font plus précises).

— Et pendant ces trois ans y a-t-il eu des incidents ?

Après une courte hésitation...

— Non, je ne crois pas. Ça c'est plutôt bien passé.

— Bien ou très bien ?

(Avec une voix plus assurée) :

— Plutôt bien, oui. On était content de moi et j'ai obtenu des augmentations de salaire de façon régulière.

— Donc résumons : pendant ces trois premières années tout s'est bien passé ?

— Je pense pouvoir dire oui.

— Alors répète après moi, d'une voix ferme : (cette verbalisation par le sujet lui-même est indispensable) pendant ces trois premières années on était content de moi. Vas-y, répète.

— Pendant ces trois années... je ne me rappelle plus : qu'est-ce que je devais dire ?

— Tu ne *dois* rien dire du tout ! Je ne t'impose pas ma façon de voir. J'ai résumé ce que tu viens *toi-même* de me dire : « Pendant ces trois ans, mes chefs étaient contents de moi ». C'était vrai, non ?

— Bien sûr !

— Alors dis-le.

— Pendant ces trois ans mes patrons étaient contents de moi.

— Encore une fois, et plus fort, plus assuré.

Michel est maintenant presque réveillé, et il répète la phrase. Il a ramené au niveau de sa conscience ces trois premières années passées dans l'entreprise. Toujours d'une voix forte :

— Et après, tu as changé de service ?

— Oui.

— Tu as été muté d'office, ou bien est-ce toi qui en as fait la demande ?

— C'est moi qui en avais fait la demande car je voulais étendre mes compétences.

— C'était donc un autre travail que celui que tu avais fait jusque-là ?

— Oui.

— As-tu eu une période de recouvrement ?

— Non.

Les souvenirs lui reviennent peu à peu. Il faut encore régulièrement l'interrompre pour demander des précisions, mais cette nouvelle tranche de sa vie lui revient à la mémoire. A défaut de recouvrement, il avait demandé des conseils à son chef de service qui n'était pas compétent en la matière. Michel s'était alors adressé, faute de mieux, à un ingénieur des ventes, qui lui, avait quelques connaissances, mais ce n'était pas sa spécialité non plus.

— Puis un jour, mon chef m'a donné un projet à réaliser, et pour une fois il m'a indiqué comment je devais m'y prendre. Sur le moment cette approche me parut irréaliste. J'y ai travaillé pendant une heure et je suis retourné le voir pour dire que selon moi, cette approche n'était pas la bonne, et je lui ai donné mes premières raisons.

— Tu as fait un esclandre ?

— Pas du tout. Je me suis expliqué calmement. Et mon patron, un peu énervé, sans plus, m'a dit : « Faites comme je vous dis de faire. » Il y a eu un esclandre, c'est vrai, mais plus tard.

— Raconte.

— Et bien, je me suis mis à faire le projet comme le chef le voulait ; et au bout d'un mois d'étude, ce projet est devenu tout à fait aberrant. Et quand je l'ai remis au directeur en présence de mon chef, avant même que j'ai pu ouvrir la bouche, ce dernier a levé le ton pour dire : « Mais vous arrivez à des conclusions aberrantes ! Vous vous foutez du monde ! » Je lui ai répondu que j'avais fait comme il me l'avait imposé, et que j'avais prévu dès le départ que cette approche était erronée.

— Et alors ?

— Très vexé et voulant sauver la face, mon chef de service m'a répliqué : « Mais ce n'est pas vrai ! vous êtes incompetent et vous voulez me mettre cela sur le dos ! On n'a jamais vu cela ! » et il m'a renvoyé dans mon bureau.

— Et tu n'as rien dit ? Tu as donc accepté de te laisser accuser injustement en présence du grand patron ?

— Eh oui.

— Eh bien, c'est là que ton chef t'a enfermé dans un consensus frauduleux.

Et pendant un quart d'heure, son frère (cadre supérieur) et son ami, ont cherché avec lui comment, à ce moment là, il aurait dû réagir... C'est ainsi que Michel se met à réfléchir : il remet en route son esprit critique, consulte sa mémoire, fait fonctionner sa réflexion associative, débouche sur des conclusions, bref, il retrace tout l'évènement, c'est-à-dire l'erreur commise,

— C'est sûr que depuis ce jour, mon chef m'en a voulu.

— Quel âge a ton chef ?

— Dix ans de plus que moi.

— Est-il compétent ?

— En certains domaines oui, en d'autres non.

— Comment est-il devenu chef, le sais-tu ?

— Il y a trois ans, son bureau ne comptait que deux employés. Depuis, l'entreprise a pris beaucoup d'extension. Aujourd'hui, il dirige une vingtaine de personnes. La direction n'a jamais pensé à le faire remplacer par quelqu'un qui soit à la hauteur des besoins d'aujourd'hui.

— Mais comment ton chef a-t-il réussi à diriger tant d'ingénieurs, dans un domaine où lui-même n'est pas tellement compétent ?

— Il a demandé qu'on lui donne un adjoint.

— Depuis quand est-il là cet adjoint ?

— Il est arrivé en début d'année. Et c'est depuis son arrivée que la situation s'est dégradée pour moi.

Ici, sa femme intervient :

— Souviens-toi, Michel, à la fin de l'année dernière, tu as eu encore une augmentation substantielle de salaire. C'était en décembre. Tu t'en souviens ? Michel l'avait oublié. Il a fallu *marquer un stop pour résumer* à partir de là, l'avant-dernière tranche de sa vie au sein de cette entreprise.

— Tu dis que ton chef de service t'en voulait. Peut-être pas tant que cela. La preuve en est qu'il t'a obtenu une augmentation de salaire, juste avant l'arrivée de l'adjoint !

Michel le reconnaît ; et d'autres faits lui reviennent à l'esprit, qui prouvent, effectivement qu'à la suite d'une assez courte période de malaise, son chef de service avait effectivement rétabli avec lui des relations normales.

— Et donc jusqu'en décembre dernier, tu étais plutôt bien coté dans ton service ? Ton chef était finalement content de toi.

Et tu avais ainsi, à deux reprises, réussi à remonter la pente : d'abord en te débrouillant sans avoir de recouvrement, ensuite en retrouvant la confiance de ton chef après cet incident. Bravo, Michel !

Michel sourit, comme surpris lui-même de ce qu'il vient de découvrir.

— Conclusion : enlève donc de ton esprit cette idée saugrenue que tu n'es bon à rien.

Michel sourit un peu plus.

— Tu es compétent mon vieux, et tu as fait tes preuves.

Michel sourit toujours...

— Si tu veux...

— Ah non ! Moi, je ne veux rien du tout ! c'est toi qui a fait tes preuves, et je le constate à partir de ce que tu dis toi-même.

— Bon d'accord.

— Ah non ! pas de ça. Dis toi-même, d'une voix ferme : « Je suis compétent et j'ai fait mes preuves. » Vas-y, dis le fort.

Connaissant maintenant le procédé, Michel répète sans difficulté. Et on le lui fait redire, deux, trois fois. Toujours plus fort. La première fois, Michel parle encore avec un certain sourire, un peu gêné, mais à la troisième fois, il parle avec sérieux, sur un ton ferme et d'une voix assurée.

Puis brusquement, il éclate en sanglots. Non, il ne pleure pas comme un petit garçon. Il pleure comme un homme, comme un homme debout, comme un homme fou de rage.

Le passage décisif est fait et la preuve en est que l'émotionnel en lui s'est pleinement réveillé. C'est à cela qu'on reconnaît la sortie d'un état hypnotique. Personne ne pense à le consoler, heureusement ! Michel a besoin de ces pleurs et de ces sanglots pour se remettre sur pied. Et ce n'est pas le moment d'en rester là.

— Mouche-toi un bon coup, et continue à nous raconter ce qui s'est passé après. Vas-y, c'est ce que tu vas raconter *maintenant* qui sera le plus important.

Et Michel raconte :

— Cet adjoint est un grand angoissé. Il est compétent, oui, mais c'est un pinailleur, un pinailleur ! Je perdais un temps fou avec lui à refaire mes calculs. Quand je ramenaient une attestation de la Préfecture, il en mettait en doute le contenu. Il se posait la question si l'employé de la Préfecture n'avait pas

donné exprès des renseignements faux pour le mettre ensuite dans l'embarras.

— C'est un malade ce type ?

— Je n'en sais rien. Il est venu chez nous par piston, après avoir été licencié à deux reprises dans la même année. Cet adjoint vit aux abois, ne fait confiance à rien, ni à personne. Et par-dessus le marché, il est nul en matière d'organisation. Il nous passait sans arrêt de gros travaux à faire dans des délais impossibles. Toute cette année, je ramenaient le soir du travail à faire à la maison. Je ne compte pas les fois où j'ai dû travailler jusqu'à minuit. Ça fait huit mois, maintenant que nous n'avons plus de vie de couple.

Michel éclate en sanglots une nouvelle fois. Au bout de quelques minutes on reprend :

— Mais dans ce cas, ça n'a aucun sens de te reprocher aujourd'hui ton manque de « curiosité intellectuelle » ?

— Ah non, alors ! (Michel pleure plus que jamais. Ce sont des larmes de révolte et de rage).

— Et c'est ainsi que tu as commis des erreurs de calcul, non ? Michel répond... oui, au milieu de ses larmes.

— Combien d'erreurs de calcul as-tu faites ? Dis : combien ?

— Une !

— Une ?

— Oui, une ! puis deux autres, depuis que j'ai reçu l'annonce de mon prochain licenciement ! Je n'avais plus toute ma tête.

— Et elle était grave cette erreur de calcul que tu as faite et qui a motivé ton licenciement ?

Michel sèche ses larmes :

— Pas du tout. Quand je chiffrais, ceci compensait cela. Ce n'était même pas une erreur à proprement parler. Mais pour tout chiffrer dans les détails et dans les délais imposés, il aurait fallu me coucher encore plus tard qu'à minuit.

Voilà les faits ramenés au niveau de sa conscience. Ce fut laborieux. Mais nous voilà en présence d'un homme debout, prêt à se défendre.

Reste un deuxième effort à fournir : **élargir toute la situation et dégager le profil exact de l'hypnotiseur**, tel qu'il se révèle à travers ses actes...

Michel a raconté par exemple, que dans cette entreprise, on licencie à tour de bras, et qu'avec ses quatre ans de maison, il

était parmi les ingénieurs les plus anciens, hormis les chefs de service.

Encore un bon point pour Michel.

Et nous avons appris de sa bouche que son adjoint, comme par hasard, avait précédemment été licencié d'une maison où un autre frère de Michel faisait partie de la direction !

— Ton chef-adjoint le savait-il ?

— Je n'en sais rien. Mais il a pu s'en douter. Mon frère et moi, non seulement portons le même nom de famille, mais nous nous ressemblons beaucoup physiquement.

— Aurait-il donc agi par vengeance ? Qu'en penses-tu Michel ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. Peut-être bien...

Michel a parlé alors longuement de l'entreprise qu'il allait bientôt quitter, et il a ainsi situé son licenciement au milieu de tant d'autres, c'est à dire dans un contexte élargi. Maigre consolation ? Non, il ne s'agit pas de se consoler mais de voir, clairement que son licenciement abusif n'a rien d'exceptionnel. Les autres sont partis comme des chiens battus, tête basse. Michel, lui, a maintenant tous les éléments en main pour porter son dossier devant les prud'hommes, la tête haute. Voilà la différence, et elle est capitale.

Ses chefs qui l'impressionnaient tant jusque là sont devenus à ses yeux des hommes, tels qu'ils sont. Michel pouvait désormais les regarder dans les yeux, sans se laisser impressionner le moins du monde.

Le lendemain, il a dû se présenter à un conseil de discipline. Le délégué du personnel — un jaune —¹ s'est dérobé. Michel a tenu tête. Malgré les pressions inouïes du directeur d'entreprise, il n'a pas été destabilisé. Tout fut essayé pour que Michel signe un papier notifiant qu'il donnait de lui-même sa démission. Il a refusé. A deux reprises en moins de quarante-huit heures, il fut intimidé par un huissier et mis en demeure de signer. Michel a refusé avec dignité et fermeté. Il s'est renseigné sur ses droits et ses devoirs et il est resté inébranlable sur ses positions.

En une semaine, la direction a changé à plusieurs reprises de

1. Jaune : se dit de certains syndicalistes de mèche avec le patronat.

tactique, passant de l'intimidation à la proposition d'un licenciement à l'amiable, puis revenant aux menaces et aux brusqueries. Michel n'a pas bronché, et il a fini par obtenir comme il le voulait, sa lettre de licenciement en bonne et due forme.

Et la suite ?

En moins de quinze jours, il a pris contact avec huit entreprises. Partout, il a pris les devants et raconté ce qui lui était arrivé, donnant les faits, sans complexe ni justification.

Et les employeurs ont été favorablement impressionnés par l'assurance et la réflexion de ce jeune cadre si déterminé au lendemain d'une telle épreuve.

Or, dans les huit entreprises, sa candidature fut retenue ! Il n'avait plus que l'embarras du choix et plusieurs directeurs étaient déçus en apprenant que finalement, il ne signait pas leur contrat. Le nouvel emploi de Michel lui donnait un salaire de 50 % supérieur à celui de l'entreprise qu'il venait de quitter.

Il n'est pas possible de s'arracher seul à un consensus frauduleux.

Celui qui apporte son aide doit être ferme, parler d'une voix forte, dégager les faits avec rigueur, prendre garde à ne pas s'engager dans la discussion et les commentaires mais tirer au fur et à mesure des conclusions claires.

Il faut reprendre les événements dans leur ordre chronologique et conclure par une phrase claire qui résume ce que le sujet lui-même a dit à propos d'une période qu'il a réussi à faire remonter à sa conscience.

S'abstenir absolument de lui suggérer quoi que ce soit d'autre que ce qu'il a dit lui-même. Ne le manipuler en aucune façon, mais quand il a bien vu les choses, il doit les verbaliser à plusieurs reprises et avec assurance, afin de remettre dans son cerveau de nouvelles associations de neurones.

PLUSIEURS CONSENSUS FRAUDULEUX SUPERPOSÉS

Voici un deuxième témoignage à propos de la rupture d'un consensus frauduleux. Ce témoignage présente deux originalités : la première réside dans le fait que l'*aide des autres*, toujours aussi nécessaire, intervient cependant de manière plus

ponctuelle : il ne s'agit plus — comme dans le témoignage précédent — d'un dialogue mené avec l'intéressé d'un bout à l'autre.

La deuxième réside dans le fait que nous sommes cette fois-ci en présence de **plusieurs consensus frauduleux superposés**, qu'il a fallu résoudre un à un et qui tous ensemble contribuaient pour leur part à l'extinction d'une personnalité.

Pierre a vingt-cinq ans et termine sa cinquième année de médecine. Comme pour chacun de ses camarades, le moment est venu pour lui de songer sérieusement à son installation.

A ce moment, pourtant, Pierre a perdu tout ressort. Il veut abandonner ses études ; d'ailleurs il n'a plus aucun goût pour la médecine et peine chaque fois qu'il doit s'atteler à ses révisions.

— Mieux vaudrait se contenter d'un simple emploi de brancardier, pense-t-il.

Simple coup de cafard à l'approche d'examens difficiles ? Non. Pierre file un mauvais coton. Ses amis constatent qu'il devient taciturne, renfermé, triste... Il est de moins en moins assidu au club d'alpinisme où il s'est fait de nombreux amis. Il est résolu à tout laisser tomber aussi de ce côté-là. Quand les uns et les autres essaient de le relancer, il se ferme.

Assailli d'idées noires et inhibé par une grande dévalorisation, Pierre pense quitter bientôt sa femme, puisqu'avec elle non plus, il n'est pas heureux.

Cette lente décomposition à laquelle il assiste, impuissant, l'affole.

Parfois il pense chercher refuge dans le milieu familial qu'il a pourtant quitté depuis le début de ses études... A d'autres moments, l'idée du suicide le hante.

D'une nature plutôt combative, il connaît un sursaut et cherche seul d'où peut venir ce mal mystérieux qu'il cerne difficilement et qui le vide peu à peu de ses forces.

Il s'est posé plusieurs fois la question :

« — N'est-ce pas là le résultat de mon éducation ? Tant d'années passées au milieu des querelles incessantes des parents... Ma mère d'ailleurs n'est pas innocente, elle a toujours tenté d'envahir ma vie. Et aujourd'hui, elle continue. Cette semaine elle m'a téléphoné par deux fois, à une heure où elle savait que j'étais seul à la maison. »

C'est ce qu'il confie à un de ses amis, de passage chez lui.

« — Pierre, ne crois-tu pas plutôt que si ta mère te téléphone quand ta femme est absente, c'est peut-être parce qu'elle ne veut pas vous déranger ? Elle sait que vos journées sont chargées, que vous avez peu de temps pour vous retrouver... Et ton père ? C'est un homme très autoritaire, non ? Est-ce qu'il ne t'a pas forcé la main dans tes choix personnels... ? »

« — Non. Mon père est lui aussi victime de ma mère. Je ne pense pas qu'il ait pu avoir une influence néfaste sur moi. D'ailleurs, il ne s'est jamais occupé de nous. »

Les semaines passent... Pierre est toujours en plein marasme. Et cependant, les examens approchent :

« — J'ai beau apprendre, rien ne rentre ! Je ne réussirai jamais. Je ne peux pourtant pas me laisser couler comme ça. »

Quelques jours plus tard, il s'ouvre à un ami de la famille :

« — Mon frère aîné a pris la place du père trop souvent absent. Fort de ses prérogatives, il a toujours essayé de m'écraser, de me disqualifier à mes propres yeux et aux yeux des autres. Dès que j'ai vu son jeu, je lui ai écrit une petite lettre que je posterai ce soir. »

« — Ce que tu dis là m'étonne beaucoup, rétorque son ami. Regarde les faits au lieu de t'emballer ! Je t'assure que ton frère n'a rien de commun avec le tyran que tu me décris. Bien au contraire, c'est un garçon délicat envers les autres ; lui-même a beaucoup souffert de son rôle de frère aîné — De grâce, détruis cette lettre. »

Heureusement que Pierre a trouvé sur son chemin un ami doté d'un solide bon sens. Si ce dernier l'avait écouté avec une « attention planante » comme Freud le conseille... Pierre serait resté prisonnier de ses interprétations dénuées de tout fondement et proches du délire. Il aurait posté la lettre qui, sans aucun doute, aurait terriblement et inutilement blessé son frère aîné.

« — Et ta femme, Pierre ? C'est curieux comme à côté d'elle tu sembles éteint, alors qu'elle déborde de vitalité. »

Cette phrase fait réfléchir Pierre. Peu à peu, il sort de sa léthargie. Des souvenirs lui reviennent, un à un, à la mémoire. Alors, avec son ami, il entreprend de dérouler cette tranche d'histoire, en prenant bien garde de progresser dans le sens chronologique.

« — Des pressions familiales m'avaient interdit de fréquenter celle qui, depuis, est devenue ma femme. Mais j'habitais à cinquante mètres de chez elle. De surcroît, je suivais des cours dans la même faculté. Ainsi, j'ai eu tout le temps de me laisser fasciner par sa personne pendant un an. Et, bien sûr, quand j'ai enfin pu me déclarer à elle, je n'avais plus un jugement très objectif. Nos premiers contacts, à cet égard, ont été révélateurs : quand je lui ai proposé de sortir avec elle, elle s'est effondrée en larmes : elle craignait d'être avec moi « aussi pénible que sa mère à l'égard de son mari »... Peu m'importait le problème de ses parents : elle seule m'intéressait ! Aussi, déconcerté par cette remarque, et désireux de rattraper le temps perdu, je me suis appliqué à la rassurer. Dès lors, je n'ai plus jamais osé lui faire aucun reproche, même justifié. Tout s'est passé comme si, refusant de prendre en considération ses craintes, je lui avais signé un chèque en blanc : j'avais d'avance excusé et accepté tout ce qui, en elle, pouvait m'être préjudiciable.

C'est de cette manière que, peu à peu, j'ai accepté l'inacceptable, sans même m'en rendre compte. Les *faits*, pourtant, étaient là, nombreux, quotidiens. Mais, comme hypnotisé, j'étais privé de tout moyen de réagir. Une série de consensus frauduleux se sont mis en place entre elle et moi. Ainsi, j'en suis arrivé à me sentir obligé de tout lui dire, y compris ce qui relève de mon intimité la plus élémentaire, à abandonner mes goûts et mes projets pour me fondre dans les siens. Il faut, avec elle, tout faire à deux. Surtout pas de conflit, ni de mot plus haut que l'autre : l'essentiel est que rien ne vienne troubler la cohésion qui nous enchaîne. La sexualité, dans ce contexte, n'est évidemment qu'un moyen supplémentaire et pernicieux de renforcer cette fusion... Par ailleurs, il me faut prendre de plus en plus de temps sur mon propre travail, pour réfléchir avec elle sur ses éternels problèmes de dévalorisation... problèmes dont, bien souvent, je passe pour être la seule et unique origine... »

Cette fois-ci, Pierre a réuni suffisamment de faits pour dresser un tableau réaliste de son épouse. Il peut maintenant avoir une explication avec elle. Très clairement, il dénonce avec force tous les consensus qu'il a acceptés, le comportement réel de sa femme, et le but final de l'opération : le « dévitaliser » pour

mieux le « croquer ». Il s'en est tenu aux faits : il s'est absolument refusé à discuter. A chacun ses problèmes.

Grâce à cette première explication, Pierre retrouve le sol ferme sous ses pieds. Il reprend confiance en lui et retrouve sa capacité de réflexion. Et pourtant, après cette mise au point — *vraiment* réussie — il reste sur sa faim. Tout n'a pas été dit. Si en reprenant cette tranche de vie, il a dénoncé *l'acte*, et démasqué *l'acteur*, il lui reste à révéler toutes les *conséquences* de ces douloureuses années.

Fort de cette deuxième réflexion, il peut entreprendre une nouvelle démarche auprès de sa femme :

« — Si depuis quatre ans, je peine sur mes études, si je m'éteins dans mes relations avec mes amis, c'est à cause de toi. Depuis quatre ans que nous sommes mariés, tu as ravagé ma vie. »

Il a cité alors un tas de *faits* pour lui montrer à quel point son comportement de mante religieuse l'avait amené à frôler le pire.

Cette fois le contentieux est levé. Puisque l'heure n'est plus à la dissimulation, elle lui fait cet aveu :

« Rappelle-toi, je t'avais fait promettre de ne jamais divorcer et de mourir en même temps que moi. »

Cette promesse, pour ne pas dire ce pacte, a déterminé toute la conduite de Pierre et qui plus est, elle a à jamais lié son destin à celui de sa femme, et cela *à son insu*. En dévoilant cette suggestion, elle lui rend la clef de son fichier de mémorisation.

Ce verrou ôté, Pierre peut redevenir lui-même, retrouver son autonomie en couple. Sa femme, de son côté, comprend que ses manœuvres ne prendront plus.

Si tous deux veulent continuer à vivre ensemble, il leur faut partir sur d'autres bases :

« Chacun de nous mènera son travail comme il l'entend, affichera ses goûts et défendra ses intérêts propres. Nous ne discuterons que sur les secteurs qui nous sont communs. Nous répartirons équitablement les tâches matérielles pour nous faciliter la vie. Et si l'un ou l'autre, un jour, ne tire plus aucun profit de notre vie commune, nous nous séparerons. »

Si Pierre n'avait pas réagi aussi fermement, jamais ils n'auraient pu mettre au point ce contrat qui leur a permis d'établir entre eux des relations fonctionnelles. Aujourd'hui, leur

couple est constitué de deux personnalités autonomes, capables de s'enrichir mutuellement, à l'opposé de ces quatre années de vie étriquée et contraignante.

Interrompons un instant notre récit pour signaler trois éléments déterminants dans cette première étape de sauvetage :

Premier élément qui retient notre attention :

Aussi longtemps que Pierre a cherché les causes de son état dépressif du côté de sa mère et de son frère aîné, il s'est fourvoyé. Quel besoin avait-il de remonter à sa tendre enfance ? Il était pourtant évident que c'était bien à partir de son mariage qu'il avait commencé à s'éteindre.

Deuxième élément déterminant :

Il a accepté d'envisager que sa femme ait pu avoir une emprise sur lui. Ce n'était là qu'une hypothèse, mais il l'a prise en considération. Or il faut savoir que dans la plupart des cas, l'hypnotisé protège son hypnotiseur. En effet son premier réflexe est d'affirmer :

« Non, non, il n'y est pour rien »
défendant par ces mots les intérêts de celui qui le domine à ses propres dépens.

Il est donc extrêmement délicat de venir en aide à une personne prisonnière d'un consensus frauduleux car *d'une part*, on ne peut lui imposer son propre point de vue — qui d'ailleurs est peut-être erroné — et *d'autre part*, l'hypnotisé écarte d'instinct la bonne piste qu'on lui propose. Ce mécanisme est *répétitif*. Il faut reconnaître que la marge qui subsiste entre ce refus et l'insistance inconsidérée d'un tiers est étroite.

Troisième élément déterminant :

Pierre a *affirmé* à sa femme ce dont il avait pris conscience et il a *refusé* toute discussion. Cela relève de l'exploit car habituellement un hypnotisé, au moment où il tente de se dégager d'une emprise, sent, confusément, qu'il transgresse un interdit. Alors un étrange sentiment de culpabilité le submerge et le voilà qui cherche — en faisant un volte-face spectaculaire — à inventer des excuses à son bourreau, à lui tendre la main pour établir avec lui une nouvelle « entente harmonieuse ».

Ainsi, il s'offre pieds et poings liés à son hypnotiseur qui n'aura aucun mal à le séquestrer de nouveau. Cela est d'autant plus sûr que ce dernier, lorsqu'il est sur le point d'être démasqué, choisit *toujours* l'arme du « dialogue » pour renouveler son emprise sur sa victime.

Après ces mises au point indispensables, reprenons le cours de notre histoire :

Figurez-vous que peu de temps après avoir résolu ses difficultés en couple, Pierre rencontre, par hasard, dans un magasin, un ancien ami, à peine plus âgé que lui. Jadis, ce garçon avait été son chef scout :

« — Ce gars, dont j'étais l'éternel second, m'avait littéralement utilisé pour ses propres intérêts. Fasciné par lui, je n'avais jamais pu réagir durant toute mon adolescence. Et voilà que malgré mes vingt-cinq ans, et après dix années de séparation, je m'aperçois que je me conduis encore avec lui comme un vrai toutou... ; même soumission, même sentiment confus d'infériorité, même incapacité de réfléchir en sa présence. »

Pierre découvre alors un nouveau consensus frauduleux dont il n'a jamais eu conscience, antérieur à l'autre. Fort de l'expérience qu'il vient de faire avec sa femme, il sait comment s'y prendre pour dénoncer à voix haute cette mainmise. C'est ce qu'il fera dès le lendemain.

Et maintenant, tout est réglé ?

Pierre retrouve en partie son dynamisme. Il est beaucoup plus heureux mais il a toujours la même difficulté à assimiler les cours, malgré tout le temps qu'il y consacre. C'est alors qu'il passe une soirée avec l'un de ses frères, qui lui confie ses propres difficultés :

« — Je triple ma sixième année de médecine. Chaque fois, j'avais pourtant bien préparé mes examens, mais au dernier moment je n'osais même pas m'y présenter, sûr de l'échec. Et cette année, je ne sais pas plus si j'aurai le courage de les passer. Je sors de l'hôpital psychiatrique pour la deuxième fois, et les psychothérapies que j'ai suivies ne m'ont apporté aucune solution. Mais ce dont je suis sûr, c'est que mon père m'a obligé à faire médecine alors que *moi* j'avais toujours voulu faire les Beaux-Arts. Pour lui, ce n'était pas un métier. Tous ses enfants

doivent faire médecine. C'est la seule profession honorable à ses yeux. »

Pierre bondit :

« — Ton expérience m'éclaire beaucoup ! J'ai toujours voulu faire architecture, et moi aussi, j'ai dû faire médecine. C'est mon père, que jusqu'à présent j'avais toujours tenu pour innocent, qui m'a fait dévier d'une façon insidieuse. »

Pierre va-t-il changer d'orientation pour autant ? Certes non ! Ce n'est pas en cinquième année qu'il va tout remettre en cause. Mais il sait désormais que ce choix n'est pas le sien, ce qui explique aussi en partie toutes ses difficultés. S'il veut terminer médecine avec succès, il faut qu'il trouve un intérêt *personnel* à ses études.

Ainsi, Pierre s'est d'abord libéré du consensus frauduleux le plus récent : celui que sa femme avait mis en place. Ce fut une première libération, ô combien importante ! Or c'est cette première victoire qui lui a permis de cerner un consensus plus ancien et de s'en libérer : celui que le chef scout avait fait peser sur lui. Et dans un troisième temps, déjà bien réveillé, il lui fut possible de mettre le doigt sur une emprise de toujours, celle que, dès son enfance, son père avait établie.

A l'avenir, Pierre rencontrera certainement sur sa route d'autres dominants, qui tenteront d'avoir barre sur lui. C'est le lot de chacun d'entre nous. Mais la véritable autonomie, n'est-ce pas cette conquête, lutte de chaque jour, qui permet au bout du compte, de se retrouver maître chez soi ?

LE MOT DE LA FIN : L'IMPORTANCE DÉTERMINANTE des « petites philosophies »

Pourquoi un consensus frauduleux a-t-il pu si aisément se mettre en place avec une tâche si mal définie, accompagnée de clauses « relationnelles » pressenties par la victime mais que le maître-chanteur s'est bien gardé de préciser ?

Parce que dans la tête de l'un comme de l'autre, il y a « une petite philosophie » de dominance ou de soumission, un pré-supposé non-dit, jamais mis au clair, qui guide à la façon d'un

automatisme, la démarche assurée de l'un et la soumission a priori de l'autre.

Quand nous sommes piqués par une abeille ou par une guêpe, nous nous empressons de retirer son dard de notre chair, sans quoi celui-ci devient un foyer d'infection sans fin.

Il en va de même pour celui qui fut victime d'un consensus. Il doit s'arracher à cette emprise hypnotique ; mais de plus il doit se débarrasser d'une sorte de dard, sinon tout peut recommencer — et recommencera effectivement — dans les mois qui suivront. Et ce dard s'appelle « une petite philosophie », un pré-supposé non-dit.

Quand nous étions petits, nos parents nous ont rabâché : « Fais ceci » — « Non, cela ne se fait pas ! » Et nous avons eu alors la sagesse de leur demander : « Pourquoi donc ? » C'était exactement la question qu'il fallait poser. Or nos parents ont alors répondu : « Parce que ça va de soi » — « Parce que c'est comme ça ».

Et justement ! Souvent « ça ne va pas de soi » ! Ce « mot de la fin » a pour but d'empêcher qu'on aille voir plus loin ce qui se cache derrière ces ordres et ces interdits. Et désormais, plus jamais de notre vie, nous n'irons explorer ce raisonnement douteux, cette absence de motifs véritables dissimulés derrière une évidence apparente et souvent des plus fragiles, voire des plus suspects.

Prenons un exemple simple que tout le monde peut comprendre, celui des « dix commandements » :

— « *Un seul dieu tu adoreras* » : mais cet ordre présuppose qu'il existe un dieu. Or pour l'agnostique c'est loin d'être une évidence. Et même si dieu existe, au nom de quoi mérite-t-il d'être adoré ? A cause de ses œuvres ? Elles sont hautement sophistiquées, certes ; mais en même temps le monde animal et le genre humain révèlent une nature d'une cruauté indescrivable. Cette cruauté structurelle n'est pas accidentelle. Et puisqu'elle frappe le monde animal, bien avant l'apparition de l'homme, elle ne saurait être attribuée au mythe de « la faute d'Adam » ! Allons, allons ! un peu de sérieux. Celui qui est allé examiner de plus près les pré-supposés de cet ordre d'adoration est tout à fait à l'aise pour le refuser. Et « la petite philosophie » *s'anéantit toute seule*.

— « *Tu ne tueras pas* » : derrière cela, il y a un présumé, une « petite philosophie » qui tient la vie pour la valeur suprême. Mais à la réflexion, la vie n'est pas un but ni une valeur en soi ! La vie n'a de valeur que si on peut en faire quelque chose, elle est comme de la monnaie qui n'est qu'un moyen pour agrémenter son existence par toutes sortes de biens ! Après la guerre de 14-18, le mark allemand était à ce point dévalué qu'il ne servait plus à rien de collectionner ces billets impropres à acheter quoi que ce soit.

Il appartient à l'handicapé, à l'incurable, au vieillard, au misérable de dire, au-delà de cette « petite philosophie », si à ses yeux, concrètement, pour lui, la vie est encore une valeur, ou bien si la mort serait plutôt une libération.

— « *Tu ne commettras pas d'adultère* » : cela aussi présume une certaine conception du mariage et une certaine conception de la sexualité sur lesquelles il faudrait engager *préalablement* un examen minutieux. Si pour certains cela paraît une évidence, pour d'autres il n'en est pas ainsi, loin s'en faut, et ceci pour des raisons à la fois scientifiques et socio-culturelles.

— « *Père et mère tu honoreras* » : honorer, qu'est-ce à dire, très exactement ? Ensuite, les sciences humaines ont des éclaircissements à apporter sur les rapports sains et les rapports malsains entre parents et enfants...

Scandale ? Délit d'iconoclasme ? Anarchie sociale et propos sacrilèges ou blasphématoires ?

Qui tient ce langage ? Seul celui qui a peur que soit mis au grand jour ce qu'il a toujours essayé de dissimuler. Ceux qui n'ont pas eu recours à cette supercherie n'ont rien à craindre de cette investigation.

Or, de la même façon, certains ont reçu comme « petite philosophie » que pour réussir dans la vie « il faut marcher sur les cadavres », alors que d'autres ont reçu « la petite philosophie » contraire : « de toutes façons, tu n'as rien à gagner et tout à perdre si tu revendiques tes droits ».

Et c'est ainsi que l'un, comme par un automatisme, se lancera dans l'aventure de la dominance et que l'autre, comme par automatisme, se déclare vaincu avant-même de commencer le combat. Si ce dernier conserve cette « petite philosophie », il

pourra difficilement sortir d'un consensus frauduleux ; et même s'il en sort, le premier brigand venu lui en imposera un autre.

C'est lorsque quelqu'un se dit, enfin : « de toutes façons, je n'ai rien à perdre » qu'alors il devient fort, opérationnel, et que souvent, même contre son attente, il emporte les victoires parfois éclatantes. Et à vrai dire, celui qui est « programmé à la soumission » n'a effectivement rien à perdre et tout à gagner en supprimant ce déterminisme inhibant de sa vie, et en prenant des risques.

Oui, là est le mot de la fin : soumettre à un examen critique les présumés non-dits qui se cachent derrière les « petites philosophies » dont chacun est encombré à sa manière.

Dans son livre « Eloge de la fuite », le professeur Laborit a dit avec raison : « Avec le recul des années, avec ce que j'ai appris de la vie, avec l'expérience des êtres et des choses, mais surtout grâce à mon métier qui m'a ouvert à l'essentiel de ce que nous savons aujourd'hui de la biologie des comportements, je suis *effrayé* par les automatismes qu'il est possible de créer à son insu dans le système nerveux d'un enfant.

Il lui faudra dans sa vie d'adulte une chance exceptionnelle pour s'évader de cette prison, s'il y parvient jamais. »

Ce qui est esquissé en ces quelques pages devra faire l'objet d'un autre ouvrage. Mais il fallait inviter sans tarder le lecteur à entreprendre, dès maintenant, une réflexion sur les secrets de son déterminisme propre dont toute sa réussite dépend, ou auquel sont liés tous les échecs de sa vie.

EPILOGUE

Celui qui construit sa vie sur la vertu est semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie s'est abattue, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont rués contre cette maison qui s'est écroulée.

Construire sa vie sur l'humilité, la modestie, le dévouement, l'altruisme, l'obéissance, le détachement, l'abnégation et les autres vertus religieuses — devenues ou non laïques — c'est effectivement construire sur le sable. Ceux qui croient se réaliser ainsi sont, à leur insu ou non, au service des intérêts d'un autre qui les dévalise. Mais de surcroît, ils sont sans cesse cassés dans leur effort par ceux qui les exploitent : c'est que, voyez-vous, ils n'en font pas encore assez ; ils ne sont pas encore parfaits. Par là ils sont perpétuellement poussés au dépassement de soi dans l'auto-destruction.

Par qui ? Par *des dominants*. Ceux-ci, pour pouvoir exploiter tranquillement et méthodiquement autrui, ont inventé une double morale : la leur, qu'eux seuls connaissent, autorise tout ce qui accroît leur pouvoir. Mais ils diffusent à leurs esclaves une autre morale, inverse : l'abdication passive de leurs intérêts vitaux et même mieux : la sacralisation de leur écrasement¹ devenu vertu.

Il reste, ailleurs que dans ces deux clans, un troisième homme.

1. Expression du Docteur Pierre Solignac dans *La Névrose Chrétienne*.

Celui qui construit sa vie sur l'égoïsme est semblable à l'homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie s'est abattue, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison qui ne s'est pas écroulée.

L'égoïsme n'est ni une vertu, ni un vice : c'est une nécessité vitale pour sauvegarder son intégrité biologique.

L'ambition est également un besoin fondamental : celui de se dépasser.

Le territoire, de la même façon, est une condition essentielle à la survie.

Entre gens égoïstes, un terrain d'entente est toujours possible. Chacun a des intérêts à défendre, des objectifs à atteindre. Il peut être bon de se mettre ensemble pour cela. Chacun en retirera le plus grand profit.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
PREMIÈRE PARTIE	
LA COMMUNICATION FONCTIONNELLE	
CHAPITRE 1^{er}	
AVANT DE COMMUNIQUER... RÉFLÉCHIR	19
RÉFLÉCHIR POUR AGIR	20
RÉFLÉCHIR POUR RÉPONDRE À UN VRAI BESOIN	22
POUR RÉFLÉCHIR CORRECTEMENT	25
RÉFLÉCHIR SUR DES FAITS BRUTS	
Sans y mêler des émotions	27
Sans y mêler des utopies	29
Sans y mêler des suppositions	31
Sans y mêler des raisonnements par analogie	35
LE FAIT BRUT : QU'EST-CE À DIRE ?	42
RÉTABLIR LE RAPPORT DE CAUSALITÉ	
Acte-conséquences	52
Acte-acteur	54
Acteur-acte-conséquence insérés dans une tranche de vie	56
LA MÉMORISATION DANS LA VIE QUOTIDIENNE	60
Une mémorisation enrichie par les fiches culturelles .	62
CHAPITRE 2	
COMMENT MENER UNE RÉFLEXION A PLUSIEURS	69
COMMENT RAPPORTER FIDÈLEMENT UNE SCÈNE OU UN ÉVÉNEMENT ?	69
COMMENT MENER UN DÉBAT	72
COMMENT METTRE DU RELIEF	76
COMMENT PARTICIPER A UNE RECHERCHE MULTI- DISCIPLINAIRE	79

CHAPITRE 3

COMMENT METTRE EN PLACE UNE ACTION COMMUNE	83
ÉTABLIR LA COLLABORATION SUR UN SEUL SECTEUR	83
ÉTABLIR LA COLLABORATION SUR UN CONTRAT CLAIR	87
LE CONTRAT CLAIR A UN FRÈRE JUMENT : LE COMBAT CLAIR	95
AINSI NAIT LA VÉRITABLE SOLIDARITÉ	100

DEUXIÈME PARTIE MÉCANISMES ET UTILISATIONS DU CERVEAU

CHAPITRE 1^{er}

MÉCANISMES ET UTILISATIONS DU CERVEAU SUR LE MODE FONCTIONNEL	109
LA MORPHOLOGIE DU CERVEAU	109
LE FONCTIONNEMENT DU CERVEAU	112
Va et vient entre l'action et la réflexion	113
Le processus de l'activité cérébrale	116

CHAPITRE 2

LE FONCTIONNEMENT DÉSORDONNÉ DU CERVEAU	122
ACTION SANS RÉFLEXION	124
RÉFLEXION SANS ACTION : LE DÉLIRE	126
La prédominance de la mémoire	126
La prédominance de l'émotion	127
Le verbiage	128
L'imaginaire construit	129
Quand la peur s'engouffre dans le délire	131
Le choc de la réalité	134
Le délire devient action	136

CHAPITRE 3

MÉCANISMES ET UTILISATIONS DU CERVEAU SUR LE MODE PARAPSYCHOLOGIQUE	149
L'EMPRISE D'UN CERVEAU SUR UN AUTRE	149

QU'EST-CE QUE L'HYPNOSE	155
Ampleur de l'emprise hypnotique	156
Nous sommes couramment en état de réceptivité hypnotique	159
L'attirail des moyens de déconnection	160
La suggestion	171
La suggestion double	173
Le comportement de l'hypnotisé	175
L'emprise de l'hypnotiseur	178
Hypnose en laboratoire et hypnose quotidienne	179
L'INFLUENCE TÉLÉPSYCHIQUE	181
LE STADE ULTIME D'UNE EMPRISE : L'ENVOÛTEMENT	187

CHAPITRE 4

COMMENT SORTIR D'UNE EMPRISE, COMMENT S'EN PRÉMUNIR	196
SORTIR D'UNE EMPRISE	196
SE PRÉMUNIR CONTRE L'EMPRISE	202

TROISIÈME PARTIE LE CONSENSUS FRAUDULEUX

CHAPITRE 1^{er}

COMMENT UN CONSENSUS FRAUDULEUX SE MET EN PLACE	213
LA TÂCHE À ACCOMPLIR S'ENTOURE D'ANOMALIES ..	214
UNE EXPLOITATION RELATIONNELLE	219

CHAPITRE 2

COMMENT LE CONSENSUS FRAUDULEUX SE RENFORCE	233
LES ARMES DOUCES	234
Le discours fleuve	234
La non-directivité : l'école de Rogers	238
Le discours piège	240
Le masque de l'affectivité	243
L'Équipe	248
LES ARMES DURES	254
La piqure de guêpe	254
Le langage énigmatique	258

Le bizuthage	264
L'intimidation	269

CHAPITRE 3

COMMENT TOUT SE DÉGRADE EN PROFONDEUR	282
De quoi est fait mon territoire	283
LA DISPARITION DU TERRITOIRE ET SES CONSÉQUENCES	285
Si je perds mon territoire, je perds également mon autonomie, ma liberté de manœuvre	285
Si je perds mon territoire, c'est mon épanouissement qui est menacé	286
Si mon territoire est menacé ou inexistant, je perds (ou je n'ai pas) l'agressivité dont j'ai besoin pour survivre	288
Pan-territoire et pan-sexualité	289
Si mon territoire est envahi, ma santé physique est en péril	290
Si mon territoire est envahi, ma santé psychique peut s'en ressentir	294
DISPARITION (OU ABSENCE) DE TERRITOIRE ET INTERCONNEXION DES CERVEAUX	296
La dispute intérieure	296
La transmission des émotions	299
Un endormissement communicatif	301
Le fanatisme	305
Rivalité et guerres intestines	309
Vers la reproduction d'un modèle	310
Les copies-modèles	313
La mort	318

CHAPITRE 4

COMMENT SORTIR D'UN CONSENSUS FRAUDEUX	321
RAMENER A LA CONSCIENCE TOUS LES FAITS VÉCUS ..	321
PLUSIEURS CONSENSUS FRAUDULEUX SUPERPOSÉS ..	329
LE MOT DE LA FIN : L'IMPORTANCE DÉTERMINANTE DES « PETITES PHILOSOPHIES »	336
ÉPILOGUE	341

*Cet ouvrage a été réalisé sur
SYSTÈME CAMERON
par Firmin-Didot S.A. - Paris-Mesnil
pour le compte des Éditions Empirika
le 8 avril 1982*

*Imprimé en France
Dépôt légal : avril 1982
N° d'impression : 9664*